
A 3 9015 00368 225 2
University of Michigan – BUHR


AB ÆTERNO


LES
LIVRES
SONT
NOS
MEILLEURS
AMIS
H.P. THIEME


FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE.

Extrait du Rapport de la seconde Classe, lu dans sa séance publique du 9 Avril 1812.

Je ne me rappelle que deux passages très-courts : *Cet ouvrage ne pouvait concourir pour le prix. . . . . Dans l'analyse de la philosophie de Montaigne, l'auteur ne le cède à aucun de ses concurrens.*

L'auteur n'a dû se flatter jamais de lutter avec avantage contre les vainqueurs Académiques; son but, après deux ans de recherches et de travaux, était de consulter sur son premier essai l'impartialité de nos grands littérateurs, dont l'approbation est si précieuse, même quand elle semble condamner. Il demande pardon à quelques-uns de ses juges de leur avoir fait lire, sans beaucoup de fruit, un ouvrage de plus.

I.

ÉLOGE

DE

MESSIRE MICHEL,

SEIGNEUR

DE MONTAIGNE,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROI,

ET

GENTILHOMME ORDINAIRE DE SA CHAMBRE;

SUIVI DE

LA MORT DE ROTROU, POËME; LA MORT DE ROTROU, CHANT LYRIQUE; BRENNUS, OU LES DESTINS DE ROME, DITHYRAMBE;

Par JOSEPH-VICTOR LE CLERC.

Que sais-je?
ESSAIS, II, 2.

PARIS,

AUGUSTE DELALAIN, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins Saint-Jacques, n°. 5.

1812.

Je me sers pour les citations de l'édition en 10 vol. *in*-12, Genève et Paris, 1789—93. Le premier nombre indique le tome; le second, la page.

A MADAME
LA COMTESSE
DE RÉMUSAT.

SIRE Michel était un grand *douteur;*
Et de nos jours, que sa doctrine est sage !
Pour mieux séduire, ingénieux flatteur
De traits malins sème son verbiage :
Il faut douter. Jeune et timide auteur,

Bon ou mauvais, vous présente un ouvrage :
Il faut douter. Mais si l'on veut savoir
Quelle est des arts l'aimable protectrice,
Qui de nos cœurs, par un regard propice,
Par un sourire, encourage l'espoir,
Loue avec grâce et blâme avec justice ;
De qui la voix a souvent ranimé
Le vrai talent, que son suffrage honore ;
Unique amour de l'époux qu'elle adore,
Et non moins chère au fils le plus aimé :
Bien mal-adroit, qui peut douter encore !

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE.

Que sais-je ?
ESSAIS, Liv. II, Ch. 2, T. V, p. 12.
Πάντα ὑπόληψις.
SHAFTESBURY's Characteristiks.

IL fut un siècle où la France, aujourd'hui si éclairée, languissait dans les ténèbres d'une ignorance profonde, ou d'une prétendue science, plus funeste encore ; où mille compilateurs, occupés sans relâche à défricher le champ de la littérature, sans le rendre fertile à leur tour, réservaient le mépris et les injures à quiconque ne suivrait pas servilement les traces de l'antiquité; où la raison, accablée sous le poids des *in-folio* scholastiques, et enchaînée par la tyrannie du pédantisme, faisait de temps en temps de vains efforts pour élever la voix, et finissait toujours par succomber sous les coups de la sottise ou du faux zèle, qui, pour prolonger leur règne turbulent et sanguinaire, se plaisaient à étouffer le génie, dont la main puissante les aurait démasqués.

Cette époque fut pourtant celle de François Ier, le Père des Lettres, et donna la naissance à

Henri le Grand. Elle avait été précédée d'une longue suite de temps encore plus barbares; et le rayon obscur de lumière, qui commençait à dissiper la nuit de ces âges déplorables, fut le plus éclatant qui jusqu'alors eût lui sur notre France.

Dans ce siècle érudit, mais imbécille, ébloui de tous les prestiges du faux savoir, agité sans cesse par les convulsions politiques, dont une religion mal interprétée fatiguait les peuples, un homme paraît, qui, foulant aux pieds le volumineux amas de toutes les rêveries *subtiles* ou *irréfragables*, dont on se repaissait depuis si longtems, montre à l'ignorance, à l'hypocrisie le miroir de la vérité; qui, formé par les anciens et l'étude de soi-même, jouit de la liberté dans un temps de servitude, du repos et du bonheur dans un temps de guerres civiles et de calamités, des douceurs de la vertu dans un temps de crimes. Seul, tandis que ses malheureux concitoyens, ivres de fanatisme, s'entre-déchiraient en s'écriant, Je sais tout, il disait, *Que sais-je?* il plaignait leur aveuglement, il s'efforçait d'éclairer sa patrie. Cet homme, c'est Montaigne. La plupart des écrivains de la même époque sont ensevelis maintenant dans le plus juste oubli, et il se présente presque seul à la postérité; mais il suffit à son siècle.

Tout devait être extraordinaire dans un tel homme. Entraîné par un élan irrésistible, celui

de la nature, il s'est frayé lui-même une route nouvelle; s'il n'eût pas dédaigné l'étroit sentier que ses contemporains lui traçaient, jamais il ne les eût devancés de loin, et les membres d'une illustre Académie, les juges du mérite et les dispensateurs de la gloire, ne lui accorderaient pas sans doute, en lui décernant un éloge public après plus de deux siècles, un honneur qui n'est réservé qu'aux prodiges du talent ou aux créations du génie. Aucun des écrivains qui brillaient alors (1), ne savait ou n'osait penser; le doute était un crime; l'opinion était armée d'un sceptre de fer: Montaigne saisit avec une audace mêlée d'adresse l'arme du Pyrrhonisme; il ébranla en souriant le trône du préjugé; il leva tous les masques; il fut un grand homme, parcequ'il osa être homme.

Voyez Scaliger ou Juste-Lipse, qui élèvent l'édifice d'un ouvrage: ils rassemblent tous les auteurs qui ont traité le même sujet; ils citent, ils copient avec la plus scrupuleuse exactitude; ils paraissent trembler d'avancer quelque chose qu'un autre n'ait pas encore dit; leurs para-

(1) Les uns se croyaient poëtes pour avoir parlé grec ou latin en français; les autres copiaient Cicéron, en défigurant ses périodes, et ils étaient orateurs; d'innombrables commentateurs citaient et adoraient les anciens; un plus grand nombre encore, non contens de voir le sang ruisseler de toutes parts pour les querelles de Théologie, entassaient contre les ennemis de la foi les argumens inintelligibles, les volumes et les anathêmes.

graphes toujours égaux sont de petits chefs-d'œuvre de patience : on admire leur vaste lecture et leur excellente mémoire : ils compilent à merveille, ils sont savans, mais leur science n'apprend rien à la raison.

Montaigne n'a de règle que sa pensée : il cite, il divise, parcequ'il fallait alors diviser et citer; mais il oublie presque toujours les titres de ses divisions, et dans ses citations nombreuses, il ne s'occupe ni de la page, ni de la section, ni souvent même de l'auteur. Il n'a pas le dessein de composer un livre; ses idées le pressent, et font courir sa plume. Point d'ordre, point de transitions, mais surtout point de vaine pusillanimité; un style vif, précis, mais brusque; de fortes conceptions exprimées fortement; des fautes de langage, mais des éclairs de génie : voilà Montaigne.

Loin donc, loin d'ici la gravité compassée, et le froid alignement des Scaliger! Le bon gentilhomme ne voudrait pas d'un panégyriste, qui le louerait avec tant de dignité. Oh! comme il rirait de son art pénible, de son élégance étudiée, de ses raisonnemens par chapitres. Que serait-ce, si le ridicule prôneur avait la maladresse
VIII, 114. de le flatter? Ecoutez-le lui-même : *Je reviendrais volontiers de l'autre monde, pour démentir celui qui me formerait autre que je n'étais, fût-ce pour m'honorer.*

Je tracerai sans contrainte le portrait d'un phi-

losophe, qui n'a jamais connu d'entraves. Pour avoir le droit d'être enthousiaste de son mérite, je me garderai bien de dissimuler les défauts qu'on lui reproche. Peut-être m'écarterai-je un peu des formes d'usage; mais il me semble qu'à un homme si singulier il faut un éloge d'un nouveau genre. Un monument consacré à un bon père de famille, qui, sans penser au métier d'auteur, écrit pour ses parens et ses amis, à un Seigneur Châtelain du seizième siècle, aussi naïf, aussi franc dans sa vie que dans ses ouvrages, doit-il ressembler aux monumens augustes, que les Lettres ont déjà élevés à la gloire de Fénélon et de Racine, de Boileau et de Corneille? Dans un tableau si majestueux, on ne reconnaîtrait pas Montaigne; et peindre fidèlement un homme tel que lui, c'est avoir assez fait pour son éloge.

PREMIÈRE PARTIE.

Sous le règne de Charles IX, un gentilhomme Gascon, dont le cœur et l'esprit avaient été perfectionnés par la meilleure éducation qu'on pût recevoir alors, dégoûté de la charge de Conseiller au parlement, qu'on lui fit d'abord remplir, et des agitations fanatiques d'une Cour où il voyait beaucoup d'hypocrisie et point de vertu, affligé des querelles de religion qui déchiraient la France, de

la perspective des malheurs qui la menaçaient, et de la mort d'un ami, sa seule consolation, renonce à la société de ce monde qu'il n'a que trop connu, et se retire avec sa famille dans le château qui l'a vu naître. Là, tout en partageant ses soins entre ses enfans, qu'il élève avec une tendresse vraiment paternelle, et les infortunés, soit Catholiques, soit Religionaires, qui viennent lui demander un asyle et s'étonnent de trouver en lui le même bienfaiteur, il emploie
VI, 288. ses jours de tranquillité, *lorsqu'une trop lâche oisiveté le presse*, à recueillir sans ordre les idées de morale, de philosophie, de politique et de littérature, qui s'offrent sans ordre à son esprit, les réflexions que lui inspirent ses nombreuses lectures, les souvenirs de sa vie passée, les résultats de son expérience; et il donne le
I, LXXVII. nom d'*Essais* à ce *livre de bonne foi*. Voilà l'origine d'un Recueil, qui depuis plus de deux cents ans charme la France et l'Europe éclairée, et ne peut déplaire qu'à ceux dont il a dévoilé hardiment les erreurs ou les vices. Voilà l'ouvrage dont je vais essayer de donner une idée rapide et juste : c'est l'écrivain que je vais d'abord montrer; j'examinerai ensuite la vie et le caractère du philosophe. Qu'on me pardonne, si trop accoutumé à l'irrégularité de mon auteur, j'oublie quelquefois ma division : l'ouvrage de Montaigne est un autre lui-même, et on ne peut parler de lui sans citer son ouvrage.

La première chose qui frappe quand on le lit, c'est le style. Sa physionomie Gasconne ne lui messied pas; et son air suranné est, je crois, un de ses attraits. Au seizième siècle, au fond de sa province, où a-t-il pris le nerf et la vivacité de ses expressions, l'à-propos et la variété de ses tournures? D'où lui est venue l'idée de cette énergie entraînante, qui subjugue et ne laisse pas respirer le lecteur? Etudiez un chapitre des Essais, et vous direz : Cet homme a deviné l'art d'écrire.

En effet il n'a point eu de modèle; son style naît comme ses idées : il écrit d'original. Et il était difficile qu'un génie aussi fort que le sien, venant à une pareille époque, ne se créât pas une langue. Figurez-vous Montaigne commençant à rédiger ses Essais; jusques-là il avait mis *tous ses efforts à former sa vie* : c'était son VI, 367.
seul *métier*, son seul *ouvrage* : il ne fut jamais *faiseur de livres*. Peut-être n'aurait-il pas été embarrassé s'il eût fallu parler latin : le latin, en quelque façon, était sa langue maternelle; mais il écrit pour sa famille, pour ses amis, c'est dans leur langue qu'il doit s'exprimer. Quel maître va-t-il choisir? D'un côté, il voit de prétendus beaux esprits, qui, négligeant le naturel, courent après les pointes et les gentillesses Italiennes, ou s'égarent en suivant de trop près les anciens. Ils veulent paraître ingénieux, extraordinaires : cette misérable affecta-

tion fait tout leur mérite. Ils se donnent la torture pour enfanter quelque laborieuse fadaise;
VII, 214. et *pourvu qu'ils se gorgiasent en la nouvelleté, il ne leur chault de l'efficace*. C'est à l'efficace que prétendait Montaigne; et malgré toute l'estime qu'il témoigne pour les efforts et la science de Ronsard, il devait quelquefois se moquer du *Prince des poëtes*. D'une autre part, s'offre à lui un langage *artificiel*, celui des Péripatéticiens modernes : les actions, les idées les plus communes ne sont plus reconnaissables sous ce
Ibid. 216. déguisement. *On les a couvertes et revêtues d'une autre robe, pour l'usage de l'école*. C'est la robe d'Aristote et d'Averroës (1) : des topiques, des virtualités, des idéalités, des entéléchies etc., quel épouvantail et quel jargon!
Ibid. Ibid. Ces docteurs *artialisent la nature*, c'est à dire, la défigurent, l'obscurcissent, et s'en éloignent à mesure que leurs traités et leurs commentaires s'accumulent.

Montaigne les laisse argumenter sans qu'ils s'entendent : il veut être entendu de tout le monde, et il a recours au langage vulgaire. Ne pourra-t-il pas imiter le style coulant et poli d'Amyot? Ces périodes harmonieuses lui plaisent et l'enchantent; mais il veut des choses, et des mots aussi forts que les choses. La Langue fran-

(1) Il ne s'agit encore ici que du langage, nous verrons plus bas que le sujet même des discussions n'était pas moins absurde; mais qui empêchait de parler français?

çaise, encore trop faible, et indigne de lui, s'affaisse et plie sous ses idées; les expressions manquent à son génie; et ses conceptions si nouvelles, si grandes, quand pour la première fois elles ont frappé son imagination, semblent sous sa plume se dénaturer et se retrécir. Que lui reste-t-il donc à faire? Il invente lui-même un idiome, ou plutôt, de la langue usitée, il compose une langue toute nouvelle. Le latin, l'analogie, les figures, la hardiesse viennent à son secours : *il appesantit, il enfonce la signifi-* VII, 213.
cation des termes qui existent; il en forge quelques-uns, sans qu'il s'en aperçoive, car il condamne cette licence; mais il est entraîné malgré lui. Comparaisons claires et justes, images inattendues, hyperboles vigoureuses, répétitions, alliances de mots, proverbes, locutions provinciales, rien ne lui coûte pourvu qu'il rende aussitôt ce qu'il sent. *C'est aux paroles à ser-* II, 113.
vir et à suivre : et que le Gascon y arrive, si le Français n'y peut aller. Il sacrifie tout à son idée, à sa fantaisie même; il néglige et les lois de l'usage, qui ne lui fournirait que peu d'expressions et de tournures, et les lois de la grammaire, dont les règles étaient encore incertaines : il écrit avec son imagination : son style est tout à lui.

De là cette empreinte naïve du génie, qui efface tous les défauts : cette simplicité, cette franchise de langage, qui semble avoir été celle

des premiers hommes, quand ils n'avaient pas encore besoin de farder leurs pensées : cette aimable légereté, ce charmant badinage, cette ironie enjouée, cette force comique, qui saisit avec tant de finesse et peint avec tant de vérité les ridicules; de là, dans les morceaux un peu plus sérieux, ce ton familier, qui nous rend, pour ainsi dire, contemporains et amis de l'auteur, qui nous fait converser avec lui, qui nous le fait voir, tantôt discutant une question morale ou littéraire au milieu de sa petite société, tantôt seul avec lui-même, écrivant ou réfléchissant dans sa *librairie;* de là cette élévation, ce sublime, cette assurance qui n'est donnée qu'à la vertu éloquente, cette impétuosité fière et mâle,
VII, 214. ces *mouvemens inaccoutumés*, dont la *soudaineté* fait tant d'impression sur l'âme qui sait les sentir, cet abandon, cet élan dans la phrase et les idées, cette négligence victorieuse et persuasive, dont les grands effets viennent à l'appui d'un ancien axiome, qui n'est jamais plus évident que lorsqu'on l'applique à Montaigne (1) : *C'est le cœur qui fait l'éloquence;* de là enfin, dans tous les genres, cette fécondité d'images, ces tableaux animés, ces tours originaux et hardis, qui donnent en quelque sorte un corps et une vie à la pensée, ces métaphores pittoresques, si nécessaires à l'écrivain philosophe, lorsqu'il

(1) Pectus est quod disertos facit.
QUINTIL. Instit. Orat. Lib. X, Cap. 7.

n'a pour s'énoncer qu'une langue encore informe, et pauvre d'expressions en même temps abstraites et claires ; ces traits piquans, ces plaisantes saillies, qui font toujours sourire parceque la nature les a dictées ; cette rapidité pressante dans les récits, cette variété dans les descriptions, cette fidélité dans les portraits : qualités qui toutes réunies forment cette grande qualité de l'écrivain, nommée par les Grecs (1) *Energie*, et par les modernes, *Poésie de style ;* dont les subdivisions sont très étendues ; dont la perfection est le chef-d'œuvre de l'art d'écrire, et dont Montaigne a donné parmi nous le premier modèle.

Et je n'entends pas par poésie de style, ce jargon précieux, ambitieusement figuré, qui s'arrogeant le nom de style poétique, tandis qu'il n'en a véritablement aucun, déprave et corrompt de jour en jour le beau caractère de la langue française : assemblage monstrueux dans ses prétentions, qui, loin de réunir, comme on veut le croire, les avantages de la versification et de la prose, est également dépourvu de la propriété de l'une et des agrémens de l'autre. J'entends l'heureuse licence d'expression, l'*étrangeté* de formes, l'abondance variée de tons et de tournures, la richesse de comparaisons et d'images, qui nous étonnent sans cesse dans Montaigne,

(1) Ἐνέργεια. Ou mieux encore, Ενάργεια, *l'art de peindre à la pensée*. Cicer. de Orat. Lib. III. Quintil. VIII, 3.

soit qu'après avoir convaincu l'homme de sa pe-
V, 24. titesse, il s'écrie avec un souris moqueur : *Enfle-toi, pauvre homme, et encore, et encore, et encore...;* soit qu'il tourne en dérision un ré-
II, 29. gent de collège, et sa belle harangue *in genere demonstrativo*, ou la bizarrerie de la
III, 236. cour de Rome, qui met à l'Index, comme *verba indisciplinata*, les mots de fortune et de destinée ; soit qu'il compare l'homme orgueilleux quand il est ignorant, et modeste s'il est ins-
IV, 347. truit, aux épis de bled *qui vont s'élevant et se haussant la tête droite et fière, tant qu'ils sont vides*, mais qui, *lorsqu'ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, commencent à s'humilier et baisser les cornes;* ou que par une autre comparaison, non moins juste et plus vive encore, il nous représente le philosophe présomptueux, qui s'efforce en vain de saisir notre être, flottant comme une ombre entre le naître et le mourir, sous les traits d'un
V, 240. insensé, qui *voudrait empoigner l'eau*, et qui, *à mesure qu'il la serrerait et la presserait davantage, perdrait d'autant plus* ce qu'il voulait tenir et empoigner ; soit qu'avec la touche vigoureuse et ferme du peintre le plus exercé, il nous fasse voir son héros, le héros de Cicéron, l'intrépide et vertueux Épaminondas, qui,
VI, 411. *horrible de fer et de sang, va fracassant et rompant une nation invincible contre tout autre que contre lui seul, et gauchit au mi-*

lieu d'une telle mêlée, au rencontre de son hôte et de son ami. Quelle vivacité! quelle souplesse! quelle énergie! Voilà cette poésie de style, que Montaigne ne devait qu'à la nature et à la lecture assidue et réfléchie des anciens, don précieux du génie, qui ne se rencontre que dans nos grands classiques, et qui ne ressemble en rien à l'afféterie étudiée, à l'emphase mesquine de nos modernes.

Ces détails feraient penser qu'il était né poëte. S'il ne composa jamais que des vers latins, sans VII, 219.
cultiver les muses françaises, il est vraisemblable qu'il en fut détourné par l'imperfection et la dureté d'une langue presque naissante, qu'aucuns chefs-d'œuvre n'avaient encore rendue plus noble et plus flexible. Ronsard, qu'il était forcé de regarder comme un grand homme, parceque la France le voulait, et que d'ailleurs il ne voyait rien au-delà, Ronsard avait défiguré plutôt qu'ennobli notre idiome. On peut présumer aussi que l'usage Gothique de nos rimes, dont personne n'avait su tirer parti, sembla ridicule et barbare à une oreille encore enchantée de la prosodie majestueuse des Grecs et des Romains.

Mais quoique Montaigne n'ait point fait de vers, et qu'il avoue lui-même, sans fondement peut-être, qu'il ne se sentait pas de talent pour cet art, avouons à notre tour qu'il a rendu lui seul de plus grands services à la langue, que tous les rimeurs insipides, qui depuis Villon

jusqu'à Dubartas ont fait criailler avec tant de rudesse l'archet d'Apollon. Exceptez de la proscription quelques poésies de Marot, quelques petites pièces de St. Gelais, de Baïf, de Dubellay, de Desportes, de Ronsard même, qu'on relit avec plaisir; est-il un seul de ces poëtes, dont la volumineuse collection vaille une bonne page des Essais? N'était-ce pas à eux à enrichir notre langue? Ils ont laissé un prosateur se saisir de cette gloire. Montaigne a fait ce qu'ils ont tenté sans doute, mais ce qu'ils n'ont pu exécuter faute de génie.

Outre plusieurs tournures claires et rapides, qu'il a transportées de la langue latine dans la nôtre, et dont nous avons le malheur de nous défaire tous les jours, nous lui devons une infinité de mots nobles, élégans, sonores. Mais aussi notre langue, qui, suivant un illustre auteur, est *une gueuse fière*, a rejeté dédaigneusement plusieurs des aumônes que lui prodiguait une main généreuse. Si nous avons naturalisé *diversion*, *enjoué*, *enfantillage*, *gratitude*, et beaucoup d'autres mots que nous ferions très-mal d'exiler, nous avons banni de nos dictionnaires un bien plus grand nombre de termes, qui ne sont peut-être ni moins agréables, ni moins expressifs, et dont nous chercherions en vain les synonymes. Nos voisins, qui s'en sont emparés, se gardent bien de les dédaigner comme nous, et recueillent le fruit des heureux efforts

de nos écrivains. Montaigne n'avait rien épargné pour enrichir la langue : nous avons tout fait pour l'appauvrir.

Malgré les services qu'il nous a rendus, je m'étonnerais que certains puristes ne lui reprochassent pas des fautes de grammaire, des mots durs ou mal composés, des constructions vicieuses ou Gasconnes, des phrases mal soutenues et mal cadencées, trop de néologisme, d'indépendance, et même de folie dans le style. Impitoyables et froids censeurs, vous n'avez donc jamais éprouvé ce délire de l'imagination, tourmentée du besoin de produire? Jamais un grand sentiment n'a pénétré votre cœur empressé de l'exprimer? C'est alors que l'on secoue le frein de l'usage; c'est alors que la pensée libre et fière s'élance toute armée du cerveau qui l'a conçue. Si elle frappe, si elle étonne, qu'il y aurait de petitesse à examiner scrupuleusement les vains dehors qui la recouvrent! Vous faites un crime à Montaigne des mots et des tours qu'il invente; mais ne fallait-il pas qu'il exprimât des idées encore neuves parmi nous, d'une manière neuve comme elles? Essayez de parcourir la vaste carrière qu'il a fournie, méditez les instructions qu'il nous laisse. Et malheur au critique minutieux, qui s'occupe encore de questions grammaticales, en admirant le génie du grand homme! Que dis-je? ah! l'homme insensible, qui ne voit pas, qui ne goûte pas le charme du style de Montaigne, n'est pas

digne d'atteindre à la hauteur philosophique de ses idées !

Les Essais, malgré le désordre apparent que l'auteur s'est plu à y répandre, forment en quelque sorte un Code complet de morale et de philosophie. Nous y voyons tous les devoirs de l'homme envers Dieu, ses semblables et lui-même. Nous y voyons Montaigne, tour à tour père tendre sans faiblesse, littérateur sans ostentation ridicule, religieux sans superstition, bon citoyen et politique vertueux, philosophe aussi éclairé qu'énergique, retracer avec une légéreté qui surprend d'abord, mais qui finit par convaincre, et les préceptes de l'éducation, et l'aveuglement du pédantisme, et les erreurs des sectaires, et les abus d'un gouvernement défectueux, et surtout les profondeurs et les mystères de la science de l'homme. Si le plus souvent toutes ces matières sont traitées sans suite, et selon que l'imagination capricieuse de l'écrivain précipite ou arrête sa plume, s'il ne va, comme
VIII, 149 il le dit, qu'*à sauts et à gambades*, je crois cependant qu'il ne faut pas prendre ses expres-
IV, 75. sions à la lettre, quand il nous assure qu'*il n'a point d'autre sergent de bande, à ranger ses pièces, que la fortune*. Du moins suis-je persuadé que la disposition de ses sujets, de ses anecdotes, de ses réflexions, dont il laisse tout l'honneur au hasard, a quelquefois été ménagée par l'auteur lui-même. Il connait l'art des

contrastes ; et c'est avec une adresse admirable qu'il fait ressortir la majesté un peu bouffonne d'un tableau dont il n'est pas permis de rire, par le rapprochement d'un grotesque, dont on peut rire impunément (1). Les citations m'entraîneraient trop loin, et je dois m'occuper du fond de l'ouvrage, sans m'arrêter plus longtems à la forme. Auteur charmant, le style que tu as créé pour en habiller tes *verves*, est si enjoué, si naïf, II, 346.
si attachant, qu'on serait presque tenté de s'en tenir à l'analyse de ton langage ; mais combien tes pensées elles-mêmes ne sont-elles pas encore plus intéressantes, plus vives, plus *tiennes*, que la manière dont tu sais les rendre !

Les opinions neuves et libérales du philosophe sur l'éducation, vérités bienfaisantes puisées dans la seule nature, ont été soutenues depuis, exagérées peut-être par l'éloquent Genevois. Je ne peindrai donc ni l'attendrissement de Montaigne pour ces enfans malheureux, qui, sous la férule du pédantisme, consumaient longuement dans l'abrutissement et dans les larmes l'âge du bonheur et des plus innocens plaisirs ; ni la

(1) Voyez entre autres endroits, T. V, p. 378; Ch. 15, Liv. II. La plaisante alliance ! De même Liv. I, Ch. 10, T. I, p. 189. *Fortis imaginatio generat casum*, *disent les Clercs :* et là-dessus le conte de Marie Germain, fille devenue garçon ; la sorcellerie que Montaigne met en jeu pour guérir un de ses amis, à qui on avait noué l'aiguillette ; enfin la défense de *monsieur ma Partie*. L'aimable sorcier, l'aimable avocat !

douce sollicitude de cet excellent père, qui, les délivrant du joug servile de la crainte, et de cet appareil terrible des écoles qui les attriste et les rebute, voudrait que l'indépendance, l'alégresse, la confiance les suivissent toujours dans leurs études, et qu'on n'offrît à leurs yeux que les
II, 97. portraits *de Flore et des Grâces*. Je me borne à faire observer sous combien de formes caustiques, il fronde l'ignorance et la morgue des suppôts de la science, qui semaient alors les épines et les ronces sous les premiers pas de l'homme dans la carrière de la vie. La philosophie ancienne, qui n'est déjà suivant lui, même celle de
V, 43. Platon, qu'*une poésie sophistiquée*, devient entre leurs mains plus obscure et plus fabuleuse encore. Fiers de citer, de commenter Aristote,
Ibid. 52. *le Dieu de la science scholastique*, ils en imposent à leurs disciples par un magnifique et
Ibid. 51. bruyant *attelage d'argumens et de preuves*, qu'on doit respecter, et non pas juger. Juger Aristote ! quelle présomption ! quel sacrilége ! J'entends déjà le pédagogue, qui, furieux d'une telle audace, court la dénoncer, en criant au blasphême. Mais qui oserait se révolter ? On écoute, on admire avec la soumission de la stupidité ; on examine logiquement, si le futur de
II, 82. βάλλω exige un double λ, si *quanquam* doit
Ibid. 83. se prononcer *kankam ; Baroco, Baralipton*
IV, 408. remplissent l'oreille ; *le tintamarre des cervelles philosophiques* étourdit les Bacheliers ineptes

qui croient le comprendre; et peu à peu la longue éducation s'achève, on soutient sa thèse, on est reçu Docteur; et mon homme *avec son chaperon, sa robe et son latin*, apprend magistralement à d'autres sots ce qu'il a eu lui-même la sottise d'apprendre. VII, 369.

Ceux mêmes qui s'occupaient simplement de littérature, rivalisaient d'extravagance avec les champions du Péripatétisme. Aristote était le Dieu de ces derniers: les érudits avaient aussi leurs Dieux; et ceux qui s'entouraient de tant de Dieux, devaient être infailliblement de bien petits hommes. Jules Scaliger, qui d'ailleurs ne manquait pas d'esprit, éleva dans sa Poétique un autel à Virgile, dont il ne parle jamais qu'en lui donnant les titres qui sont les attributs de la Divinité. Paul Jove rapporte que tous les ans un noble Vénitien offrait un Martial en holocauste aux mânes de Catulle. On conservait comme des Reliques sacrées, à Belgrade, le poinçon d'argent dont Ovide, prétendait-on, s'était servi dans son exil; en Italie, le squelette du chat de Pétrarque; à Saint-Denys, le miroir de Virgile. Il n'était rien qu'on ne fît pour découvrir ou acquérir des manuscrits précieux: en cela au moins le délire était louable, et les succès du Pogge enflammaient tous les savans. L'un vend sa maison pour acheter un Tite-Live; l'autre évoque le Démon, pour savoir de lui où il pourra trouver ce qui nous manque de Pé-

trone : folie (1) assez semblable à celle du Grammairien Appion, évoquant l'ombre d'Homère, pour lui demander le secret de sa patrie. Quand on connaît ce zèle effréné, peut-être nécessaire à la renaissance des Lettres, on ne s'étonne plus de l'impudence de tant de faussaires, qui, soit en attribuant leurs ouvrages aux anciens, soit en donnant les ouvrages des anciens sous leur nom, trompaient les érudits toujours crédules, parcequ'ils étaient toujours curieux. Mais ce qui étonnerait, si l'on n'avait pas de plus fortes preuves des excès où l'enthousiasme mal dirigé porte les hommes, c'est que Loyola chassait les démons en prononçant des vers de l'Enéide, c'est qu'on faisait de gros livres sur le salut d'Aristote et de Cicéron : enfin le pédantisme et la dévotion outrée, l'érudition et l'ignorance formaient un mélange si bizarre, si ridicule, que les sarcasmes les plus amers de Rabelais et de Montaigne suffisent à peine pour en faire justice. Tant le sujet est fécond ! tant la France entière, malgré les arrêts et les sentences en faveur du Stagyrite, soupçonnait peu l'existence et les droits *de cette inconnue, nommée la Raison* (2) ! tant nos bons aïeux étaient devenus sots à force d'être savans !

Mais au milieu de ce docte caquet, dont retentissaient les écoles, où l'on apprenait tout,

(1) Scioppius l'attribue à Baudius. *Amphotid.* p. 116.

(2) Boil. *Arrêt Burlesque.*

apprenait-on l'art de bien vivre? Les Docteurs gradués montraient-ils la vraie science, celle de la vertu? *Oh! nous savons décliner vertu, si* V, 309.
nous ne savons l'aimer. Maître Jean Scot nous en a fait connaître la définition, les divisions, l'étymologie. Pauvres savans que vous êtes, vous ne savez que des mots! D'où vous vient votre arrogance, remplie de vide? *On nous admire, on nous honore.* Pédans, vous ne dites que trop vrai : *Criez d'un passant à notre peuple, ô* II, 10.
le savant homme! et d'un autre, ô le bon homme! Il ne faudra pas à détourner les yeux et son respect vers le premier. Il y faudrait un tiers crieur : ô les lourdes têtes!

On voit que *les ordonnances Logiciennes et Aristotéliques* ne plaisaient pas au *bon homme.* Avait-il tort? Ce procès est maintenant jugé. Subtilités dialectiques, profondes arguties, doctes batelages, terribles ergotismes, qui régentiez alors notre patrie en la couvrant de ténèbres, bientôt vous disparaîtrez. Montaigne vous a porté le premier coup; il aura de dignes successeurs : ils tomberont les fers, qui depuis si longtems enchaînaient l'indépendance de l'homme : l'homme interrogera ceux qui le trompaient, les véritables lumières éclaireront la France; mais les disputeurs seront toujours aveugles.

Et qu'on prenne garde que ces plaisanteries sur le pédantisme de nos pères, ne sont pas d'un ignorant, qui tourne en ridicule des sciences,

dont les mystères lui sont cachés, mais du philologue instruit et modeste, qui, par des citations toujours bien placées, quoique nombreuses, souvent même par des traductions fidèles, prouve manifestement à chaque page de son livre, qu'il connaît, qu'il sent, qu'il apprécie mieux que les Scriverius, les Scioppius et les Popma, les ouvrages et le mérite de l'antiquité; du critique
II, 292. judicieux, qui rapproche et compare avec un goût exquis les idées et les vers des cinq Poëtes Latins sur la mort du dernier Caton, et qui, frapppé des grands traits des deux princes de la Poésie Romaine, prodigue à leur génie les éloges de l'enthousiasme, mais de l'enthousiasme éclairé; qui enfin, dans ce fameux Chapitre *des vers de Virgile*, beaucoup trop décrié par des censeurs atrabilaires, nous développant tout le charme de
VII, 140. ce tableau de l'Enéide, où nous voyons le noir Vulcain sourire à la Déesse de la beauté, nous fait admirer le voile séduisant dont le couvre la pudeur savante de la Muse Epique, et lui trouve, sous ce voile qui l'embellit, *je ne sais quel air plus amoureux que l'amour même*. Voilà ce que n'avaient jamais senti les pesans Commentateurs et Glossateurs du seizième siècle, qui cherchaient dans Homère et Virgile des preuves du Nouveau Testament, ou réduisaient à un argument en *celarent* un discours d'Achille ou d'Enée : ils disputaient avec la même grâce sur le temps d'un verbe, sur l'orthographe d'une syllabe,

et souvent alors ils devinaient juste; mais le génie ne peut être deviné que par le génie.

Bon littérateur, Montaigne réprouve le pédantisme scholastique; plein de religion et de vertu (1), il démasque la superstition et le faux zèle. Ne le prenez pas pour un de ces hommes sans frein, qui se jettent dans toutes les extravagances du libertinage d'esprit, parcequ'ils n'ont pas la force d'être vertueux, et dont la seule ressource est *de* VII, 151.
mettre en risée tout ordre et règle, qui n'accorde à leur appétit. Non, il respecte ce qu'un philosophe doit respecter : son système à la main, il ne va pas renversant toutes les opinions reçues; il exclut même la Théologie de son ouvrage; la foi de ses pères est pour lui un monument sacré, qu'il croirait ne pouvoir ébranler sans crime. Il honore du fond du cœur, il préfère à tout autre culte celui de sa patrie : *quant* VI, 361.
aux miracles, il n'y touche jamais, quoiqu'il en ait vu *naître* (2) quelques-uns; mais en même temps ne peut-il pas, sans blesser la religion véritable, prononcer hautement que *la per-* V, 56.
suasion de la certitude est un certain témoignage de folie et d'incertitude extrême, et qu'il est étrange d'être contraint, *par civile autorité* Ibid. 116.
et ordonnance, de défendre ce qu'on croit, sans

(1) *Pour haïr la superstition*, dit-il, *je ne me jette pas incontinent à l'irréligion.* T. VII, p. 151.

(2) *J'ai vu la naissance de plusieurs miracles de mon temps.* T. VIII, p. 236.

savoir ce que c'est que croire? Il reconnaît, avec
V, 36. Varron et Saint Augustin, *qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vraies, et en croie beaucoup de fausses;* mais en même temps ne peut-il pas demander, s'il est besoin qu'on force la conscience des hommes;
IV, 359. s'il ne leur est pas loisible de considérer comme douteux ce qu'on leur propose; si, obligés par la coutume de leur pays, ou par l'institution de leurs parens, de suivre une secte quelconque, ils n'ont pas le droit d'y rester fidèles. Permettez-nous, s'écrie-t-il, d'ignorer ce que nous ignorons; délivrez-nous des rêveries contradictoires, de la tyrannie et des guerres du dogmatisme:
Ibid. 360. *vaut-il pas mieux demeurer en suspens, que de s'infrasquer en tant d'erreurs, que l'humaine fantaisie a produites?*

Ce n'est donc pas contre les vérités éternelles de la religion que le philosophe s'élève; c'est contre la mauvaise foi, le despotisme et la barbarie de ses ministres; c'est contre le délire de la Magie, de la Sorcellerie, de la Divination, de l'Astrologie judiciaire, de la pierre Philosophale, et mille autres erreurs, qu'ils fomentent parmi le peuple en les respectant comme des sciences occultes, ou en les punissant comme des crimes; c'est contre leur cupidité, leur ambition et leurs vices, qu'ils couvrent honteusement du manteau sacré de la dévotion; c'est contre cette multitude innombrable de sectes,

dont ils sont les seuls auteurs, et qui sans se comprendre, sans essayer même de s'accorder, fondent les unes sur les autres les armes à la main, et prouvent l'authenticité de leur mission par des forfaits et des massacres.

A la place de ce vain fantôme de la religion, qui éblouit les peuples, mais qui les abrutit et les tourmente, l'ami de l'humanité propose-t-il un systême? Tout systême est un germe de discorde. Que proclame-t-il? Dieu et sa morale: un Dieu universel, celui que toutes les nations de la terre ont adoré de temps immémorial, mais qui n'a jamais voulu qu'on l'honorât par des argumens et des buchers; une morale claire et pure, également éloignée de la mollesse et du rigorisme, celle dont l'ouvrage de Montaigne présente à la fois et les préceptes et les exemples. Heureux le mortel, qui, fort de lui-même et des leçons naïves d'un si grand maître, se conforme paisiblement et sans courir après de folles chimères, à la religion dont sa patrie et sa famille lui font un devoir! Heureux surtout, s'il peut se bien pénétrer de cette ignorance Socratique, de ce consolant Pyrrhonisme, qui est, pour ainsi dire, le point d'appui de la doctrine de Montaigne, et dont le Théologal Charron, son disciple, a été comme lui le partisan et le défenseur! Comme eux, armez-vous de cette balance philosophique, laissez à l'ignorance doctorale l'orgueil de prononcer, dites aussi, Que

sais-je? et l'erreur ne viendra jamais, sous le nom de vérité, en imposer à vos yeux, et vous
V, 72. rirez des *âneries de l'espèce humaine*, et vous rendrez grâces au sage *douteur*, qui en vous affranchissant de leur servitude, vous aura donné le privilége d'en rire.

Je suis effrayé, disait Fontenelle sur la fin de ses jours, de la certitude que je vois maintenant partout : et ce mot profond vaut une page de l'histoire. Au siècle de Montaigne, on n'avait pas assez d'esprit pour s'élever jusqu'au doûte; du temps de Fontenelle, on croyait en avoir trop pour se borner à douter.

C'est le milieu qu'il faut saisir : Montaigne lui-même va peut-être quelquefois trop loin; il
Ibid. 369. ose avancer avec Pline *qu'il n'y a rien de certain que l'incertitude*. Mais ici les excès ne sont point terribles : jamais dans un siècle de Pyrrhoniens, on ne sacrifiera toutes les vertus au fanatisme de l'esprit de parti; jamais on ne s'égorgera pour la prononciation ou le sens d'un mot (1), pour le retranchement d'une lettre; jamais *sur la déposition d'Astaroth, Diable de l'ordre des Séraphins, et d'Asmodée, de l'ordre des Trônes*, on ne condamnera un homme au feu pour avoir ensorcelé des religieuses; jamais un monde entier ne sera jonché de ruines et de cadavres, sous le prétexte de la

(1) *Combien de querelles et combien importantes a* produit *au monde le sens de cette syllabe*, HOC! T. V, p. 11.

vraie foi, et au nom de Dieu; jamais des brigands, armés de poignards et de chapelets, n'extermineront une colonie de Français, leurs alliés, *non comme Français, mais comme Luthériens*.....

Eh! pourquoi, s'écriera-t-on, pourquoi rappeler avec tant de complaisance toutes ces folies sanglantes? Pour faire mieux sentir le mérite de l'homme supérieur, qui écrivit alors un chapitre *sur la Liberté de Conscience*, et dont VI, 19.
l'imagination pénétrante et hardie anticipa de si loin les jugemens sévères de la postérité. Oui, Chrétiens, remettons nous sans cesse devant les yeux ces images déchirantes, mais instructives, ces homicides sacrés, ces tortures, ces supplices infligés à des crimes imaginaires, dont l'idée ferait rire de pitié, si le souvenir des barbares qui les punissaient ne faisait pas frémir d'horreur; voyons s'élever ces autels de l'irréligion, ces bûchers criminels, où les apôtres de l'ignorance, orgueilleux de leur holocauste, font monter la victime en chantant les louanges du Dieu qui pardonne; entendons les gémissemens de l'innocence, qui réclame en vain des vengeurs, et ne trouve que des bourreaux; reportons-nous enfin à ces temps de vertige, où des forcenés, qui brûlaient à petit feu les sujets du Roi de France, décidaient gravement que pour la défense et l'honneur de leur secte, on pouvait se IV, 170.
révolter contre lui, que dis-je? l'assassiner : et

bénissons le philosophe sensible, dont la voix éloquente provoque l'indignation de tous les hommes
IV, 169. contre les scélérats, qui *pelotaient avec une horrible impudence les raisons divines*, pour avoir le prétexte de massacrer leurs frères ; bénissons les grands philosophes des deux siècles suivans, qui, en osant marcher sur ses traces, nous ont sauvés depuis des mêmes atrocités ; bénissons le gouvernement généreux et sage, dont la puissance bienfaitrice, image de celle d'un Dieu de paix, en proclamant la tolérance universelle, délivre à jamais le monde et des querelles inintelligibles, qui l'ont retenu trop longtems dans les ténèbres, et des guerres religieuses, qui l'ont trop longtems ensanglanté.

C'est en ne craignant pas d'arrêter nos regards sur les maux de nos ancêtres, que nous apprécierons le bonheur de la France éclairée. Nous verrons que, malgré l'opinion paradoxale (1) de quelques écrivains, l'ignorance n'a jamais été un garant de la félicité des peuples, et qu'au contraire ils n'ont pu être vraiment heureux, que dès l'instant qu'ils ont appris à mieux connaître leurs droits. Quels siècles avaient précédé ceux des guerres civiles de religion ? Des siècles non moins agités, ceux des Croisades et de l'anarchie féodale. Quelle consistance po-

(1) Montaigne est de cette opinion, mais il avait raison quand il la soutint. L'ignorance *abécédaire* n'était-elle pas préférable à la fausse science, qui produisit alors tant de maux ?

litique, quel bonheur pouvaient alors espérer les nations ? Quelles lois pouvaient-elles réclamer contre leurs oppresseurs ? On ne connaissait d'autre loi que la loi du plus fort, d'autre droit que le droit des armes ; ou si les Seigneurs suzerains, qui sans doute s'inquiétaient fort peu d'unir la morale à la législation et à la politique, faisaient rédiger quelques formules empruntées des Visigoths, quelque loi Ripuaire, quelque Capitulaire obscur, ces Codes le plus souvent dictés par l'égoïsme, la férocité, ou la superstition, augmentaient les souffrances du peuple au lieu de le soulager. *Des aveugles ont conduit des aveugles*, dit un grand Publiciste (1) ; *les passions, les caprices, les préjugés et l'ignorance sont les législateurs du monde*. Voilà pourtant les Codes barbares, qui pendant si longtems ont gouverné la France ; et nous conservions respectueusement ce honteux et funeste héritage ! Montaigne en gémissait : combien de fois ne se plaint-il pas de l'obscurité de ces grimoires (2), source éternelle de procès, et de jugemens arbitraires ! Quel déshonneur pour un gouvernement que l'histoire de ce juge, qui, lorsqu'il trouvait
Bartolus et *Baldus* d'un avis différent, mettait V, 185.
en marge : *Question pour l'ami ;* et il aurait pu

(1) Mably. *De la Législation*. IIe partie.

(2) *La plupart des occasions des troubles du monde sont grammairiens. Nos procès ne naissent que du débat de l'interprétation des lois*. T. V, p. 10.

de Henri IV, mais les discordes intestines et une mort fatale l'empêchèrent de l'exécuter : Richelieu aurait pu tenter cette noble entreprise ; mais comme il ne pensait qu'à être despote, il conserva toutes les vieilles extravagances (1) ; et sous son règne, et sous les suivans, Montaigne aurait toujours
V, 497. dit : *Nos lois sont monstrueuses et barbares.*

Console-toi, bon citoyen ! La régénération est achevée. Il est passé le temps des Rois faibles. Une nouvelle dynastie s'est élevée, plus glorieuse pour la France : un grand homme l'a fait remonter à son rang, au premier rang des Empires ; elle s'y est assise en souveraine, et fière d'avoir un tel appui, elle a volé, la couronne civique à la main, au devant de son législateur.

Sans vertu et sans énergie, point de législation : mais la vraie politique exige encore plus et cette force invincible, qui peut tout ce qu'elle veut, et cette probité noble, qui ne veut que ce qu'elle doit. Montaigne, sous Charles IX et Henri III, pouvait-il s'élever à ces spéculations sublimes, qui ont fait de nos jours la destinée des nations ? Il est des époques, où les gouvernemens lâches et cruels, parcequ'ils sentent leur impuissance, tourmentés par une anarchie intérieure plus funeste que les guerres les plus sanglantes,

(1) Il suffit de rappeler que c'est du temps de Richelieu, et même à son instigation, qu'on brûla vif le pauvre Urbain Grandier. Avouons aussi que l'année suivante il fonda l'Académie française ; mais l'un n'excuse pas l'autre.

s'endorment sur les bords de l'abyme dans un repos trompeur, et ne se réveillent de leur torpeur imbécille que pour ordonner des massacres. Telle était alors notre malheureuse France : les règnes faibles de Henri II et de François II avaient laissé germer dans le secret les semences des plus affreuses révolutions; et lorsqu'ensuite les peuples sortirent de cette paralysie par des crises terribles, lorsqu'un Roi de France, que
Montaigne se contente d'appeler *notre pauvre* VI, 171.
Roi, fit égorger une moitié de ses sujets par l'autre, lorsque les Français à leur tour, saisis d'un esprit de vertige, prirent les armes contre leurs légitimes souverains; était-ce dans ce chaos de guerres civiles, de paix infidèles, de révoltes, de trahisons et de crimes, était-ce au siècle de la Saint-Barthélemy et de la Ligue, qu'un philosophe pouvait donner les préceptes de cette belle science, la plus belle de toutes, puisqu'elle rend heureux les hommes, mais dont les théories bienfaisantes ne seront jamais suivies que par les vrais monarques et les héros? L'auteur des Essais, qui avait passé par toutes ces horreurs et qui entrevit à peine le règne consolant de Henri IV, ose pourtant faire monter jusqu'aux princes la voix de la morale et de la vérité : « Vous n'êtes les maîtres ni de votre temps, ni de vos
richesses, ni de vos actions; *un Roi n'a rien* VII, 299.
proprement sien, il se doit soi-même à

autrui (1). Renoncez à de vains plaisirs, à de
III, 92. folles libéralités, à d'inutiles dépenses : *quittez hardiment ces marques de grandeur, vous en avez assez d'autres.* Le peuple alors imitera votre sagesse et vos vertus ; vous lui devez l'exemple : un bon Roi n'est-il pas un père de famille? Gardez-vous donc, ah! gardez-vous surtout d'exiger de vos sujets des actions criminelles : vous ébranleriez les fondemens de votre puis-
VI, 389. sance. *Qui est infidèle à soi-même, l'est excusablement à son maître.* Souvenez-vous que
Ibid. Ibid. vous commandez à des hommes libres : *car esclave, je ne le dois être que de la raison.* O qui que vous soyez, qui gouvernez la terre, c'est la bonté, c'est la loyauté, c'est la justice, qui font les grands Rois. Vous en trouverez un *loyer certain* dans l'admiration et le dévouement de
V, 469. vos sujets ; *nulles autres qualités ne peuvent attirer leur volonté comme celles-là :* et quel plus beau spectacle que celui d'un monarque redoutable, entouré de l'amour et de la bonne volonté des peuples? »

Telle est la substance des idées de Montaigne. N'a-t-il donc pas assez bien mérité de sa patrie, le citoyen courageux, qui, sans parler du gouvernement avec une témérité qu'il réprouve, relève sagement les nombreux abus d'une légis-

(1) *La jurisdiction ne se donne point en faveur du juridiciant, c'est en faveur du juridicié.* Ibid.

lation informe et confuse, s'adresse ensuite aux monarques eux-mêmes, et leur développe avec la franchise de la vertu, l'importance et l'étendue de leurs devoirs ? N'a-t-il pas montré assez d'intégrité, assez, de pénétration, le citoyen irréprochable et éclairé, qui, à cette époque où le Machiavélisme était en honneur, même à la cour de France, dévoue au mépris et à l'exécration un systême pervers, dont les criminels détours et les prétendus coups d'état, en blessant toutes les lois de la morale universelle, sont presque toujours plus dangereux qu'utiles, et toujours odieux ? Les petites intrigues et l'adroite scélératesse de Borgia lui paraissent indignes d'une monarchie paternelle, dont l'honneur est la base. Cette fausseté Italienne, si chérie des Médicis, cette dissimulation accréditée parmi les souverains depuis Louis XI, répugne à la candeur, à la bonne foi du gentilhomme : *Je la hais capita-* V, 470.
lement, s'écrie-t-il, *et de tous les vices, je n'en trouve aucun, qui témoigne tant de lâcheté et bassesse de cœur.* Il ne pouvait donc figurer alors dans les cours ou dans le cabinet des princes, et cette naïveté n'était plus de mise au temps de Charles IX. Pour qu'il voulût se montrer sur une telle scène, il aurait fallu que l'ambition eût changé son caractère ; et nous verrons en examinant ses mœurs et sa vie, qu'il eut toujours, comme il le proteste, *le dos tourné* à VI ; 390.

cette passion. Il aimait à voir rouler le tourbillon du monde, mais il ne voulait pas qu'il l'entraînât avec la foule. Il trouva plus d'une fois l'occasion de s'immiscer dans les affaires publiques, mais il préféra toujours sa liberté, sa conscience et son repos. Avait-il besoin de distinctions importunes, d'honneurs funestes, qui perdent le temps de la vie, et trop souvent l'empoisonnent? Oh! qu'il aimait bien mieux l'employer utilement et sans remords à étudier les hommes, à s'étudier lui-même!

La voilà cette science, dont il est parmi nous le créateur, la science de l'homme qu'il révèle à son siècle. Et quelle science plus profonde et plus utile, que celle qui nous dévoile les mystères d'un être si obscur, ses vices, qui ressemblent quelquefois aux vertus, ses vertus, qui nous font mieux haïr ses vices? Des milliers de savans ressassaient gravement les rêveries antiques sur les
IV, 389. atômes crochus, les idées et les nombres, dont Epicure, Platon et Pythagore avaient ri les premiers; ou bien ils y substituaient des systêmes non moins étranges, et plus combattus parcequ'ils n'étaient pas anciens : mais en s'égarant dans les nues, ils avaient oublié la terre. D'autres voulaient faire revivre l'Académie et le Portique, ou établir sur des principes différens une morale encore plus austère : ils avaient oublié que ce n'était plus le temps des Péripatéticiens et des

Stoïciens, et qu'au siècle des Docteurs et de la Ligue, il fallait être Scotiste ou Thomiste, Manant ou Maheutre (1). Notre philosophe, avant d'écrire, a jeté les yeux autour de lui; et il fait les hommes ce qu'ils sont, non ce que les anciens voulaient qu'ils fussent. Un mérite plus grand encore, c'est que sa manière lui appartient : les moralistes de l'antiquité donnaient des préceptes; ceux de nos jours, pour montrer ce qu'on doit faire, ce qu'on doit éviter, ont tracé des caractères et des tableaux : Montaigne s'est peint lui-même. C'est un homme qui nous découvre tous les secrets de l'homme. Il ne présume pas assez de lui pour donner des leçons; il dit seulement ce qu'il croit, ce qu'il imagine; il ne rappelle une opinion fausse ou vraie, une action bonne ou mauvaise, que pour nous apprendre l'idée qu'il en a, les impressions qu'il en reçoit, et non ce qu'un autre que lui doit en penser. Tout ce qui l'environne se réunit à lui, comme à un centre commun; tout est lui, ou du moins il rapporte tout à lui-même, *il se replie au dedans* V, 502.
de lui-même, il se roule en lui-même, et jamais il ne s'est mieux défini que par ces mots :
Je suis Roi de la matière que je traite. Mais VII, 417.
comme il est bien différent de ces sophistes qui se guindent toujours parcequ'ils sont petits, comme il n'affiche pas une perfection orgueilleuse, et se

(1) On appelait *Maheutres* les partisans du Roi, et *Manants* ceux de la Sainte Union. Voyez la Satyre Ménippée.

met sans cesse à notre niveau, il est peut-être le seul écrivain à qui l'on pardonne le *moi*. Il est notre ami, notre égal, puisqu'il nous confie tous ses défauts, tous ses secrets, même celui de l'amour-propre, qu'on avoue le dernier. Les nôtres alors ne nous pèsent plus, nous retrouvons nos aveux dans les siens; et le lecteur qui se met si aisément à la place de ce *moi*, l'osera-t-il condamner? Ce n'est pas seulement Montaigne, c'est le lecteur aussi, qui se moque avec finesse et légèreté de la sotte arrogance de l'homme, et des prétentions de ce souverain de la terre, si pré-
V, 213-235. somptueux et si faible; qui lui démontre l'incertitude de ses idées et de ses jugemens, en lui fournissant mille preuves des erreurs des sens, qui en sont les organes; qui pour mieux se jouer
I, 234. du pauvre genre humain, se plaît à lui mettre sous les yeux la honteuse énumération de ses usages bizarres, de ses absurdes préjugés, et va
L. II, C. 12. même jusqu'à faire un long parallèle de l'industrie de l'homme et de celle des animaux, sans donner le dernier rang à la brute; qui enfin, bien pénétré de notre petitesse et de la grandeur de Dieu, s'écrie : Atôme, tu n'es rien; oses-tu dire que tu es? Ta vie n'est qu'un instant, un
V, 7. éclair entre deux nuits. *Bourbe et cendre, pour-*
IV, 341. *quoi te glorifies-tu?* Quoi! tu ne peux prouver ton existence, et tu veux analyser ton âme, et
V, 31. tu soutiens que l'univers, les créatures, le créateur, tout est pour toi. Homme vil et méchant, pense à Dieu, et tombe à genoux!

Il est un Dieu, mais un Dieu juste et bon, *puissance incompréhensible, origine et conser-* IV, 394.
vatrice de toutes choses. Dans tous les temps il a puni le vice, récompensé la vertu; dans tous les temps, tous les lieux l'ont adoré. *Il prend en* Ibid. Ibid.
bonne part l'honneur que les humains lui rendent : Dieu est le Dieu de tous, et dans tes songes impies, tu en fais le Dieu de quelques-uns. O homme, sors de ce point que tu crois immense, et que tu nommes l'univers : Dieu est au-delà, Dieu seul est grand. Ta vanité veut le circonscrire, mais *c'est une loi partielle que tu al-* Ibid. 431.
lègues, tu ne sais pas quelle est l'universelle. Il est encore d'autres soleils, d'autres cieux, d'autres hommes. *Ta raison n'a en aucune autre* Ibid. 432.
chose plus de vérisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes. Cette idée t'élève : tu en as besoin. Arme-toi de toutes les facultés de ton âme contre les préjugés qui te dégradent. Tu es assez petit, ne t'avilis pas toi-même.

Ainsi parle le philosophe du seizième siècle, ainsi pensent tous ceux qui le comprennent. Comme il est toujours de moitié avec son lecteur, quiconque ne l'entend pas ou ne veut pas l'entendre, n'est pas digne d'être son confident. Quel meilleur ami? quel conseiller plus utile? Ses leçons nous ont sauvés des mensonges de la vie : suivons-le, et bravons avec lui ceux dont l'homme pusillanime a environné la mort. Rassem-

blons quelques traits épars de ce grand maître en l'art de mourir, pour en former un tableau : et si ce tableau est fidèle, rendons grâces à Montaigne de ses bienfaits (1).

Un jeune enfant, assis près d'un tombeau, sous un cyprès, folâtre avec des fleurs, et rit des figures bizarres, qui couvrent l'urne sépulcrale. Plus loin, un homme déjà sur le déclin, pâle, interdit, égaré, le regarde en frissonnant; il se désespère, il succombe à l'idée seule de la mort. Soudain la Mort elle-même, fantôme hideux, couvert d'un masque effrayant, armé de sa noire faulx, vient s'asseoir sur la tombe; et les Terreurs, les Angoisses, les Regrets voltigent à l'entour du cippe funéraire. L'enfant s'étonne, mais ne tremble pas. Le vieillard ne respire plus. Le philosophe, l'ami de l'humanité s'approche du monstre, chasse le cortège lugubre qui l'environne, lui arrache son masque; il tombe, et laisse voir un front gracieux et brillant de jeunesse. L'auteur du prodige change le crêpe de la divinité en habit de fête, sème des roses sur ses pas, lui donne la Joie et l'Espérance pour compagnes, et sur sa faulx, il écrit : l'immortalité. L'enfant continue de jouer avec plus d'alégresse; l'homme faible qui tremblait tout à l'heure, partage la tran-
IV, 121. quillité de l'enfant, contemple *voluptueusement* celle qui guérit tous les maux, et lorsqu'elle veut bien l'appeler, il se hâte de courir dans ses bras.

(1) Voyez sur la mort, Liv. I, Ch. 19, et la fin du Ch. 21 Liv. II.

J'ai mieux aimé m'arrêter à ces grandes considérations de la morale, qu'aux portraits et aux caractères, tracés, comme dans Montaigne, dans tous les moralistes. Cet homme qui porte si haut l'éloquence dès que son sujet le soulève, décrit avec autant de délicatesse et de pénétration qu'aucun auteur du même genre, nos passions, nos caprices et nos folies; il tourne gaiement en ridicule les chaînes dont le monde s'entrave, les frivoles conventions de la politesse, les contradictions de l'usage. Toutes ses peintures, fidèles quoique tranchantes, sont dictées par l'expérience, et peuvent en quelque manière y suppléer.

On a pu déjà s'appercevoir qu'il se plaisait à rabaisser ses semblables: il en revient continuellement à leur faiblesse, à leur imbécillité, à leur *bêtise* même; mais qu'on se souvienne quel était VII, 106.
son siècle, on verra qu'il le connaissait bien, et que, s'il prétend que *notre vie est partie* Ibid. 257.
en folie, partie en prudence, et que celui qui n'en écrit que révéremment et régulièrement, en laisse en arrière plus de la moitié, il montre encore beaucoup d'égards pour ses contemporains, qui, dans l'emploi de leur vie, consacraient fort peu de temps à la sagesse. Mais le plus souvent aussi, le satyrique ne les épargne pas: l'ironie amère, le sarcasme adroit, le sel piquant de la critique, et toujours la gaieté, lui fournissent les traits dont il les caractérise. Il aime mieux rire que se mettre en colère à la vue de ces insensés,

III, 188. qui ont moins de *malice* que de *sottise*, et lui paraissent moins à prêcher qu'à mépriser. De tous les philosophes, Démocrite est celui dont il préfère l'humeur, parcequ'elle est plus dédai-
Ibid. 187. gneuse : et *il lui semble que nous ne pouvons jamais être assez méprisés selon notre mérite*. Je sais qu'une foule de censeurs, blessés par ces vérités un peu dures, dans la partie la plus sensible d'eux-mêmes, dans leur amour propre, s'érigeront en avocats du genre humain. Leurs plaidoyers sont inutiles : assez d'autres, et le profond Vauvenargues à leur tête, ce Vauvenargues si occupé à rendre aimable la vertu, que le vice lui échappa quelquefois, ont prouvé à l'homme sa force et sa grandeur. Mais qui empêche de lui montrer aussi sa faiblesse? Craint-on que la peinture des vices et des ridicules ne le décourage? La Rochefoucauld, La Bruyère l'ont-ils découragé? Non, l'homme qui vient de les lire, à la fois surpris, affligé, charmé de se voir bien connu, s'efforce par ce même amour propre, qui est dans sa nature, de démentir le peintre trop fidèle; et l'on peut croire que ce tableau désavantageux doit plus contribuer à le rendre meilleur, que celui d'une perfection sublime, bien plus faite pour désespérer. Cependant le premier de ces deux auteurs lui refuse le désintéressement qui fait la vertu; l'autre le métamorphose en marionette: peut-on le déprimer davantage? Montaigne, dont l'ouvrage renferme en quelques endroits le germe

de ces idées, ne leur a pas donné un développement, qui n'entrait pas dans sa manière. La Rochefoucauld examine les mœurs en général, il écrit un traité philosophique : La Bruyère qui ne s'occupe guères que de son siècle, prend un individu, le lance dans la société, l'abandonne à lui-même, et lui laisse jouer son rôle ; il esquisse des scènes dramatiques. Montaigne ressemble peu au premier, dont le genre est trop sérieux pour lui ; comme le second, il met de temps en temps un acteur en scène, mais il se garde bien de le quitter, il le suit partout, il considère attentivement son air, ses paroles, ses actions, et il nous rend compte de toutes les idées que ce spectacle lui fait naître, de toutes les sensations qu'il éprouve, et des jugemens, qui sont le résultat de ces impressions. Que dis-je ? il ne se borne pas à être spectateur, il monte sur le théâtre, et c'est nous qui devenons ses juges ; ou s'il se juge quelquefois, il nous permet d'en appeler. Ses réflexions nous font réfléchir, et la franchise engageante avec laquelle il dit son avis, nous oblige presque d'avoir le nôtre. Enfin il instruit mieux par son exemple que par tous ceux qu'il pourrait prendre hors de lui ; et il peint l'homme plus fidèlement, en se peignant lui-même.

Mais avant d'étudier sa vie et son caractère, qui sont l'origine et le sujet de la plupart des chapitres de son recueil, j'examinerai s'il ne doit véritablement qu'à lui cette manière d'écrire, et de

présenter la morale, dont l'antiquité n'offre aucun essai; j'indiquerai un court parallèle entre Montaigne et son siècle : on pourra juger alors, si malgré sa naïveté familière, et la modestie de ses prétentions, il n'en était pas en effet le plus grand écrivain.

L'Italie seule pouvait lui nommer un vainqueur, mais dans un genre qui n'était pas le sien. L'Italie, qui depuis le beau réveil des arts et de la gloire sous Léon X, contente d'avoir ouvert la carrière et montré la palme à l'Europe, semblait s'être endormie quelque temps, avait tout à coup reparu altière et triomphante: elle venait d'enfanter le Tasse. Montaigne l'admirait, et je n'ai pas craint de les nommer ensemble. Le premier charma l'Europe, l'autre l'éclaira: ce n'est ni aux poëtes, ni aux philosophes à prononcer. L'Espagne avait aussi son grand homme; et le satyrique aimable, l'habile romancier qui combattit vaillamment à Lépante, l'auteur de Dom Quichotte, se rapproche beaucoup de Montaigne par le but de son ouvrage, l'agrément du style et la finesse de la critique. Mais il ne fronde qu'un ridicule, et ce ridicule est imaginaire, ou du moins il n'existe plus. L'auteur Français écrit pour tous les états, et si vous retranchez ce qui tient aux circonstances qui ont changé, la plupart de ses portraits ont tant de réalité, que tous les jours nous en voyons les originaux. Sans parler de l'Angleterre, que le jeune Bacon n'illustrait pas encore, ni de l'auteur

Hollandais de l'Eloge de la *Folie*, Érasme, que plusieurs bonnes plaisanteries ne peuvent rendre digne du parallèle, passons de la littérature étrangère à la notre, où Montaigne est également sans rival. Qu'on ne me cite pas les Scaliger, les Estienne, Bèze, Aurat, Buchanan, Ramus, Lambin, Muret, Turnèbe, De Thou même, et le nombre infini de ceux qui dédaignèrent à leur exemple de s'exprimer en français. La langue, dit-on, était trop faible et trop barbare. Eh bien, il fallait travailler pour elle. Ronsard au moins tenta de l'enrichir, et si on l'a trop vanté de son temps, c'est qu'on sentait le besoin de pareils efforts. Joachim Du Bellay, frère de l'auteur des Mémoires, soutint la gloire de ce nom cher aux lettres. Dès le règne de François Ier, *l'élégant badinage* de Marot avait suffisamment prouvé que notre langue, maniée avec adresse, pouvait devenir coulante et flexible. Plusieurs autres poëtes, qui malgré leur rudesse et leur mauvais goût, ne devraient pas être si arrogamment méprisés d'un siècle plus heureux, ambitionnèrent l'honneur difficile d'épurer et d'ennoblir la langue française; mais quoique poëtes, aucun d'eux ne lui fut aussi utile que l'auteur des Essais. Il fit pour elle ce que firent en particulier pour la poésie Malherbe, dont il put voir les premiers succès, et Racan, disciple de Malherbe. Quant aux prosateurs de cette époque, excepté les historiens qui sont nécessaires, et Amyot,

moyens de rendre le vice odieux, de faire aimer la vertu, offrent la même différence que les simples traits d'une esquisse, et les couleurs animées d'un tableau.

Dans ces espèces d'ouvrages didactiques où l'écrivain, se chargeant lui-même de la tâche si téméraire de régenter ses semblables, passe en revue leurs mœurs, leurs usages, leurs opinions, et donne des leçons à tous les ordres de l'état, on peut suivre plusieurs routes différentes, adopter divers genres de style : chaque auteur prête à ses écrits la teinte de son caractère. L'un est sec et même dur; sa diction est toujours roide et serrée; son front ne se déride jamais. Il annonce d'un air imposant, mais triste, les vérités de la morale; et s'il daigne prendre le ton familier, il y conserve sa rudesse : il ne cherche qu'à instruire, peu lui importe de plaire. On dirait que du haut d'une chaire sacrée, il s'adresse au troupeau des profanes mortels, qu'il voit ramper bien loin au-dessous de lui; toutes ses paroles sont des avertissemens, des préceptes, des lois; rien ne tempère l'âpreté de son discours; esclave de la plus exacte symétrie, il craindrait de s'écarter un instant du chemin pénible qu'il s'est tracé : les vertus, les vices et leurs résultats se succèdent devant ses yeux, dans le rang que leur ont assigné les moralistes. Partout il ordonne le bien avec sévérité; partout il relève le mal avec ai-

greur. S'il sacrifiait aux Grâces, s'il lui échappait un sourire, il croirait déroger à la majesté de sa mission.

Tel fut Charron. Inférieur au modèle qu'il imitait, il a eu des imitateurs (1), qui sont devenus des modèles : Pascal, dans ses Pensées ; La Rochefoucauld, dans ses Réflexions et Maximes ; Duclos, dans ses Considérations, et nos grands sermonnaires.

L'autre ne parait d'abord qu'un bouffon méprisable : romancier moins curieux qu'extravagant ; écrivain hardi, mais négligé et barbare ; conteur facétieux, mais effronté ; tour à tour philosophe et saltimbanque, il se revêt de toutes les formes, et dévoile avec un plaisir honteux les turpitudes de tous les rangs. L'audace de Thalie, lorsqu'elle ne respectait rien, les hideuses grimaces des Satyres, la marotte et les grelots de Momus, tout lui convient s'il rit et s'il fait rire. Il rappelle quelquefois l'enjouement et la douce raillerie de Lucien (2) ; plus souvent il prodigue sans pudeur et le fiel d'Archiloque et les sarcasmes grossiers d'Aristophane. Il décrit avec une gaieté cynique les mœurs de

(1) Il est facile de voir que ce mot d'*imitateurs* ne doit pas être pris dans son acception rigoureuse, soit ici, soit à la fin de la IIe Partie.

(1) On connait ce distique de Ménage :

Γινώσκειν ἐθέλεις οἷος Ραβελαίσιός ἐστιν ;
Λυκιανὸς μιχθεὶς ἐστιν Ἀριστοφάνει.

ÆGID. MENAG. Poëmat.

son siècle ; il parcourt le monde entier depuis le palais jusqu'à la chaumière : mais sous sa main les tableaux les plus sérieux, les plus imposans même, se changent en Calots ou en Téniers. Ne croyez pas cependant que ce Turlupin déraisonne : rien de plus sensé que son délire. Essayez de pénétrer ses allégories, expliquez l'énigme de ses songes, ôtez-lui son masque, et vous ne le mépriserez plus. Non, vous aimerez, vous admirerez peut-être ce Rabelais, si plaisant et si profond ; mais vous conserverez votre aversion et vos dédains pour tous ces compilateurs d'aventures, platement gigantesques, qui, en croyant marcher sur ses traces, n'ont imité que ses innombrables défauts, sans comprendre son mérite, bien loin de l'égaler.

Entre ces deux excès, l'austerité et la bouffonnerie, l'imagination conçoit facilement un juste milieu : combien il est difficile à saisir ! Quel écrivain nous offrira, surtout à cette époque, le modèle que nous cherchons ? En est-il un seul, qui, sans décréditer l'instruction en la déshonorant par des grossièretés triviales, sache par une gaieté honnête en réchauffer la froideur ; qui fasse rire innocemment, et plaise sans faire rougir ; qui s'écartant, pour être plus utile à son siècle, et de Charron qui ne lui présente que l'image sévère de la Sagesse, et de Rabelais, qui l'amuse plutôt qu'il ne l'instruit par des fantaisies hors de nature, ose se peindre lui-même

à ses contemporains, et, en se dévoilant à eux avec toutes ses imperfections, trouve ainsi l'unique moyen de les éclairer, malgré l'habitude invétérée de l'erreur et les révoltes de la vanité; qui les conduise d'instructions en instructions, sans que la bonhommie, la candeur, la modestie du philosophe leur permettent de s'appercevoir qu'il est leur guide, et combien cet homme simple, cet ami qui parle à ses amis, leur est supérieur dans sa naïveté? Oui, cet auteur existe; oui, Montaigne a presque toujours rempli cette idée, presque toujours il a respecté la borne délicate, qui sépare la dignité de la rudesse, l'enjouement de la bouffonnerie: nuance fine et légère que La Bruyère, Montesquieu, et quelquefois Voltaire ont depuis si bien sentie, et dont le seizième siècle ne se doutait pas; mais en littérature comme en philosophie, Montaigne a tout deviné.

J'ai cru devoir ne pas oublier Rabelais dans un Eloge de Montaigne; mais on pourrait penser que ce serait déshonorer l'un que de le comparer à l'autre. Peu tenté d'essayer une comparaison, qui sans doute ne serait pas avantageuse pour *feu Maître Alcofribas, Abstracteur de Quinte-Essence, Architriclin de Pantagruel;* j'observe seulement que de la lecture attentive de ces deux écrivains, il résulte un rapprochement qui ne manque pas d'intérêt, surtout quand on le fait sans prévention. A travers le fatras et

les froides allusions du Chroniqueur, jaillissent les étincelles du bon sens et du génie. L'arme du ridicule est terrible entre ses mains : en faisant une gambade, en poussant un éclat de rire, il condamne au mépris les sottises les plus respectées. Mais cette arme est la seule dont il connaisse l'usage. Montaigne badine aussi avec son lecteur : et qui le fait mieux que lui ? mais il réfléchit, il raisonne ; et non content de s'amuser d'une erreur, il en discute, il en montre l'extravagance, et sa dialectique en sappe les fondemens.

Si dans quelques endroits il s'est écarté, comme Rabelais, des bornes de la bienséance, il faut s'en prendre au commerce habituel des anciens, qui trop souvent les ont franchies, et à la contagion du mauvais exemple, toujours pernicieux dans un siècle où le goût n'a pas encore de règles sûres. S'il rapporte aussi mille anecdotes connues, s'il remplit son livre de citations, il suffit encore de le comparer aux écrivains de son temps pour l'excuser et l'admirer même. C'était alors le règne des citations, on jugeait par leur nombre du mérite d'un auteur, et une suite de passages compilés formait souvent un ouvrage. Combien donc ne louerons-nous pas un écrivain, qui, forcé de se plier à cette mode, a trouvé pourtant le
VI, 13. moyen d'être original ? *Il effleure, il pince ou par la tête ou par les pieds, tantôt un auteur, tantôt un autre.* Mais comme l'idée lui appar-

tient, il ne s'approprie que leurs expressions; et la manière adroite et piquante dont il en détourne presque toujours le sens, fait plus de plaisir que s'il se contentait des siennes. Rabelais est un conteur sans goût, qui s'empare de tout ce qu'il trouve, qui laisse échapper de sa plume tout ce que lui inspirent la débauche et la folie: Montaigne est un philosophe qui examine, qui choisit, qui étaye le raisonnement par les faits, éclaircit les faits par le raisonnement. Ces chapitres qu'il écrit à la hâte, quand une idée nouvelle vient le frapper, sont ordinairement, malgré la liberté du style et les citations, des Traités complets de morale ou de philosophie; et ces Traités sont des chefs-d'œuvre (1).

Quelle que soit la distance qui les sépare comme écrivains, leur conduite diffère encore plus que le ton de leurs ouvrages: celle de Rabelais fut généralement condamnable; celle de Montaigne a répondu dans tous les temps aux principes d'honneur et de vertu dont il recommande la pratique, et il a fait un livre *consubstantiel à son* VI, 11.
auteur. La licence même que des censeurs pourraient reprocher à son langage, sera démentie par la sagesse et l'intégrité de sa vie. Il nous avertit

(1) Je passe bien rapidement sur deux des principaux griefs, dont se prévalent ses ennemis, la licence des expressions, et la manie de citer. Mais, outre que leurs critiques méritent peu qu'on s'y arrête, on peut voir dans son ouvrage ce qu'il y répond lui-même. Justifier mes citations et mes longueurs ne serait pas moins inutile: Montaigne s'en charge.

IV, 132. le premier que *ses opinions sont plus déréglées que ses mœurs;* mais ce déréglement passager, dont il s'accuse avec tant de franchise, et qui cependant consiste plus dans les formes de son style que dans ses idées et sa morale, deviendra bien pardonnable aux yeux de ceux qui, après avoir considéré l'écrivain, voudront étudier en lui l'homme, le citoyen, le véritable philosophe.

Je tâcherai de peindre sous ce nouveau point de vue l'auteur du livre des Essais, et j'ose croire qu'on l'estimera encore plus, en le connaissant mieux: on l'admirait, je veux qu'il soit aimé.

SECONDE PARTIE.

Le vrai caractère et la vraie philosophie de Montaigne n'ont pas encore été analysés complétement, parceque ses juges, négligeant l'histoire de son siècle et les monumens qui nous restent de sa vie, n'ont voulu l'étudier que dans son ouvrage, comme si cette maxime, que l'écrivain est tout l'homme, ne pouvait pas être modifiée par les circonstances. Oubliaient-ils en quel temps Montaigne avait vécu? oubliaient-ils qu'il avait rempli dans l'état une place importante, et qu'il aurait pu prétendre à la faveur de plusieurs princes, dont il avait déjà l'amitié; qu'il avait voyagé

dans la contrée de l'Europe qui exerçait alors la plus grande influence sur toutes les autres, et qu'on avait retrouvé un *Journal* de ce voyage? Oubliaient-ils [illegible] ce qu'il avait dit lui-même : *Quel que je sois, je le veux être ailleurs* VI, 367.
qu'en papier; j'ai employé *mes études à m'apprendre à faire, non pas à écrire.* C'est à cette idée que je m'attache ; je vais accompagner Montaigne dans la société, comme je l'ai suivi quand il en traçait les devoirs ; je vais le mettre aux prises avec sa morale, le placer entre ses principes et son siècle : et vous conclurez avec moi que le peintre de lui-même, malgré cette vanité prétendue qu'on a eu de tout temps la ridicule manie de lui reprocher, a observé en se dévoilant à ses semblables tous les ménagemens de la modestie, qu'il nous a caché du moins, peut-être sans le vouloir, plusieurs qualités de son jugement et de son cœur, et que, si nous n'avions parcouru sa vie, nous aurions manqué les plus beaux traits de son éloge.

La vie d'un écrivain, laborieuse, paisible et renfermée dans un cercle étroit, ne répond pas ordinairement à la curiosité de ceux qui la lisent; et l'on s'étonnera peut-être que je veuille arrêter sur celle d'un écrivain philosophe les regards de ses appréciateurs. Mais quand on saura que ce philosophe, né plus de deux cent cinquante ans avant nous, vécut à une de ces époques fatales, dont le souvenir est le plus affligeant pour la

France ; que des six rois qui pendant sa vie se succédèrent sur le trône, il ne vit que les dernières années de François Ier, et le commencement de Henri IV, les seuls qui eussent pu le consoler des autres princes ; et que ce généreux citoyen, effrayé d'abord de l'agrandissement et de l'insolence des Guises sous Henri II, indigné bientôt de l'affreuse politique de Catherine de Médicis, qui, sous François II, *divisa pour régner*, finit par être le témoin et des atrocités de Charles IX et de la bassesse de Henri III, et de toutes les horreurs de ces guerres sacrées, préparées depuis longtems par de cruelles injustices et des assassinats religieux ; quand on saura qu'au temps de l'impiété superstitieuse, qui subtilisait pour excuser les crimes, cet homme vertueux, dans une cour sanguinaire et immorale, le plus souvent dans une province agitée par les dissensions civiles, osa donner l'exemple de la franchise, de la probité, de l'indépendance, et se montrer fils respectueux et reconnaissant, bon mari, bon père, excellent ami ; on prendra sans doute au souvenir de ses grandes qualités, de ses actions, de ses voyages même, un intérêt qu'on ne lui accorderait pas, si, comme les écrivains des deux derniers siècles, à l'abri d'un gouvernement plus doux et plus tranquille, à une époque où les mœurs s'étaient policées et les lumières étendues, il eût passé dans la vertu des jours sereins, partagés entre la société de quelques amis et les plaisirs de l'étude. Ici tout

doit être considéré sous une autre face; il faut aller vivre, pour ainsi dire, en ces années d'ignorance, de crédulité, de massacres; il faut revoir notre France, abandonnée à la merci des factions, couverte de Catholiques et de Protestans, armés sans cesse pour s'exterminer; et au milieu de ces brigandages contempler un homme, qui, fortifié par l'instruction et la philosophie, tout plein de l'héroïsme de l'antiquité, se préserve de la contagion commune, et s'élève, sans qu'il le sache lui-même, au-dessus de ses malheureux contemporains.

C'est à l'école des anciens qu'il forma son grand caractère : il dut à la connaissance approfondie de leurs ouvrages sa raison pénétrante, sa liberté de penser, son goût exquis, et le principe de ce style énergique et franc, dont il n'aurait trouvé aucun modèle autour de lui. Plus près que nous de la nature, et riches encore de sa simplicité, les anciens, qui ont leurs erreurs aussi, nous offrent du moins rarement le spectacle de l'humanité avilie et dégénérée, de la superstition intolérante, et des extravagances érigées en lois, suites nécessaires de la vieillesse des sociétés. Leur littérature, par la même raison, aura toujours sur les productions brillantes et finies des modernes, l'avantage de la naïveté sublime; et jamais un homme ne deviendra supérieur, s'il ne les a choisis pour premiers maîtres. Montaigne eut le bonheur d'avoir un père éclairé, qui dès sa plus

tendre enfance l'environna de leurs chefs-d'œuvre ;
II,118,suiv. les détails qu'il donne sur son éducation, ne sont pas les moins instructifs, ni les moins curieux de son ouvrage. A six ans il sut le latin, qu'on lui avait appris comme sa langue ; et il fut envoyé au collège de Bordeaux, où il désapprit ce qu'il savait. Mais la réputation de ceux qui alors y professaient les lettres, doit justifier son père : c'étaient l'Écossais Buchanan, un des meilleurs poëtes latins modernes, et ce Marc-Antoine Muret, le premier sans contredit de ces Rhéteurs, qu'on nommait *Cicéroniens*, Muret, qui fut ensuite appelé et retenu à Rome par les bienfaits de Grégoire XIII, et qui eut la gloire d'y complimenter Dom Juan d'Autriche, vainqueur des infidèles. Il s'applaudit d'avoir eu de tels
II, 124. maitres ; mais il avoue qu'en sortant de leur classe à l'âge de treize ans, il n'en savait guère plus que ce qu'il avait appris d'abord par les soins et l'affection de son *bon* père. C'est toujours le nom qu'il lui donne : son *bon* père ! On voit que toutes les fois qu'il en parle, il triomphe, il s'anime à ce doux souvenir ; son cœur s'épanche avec l'abandon de la tendresse, et le lecteur, ému de ce respect filial, de cette vive reconnaissance, aime comme lui son bon père. Oh ! combien aussi ne dut-il pas à son tour être chéri de ses enfans, celui qui leur donnait ainsi l'exemple de toutes les vertus d'un bon fils ! Ce vrai philosophe s'efforça dans tous les temps de sa vie de resserrer les

nœuds sacrés de la nature, que l'égoïsme, les préjugés, la défiance et les vices relâchaient tous les jours. Mais dans ce siècle profondément corrompu, où la rage des partis étouffait toutes les passions généreuses, pouvait-il espérer de faire goûter à des âmes stupides et basses, les touchantes étreintes de la paternité, les douces effusions de la tendresse, que lui seul peut-être savait bien sentir? Qui n'aimerait ce reproche naïf qu'il fait à ceux qui ne lui ressemblent pas?
Nous appelons Dieu tout-puissant, Père, *et* IV, 28.
dédaignons que nos enfans nous en appèlent. J'ai réformé cette erreur dans ma famille. Les hommes devraient-ils jamais avoir besoin que la philosophie leur rappelât comme un devoir ces lois morales, dont le ciel, qui les grava dans tous les cœurs, a fait le plus pur des plaisirs?

Montaigne, pour obéir à son père, consacra d'abord à l'étude du Droit quelques années de sa jeunesse. Mais il venait de parcourir les champs fleuris de la littérature ancienne : il ne put souffrir longtems la sécheresse monotone et du texte et des Gloses. Il semble même avoir oublié son excursion dans ce désert aride et scabreux. *Je*
sais grossièrement, dit-il, *qu'il y a une Juris-* II, 34.
prudence : et il avait été Conseiller au Parlement de Bordeaux. Il apporta sans doute dans le monde les idées de vertu, dont le germe était dans son cœur, et que l'éducation avait développées; mais

il vit bientôt combien était déplacée l'austérité
VIII, 138. de ses mœurs scholastiques. *La vertu assignée aux affaires du monde est une vertu à plusieurs plis, encoignures et coudes, pour l'appliquer et joindre à l'humaine faiblesse.* La sienne pouvait-elle se plier à tant de formes? Son excellent esprit pouvait-il admettre cette probité factice, et ces ménagemens, qui sont des
Ibid. 139. crimes? Il voulait vivre, non *selon les temps, selon les hommes, selon les affaires,* mais selon lui. Il quitta donc la robe pour l'épée, et Cujas pour Sénèque et Plutarque. Désormais indépendant, il se livra tout entier à son caractère, et il ne se souvint de la législation barbare, dont il s'était fatigué trop longtems, que pour en faire voir les abus et les ridicules. Loin d'imiter une jeune noblesse, turbulente ou frivole, il s'appliqua dans la retraite à la littérature et à la philosophie; et il devint l'honneur de l'une et de l'autre. Montaigne Conseiller serait mort inconnu : Montaigne Gentilhomme vivra toujours dans ses écrits.

Avant de mettre au jour ses immortels Essais, il s'occupa de deux ouvrages presque oubliés maintenant; et ce sont deux monumens de son bon cœur, de sa reconnaissance. L'un est le recueil des Œuvres posthumes de son ami La Boëtie; l'autre, une traduction de la *Théologie Naturelle* de Raymond Sebon, travail fasti-

dieux, entrepris par l'ordre de son père (1). Le livre de ce Théologien Espagnol, intitulé aussi *Livre des Créatures, est bâti,* comme dit son traducteur, *d'un espagnol baragouiné en terminaisons latines :* Maître Sebon était une des lumières du quinzième siècle. Une pareille tâche dut sembler assez étrange au philosophe (2); il s'en acquitta pourtant avec la sagacité d'un Sorbonniste. Déjà même on y distingue cette énergique précision, ces tournures vives et nouvelles, cette profusion de figures pittoresques, cette facilité pleine de charmes, qu'on admira bientôt dans les Essais, et qu'on fut bien étonné de trouver alors dans un ouvrage de ce genre. Les Théologiens se croyaient dispensés de parler une langue humaine; et pourvu qu'ils eussent entassé mille subtilités bien profondes, mille ergoteries bien symétriques *de ente et ideâ,* peu leur importait qu'on les entendît. Il faut avouer que dans la compilation de l'Espagnol, il y a beaucoup moins de déraison que dans la plupart des *Sommes,* dont la France était couverte. Sa manière a quelques rapports avec celle de Montaigne, et le titre dut lui plaire. En effet, contre la coutume du docteur *Angélique* et du docteur *Universel,* Raymond Sebon, qui

IV, 157.

(1) A qui il en fait hommage par son Epitre Dédicatoire du 18 juin, 1568.

(2) Il avoue lui-même, T. V, p. 387, *qu'il n'est guère versé en Théologie.*

est un grand faiseur de comparaisons, les tire presque toutes d'objets vulgaires et connus : rapprochemens dont notre auteur a fait un usage si heureux. Mais, comme son original, aurait-il prouvé le Mystère de la Trinité en la comparant au verbe, qui est en même temps actif et passif? Aurait-il expliqué celui des deux natures en une personne par A. E. I. O. V. en démontrant que la voyelle V est la nature humaine, *composée de deux pièces, du corps et de l'âme, comme de deux jambes?* Malgré ces billevesées Théologiques, dont Montaigne, tout religieux qu'il était, devait reconnaître l'impertinence, et qu'il s'est bien gardé d'imiter, applaudissons-nous qu'il ait eu la patience de translater un tel ouvrage, puisque cette traduction a produit le douzième Chapitre du second Livre des Essais, le plus long de tous, et peut-être le plus remarquable, tant par l'importance du sujet, que par la manière dont il est traité.

C. LIV, fol. 53, édit. de Paris, 1581.

C. CCLXIV, fol. 349.

Les Œuvres posthumes d'Etienne de la Boëtie, imprimées aussi par les soins de Montaigne, et qui renferment quelques traductions de Xénophon et de Plutarque, suivies de vers latins et français, bons pour le siècle, mais qu'on ne lirait plus, sont moins intéressantes par elles-mêmes, que par le souvenir qu'elles font naître. A ce nom de La Boëtie, dont celui de Montaigne est inséparable, ne sent-on pas se réveiller dans son cœur l'idée de toutes les perfections de l'homme, de tous les

miracles de l'amitié? N'est-ce pas là, s'écrie-t-on, II, 175.
n'est-ce pas cet ami rare, qui, durant quatre années, embellit les jours de son ami, et dont la mort prématurée changea ces beaux jours en nuit obscure? N'est-ce pas à lui, n'est-ce pas au regret de sa perte irréparable, que nous devons cette magnifique pensée, dictée par la vertu, l'amitié et le génie : *Nous étions à moitié de tout,* Ibid. Ibid.
il me semble que je lui dérobe sa part. Oh! que Montaigne a raison! qu'elles sont *lâches,* Ibid. 174.
toutes les définitions de l'amitié, au prix du sentiment qu'il en a! J'étais si accoutumé à être deuxième partout, qu'il me semble n'être plus qu'à aemi. Est-ce un homme, est-ce un dieu qui parle? Quel est ce langage surnaturel, qui paraît inconcevable à notre faiblesse? L'amitié est-elle donc une vertu céleste, et pour ainsi dire, aërienne? Nous la poursuivons, elle nous échappe. Ah! concevons ce langage, saisissons cette vertu, n'en faisons pas un être fantastique, et soyons dignes d'être les confidens des hauts sentimens qu'elle inspire. Osons même nous la retracer : voyons l'un des deux amis souffrir sur son lit de mort; entendons la voix de son ami qui le console; étudions ce qui se passe dans leur âme, et tâchons de leur ressembler assez pour n'en pas être étonnés.

Ce n'est plus dans un ouvrage destiné à voir le jour, c'est dans un extrait (1) de lettre particu-

(1) *Extrait d'une lettre de monsieur le Conseiller de Montaigne à monseigneur de Montaigne son père.* T. IX, p. 137.

lière, que je vais chercher la grandeur d'âme et le dévouement de ce couple héroïque. Montaigne raconte à son père que son ami expirant le pria de le quitter par intervalles, sa maladie étant *mal plaisante* et peut-être contagieuse. Venez de temps en temps, me disait-il, *mais le plus souvent que vous pourrez*. Il ajoute simplement : *Je ne l'abandonnai plus*, et il ne se doute pas combien cette simplicité est belle. La Boëtie n'appelle jamais Montaigne que *mon ami, mon frère;* Montaigne lui répond de même; souvent ils se taisent, ils ne peuvent se parler, mais leurs regards s'entendent. Ils ne sont affligés tous deux que de la souffrance d'un autre. Leurs mains se serrent avec tendresse; ils jouissent encore, et le malade répète en rendant le dernier soupir : *mon frère, mon ami!* O vous qui connaissez les mystères de l'union des cœurs, lisez cette lettre, vous la comprendrez : elle est sublime.

Et vous, philosophes à syllogismes, froids penseurs, qui condamnez en souriant la vertueuse chimère de la sympathie, que vous devriez laisser aux hommes; vous qui ne pouvez concevoir comment deux âmes sont entraînées l'une vers l'autre par un penchant invincible, comment elles se con-
II, 159. fondent, et *quelle force médiatrice les unit;* par quel enchantement deux personnes faites pour se chérir, s'aiment déjà sans s'être vues, et se sont reconnues quand elles se trouvent : ne raisonnez pas sur ce qu'il faut sentir, mais demandez à Montaigne pourquoi il aimait son ami; Montaigne

vous répondra : *Parceque c'était lui, parceque* II, 159.
c'était moi.

Il ne me surprend pas, lorsqu'au moment où il verse des fleurs sur la tombe de La Boëtie, il condamne les femmes à n'aimer que d'amour. Il ne pensait alors qu'à cette *âme pleine, âme à la* V, 507.
vieille marque, qui montrait un si beau visage à tout sens ; il le logeait encore *chez lui si entier et si vif* (1), il lui avait été attaché *d'une couture d'amitié si étroite et si jointe* (2), qu'il ne soupçonnait pas au monde d'autre amitié que la sienne. Son cœur frappé de l'excellence du *plus* Ibid. Ibid.
grand homme qu'il eût jamais connu, encore dans l'enthousiasme et l'extase, devait regarder du moins comme imparfaite, et presque nulle, toute affection qui n'en approchait pas. Il prononce donc sans restriction, qu'un nœud si solide et si durable n'est pas fait pour un sexe frivole et inconstant ; il juge impossible qu'il s'élève jamais à la dignité de cette sainte alliance. Mais il devait lui-même, sur la fin de ses jours, opérer ce prodige ; et peut-être n'avait-il pas changé d'opinion, quand une femme supérieure à son sexe, à son âge, à son siècle, pénétrée à la seule lecture des Essais du mérite et des grandes qualités de leur auteur, l'adopta (3) pour son père, lui resta

(1) Lettre à M. de Mesmes. T. IX, p. 124.

(2) Lettre à M. de Lansac. Ibid. p. 121.

(3) Adoption consacrée alors par l'usage. Mademoiselle de Gournay devint *la fille d'alliance* de Montaigne, comme La

inviolablement attachée, et lui prouva que les
V, 515. femmes étaient susceptibles *de la perfection de cette très-sainte amitié*, qu'il leur refusait sur la foi des anciens. Il avait trop aimé pour le croire; il était trop vertueux pour ne pas être aimé comme il avait aimé lui-même.

La vie de cet homme étonnant ne nous offre ni actions éclatantes, ni événemens romanesques; mais les détails qu'il nous donne, intéressent plus que des aventures et des intrigues. Il nous apprend des riens; mais il nous plaît par la manière ouverte dont il les conte, par sa franchise à parler de lui, par sa fécondité qui devient alors inépuisable, par son babil même; sa liberté enchante; on sourit à lui entendre avouer ingénuement ses défauts, et ce sourire n'est pas celui de la malignité. On ne peut se détacher de sa compagnie : qui résisterait au charme toujours nouveau qu'on y trouve? Non, Montaigne n'a pas de lecteur qui ne soit bientôt son ami; et quand Madame de Lafayette (1) disait qu'il y avait du plaisir à l'avoir pour voisin, elle disait ce que nous pensons tous en le lisant.

Mais quel temps aurais-je choisi pour vivre *son voisin?* A quelle époque de sa vie aurais-je pu jouir plus agréablement et de ses vertus et de sa

Boëtie avait été *son frère d'alliance*. Il serait à désirer que cette coutume se fût conservée; mais elle a un air antique et naïf, dont nous nous éloignons sans cesse.

(1) *Segraisiana*.

gaieté? J'examine *les trois sortes de conditions*, III, 41.
par lesquelles il passa tour à tour, et je le recon-
nais dans chacune; dans chacune je l'eusse aimé.
La première, depuis le commencement de sa jeu-
nesse jusqu'à son mariage, est peut-être celle qui
réunit le plus d'attraits. Ses moyens ne dépen-
daient encore que du hasard, le hasard réglait sa
dépense. Il s'endettait quelquefois; mais il avait
tant de plaisir à payer! mais *César s'endetta* Ibid. 44.
*d'un million d'or outre son vaillant pour de-
venir César*. On avait de la sagesse et de la phi-
losophie, mais une sagesse *gaie et civile*, une VII, 125.
philosophie *sans âpreté de mœurs et sans austé-
rité;* on était exempt de cette tristesse rébarba-
tive, *sot et vilain ornement dont on habille la* I, 13.
vertu, la conscience; enfin, dit Montaigne, *je
ne fus jamais mieux*. *Ma seconde forme, ç'a* III, 46.
été d'avoir de l'argent. Le voilà riche. Ce fut, je
suppose, depuis son mariage, jusqu'à son voyage
en Italie. Il a beau nous dire que *tout homme pé-* Ibid. 49.
cunieux est avaricieux, je ne puis croire qu'il
l'ait été. Que de bienfaits ne dut pas répandre
l'homme sensible, *qui se compassionnait si ten-* IV, 139.
drement des afflictions d'autrui, et qui pouvait
à peine retenir ses larmes, dès qu'il en voyait
couler! Mais comme la richesse paraît lui avoir
déplu, je passe rapidement sur cette époque: elle
fut la plus courte. A la fin de ses voyages, qui
avaient diminué son trésor, il fallut embrasser un
troisième genre de vie, et faire courir ensemble

la recette et la dépense. Cette marche lui sembla plus sage, il ne la quitta plus; elle entrait dans son caractère, ennemi de tout soin, de toute inquiétude : il s'était retiré chez lui, *pour ne se*
I, 69. *mêler d'autre chose que de passer en repos et à part ce qui lui restait de vie*, et non
V, 458. pour thésauriser. *Extrêmement oisif, extrêmement libre par nature et par art*, il n'était pas fait à supputer la perte et le gain, et nous savons par tradition, qu'il portait en dépense sur son registre : *Item, pour mon humeur paresseuse, mille livres* (1). Sans doute il appelait ainsi son amour pour la tranquillité, la solitude et les rêveries; heureuse paresse, à qui nous devons les Essais!

Cet amour de la retraite et de l'obscurité doit nous étonner d'autant plus, qu'il avait tous les moyens de plaire, et qu'il aurait pu être l'ornement des réunions les plus brillantes. Il est vrai que son esprit contemplatif le jetait dans
VII, 51. quelques écarts : on faisait de lui cinq ou six contes ridicules. Il préfère donc la solitude, *et*
Ibid. 80. *trouve aucunement plus supportable d'être toujours seul, que ne le pouvoir jamais être*; mais il ne dissimule pas son goût pour la con-
I, 111. versation; et quoiqu'il ait lancé plus d'un trait contre l'importune courtoisie *de ces hommes incivils par trop de civilité*, qui font de la politesse une contrainte, il connaissait fort bien ce qu'il

(1) *Menagiana*.

nomme *la science de l'entregent*. Une discussion I, 111.
familière, un entretien sage, mais vif et piquant,
lui semble le meilleur exercice qu'on puisse donner
à l'esprit; *il veut un roide joûteur, dont les ima-* VII, 356.
ginations élancent les siennes. Voyez-le au milieu d'un cercle d'amis : leur concurrence donne à son génie une force nouvelle. Il pèse les opinions, il dit modestement la sienne, et ne s'effarouche pas d'une contradiction : un sceptique n'est jamais opiniâtre. Il exige même qu'on le juge avec sévérité; point de vains égards; *que les mots aillent* Ibid. 359.
où va la pensée. Si son adversaire est dans l'erreur, il le combat à son tour; reconnaît-il la vérité, il rend les armes.

Les avantages d'une conférence raisonnée et suivie lui paraissent si évidens et si nombreux,
qu'il ne peut s'empêcher de regretter les anciennes Ibid. 355.
Académies, et de proposer (1) à l'Europe l'exemple des Italiens, qui en conservaient quelques vestiges. Ses vœux furent surpassés, on vit bientôt naître l'Académie Française, et de sa naissance date le progrès rapide des lettres et des lumières. Depuis longtems elle devait un hommage public au philosophe qui en désira le premier l'existence, qui l'indiqua peut-être à son fondateur. Ce tribut

(1) Il desire aussi, Liv. I, Chap. 34, l'établissement des gazettes, et il fait honneur à son père de cette idée. On a été depuis au-delà de ce qu'il souhaitait; mais la disette a peut-être fait place à l'abus : il se plaindrait maintenant et de trop de journaux et de trop d'académies.

sera enfin payé : elle s'est souvenue de Montaigne ; elle a proclamé son Éloge. Que n'a-t-il pu l'entendre lui-même dans ce sanctuaire, qui retentit aujourd'hui de son nom !

Ce n'est pas assez d'examiner les affections, les qualités, le génie même d'un si grand homme : ne se demandera-t-on pas quel était véritablement le fond de son caractère, sur quelles principales bases reposait sa philosophie, et si en faisant tout pour le bonheur, il n'a rien négligé pour la vertu ? L'ignorance de Socrate, un peu de l'indifférence Pyrrhonienne, et quelquefois de la rigidité du Por-
IX, 103. tique, tel est, je crois, son caractère. *Il a un Dictionnaire tout à part soi : il passe le temps, quand il est mauvais et incommode ; quand il est bon, il ne veut pas le passer, il le retâte, il s'y tient.* Toute son étude est de goûter la vie, d'en épier les douceurs, de cueillir, en écartant les épines, toutes les roses qui se rencontrent sur son chemin : un des souhaits de sa vieillesse était
VIII, 22. de trouver *un gendre qui sût appâter commodément ses vieux ans, et les endormir.* Voilà sa philosophie pratique. Ses opinions tendent vers le même but. Comme il n'a pas voulu se fatiguer à poursuivre les courtes chimères de la vie, il se dispense également du soin laborieux de choisir un systême parmi des milliers de systêmes. Mais il est homme, il conçoit un Dieu, il a une âme immortelle. Rempli de toutes les grandes idées qui ennoblissent notre nature, il se montre digne

d'éclairer les hommes, et son heureuse apathie n'exclut pas l'héroïsme de la morale. Douceur et tolérance, bonne foi et sincérité, constance et mépris de la mort, il n'est point de sentiment généreux qu'il ne fasse aimer. Que dis-je? ne recommande-t-il pas avec plus de rigueur que tous les moralistes la religion du serment? *Ce que* VI, 409.
la crainte, dit-il, *m'a fait une fois vouloir, je suis tenu de le vouloir encore sans crainte.* Mais ce qui le distingue et de son siècle et de tant de sophistes, ce qui l'élève au-dessus des honneurs qu'il méprisa, de la gloire même à laquelle il ne pensa jamais, c'est une simplicité antique, une candeur inaltérable, une conscience pure, une fermeté sublime. Seul, ou presque seul, en ces jours de fraudes et de remords, *il marche partout* Ibid. 382.
la tête haute, le visage et le cœur ouvert. Un tel homme, pour me servir toujours de ses expressions inimitables, *un tel homme est cinq* III, 71.
cents brasses au-dessus des royaumes et des duchés : il est lui-même à soi son empire. Un tel homme n'a-t-il pas le droit de se rendre assez de justice, pour se dire à lui-même : *Si j'avais* VII, 43.
à revivre, je revivrais comme j'ai vécu?

Malgré sa bonhommie, qui ne lui permettait d'être ennemi de personne, parceque le méchant seul peut haïr, il n'aimait pas également tout le monde, et il avait ses raisons. De son temps comme du nôtre, de doctes personnages exerçaient un art vénérable et mystérieux, capable de mettre à

l'épreuve la foi des meilleurs croyans. Le hardi Paracelse prétendit alors démontrer que leur profession, si commode pour les malades qui veulent
V, 150. ruiner leurs héritiers, *n'avait servi qu'à faire mourir les hommes*, et Montaigne croit qu'il peut *le vérifier aisément;* mais quand ce même Paracelse veut en réformer la police, et mettre ses rêveries à la place des anciennes, Montaigne s'é-
VI, 344. crie: *Je vous laisse à penser où en est le pauvre patient.* Prenez cette mixtion: une des drogues qui la composent est pour rafraîchir le foie; cette
Ibid. 340. autre *par sa propriété occulte* doit dessécher le cerveau; cette autre, humecter le poumon. « Fort bien, disait le satyrique; mais si vos ingrédiens, en circulant au hasard dans mon corps, *échan-*
Ibid. Ibid. *gent leurs étiquettes*? O docteurs, qu'arrivera-t-il? Docteurs, je ne veux pas de votre science.
Ibid, 317. *Suivons, de par Dieu, suivons;* et vous, qui
Ibid. 318. ne voulez pas que Dieu vous mène, *faites ordonner une purgation à votre cervelle: elle y sera mieux employée qu'à votre estomac.* Me guériront-ils de ma gravelle? A les entendre, le
Ibid. 353. sang de bouc est *une manne céleste* envoyée pour la détruire. J'élève un bouc *suivant leur recette:* on le tue, et le bouc avait la pierre. Mais notre érudition! Galien! Avicenne! nos cures admirables! Oui, le malade guérit quelquefois; mais qui lui rend la santé? Est-ce vous? où la nature? ou le
Ibid. 363. hasard? ou *le mérite des prières de sa mère grand?* » L'auteur, qui parle d'un art si profond

avec tant de licence, finit par dire qu'il n'a fait que le *pincer*. C'est le *pincer* un peu fort; mais VI, 369. que les médecins lui pardonnent: La Boëtie, *qui* Ibid. 342. *valait mieux que tous tant qu'ils sont*, était mort par leur faute; et pendant un espace de près Ibid. 304. de deux cents ans, les ancêtres de Montaigne, mécréans comme lui, avaient tous vécu plus que sexagénaires. Pouvait-il résister lui-même à de si grandes preuves, la perte d'un ami, l'expérience de deux cents ans?

Le penchant à la galanterie était aussi héréditaire dans sa famille: et Montaigne n'a besoin ici du pardon de personne. La politesse et les fêtes du règne de François I[er], les mœurs chevaleresques du jeune Roi (1), avaient introduit peu à peu dans la société une aimable aisance, un ton familier et décent, une délicatesse ignorée jusqu'alors. Montaigne nous représente son bon père, III, 282. qui avait vécu dans les beaux jours de ce prince, comme un seigneur plein de respect et d'amour pour les dames. Le fils ne les aima pas moins; mais le sacrilège ose quelquefois médire de ses idoles. Son chapitre *des trois bonnes femmes* ne doit pas VI, 243. leur plaire: trois bonnes femmes dans toute l'histoire ancienne et moderne! Le trait n'est pas flatteur. Il avait joué les médecins avant Molière; avant Molière il tourne en ridicule les savantes, qui *allèguent à tout propos Platon et Saint-* VII, 59.

(1) *Une cour sans femmes*, disait-il, est *un parterre sans roses*.

VII, 60. *Thomas*, quand il leur suffirait, *pour régenter les régens et l'école*, de cultiver leurs facultés naturelles, de faire valoir leurs propres richesses sans en rechercher d'étrangères, d'être naïves et gracieuses, *d'assaisonner un nenni de rudesse,*
Ibid. 204. *de doute et de faveur*. C'est *à leur tête* surtout qu'il en veut : il n'aime pas les petits caprices, les petites colères ; il leur désirerait plus de franchise et de confiance ; enfin il est si peu content d'elles,
Ibid. 149. qu'il s'oublie jusqu'à dire : *De mon dessein, j'eusse fui d'épouser la sagesse même, si elle m'eût voulu*. Il n'épousa pas *la sagesse*, mais la fille d'un Conseiller, et il fut heureux dans son ménage. Voilà qui réfute victorieusement toutes ses méchancetés indiscrètes. On pourrait croire cependant que sa femme, qui avait toutes les vertus de son sexe, en avait aussi quelques défauts, et
VI, 166. que c'est elle qu'il avertit indirectement *de ménager sa colère, parcequ'il s'y accoutume, et de ne pas crier un siècle après qu'il est parti*. Mais si la conjecture est fondée, cette leçon lui échappa sans doute dans un moment d'humeur ; presque partout il fait de sa compagne le plus parfait éloge : *ils vécurent toujours à la vieille française* (1) ; et le bonheur dont il jouit avec elle nous invite à le féliciter de cette légère contradiction entre ses maximes et sa conduite.

Si on le *déplumait* avec l'acharnement d'un Zoïle (ce qui ne serait pas, comme il le veut, *par*

(1) Lettre de Montaigne à sa femme. T. IX, p. 128.

clarté de jugement) on pourrait lui surprendre bien d'autres contradictions, qui n'en ont réellement que la forme. Rien ne lui plaît tant que le pour et le contre (2): il examine l'un et l'autre avec impartialité, il compare, il discute, et de ce combat d'opinions jaillit la vérité, ou du moins l'incertitude. Tantôt il justifie, il réprouve le suicide; tantôt il oppose les usages d'un peuple à ceux d'un autre peuple; les préjugés, aux préjugés; les systêmes, aux systêmes. Jamais il ne décide, ou s'il le fait par hasard, il se joue le premier de ses décisions; il conclut alors, comme on l'a répété depuis, que l'univers entier n'est que contradictions; la science, vanité; l'évidence même, un sujet de doutes. C'est ainsi que *les traits de sa peinture ne se fourvoient point, quoiqu'ils se changent et diversifient. Il se contredit bien à l'aventure; mais la vérité, il ne la contredit point.*

IV, 74.
L. II, C. 3.
V, 181, suiv.
VII, 6.
Ibid. 7.

Après l'avoir accusé d'inconstance, parcequ'on n'entendait pas son hardi scepticisme, qui explique tout, on a voulu attribuer à cette légèreté prétendue, l'erreur de quelques-uns de ses jugemens. Mais s'il a partagé l'aveugle admiration de son siècle pour Du Bellay et Ronsard, qu'il trouve *peu éloignés de la perfection ancienne;* son choix n'a-t-il pas été ratifié par la postérité, quand il

V, 512.

(1) Voyez Liv. I, Chap. 47, T. III, p. 124, sa discussion et ses exemples contradictoires, à l'occasion des batailles de Moncontour et de Saint-Quentin.

met au rang des grands hommes d'alors ce Mi-
V, 512. chel de l'Hôpital, dont le nom seul est un éloge ; ce Duc de Guise, assassiné par un fanatique au siége d'Orléans, et qui, avec moins d'ambition, aurait été l'exemple des héros ; ce Connétable de Montmorenci, qui, au milieu de l'anarchie et des factions, demandait sans cesse *une foi, une loi, un Roi*, et dont la mort glorieuse est placée avec
Ibid. 513. raison, par Montaigne, *entre les remarquables événemens de son temps*? N'admirons-nous pas la justesse et la profondeur de ses vues, lorsque,
VIII, 195. frappé *de l'activité du Roi de Navarre*, il cesse un instant de désespérer de la France, conjure le
Ibid. 278. ciel de laisser un tel soutien à l'état chancelant, et semble annoncer à l'avenir notre immortel Henri IV? Mais c'est surtout quand il se peint lui-même à son lecteur que son discernement est merveilleux : juge et partie, qu'il est difficile d'être juste ! Il parle de lui avec la même liberté que *du*
I, 154. *Pape son voisin* ; et s'il avait senti toute la grandeur de son mérite, son portrait ne serait pas resté à faire, parcequ'il l'aurait achevé. Dans les parties qu'il en a tracées, il est si fidèle sur son propre compte, qn'il a presque toujours devancé l'opinion ; enfin, s'il ne juge pas mal ses contemporains, il se juge encore mieux lui-même.

Il se juge, il se peint lui-même, il ne parle que de lui-même, voilà le cri de ces nombreux détracteurs du *parler de soi*, qui veulent qu'un auteur ne soit pas lui, qu'il se cache sous son ouvrage,

qu'il se couvre d'un masque pour mentir au public, qu'il fuie nos yeux comme s'il était coupable: étrange règle, qui admet trop d'exceptions pour être une loi. La politesse, toujours plus raffinée à mesure que les mœurs se corrompent, a fait inventer ces froids préceptes, que les anciens ne connaissaient pas. Gardez vos leçons pusillanimes de civilité: ce n'est pas au génie qu'elles s'adressent. Quoi! voudriez-vous l'astreindre aux chétives bizarreries de l'usage? Le génie est libre, ou il n'est plus génie. Sachez que Montaigne serait oublié, si pour plaire à quelques controversistes scrupuleux, il se fût retranché de son livre. Grâces à l'indépendance de son caractère, il ne s'est le plus souvent occupé que de lui; et voilà ce qui l'a fait un grand homme. Entouré d'extravagances et d'erreurs accréditées, il n'a consulté pour s'instruire ni le Péripatéticien ni le Scotiste; il a eu recours au seul témoignage de sa raison : sa raison était supérieure, et il a été philosophe. Entouré de vices et de crimes, il est descendu au fond de son çœur pour l'interroger, il y a trouvé la nature, la nature lui a répondu, et il a été vertueux (1).

Ce penchant vers soi-même a été donné à tous les hommes. Quelques-uns le dépravent en affectant de le combattre. D'autres le rendent plus vicieux encore, en proclamant qu'ils en ont triomphé : ils font de ce stratagême une vertu, qu'ils

(1) *Car la vertu est la raison du cœur.*

appellent modestie, et que Montaigne nomme orgueil. Enfin, quelques esprits moins timides, sans contrarier le ciel qui veut que nous nous aimions, se contentent de bien diriger un si noble sentiment, et il devient le fondement de leur grandeur. Tel fut chez les Romains l'orateur fameux, dont la vigilance et l'activité vainquirent la scélératesse de Catilina : l'amour-propre éleva son âme, y donna de nouvelles forces à l'amour de la patrie; et les ressorts d'une affreuse conjuration dévoilés, l'ennemi de Rome terrassé, la liberté, la paix assurées à la république, lui acquirent le droit de vanter son consulat. Tel a été parmi nous le Roi de notre littérature au dix-huitième siècle : il l'était, et il avait voulu l'être. Il s'était cru digne de toutes les palmes, et son infatigable ambition les avait cueillies. Dévoré sans cesse du besoin de n'avoir point d'égal, il dut son génie et sa gloire à son extrême sensibilité : si quelquefois elle fut trop irascible, si elle l'entraîna dans des écarts, condamnerez-vous cet amour-propre créateur, qui peut-être nous a donné Voltaire? Montaigne s'égara beaucoup moins; c'est qu'il suivit de plus près la nature, et n'obéit jamais à des passions factices. En un mot, Cicéron parla souvent de lui-même, parcequ'il avait beaucoup d'ennemis et qu'on ne l'estimait pas assez; Voltaire, parcequ'il voulait humilier ses contemporains; Montaigne, parceque parler de soi est naturel. Comparez les temps, et vous verrez que ce philosophe, avec

moins de jactance, avait plus de supériorité sur le seizième siècle, que Cicéron sur celui de César, et Voltaire, sur celui de Montesquieu et de Rousseau.

Mais pour le juger sainement, il ne faut pas s'en tenir à ses aveux : sa naïveté nous abuserait. Il nous dira bien qu'on a toujours remarqué en lui *quelque vaine et sotte fierté*, ce qu'un orgueil- V, 427.
leux ne dirait pas; il s'accusera d'avoir trop peu d'estime pour son siècle, qu'il se contente d'appeler *médiocre*, et que les deux suivans nous forcent Ibid. 505.
de mépriser; je conviens même qu'il lui échappe quelques saillies d'amour-propre, et qu'il ne devrait *nul grand merci à qui le louerait d'être* VII, 135.
bien modeste : mais cet homme à qui l'on fait un crime de parler de soi, qui avait cette prétendue faute, *non seulement en usage, mais en profes-* III, 378.
sion, nous révélera-t-il tout le sublime de son caractère? nous apprendra-t-il comment Bordeaux le choisit absent pour son premier magistrat; par quelle vertu plus singulière encore, par quel ascendant inconcevable il se fit respecter des soldats de son temps, qu'il nomme avec raison *des bour-* Ibid. 368.
reaux, et conserva sa maison *vierge de sang et* VIII, 59.
de sac, sous un si long orage, tant de changemens et agitations voisines? Nous dira-t-il par quel rare désintéressement, par quelle grandeur d'âme inouie, déjà Maire d'une des principales villes de France, Chevalier de l'Ordre du Roi, confident et ami des princes les plus puissans, il

eut assez peu d'ambition pour ne pas s'élever aux places brillantes de l'Etat, et préférer à l'éclat et à la fortune l'humble solitude de son château, sa famille et la médiocrité? Est-ce là cet homme si vain, si présomptueux? Pour résoudre ces problêmes, il faut lui supposer bien d'autres vertus que celles qu'il nous laisse entrevoir : le dernier s'explique et par ces mêmes vertus, et par l'époque
VI, 390. de sa vie, époque déshonorante, *où l'innocence même n'aurait pu négocier sans dissimulation,*
V, 468. *ni marchander sans menterie; où l'on était homme de bien et d'honneur, pour n'être ni parricide ni sacrilége.* C'est lui qui fait ainsi le portrait de sa *misérable* (1) patrie, et le portrait est ressemblant. Sa justice serait devenue faiblesse; sa bonne foi, superstition ridicule; sa franchise, un crime. Cependant quelle eût été à sa place la conduite de l'orgueilleux? Il eût sacrifié sa conscience à son orgueil; il eût rampé sans honte aux pieds d'un favori de Charles IX, ou d'un mignon de Henri III, pour briller ensuite au faîte des dignités. Lui, indigné de ces mœurs étranges, qu'*il*
VIII, 33. *n'a pas le courage de concevoir sans horreur, et qu'il admire autant qu'il les déteste*, il s'éloigne de cette Cour, tantôt barbare, tantôt scandaleuse, et content de sauver un coin de la France des tem-
V, 384. pêtes publiques, *comme il fait un autre coin en son âme*, il va chercher, dans la demeure de ses

(1) Il donne cette épithète à la France, dans sa lettre au Chancelier de l'Hôpital. T. IX, p. 131.

pères, le calme et la vertu. Quelle est donc sa vanité, son ambition? Il n'en a point d'autre que d'être utile à ses semblables, d'observer le cœur humain pour mieux les instruire, de vivre ignoré, mais tranquille, au fond de sa retraite (1).

Qu'il est doux pour l'homme paisible et simple comme lui de l'accompagner dans ce séjour, où loin des partis et des guerres civiles, sans inquiétude, *sans querelle ni procès*, il coule des jours VIII, 210. fortunés entre sa famille et ses livres! Il fait son premier plaisir de l'étude : chasser, jardiner, Ibid. 19. bâtir, ces amusemens des vieux gentilshommes, sont pour lui sans attraits; et dès qu'il peut se dérober au commerce du monde, aux affaires domestiques, il profite de ces précieux instans pour méditer, lire, ou dicter des *Essais*. Suivons-le dans sa *Librairie* : nous le pouvons, car il nous VII, 77. y conduit lui-même. C'est le seul lieu qu'il tâche de soustraire *à la communauté et conjugale et* Ibid. 79. *filiale et civile;* c'est là que, charmé d'être à soi, il passe *la plupart des jours de sa vie et la plu-* Ibid. 78. *part des heures du jour* à s'étudier en silence, à converser avec lui seul ou avec ses auteurs chéris. Remarquez-vous sur le premier *pupitre* ce livre *qui nous a relevés du bourbier*, ce livre dont il III, 339. remercie plus d'une fois Jacques Amyot, son ami, de lui avoir facilité la lecture, et qui porte à son frontispice : *c'est mon homme que Plutarque?* IV, 100.

(1) *Toute la gloire que je prétends de ma vie, c'est de l'avoir vécue tranquille.* T. V, p. 398.

Il a rempli ses Essais de la substance de cet auteur, et si les pédans l'injurient, c'est sur
IV, 74. le nez de Plutarque que tomberont leurs *nazardes*. Sénèque est toujours à côté de lui, Sénèque qu'il aime à lui comparer (1). Viennent ensuite les Mémoires de César, Tacite, les œuvres philosophiques de Cicéron; et ces poëtes, dont il cite avec tant de goût les idées morales ou riantes, Catulle, qui devait lui plaire par sa touchante simplicité; Lucrèce, dont il nous entretient souvent, parceque son poëme fait penser; Virgile, qui l'enchante par son style; Horace, qui lui ressemble par son penchant à jouir de la vie. Il rencontre moins de richesses parmi les modernes; mais le génie des auteurs du Roland et de la Jérusalem, le sel de Boccace, la véracité de Guichardin, la naïveté du sire de Joinville et de Philippe de Commines, les Mémoires du bon Froissard, de Monstrelet et de Brantôme, l'enjouement satyrique de Rabelais et de Marot lui font passer quelques heures d'amusement : et c'est l'amusement surtout qu'il cherche dans l'étude. Il ne prétend pas à la doctrine, il n'a pas l'ambition
II, 316. *d'apprendre à la postérité la mesure des vers de Plaute, ou la vraie orthographe d'un mot latin*. Il ne veut point pâlir sur les livres; il vole

(1) Voyez le parallèle de ces philosophes, T. IV, p. 90, et leur apologie, T. VI, p. 171. Il s'indigne qu'un protestant ait comparé à Sénèque le cardinal de Lorraine, et que Bodin ait soupçonné la bonne foi de Plutarque.

de l'un à l'autre, il les parcourt, il les effleure; mais il revient toujours aux anciens : il y trouve bien mieux ce qu'il désire, il s'y trouve lui-même.

De cette *Librairie* solitaire, où il goûtait une satisfaction si pure, transportons-nous avec lui dans l'intérieur de sa famille : nous le voyons, longtems après la mort de son père, rendre encore à sa mémoire les hommages reconnaissans de la piété filiale; nous le voyons, chez un peuple où l'on commençait à rougir d'aimer sa femme, *aimer* (1) *la sienne à la simple façon du vieil âge*; nous le voyons élever sa fille Léonore (2) avec la tendresse éclairée et *la sévère douceur* II, 95.
qu'il recommande. Il méritait d'être heureux; il le fut, tant que les discordes intestines n'arrivèrent pas jusqu'à lui. La naissance de la Sainte Ligue aurait pu l'effrayer; mais elle n'annonça pas d'abord ce qu'elle fut par la suite. Il était accoutumé à ce conflit des religions; comme il n'y avait jamais pris part, jamais il n'en avait souffert; et les édits de pacification réitérés par le Roi de France, l'autorisation même du faible Henri III, qui se déclara le chef du parti, contribuèrent sans doute à le rassurer. Il ne craignit donc pas de s'éloigner de sa famille; il espérait que les eaux minérales guériraient peut-être, ou du moins soulageraient la maladie, qui le tourmentait depuis

(1) *Lettre de Montaigne à Madamoiselle de Montaigne, sa femme*. T. IX, p. 128.

(2) Ses autres enfans moururent jeunes.

longtems; il avait surtout le plus vif désir de
voyager, et il partit pour l'Italie. Tous les hommes
étaient ses compatriotes : affligé des mœurs qu'il
avait sous les yeux, il voulait examiner celles de
ses autres concitoyens; et bien différent de ces
VIII, 123. voyageurs sans idées, *qui ne prennent l'aller que
pour le venir*, il répondait à ceux qui lui deman-
Ibid. 80. daient la raison de son départ : *Je sais bien ce que
je cherche*. Il cherchait des hommes : nous allons
voir s'il en trouva. Mais lorsqu'il abandonnait ce
qu'il avait de plus cher avec tant de sécurité, dans
un moment où l'on paraissait devoir jouir d'une
paix stable et profonde, pouvait-il se douter qu'un
jour ce même château, qu'il laissait sans défense,
V, 382. serait environné des troupes des factieux, et, tou-
jours ouvert à tous les partis, ne serait respecté
qu'à cause de la vertu du possesseur; que le voi-
sinage entier, en proie aux cruautés et aux brigan-
dages de la guerre, viendrait y demander un asyle
VIII, 76. mal assuré; que lui-même *il serait pressé jusques
dans son ménage et repos domestique?* Heu-
reusement cette époque était encore éloignée, sa
province fut tranquille pendant son absence.

On savait de Montaigne qu'il aimait passionné-
ment les voyages (1) et qu'il avait voyagé; on

(1) Consultez le Chap. 9 du Liv. III, T. 8, *passim*, mais spécialement pag. 84, jusq. 124. On y voit que la première chose dont il s'inquiétait en arrivant dans un endroit quelconque, c'était, s'il pourrait *y mourir à son aise*. Diutiùs nemo philosophatus est.

s'étonnait qu'un homme qui aime tant à observer, et surtout à rendre compte des impressions que les objets font sur lui, n'eût laissé aucun monument dans un genre si analogue à son génie. Enfin cent quatre-vingts ans après sa mort, on découvrit parmi les vieux papiers de sa maison le manuscrit de son *Journal*. Il n'a pas été reçu avec la sensation qu'aurait dû produire le Journal d'un Voyage de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne; et cet ouvrage informe, mis au rebut par l'auteur, ne semble pas d'abord mériter un autre accueil. C'est une suite de détails fastidieux sur sa santé, qui l'occupe entièrement, et sur des eaux minérales, dont il décrit les effets avec un soin minutieux. Cependant, au milieu de ce fatras en mauvais style, dicté d'abord très-négligemment à un valet, continué ensuite non moins négligemment par l'auteur, qui le finit en italien souvent fautif, on admire, dans quelques morceaux épars, l'énergie du grand écrivain; et ces détails mêmes, trop puérils et trop multipliés, nous font connaître, avec son esprit, les coutumes et les préjugés de son temps; on y remarque aussi des passages qui intéressent la politique, l'histoire et les arts. Si j'en parle donc, ce n'est pas comme d'un ouvrage de Montaigne, qui n'avait pas besoin de ce nouveau titre, c'est comme d'une source de renseignemens utiles sur son caractère et sa vie. En voyant ce qui appelait son attention, ce qu'il

louait, ce qu'il blâmait, on voit ce qu'il était lui-même.

Je me garderai bien, en le suivant dans sa route, de l'accompagner fidèlement aux eaux de Plombières, de Bade et *della Villa* (1). Ses boissons, ses douches, ses précautions diététiques ne sont du goût de personne. J'aime à voir le voyageur philosophe, et non le voyageur malade; j'aime à le voir, au milieu des bons Helvétiens, franc et modeste comme eux, se faire un plaisir
VIII, 121. d'embrasser leurs usages : *car chaque usage a sa raison*. Il se croyait volontiers dans sa patrie sur le sol de la liberté. Il passe en Allemagne, et ne s'y trouve pas plus étranger qu'en Suisse : le nom de *Cosmopolite*, qu'on a tant prodigué, ne peut convenir qu'à de tels hommes. Dans le pays de la simplicité, loin de mépriser, ainsi que beaucoup d'autres, la pauvreté vertueuse, il en imite les façons et les coutumes, et soupe gaiement avec les bourguemestres de Schaffouse; dans le pays de la controverse, il dispute, il argumente avec des docteurs *Martinistes*, Zuingliens, Calvinistes, Ubiquitaires : car tout alors était docteur. Il ne voyage pas froidement, ce qui est nouveau le frappe; et comme il se hâte de nous apprendre ce qu'il sent, nous sommes de moitié dans son enthousiasme.

Les nouvelles inventions dans les arts méchaniques, les découvertes utiles fixaient principale-

(1) Près de Lucques. On les nomme seulement, *i Bagni*.

ment l'attention d'un voyageur, qui, en se moquant des travers de ses semblables, aimait à rencontrer des preuves de leur industrie. Sa pensée généreuse embrassait l'humanité toute entière : combien devait-il admirer ce qui pouvait contribuer au bonheur des hommes et diminuer leurs besoins! Mille objets, qui nous paraîtraient maintenant peu remarquables, l'étonnent et l'intéressent; la moindre découverte était alors un bienfait.

A Florence, l'imprimerie des Juntes n'attira pas moins ses regards que le palais Pitti et les prodiges de Michel-Ange; il y trouva le Testament de Boccace, triste monument de sa pauvreté. Celui qui avait reproché à son siècle l'indigence et la mort II, 273.
de Lilio Giraldi et de Sébastien Castalio, ne put s'empêcher de verser des larmes sur le sort de l'auteur charmant du *Decamerone*. Une course de chars, dont il fut témoin dans la même ville, l'émut et l'attendrit en lui rappelant de grandes idées : il crut revoir les jeux antiques de la Grèce et de Rome. On s'efforçait en Italie de faire revivre tous les usages des beaux siècles, et ce goût devait être celui de Montaigne.

Durant son séjour dans la petite République de Lucques, dont il aime mieux la simplicité que le luxe et la corruption de Venise, on partage l'intérêt qu'il prend à la pauvre *Divizia*, paysanne improvisatrice, qui faisait des vers en son honneur; on rit avec lui de la plaisante maladie de cet homme, qui rendait du vent par la bouche et par les oreilles;

mais on rit encore plus, lorsque, dans une grave consultation de médecins, les Docteurs viennent prier l'auteur des Essais de vouloir bien entendre leurs avis, résolus de s'en rapporter à sa décision. *Mene rideva fra me stesso*, dit-il ; nous n'avons pas de peine à le croire. Si la Faculté avait consulté Molière, Molière s'en serait-il fâché? Il aurait donné, je pense, une de ses bonnes scènes, pour jouir d'une pareille comédie.

Mais c'est à Rome surtout qu'il faut étudier la surprise et les sensations de Montaigne ; c'est dans cette ville, si féconde en souvenirs, que pendant un séjour de cinq mois, il put considérer à loisir le vaste ensemble des arts et des mœurs. Cependant, malgré la Bibliothèque du Vatican et ses précieux manuscrits, parmi lesquels il distingue son cher Plutarque, malgré tous les chefs-d'œuvre, qui commençaient à embellir de nouveau cette vieille reine du monde, le majestueux monument de Saint-Pierre, la pompe des cérémonies religieuses, et tout l'éclat d'une cour, si brillante sous le pontificat de Grégoire XIII, Rome ne lui inspire que des regrets, et ce qu'il y trouve est effacé par ce qu'il aurait vu quinze cents ans auparavant : la vraie grandeur de cette ville est dans le passé.

Qu'on se représente Montaigne, un philosophe
II, 128. dont *les remuemens* étaient si *fermes* et l'imagination si puissante, Montaigne, mûri par l'expérience et les années, qui, l'oreille encore étourdie des magnifiques descriptions des auteurs an-

ciens et des voyageurs modernes, plein de Tite-Live, de Cicéron, de Plutarque, mais pénétré bien plus de l'effrayante pensée des vicissitudes humaines, vient s'asseoir au déclin du jour sur les débris de Rome (1). Il parcourt d'un regard les sept monts qu'elle enferme dans ses murs, et ils ne sont plus pour lui que d'humbles collines : les siècles en ont abaissé la hauteur. Les ruines d'un seul temple (2), *dont on voit encore la chûte toute vive*, lui paraissent remplir la moitié d'une de ces montagnes ; et sur cette montagne, s'il en croit l'antiquité, s'élevaient vingt-cinq ou trente temples. La montagne s'est-elle donc affaissée, ou Rome était-elle moindre que la pensée du contemplateur? Non, Rome était grande : *c'est le monde*, selon lui, *c'est le monde ennemi de sa longue domination*, qui, après avoir *brisé et fracassé toutes les pièces* d'un si vaste corps, par horreur pour ce cadavre, tout *renversé*, tout *mort*, tout *défiguré* qu'il était, *en avait enseveli la ruine même*. D'un côté, ses regards s'étendent sur le *Monte Savello, qui n'est autre chose que la ruine du théâtre de Marcellus*; de l'autre, sur le Mont Testacé, formé d'un immense amas de tuiles et de débris d'édifices. A trente pieds sous terre, on trouve encore des restes d'anciennes

(1) Voyez sur cette ville, *dont la ruine même est glorieuse et enflée*, le Chap. IX du 3e Livre, T. VIII, p. 154-158.

(2) Celles du temple de la Paix, bâti par Vespasien.

rues, et c'est *sur les brisures mêmes des vieux bâtimens*, comme les a dispersés la fortune, qu'on assied les fondemens des palais modernes. Quelle image! L'observateur, qu'une foule de réflexions vient assaillir, s'arrache au présent, et n'admire que ce qui n'est plus. Son âme s'élève, et tout ce qu'il voit lui semble petit: les bâtimens, quelque beaux qu'ils soient, que cette *Rome bâtarde* va sous ses yeux *attachant aux antiques mesures*, il les compare à ces nids que *les moineaux et les corneilles vont suspendre aux voûtes et aux parois* des temples ruinés. Comme cette idée est glorieuse pour Rome antique! Partout il essaye d'en saisir quelques vestiges: mais Rome, dit-il, *n'a plus rien qui tombe sous les sens; et cette science qu'il en a, est une science abstraite et contemplative.* Il cherche le Capitole, et il ne le trouve pas; il voit le Vatican, et il cherche Rome. A ses pieds coule ce Tibre, ce fleuve de mystère et de prodiges, à qui le destin a donné et retiré l'empire du monde: il lui demande où sont les héros qu'il a vus sur ses bords. Le Tibre roule tristement ses flots esclaves, et le philosophe regarde autour de lui: l'ombre même de Rome, le Tibre, sa gloire, tout disparaît. Il ne voit plus qu'une ville superstitieuse et pusillanime, sans activité, sans commerce, sans énergie; où tout est palais et jardin de plaisance; *une ville toute cour et toute noblesse, où chacun prend*

sa part de l'oisiveté ecclésiastique..... et je l'entends s'écrier : Rome toute entière a péri, il n'en reste pas même le tombeau.

Et moi, ne puis-je pas dire : Rome toute entière se relève. O Scipion ! O César ! que vos mânes longtems affligés se consolent : le Génie Romain vient de renaître dans un autre vous-même, et votre patrie sera encore digne de vos grands noms. Le torrent des siècles et des barbares en avait *enseveli* jusqu'à *la sépulture :* un seul homme, un héros a parlé, Rome est debout (1).

Montaigne, livré à ses regrets sublimes, indique très-rapidement les statues, les tableaux, les édifices ; mais vous en concluriez à tort qu'il manquait de goût. Cet appareil fastueux, ces simulacres inanimés ne satisfont point un voyageur comme lui : peu lui importe *combien de pas a Santa* II, *56.*
Rotonda ; il veut *frotter et limer sa cervelle contre celle d'autrui ;* c'est l'esprit des nations, c'est la nature elle-même qu'il veut contempler.

Dans cet examen réfléchi qu'il faisait des peuples, ses premiers regards se tournaient presque toujours sur les femmes. Il était Français. Aux bains *della Villa*, il donne un bal et distribue des prix aux jeunes Lucquoises, avec toute la délicatesse et la galanterie de sa nation. Ce n'est pas sans plaisir qu'on retrouve dans les moeurs et les manières du Chevalier de Saint-

(1) Ecrit au commencement de 1810.

Michel (1), quelques traces de cette ancienne chevalerie, qui servait avec un égal amour Dieu, le monarque et les dames (2).

De plus hautes spéculations l'appellent. En traversant l'Allemagne, il avait observé déjà l'adresse cauteleuse des Jésuites, et le pouvoir excessif qu'ils commençaient à s'arroger (3). A Rome, il avance hardiment, que si les desseins de cet ordre continuent, jamais aucune société, aucune confrérie n'aura produit d'effets semblables : *c'est*, dit-t-il, *une pépinière de grands hommes en toute sorte de grandeur; ils possèdent tantôt toute la chrétienté*. Et l'évènement a justifié ses craintes. Rome était soumise au joug de ces heureux tyrans, ou de ceux qu'ils gouvernaient. A peine y a-t-il mis les pieds, on examine, on confisque ses livres. Il crie à l'injustice, et s'é-

(1) Il fut nommé Chevalier de cet ordre par Charles IX. Les Guises l'avaient tant prodigué, qu'on finit par l'appeler *le Collier à toutes bêtes*. Montaigne s'en plaint Liv. II, Chap. 7, T. III, p. 386 et suiv.

(2) Il étudie surtout à Venise, à Rome, à Florence, cette belle moitié du genre humain; mais il y voit peu de femmes qui lui plaisent. Il préfère aux beautés d'Italie cette grâce, ce charme secret, ce *je ne sais quoi*, qui ne se trouve qu'en France.

(3) Les Foulcres, fameux négocians d'Augsbourg, après la mort d'un de leurs parens, leur avaient donné trente mille florins comptant, à condition qu'ils le tireraient du purgatoire. Dernièrement encore, ils avaient obligé les prêtres de Kinief à chasser leurs concubines; en vain ceux-ci avaient réclamé l'autorisation de l'usage, qui rendait tout légitime : il fallut obéir.

tonne d'être forcé de regretter la liberté despotique du gouvernement Vénitien; mais il est consolé, quand il voit traîner en prison le général des Cordeliers, qui, trop véridique pour le siècle et le pays où il vivait, dans un sermon en présence du Pape et des Cardinaux, avait accusé le faste et l'oisiveté des prélats de l'Eglise. Il jette aussi un coup d'œil sur les Juifs. Les Juifs, les ordres religieux, les prélats, les hommes enfin étaient à peu près de son temps ce qu'ils ont toujours été; mais il n'y avait peut-être que lui, qui les vît ce qu'ils étaient.

Une cérémonie, quelle qu'elle soit, est le tableau vivant des mœurs : d'une circoncision, comédie très-grimacière et très-longue, il se rend à un exorcisme. Le possédé tout transi, retenu fortement par un licou, est à genoux devant l'autel. Le prêtre, à côté de lui, tantôt lit des oraisons, tantôt donne au patient des coups de poing, ou lui crache au visage : et Montaigne est auprès d'eux, qui pense à plus d'un chapitre des Essais. *Lo spiritato*, dès qu'on lui présentait *la Custode* (1), ne manquait pas de grincer les dents et de tordre la bouche. Il déraisonnait, il disait mille extravagances; les unes étaient de lui, le Maudit lui inspirait les autres. *Il ramachait parfois ce mot*, si fata volent (2), *car il était notaire, et savait un peu de latin*. Enfin, après maintes folies de

(1) Le Saint Ciboire, ou *Corpus Domini*.

(2) Quel mot diabolique! *Non conceditur*. V. les notes p. 1.

l'ensorcelé, après maintes conjurations de l'exorciste, celui-ci, qui connaissait à ne s'y pas tromper, les noms, les divisions, les priviléges des diables, et sans doute aussi le moyen de les chasser, déclare à l'assemblée que l'esprit malin est parti. Le peuple Romain croit, et s'en va; mais Montaigne ne vit pas sortir le diable (3).

Combien de fois, entouré de si étranges scènes, ne dut-il pas s'écrier : O homme, dis-moi donc ce que tu es? Lui seul pouvait se répondre à lui-
VIII, 167. même : *le badin de la farce.*

Je passe les excommunications du Jeudi saint, *qui faisaient rire bien fort*, dit Montaigne, *les Cardinaux de Médicis et Caraffa;* la cérémonie de la *Sainte-Face*, où il vit aussi une *spiritata*, qui criait et se tordait les mains; la sanglante procession des Pénitenciers, qui se déchiraient à coups de fouet pour de l'argent, barbare singerie, qu'il est bien loin d'approuver, et que même il n'entend pas : je me hâte d'arriver à sa présentation au Pape, cérémonie plus imposante, dont il n'oublie aucun détail. Quoi de plus intéressant pour l'histoire que le portrait de Grégoire XIII, tracé par un contemporain, par un témoin oculaire? Au milieu des grandes qualités qu'il lui accorde avec justice, on démêle assez clairement que ce Pape était trop docile à Hugues Buoncompagno, son fils, et trop zélé fauteur du Népotisme. Sa Sain-

(1) S'il l'avait vu, assurément il en aurait fait le portrait dans ses Essais, où il parle de tout.

teté, peut-être par considération pour un gentilhomme (1), haussa un peu le bout du pied, quand Montaigne le baisa : en faveur auprès d'elle, et nommé bientôt citoyen Romain par son *autorité*, il ne tarda pas à recouvrer ses livres. Les Essais avaient été *châtiés selon l'opinion des Docteurs Moines*. Le maître du sacré palais (2), qui ne sachant pas notre langue, n'avait pu entendre l'ouvrage, ne l'avait jugé que sur le rapport d'un *frater* Français, qui probablement ne l'entendit guère plus. Outre certaines expressions mal sonnantes, les principaux griefs étaient d'avoir loué l'empereur Julien (3), d'avoir cité des poëtes *hérétiques*, d'avoir condamné (4) comme une cruauté les supplices *au delà de mort simple;* enfin, après quelques autres animadversions, d'avoir usé du mot de *fortune* (5), spécialement défendu. Mais lorsque Montaigne partit de Rome, le dit *Maestro* le pria lui-même de n'avoir point égard à la censure de son livre : conseil que l'auteur censuré a très-bien suivi ; seulement il lui recommanda de retrancher le mot de *fortune :* ce que Montaigne

(1) Il lui fut présenté par l'ambassadeur de France, avec M. d'Estissac, son compagnon de voyage.

(2) Dominicain, nommé *Sisto Fabri.*

(3) Liv. II, Chap. 19. Shaftesbury, et après lui Voltaire, ont fait le plus grand éloge du même empereur.

(4) C'est l'opinion de Beccaria, *Des délits et des peines.*

(5) Montaigne consacre à la Fortune des chapitres entiers. Liv. I, Chap. 33. Voyez aussi sur le *fatum* et le fatalisme, T. VI, p. 135, et T. VII, p. 38.

a oublié. Ils se quittèrent contens l'un de l'autre ; et Montaigne trouvait le dit *Maestro* fort *cardinalable*.

Il se plaisait à Rome, dont l'air lui était propice, lorsqu'on lui fit savoir (1) que pendant son absence il venait d'être élu Maire de Bordeaux. Les Italiens pleurèrent son départ; les Français leur étaient chers depuis longtems : à Florence, dit-il, *leur mémoire est en si grande affection, qu'on ne leur en fait guère souvenir que les larmes ne leur en viennent aux yeux*. Montaigne, d'après l'idée que nous nous sommes formée de lui, devait être adoré de quiconque l'approchait. Il fut lié avec tous les personnages illustres qu'il trouva dans ces contrées (2); et c'est en écrivant des bains de Lucques au célèbre d'Ossat, depuis Cardinal et habile négociateur, qu'*il tomba, en un pensement si pénible de M. de la Boëtie, et y fut si longtems sans se raviser, que cela lui fit grand mal.* Il y avait dix-huit ans que La Boëtie n'était plus! Mais leur amitié subsistait, puisque Montaigne vivait toujours. Non, excellent ami, je ne traiterai pas

(1) De Thou se trompe en écrivant : *Dùm Venetiis esset.* Hist. Lib. CIV.

(2) Il vit à Venise M. de Ferrier, ambassadeur du roi Henri III; à Rome, M. d'Elbène, ambassadeur du même prince; le fameux jésuite Maldonat, Marc-Antoine Muret, son ancien précepteur, dont il ne parle qu'avec admiration et respect; à Pise, le médecin Cornacchino, inventeur de la poudre Cornachine ou *Pulvis de tribus*.

de roman ton beau chapitre sur l'amitié : ta vie entière nous prouve que tu l'as puisé dans ton cœur (1).

Montaigne était un de ces hommes rares, que les honneurs viennent trouver. Il préférait aux honneurs le repos et la jouissance de soi-même. *On peut*, disait-il, *se prêter à autrui, mais il* VIII, 168.
faut ne se donner qu'à soi, et il sentait qu'on doit se sacrifier quand on gouverne. Il voulut donc refuser d'abord la charge de Maire, qui était *la première de la province* (2), et qui fut exercée avant et après lui par des Maréchaux de France; mais un ordre exprès de Henri III le força de l'accepter. Je ne m'arrêterai pas à cette partie de sa vie, qui nous le montre d'ailleurs tel que nous le connaissons: *toutes actions publiques* Ibid. 218.

(1) Je me suis étendu sur les voyages de Montaigne ; mais j'ai cru que l'analyse d'une relation authentique, dictée ou écrite par lui-même, et dont peu de personnes ont maintenant le courage de dévorer les longueurs, intéresserait les amis de la philosophie. La retrancher ou la négliger, c'est, je pense, ne le faire connaître qu'imparfaitement. Il faut juger un écrivain par tous les monumens qui nous restent de lui, bien plus encore par ceux où il a dû se trahir davantage. Or un ouvrage informe, écrit sans art, sans étude, et qui n'a pas été fait pour être publié, est le plus fidèle portrait de son auteur : c'est là qu'on *le surprend en son à tous les jours*. Qui ne vou- VI, 126.
drait avoir toute la vie de Montaigne écrite de la sorte, même avec plus de radotage et de négligence? Je serais le premier à la lire, sauf à m'ennuyer quelquefois.

(2) ... *Quæ dignitas primaria provinciæ proceribus atque adeò præfectis defertur.* THUAN. *loco citato.*

sont sujettes à incertaines et diverses interprétations; car trop de têtes en jugent (1). A une
VIII, 220. époque de malheurs et de troubles, *où tout le monde était convaincu de trop faire*, il s'occupa de la *chose* plus que de l'*apparence*, et se contenta de maintenir dans la ville la paix et le bonheur. Cette administration paternelle déplut
Ibid. 221. sans doute aux turbulens et aux factieux; *s'ils n'oyent du bruit, il leur semble qu'on dorme.* Mais cette modération prudente, ce calme ferme et inébranlable, qui avait préservé les Bordelais des horreurs d'une guerre civile, les remplit de tant de vénération pour Montaigne, qu'ils le continuèrent dans sa charge après ses deux années de gestion, et ne le virent enfin s'éloigner d'eux qu'avec tous les regrets de la reconnaissance et de l'amour.

C'est environ ce temps qu'il partagèa lui-même de plus près les maux de l'État. Jusqu'alors il avait joui d'une vie tranquille; mais on eût dit que le ciel eût voulu lui faire expier sur la fin de ses jours et cette félicité, qui semblait insulter à l'infortune générale, et les honneurs dont ses concitoyens l'avaient comblé. Le poison de la Ligue avait fermenté dans les cœurs, et le fanatisme, qui tout à l'heure allait armer Jacques Clément contre Henri III, et qui peut-être méditait de

(1) On peut voir dans son ouvrage (Liv. III, Chap. 10.) les reproches qu'on lui fit de son temps sur sa conduite pendant sa Mairie, et les sages réponses qu'il y oppose.

loin l'assassinat du Roi de Navarre, ensanglantait déjà toutes les parties de la France. Les monstres, qui s'appelaient alors les Zélés, portèrent leurs vues hostiles jusques sur la retraite de l'homme généreux, qui plus d'une fois avait été leur bienfaiteur. Amis, ennemis se réunirent, pour l'inquiéter sans cesse; il fut tour à tour le jouet de toutes les factions (1) : *au Gibelin, j'étais Guelphe; au Guelphe, Gibelin.* VIII, 283. Triste exemple des calamités qui affligeaient notre aveugle patrie! *Il est de la Ligue*, disait le Réformé, *car il admire la grâce de M. de Guise.* Ibid. 195. *L'activité du Roi de Navarre l'étonne*, disait le partisan de la Sainte-Union, *il est Huguenot. Il trouve ceci à dire aux mœurs du Roi*, ajoutait un protégé des *favoris* (2), *il est séditieux en son cœur.* Tels étaient les vains prétextes dont chaque parti colorait ses brigandages; et le père de ses vassaux, l'ami et l'apôtre de l'humanité, *se coucha mille fois chez lui, imaginant qu'on le trahirait, qu'on l'assommerait cette nuit-là, et composant avec la fortune que ce fût sans effroi et sans langueur.* Ibid. 75. Tous les fléaux semblaient conspirer contre lui : la peste vint affliger les environs de sa demeure, il s'enfuit avec sa famille; mais les fléaux qui ne venaient que du ciel, étaient moins à craindre que les fureurs des hommes.

(1) Voyez surtout T. VIII, p. 330, jusqu'à la fin du chapitre.

(2) On sait que le règne de Henri III fut appelé *le règne des favoris*.

Croirait-on qu'au milieu de ces troubles et de ces revers, il composa une partie du troisième livre de son immortel ouvrage? C'est peut-être dans ce livre qu'il pense le plus souvent à lui: il vieillissait, et il était malheureux. Mais quelle étonnante variété! quel homme et quel caractère! Il vient d'écrire ces pages, remplies de l'indignation et de la douleur d'un bon citoyen; et soudain il change de ton, il raille avec son enjouement inconcevable nos sottises et nos ridicules, il s'abandonne à sa gaieté naïve, et il oublie que les Ligueurs ou les Huguenots sont à ses portes.

C'est à son retour de Paris, où il avait donné au public ce nouveau livre, et adopté la demoiselle de Gournay sous le nom de sa fille d'alliance, qu'il s'arrêta quelque temps à Blois, où se tenaient les États-Généraux. Mais s'il n'avait vu à Paris que des séditions, il ne vit à Blois que des assassinats. L'année suivante, Henri III fut assassiné lui-même: les crimes ne coûtaient rien à la lâcheté, au fanatisme. Montaigne dut être épouvanté de l'avenir qui semblait menacer la France, et il n'eut pas le temps de voir se réaliser le juste espoir qu'il avait conçu de Henri le Grand: il mourut la troisième année de ce beau règne. Il n'est pas besoin de dire que sa mort fut digne de lui.

Embrassons maintenant d'un coup d'œil et cette vie philosophique et les ouvrages qui l'ont illustrée. Au commencement du seizième siècle, il naît

un génie extraordinaire : étonné de la scène où il paraît, il n'y trouve que des hommes masqués, des opinions et des mœurs factices ; il voit ses concitoyens se plonger dans tous les vices qu'entraîne la superstition, se battre pour des chimères, s'efforcer de ne pas ressembler à des hommes. Le philosophe veut être lui-même ; il se délie, autant que l'honneur le permet, de tout ce qui l'attache à une patrie imbécille et coupable. En vain l'ignorance et le faux zèle l'entourent de leurs forfaits ; en vain les clameurs des factions retentissent à ses oreilles : il se recule dans l'antiquité, il vit avec les grands hommes qui ne sont plus, il se fait une patrie idéale, où il puisse être vertueux et paisible. Il n'a donc que les vertus de la nature ; et ses ouvrages qui renversent, avec l'unique secours du bon sens, toutes les erreurs de convention, toutes les folies de son siècle, en sont à peine entendus : c'est pour l'avenir qu'ils sont écrits, et pour un avenir éloigné ; car les fausses idées ne se dissipent que lentement. Tant que leur règne a duré, on a dû regarder Montaigne comme un *ignorant hardi* (1), comme un sophiste captieux, et même comme un ennemi de la religion. Il y a eu des temps où l'on n'aurait pu faire que la moitié de son éloge ; mais l'époque est venue, où nous pouvons ajouter au titre de grand écrivain, qu'on lui accordait, le titre plus glorieux de grand philosophe.

Cependant il a si bien réussi à ne paraître ni

(1) Ainsi l'appelle Joseph Scaliger.

imposant ni sérieux, que tout le monde prétendait le juger; mais ses plus illustres critiques avaient bien des raisons pour le juger mal. L'auteur profond de la *Recherche de la Vérité*, le R. P. Mallebranche est peut-être celui de tous qui a le moins saisi son mérite: comment un Cartésien décidé, un penseur subtil à systêmes et à méthodes, qui, par suite de ce même esprit d'illuminé, dont il était la dupe, proscrivit l'imagination en se livrant à la sienne, ne se serait-il pas élevé contre un philosophe téméraire, qui secoue à chaque instant le joug de la méthode, qui foule aux pieds toute espèce de systême, qui enfin n'a d'autre loi que sa raison? Il l'accuse (1) de persuader, non par ses argumens, mais par son imagination, et *de ne pas faire avec ordre les déductions de ses principes*. Sans doute il suivrait cette marche pour mieux s'entourer de ténèbres, s'il élevait un systême; mais il ne s'occupe qu'à renverser ceux qu'on a faits, ceux mêmes qu'on pourra faire : voilà son tort auprès du censeur. Avait-il aussi besoin de l'accuser de pédantisme? Montaigne pédant! On ne s'y attendait pas. Il prouve l'absurdité des erreurs de son temps, par des raisonnemens clairs et faciles, par des anecdotes bien choisies, par des citations originales, et laisse là toutes les formules scholastiques: le pédant! Il a une imagination libre et vigoureuse, qui ne peut souffrir les

(1) *Recherche de la Vérité*, Liv. II, Part. 3, Chap. 5.

chaînes de l'ignorance : le pédant ! *Le tour* (1) *vif et naturel qu'il donne à ses pensées* entraîne et séduit le lecteur qui a le malheur de l'entendre ; il écrit bien, mais il persuade encore mieux : le pédant ! Je ne reviens pas sur le reproche de vanité ; mais ce n'est pas le dernier de l'Oratorien. Lui qui voyait *tout en Dieu*, était-ce en Dieu qu'il avait vu que les Essais ne sont qu'*un tissu de traits d'histoire, de petits contes, de bons mots, de distiques et d'apophthegmes ?* Avouons qu'on y trouve autre chose, et que, lorsqu'on s'aveugle au point de travestir en *ana* un recueil de Traités philosophiques, on ne peut s'égarer davantage en *recherchant la vérité*.

Si l'autorité de Balzac, autrefois si respectable, était de quelque poids aujourd'hui, j'examinerais les jugemens de cet auteur, qui (2) reproche à Montaigne de se livrer à de trop longs écarts, *de quitter souvent le bon pour rencontrer le meilleur ;* et surtout d'avoir mal gouverné la ville de Bordeaux, qui semble avoir été d'un autre avis, puisqu'elle le choisit pour Maire une seconde fois ; je rapporterais aussi les éloges mérités qu'il fait de notre philosophe, qui, selon lui, *a porté la raison humaine aussi haut qu'elle peut s'élever, soit dans la politique, soit dans la morale :* mais je dois me souvenir qu'on oppose à Montaigne un plus grand adversaire.

(1) Propres termes de Mallebranche.

(2) *Dissertations* 19, 20.

Les pieux solitaires de Port-Royal ne pouvaient l'aimer, car il n'aurait pas aimé les Jansénistes ; mais copier Balzac, et faire (1) un crime à l'auteur des Essais, de n'avoir pas nommé son clerc, de peur qu'on ne sçût qu'il avait été Conseiller au Parlement ; le calomnier sans honte, et lui prodiguer les épithètes de malhonnête homme et d'homme odieux, quoiqu'il ne fût pas Moliniste ; donner le nom de *sot* (2) *projet* à l'ouvrage utile et charmant où il nous raconte avec tant de complaisance son histoire domestique, tout ce qui se passe en lui, les qualités qu'il croit avoir, les défauts dont il s'accuse ; lancer, pour ainsi dire, les foudres de l'anathême contre ces belles réflexions sur la mort, dont l'étude assidue nous fera comprendre qu'elle n'est rien pour quiconque s'y est préparé, qu'il faut *se dénouer* soi-même de la
I, 166. vie, et que *les plus mortes morts sont les plus saines ;* soutenir que celui qui nous donne ces généreuses leçons *ne* (3) *pense qu'à mourir lâchement et mollement par tout son livre* : n'est-ce pas porter un peu trop loin le délire du rigorisme ? Et, quand on apprendra que le sublime, l'infortuné Pascal est l'auteur de ces dernières critiques,

(1) *Logique de* P. R. IIIe Part. Chap. 20. Il n'a pas cité son clerc ; mais a-t-il donc tout cité ? Il a parlé de son page ; mais c'était le nom du moindre domestique, pourvu qu'il fut jeune. On en trouve la preuve dans plusieurs passages de Rabelais. Quelles misérables chicanes !

(2) *Pensées* de Pascal.

(3) Expressions de Pascal, Ibid.

ne regrettera-t-on pas qu'au lieu de déclamer contre Montaigne, il n'ait pas corrigé la roideur et l'âpreté de son caractère par l'aimable flexibilité du Pyrrhon moderne, et que cet enjouement délicat, cette philosophie en même temps sage et douce, n'aient pas égayé sa tristesse mystique et sa lugubre mélancolie?

Les plus sévères censeurs de Montaigne ne lui ont jamais refusé la vivacité du génie, le charme et l'originalité du style; quelques-uns d'entre eux, en le blâmant de copier les anciens, l'ont copié lui-même sans scrupule. Mais ses opinions formaient un contraste trop frappant avec les idées reçues, pour être généralement approuvées. La gloire de ces grands hommes supérieurs à leur siècle, qui s'élancent si avant dans la postérité, augmente en vieillissant: plus on s'éloigne d'eux, plus on est à portée de les juger.

Il est vrai qu'il fut à peu près senti par un petit nombre de ses contemporains: Juste-Lipse (1), qui le connaissait mieux que tout autre, fait le plus sincère éloge de sa philosophie, et le surnomme *le Thalès français*; l'estimable de Thou (2) ne craint pas de lui promettre l'immortalité; le théologal Charron s'identifia, en quelque sorte, avec lui, et son amitié fut si vive, son admiration si

(1) Justi Lipsii Epist.

(2) « Vir libertatis ingenuæ, quam Conatus ejus (sic enim *immortalia* sui ingenii monumenta indigitavit) ad omnem posteritatem testabuntur. » THUAN. Hist. Lib. CIV, anno 1592.

puissantes, il ne peut se livrer à lui-même ni dans son style, ni dans ses idées; il peint avec art, mais on voit trop qu'il compose. Où sont les grandes conceptions, la liberté, l'abandon de Montaigne? Et quand même l'Académicien, pensionné par M. le Duc, si inférieur sous le rapport de la philosophie, parlerait un langage plus brillant et plus travaillé, Montaigne serait toujours l'original, il serait toujours vrai que La Bruyère est né de Montaigne. Cet ingénieux moraliste ne fut pas ingrat envers son maître, dont il était sans contredit le meilleur juge, et il le défendit contre les plus acharnés de ses critiques, le P. Mallebranche et Balzac. *L'un*, dit-il, *ne pensait pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup: l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles* (1). Il est glorieux pour La Buyère que nous lui devions cette apologie de Montaigne; il est glorieux pour Montaigne de l'avoir méritée de La Bruyère.

Bientôt parurent *la Pluralité* (2) *des Mondes*, et *l'Histoire* (3) *des Oracles:* le prudent Fontenelle s'était mis à couvert derrière les tourbillons dans le premier ouvrage, et dans le second il avait traduit Van-Dale. S'il fut persécuté par des Jésuites, les mêmes idées avaient été soutenues par Montaigne.

(1) Caractères, Chap. I. *Des ouvrages de l'esprit.*

(2) Montaigne, T. IV, p. 432.

(3) Id. T. I, p. 90.

La renommée de ses imitateurs dut augmenter la sienne : car ce n'est pas ordinairement le mérite personnel qui fait les réputations, c'est le mérite de ceux qui disent que vous en avez. On commençait à se fatiguer des querelles sur le Jansénisme et le Quiétisme, et, à travers le nuage des préjugés, on croyait entrevoir que Montaigne avait raison; mais on était encore loin de l'apprécier : trop d'obstacles s'opposaient à son triomphe. L'esprit de parti avec toute sa fureur l'attaquait ouvertement; l'impartialité le défendait en silence. Alors commence un nouveau siècle. Y trouvera-t-il des juges aussi aveugles que ses contemporains, ou des hommes de génie, éclairés par le bon sens ? La liberté de penser, depuis longtems captive, va-t-elle reconquérir ses droits ? Qui dirigera l'opinion publique ? La France balançait encore. Paraissez, grands hommes du dix-huitième siècle ! Je remets Montaigne entre vos mains; vous êtes chargés de sa gloire : sa gloire est la vôtre.

Ce changement fut d'abord peu sensible, et ce fut par degrés que le siècle de la philosophie se distingua de tous ceux qui l'avaient précédé. Mais il avait reçu l'impulsion; les esprits se portèrent avidement vers tout ce qui pouvait les instruire. L'homme se demanda compte de ses opinions, il osa s'étudier lui-même : Montaigne devait être son guide. Aussi ne fut-il jamais ni mieux senti, ni plus admiré; il avait enfin des philosophes pour juges.

tant de feu l'énergie et les grâces de leurs vertus, les grâces mêmes de leurs défauts ; au génie original et sublime, qui ne craignit pas de se montrer tout entier et sans voile aux regards de ses contemporains, hardiesse étrange dont l'auteur des Essais avait donné le seul exemple, et qui ne peut entrer que dans le cœur d'un homme vertueux ; au citoyen de l'univers, au moraliste de tous les temps et de tous les lieux, qui, brisant les trônes injustes, et renversant l'autel ensanglanté de la superstition, proclama sur leurs débris le code impérissable de la loi naturelle ; ajoutons : à l'admirateur, à l'imitateur de Montaigne !

Il semble qu'il n'est rien au-dessus de ces grands témoignages, mais il en est un plus grand encore, ou qui du moins les égale ; et c'est l'homme le plus étonnant que le monde ait admiré, c'est Voltaire (1), l'illustre Pyrrhonien du dernier siècle, que j'ose faire parler pour rendre justice à celui du seizième :

Philosophe aimable, pourrait-il lui dire, console-toi de tes ennemis ; ils n'ont fait qu'augmenter ta gloire. Ton siècle n'a pu t'entendre, le suivant ne l'a pas voulu ; mais tu as préparé, tu as in-

(1) J'exclus toujours la Théologie, c'est le principe de Montaigne. Sans cette restriction forcée, l'intervention de Voltaire, philosophe qu'on ne peut trop blâmer sous tant de rapports, paraîtrait scandaleuse à bien des personnes. Il ne s'agit donc pas ici de la foi divine, mais des spéculations humaines : et il était bon d'en avertir.

struit le mien ; je te dois plusieurs de mes couronnes, et je les partage avec toi. Oui, si après avoir brillé sur la scène et dans tous les genres de la littérature française, j'ai tourné vers l'étude et la satyre des chimères abstraites mon esprit avide de toutes les renommées, si j'ai défendu avec autant de sel que d'audace les droits de l'humanité, de la philosophie, c'est dans tes écrits surtout que j'avais puisé mon enjouement et ma liberté. J'ai été comme toi Gentilhommé de la chambre et seigneur Châtelain. La France était alors plus éclairée et plus paisible, qu'à l'époque où les docteurs t'accusaient d'hérésie, pour avoir loué les vers latins d'un (1) hérétique, où les Ligueurs te pillaient comme un rebelle, parceque tu aimais cet admirable Henri que j'ai chanté ; cependant notre siècle de fer conservait encore quelques habitudes du bon vieux temps, et j'ai été persécuté comme toi, non par les ennemis du *Béarnais*, mais par ceux de la vérité. Comme toi, je me suis moqué des chaperons et des longues robes, et des *quiddités*, et des *secondes intentions*, et *de l'universel de la part de la chose ;* j'ai fait sentir les abus de nos codes barbares, et l'inhumanité des tortures judiciaires. Je n'ai pas *jugé les opinions par les ans*, VIII, 239.

(1) Théodore de Bèze. C'est la seule accusation grave qu'ait essuyée Montaigne de son vivant : ce qui prouve encore qu'on ne l'entendait pas. Il est vrai qu'on lui reprocha aussi d'être un peu de l'hérésie de *Baïus*, à cause de son Chap. *des Prières*, III, 219 ; mais l'Inquisition n'en sut rien.

mais par leur vraisemblance; et j'ai répété après
VIII, 248. toi qu'*à tuer les gens il faut une clarté lumineuse
Ibid. 252. et nette*, et que *c'est mettre ses conjectures à bien haut prix que d'en faire cuire un homme tout vif*. J'ai prêché *la tolérance*, et sans me perdre dans les discussions dogmatiques, j'ai loué comme toi l'empereur Julien qui avait des vertus. Indigné de la lecture de vos histoires, où je vous voyais à chaque page vous égorger pour des mots, je me suis prononcé contre les folies du meilleur des mondes possibles avec une chaleur, que tu avais été plus sage de contenir. J'avoue même que je fus quelquefois *songe-creux*: et le plus souvent, que sommes-nous autre chose ici bas? Mais je reprenais ton livre, et je rougissais de ma légèreté, et je jurais de ne plus vouloir pénétrer ce qui est impénétrable, et frappé de l'incertitude des jugemens de l'homme, je disais comme toi: Je ne sais rien, et vous, docteurs, vous tous, mes semblables, que savez-vous? *Pauvres* (1) *marionettes de l'éternel Démiourgos, répétons sans cesse avec Aristote: tout est qualité occulte*. Mais tu n'en conviens pas, *homme chétif*, tu répètes sans cesse: Je sais tout; tu disputes sur les attributs du créateur, sur l'origine et l'essence de l'âme. *Ces questions* (2) *te paraissent sublimes: que sont-elles? Des questions d'aveugles qui disent à d'autres aveugles: qu'est-ce que la lumière?*

(1) Questions sur l'Encyclopédie.

(2) Ibid.

Moins de vanité, plus de scepticisme. Voilà, Montaigne, quelle fut ta doctrine: Bayle après toi en fut le plus grand défenseur, je voulus à mon-tour la faire embrasser à mon siècle; des philosophes se formèrent, dont la main courageuse, armée de ta devise et de ta morale, terrassa l'ignorance et l'hypocrisie. Peut être alors pour la première fois ton mérite fut apprécié; on te rendit toute la gloire dont l'esprit de corps t'avait jusques-là frustré; et ton nom, respecté par l'Europe entière, comme celui du fondateur de la vraie philosophie, fut désormais inséparable du nôtre. Quelque temps encore tu seras poursuivi comme nous par les vaines attaques de l'erreur ou de la calomnie; mais déjà les cris de tes accusateurs ne sont plus écoutés, un jour même leurs imputations mensongères tomberont dans l'oubli, et tes ouvrages vivront avec les miens autant que la langue française et la raison.

protestation solemnelle, dont il ne put s'empêcher de sourire : (*I could not but smile*).

Protesta. *Le voci Fato, Deità, Destino, e simili, che perentro questo dramma troverai, son messe per ischerzo poetico, e non per sentimento vero, credendo sempre in tutto quello, che crede, e comanda santa madre Chiesa.*

Pag. 14. *Diversion, enjoué, enfantillage, gratitude....*

Une preuve que cette dernière expression vient de
IV, 270. Montaigne, c'est le correctif qu'il y ajoute : *Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoin de mettre ce mot en crédit)....*

Sur la langue de Montaigne.

Les auteurs du siècle dernier et même ceux du dix-septième (1) ont souvent regretté des expressions de Montaigne, approuvées par le goût, mais réprouvées par l'usage. Nous en avons recouvré plusieurs depuis une quarantaine d'années : la langue, durant cet intervalle, a pris un essor plus libre, et fait de nombreuses acquisitions; mais comme en tout genre la liberté excessive est dangereuse, il serait nécessaire de donner au langage un frein qui le fixât : c'est le travail dont s'occupe l'Académie française.

Parmi les mots qui ne se trouvent plus que dans les Essais ou dans nos vieux auteurs, on pourrait regretter encore :

Abominer, ahanner, anonchalir, appercevance, apoltronir, artialiser, assagir; condiment, conjouissance, courtement; embrouillure, empirement, équanimité; forclos; se gorgiaser; imprémédité, improvidence, inanité, inéloquent; magnifier, mécroire, méfait, mé-

(1) La Bruyère, Chap. XIV, *De quelques usages*; Fénélon, *Lettre à l'Académie sur l'Eloquence*; etc.

morieux; nihilité; pâlissement, préambulaire, préordonnance, procérité; ravisement; tournebouler, etc.

Je ne parle pas des tournures vives et originales, qu'il faudrait rajeunir. Ce mérite est presque tout entier de l'écrivain, mais les mots sont de la langue.

Que direz-vous de l'étrange projet d'un M. de Plassac, qui s'avisa, il y a plus de cent ans, de traduire en français un chapitre de Montaigne, le 51e du 1er Livre : *De la vanité des paroles*. Je serais curieux de savoir si le puriste moderne a revêtu de ses belles expressions cette phrase roturière sur le métier de rhéteur : *C'est un cor-* III, 190.
donnier qui sait faire de grands souliers à un petit pied. A-t-il trouvé un style assez fort pour valoir la faiblesse de celui-ci : L'*éloquence a fleuri le plus à Rome*, *lorsque* Ibid. 193.
les affaires ont été en plus mauvais état, et que l'orage des guerres civiles les agitait : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Petits grammairiens, gardez-vous de toucher aux productions du génie, qui se flétriraient sous vos mains, et souvenez-vous de ce quatrain de Lainez, qui trouve souvent son application :

> Je crois que je deviens puriste,
> J'arrange au cordeau chaque mot.
> Je suis les Dangeaux à la piste :
> Je pourrais bien n'être qu'un sot.

Détails sur les excès du pédantisme et de l'érudition au seizième siècle.

Pag. 18. ...*si* quanquam *doit se prononcer kankam*....

1°. Le savant Ramus fut taxé d'hérésie pour avoir soutenu qu'il fallait dire *quanquam*. Il porta même l'audace jusqu'à rire du péripatétisme. Aussi fut-il une des victimes de la Saint-Barthélemy.

Pag. 18. Baroco, Baralipton *remplissent l'oreille....*

On avait renfermé dans ces vers techniques les dix-neuf modes du syllogisme :

Barbara, *célarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*,
Cæsare, *camestres*, *festino*, *baroco*, *darapti*,
Etc., etc.

Pag. 19. *Jules Scaliger, qui d'ailleurs ne manquait pas d'esprit....*

2°. Il se nommait monsieur Jules César de l'Escale de Bordoms ou Bordonis. V. Bayle, au mot *Vérone*, patrie de Scaliger. Montaigne le cite avec Fernel,
IX, 27. comme médecin, sous le nom de l'Escale. Il n'était pas permis d'être savant sans donner à son nom un air latin ou grec. *Turnebus* avait nom *Tournebœuf* ou *Tournebu*; *Budœus*, Budé; *Philander*, Filandrier; l'*Aretin* (*Aretinus*) Pierre Bacci d'Arezzo; *Hortibonus* ou *Hortusbonus*, Casaubon. *Casau* en Dauphiné veut dire *jardin*. Celui-ci reprit son vrai nom, *Casaubonus*. Le vrai nom du fameux Philippe Melancthon (μέλαινα χθών) était Schwartzerd (terre noire). *Sans-malice*, médecin de François I[er], se fit appeler en grec Akakia (ἀκακία). Plus récemment, deux Jésuites changèrent leur nom, qui leur semblait ridicule : le Père Annat se nommait le P. Canard (*Anas*), et le P. Commire, le P. Commère.

J. Scaliger appelle toujours Virgile *divinitas Maroniana*, et l'Enéide, *divinum opus*. En récompense, il traite Homère indignement. Il ne déifie que les poëtes latins, il se croyait du nombre; et Stace lui paraît préférable à l'auteur de l'Iliade. Virgile n'ayant plus alors de rival que Stace, l'adorateur donne sans difficulté la première place à son idole. Quand il en vient à ce poëte dans son *Hypercritique*, il recule devant l'idée de juger son Dieu, et lui élève un autel à la tête d'un court chapitre, qu'il intitule : *Aræ Virgilianæ*. Malgré cet aveuglement d'érudit et cette partialité marquée, on

trouve dans sa Poétique des parallèles assez justes de Virgile avec Homère, Théocrite, Apollonius, etc. (1). Rollin y a copié presque mot pour mot son développement du discours de Junon, Enéide, I, 37 (2). Cet ouvrage mérite d'être lu, ne serait-ce que pour juger du goût et des folies de cette époque. Ainsi l'on y verra Scaliger (*Divus* Julius Cæsar Scaliger) dansant la Pyrrhique devant Maximilien :.... » Hanc nos et sæpè et diù coram Divo Maximiliano, jussu Bonifacii patruí, non sine stupore totius Germaniæ, repræsentavimus. Quo tempore aliquandò vox illa Imperatoris : *Hic puer aut thoracem pro pelle, aut pro cunis habuit* (3).

Pag. 19. *Paul Jove rapporte que tous les ans....*

3°. » Andreas Naugerius, nobilis Venetus, quotannis recurrente geniali die, scripta Martialis solemnibus flammis solebat ustulare, Manibus Catulli annuum sacrificium ». *Jovius*, in Elog.

Ibid. *On conservait comme des Reliques sacrées, à....*

4°. Sur le poinçon ou stylet d'Ovide, consultons *Hercules Ciofanus*, vie de ce poëte : « Isabella, Pannoniæ regina, circiter annum 1540, Ovidii calamum ex argento Tauruni, quæ est urbs inferioris Pannoniæ, ostendit Petro Angelo Bargæo, qui hoc ipsum mihi narravit, cum hâc inscriptione : *Ovidii Nasonis calamus;* qui, non multò ante id tempus, sub quibusdam antiquis ruinis fuerat repertus. Eum regina ipsa plurimi faciebat, et, veluti rem sacram, carum habebat ».

» Sic Virgilii speculum, et quidem inter sacra monumenta, Dionysiani in agro Parisiensi Monachi non sine risu visendum præbent. Sic Itali Petrarchæ sui non

(1) Poëtic. Lib. V, qui et Criticus, à pag. 214 ad 294. Edit. in-fol. 1561. *Apud Antonium Vincentium.*

(2) Ibid. Lib. III, Cap. 24, p. 109.

(3) Ibid. Lib. I, Cap. 18, p. 28.

modò tumulum ædesque, sed et urceum et sedile, imò et domesticæ felis σκελετὸν cadaver, aliasque nescio quas ejusdem farinæ quisquilias, magnâ pompâ peregrinantibus ostentant ». Præfatio ad *Scaligerana IIª*. 1667.

Pag. 19. *Les succès du Pogge enflammaient tous les savans...*

5°. Ce fut en 1416 et 1417, pendant la tenue du concile de Constance, que le Pogge fit ses plus heureuses découvertes. Il ramassa Quintilien sous le comptoir d'un charcutier. Il déterra dans une vieille tour le poëme de Silius Italicus. Il trouva aussi dans le monastère de Saint-Gall les Argonautiques de Valerius Flaccus. Du moins Vossius, *de hist. Latin.* p. 550, cite un manuscrit de cet auteur, où on lisait de la main du Pogge : « *C. Valerii Flacci Argonauticon.* Hoc fragmentum repertum est in monasterio Sancti Galli propè Constantiam XX millibus passuum, unà cum parte Q. Asconii Pediani. Deus concedat alteri, ut utrumque opus reperiat perfectum : nos, quod potuimus, egimus. *Poggius Florentinus.* » C'est dans la même abbaye de Saint-Gall qu'il trouva encore huit discours de Cicéron, les livres du même auteur *de Finibus* et *de Legibus*, le traité de Frontin sur les Aqueducs, et d'autres ouvrages, dont il fait mention dans une de ses lettres : *Constantiæ.* XVII Kal. Januar. Ann. 1417. POGGII opera, Basileæ, p. 272.

On découvrit environ cent ans après les cinq premiers livres des Annales de Tacite. V. *Annal. Lib. II, Cap.* 9, le commentaire de Juste-Lipse sur ces mots : *Flumen Visurgis interfluebat.* « Mutuâ Romanorum Germanorumque clade nobilis amnis, cui famam præcipuè Tacitus dedit, et ipse Tacito (mirum fatum) vitam. Nam quinque Annalium primores libri inventi Corbejæ, quod monasterium ad Visurgim est. Atque illinc depromptum verè hunc thesaurum Quæstor quidam Ponti-

ficius ad magnum Leonem detulit, donatus ab eo aureis quingentis. Editi primùm sunt Romæ, anno 1515, curâ Phil. Beroaldo à Pontifice commissâ. »

P. 19. *L'un vend sa maison pour acheter un Tite-Live.*

6°. Ce savant, qui était poëte, se nommait *Antonius Panormitanus*, ou si l'on veut, Antonio de Palerme. Voici le fragment d'une de ses lettres au Roi Alphonse : (1541.) « Sed et illud à prudentiâ tuâ scire desidero, uter ego, an Poggius melius fecerit : is, ut villam Florentiæ emeret, Livium vendidit, quem suâ manu pulcherrimè scripserat; ego, ut Livium (120 aureis) emam, fundum proscripsi. » Le trait suivant caractérise encore mieux l'engouement d'un amateur. Scioppius prie Gifanius de lui prêter son Symmaque. Me demander mon Symmaque, répond Gifanius, c'est me demander ma femme. *Symmachum à me petere perindè est, atque uxorem utendam postulare.*

Pag. 20. ... *de l'impudence de tant de faussaires*, ...

7°. Parmi ceux qu'on accusa de s'attribuer les ouvrages des anciens, on nomme surtout François Philelphe, qui ayant trouvé, dit-on, les deux livres de Cicéron sur la Gloire (*de Gloriâ*) en inséra plusieurs fragmens dans son ouvrage *De contemptu mundi*, et brûla le vieux manuscrit. Selon d'autres, ce fut Pierre Alcyonius qui orna de ces fragmens son livre *De Exilio*, et anéantit celui de Cicéron. Mais ces savans ne manquaient pas d'ennemis, et de telles imputations auraient besoin d'être prouvées. Elles devaient être assez communes; mais on accusait, on disputait, on disait des injures, on ne prouvait pas.

Les faussaires de l'autre genre, c'est-à-dire, ceux qui forgeaient d'anciens ouvrages, sont beaucoup plus nombreux : j'en citerai quelques-uns, sans m'astreindre à l'ordre chronologique.

Jean Annius de Viterbe, Dominicain du quinzième

siècle, fut le plus célèbre et le plus laborieux. Il supposa des ouvrages de Bérose, de Manéthon, de Xénophon, de Myrsile de Lesbos, d'Archiloque, de Métasthènes et de Philon. Voilà pour les Grecs. Quant aux Latins, il mit au jour : *M. Catonis duodeviginti fragmenta ex libris Originum; C. Sempronius, de divisione et chorographiâ Italiæ; Grimoaldi, Volturnæ sive Hetruriæ præfecti, excerpta decreti à rege Desiderio ad eum scripti; Q. Fabius Pictor, de aureo sæculo, de origine urbis Romæ, ejusque descriptione; Marci Aretii, viri patricii Syracusani, de situ Siciliæ, et Dialogus in quo Hispania describitur.* Tout cela parut à Rome en 1498, avec un ample Commentaire. Plusieurs érudits ont été la dupe du bon Dominicain.

En 1500, de prétendues lettres de Q. Curce, écrites en mauvais latin souvent inintelligible, et divisées en cinq livres, furent publiées à Reggio, in-4°, par Ugo Ruggiere.

Curtius Inghiramus (*Curzio Inghirami*) fit paraître en 1636 à Florence un ouvrage in-fol. intitulé : *Antiquitates Hetruscæ*, qu'il dit avoir trouvé près de Volaterra, et qu'il attribue à un certain *Prosper Fesulanus Augur.*

Alfonsus Cicarellus avait supposé de même, au seizième siècle, une foule de manuscrits, d'Actes, d'Antiquités, etc. Il en fut sévèrement puni par Grégoire XIII.

Raguenellus. V. le Dict. de Moreri : *Ragueneau.*

Hermico Cajad ou Charad, Portugais, élève d'Ange Politien, fit enfouir à l'extrémité du Cap Finisterre, et en retira peu de tems après, à la grande admiration des doctes, un oracle de je ne sais quelle Sibylle, qui prédisait en mauvais vers latins les conquêtes des Portugais dans l'Inde. (1505.)

Jérôme Romain de la Higuera, et Antoine Lupian de Zapata imaginèrent aussi de fausses Chroniques, pour

reculer l'antiquité de l'Espagne, leur patrie. On cite encore plusieurs faussaires de ce genre, entre autres, J. Tamajo, Christoph. Butken, etc. etc. V. Bruchard Gothelf Struvii dissert. *De doctis Impostoribus*.

Le fragment de *Trabeas*, supposé par Muret, précepteur de Montaigne, trompa même le *Divin* Jules Scaliger, qui s'en vengea par une épigramme; pour l'entendre, il faut savoir que dans ce bon siècle où on brûlait tout, Muret avait été brûlé en effigie à Toulouse :

Qui rigidæ flammas evaserat antè Tolosæ
Rumetus, fumos vendidit ille mihi.

Il y avait encore une espèce de falsification, celle des interpolateurs. Dès le douzième siècle, l'Angevin Marbodus, voulant faire figurer dans Lucain la Mayenne et la Loire, ajouta, dit-on, au premier livre de la Pharsale ces vers qu'on y voit encore :

In nebulis, Meduana, tuis marcere perosus
Andus, jam placidâ Ligeris recreatur ab undâ. I, 438.

Edit. de Farnabe, 1643. D'autres lisent, *ab amne*.

Pag. 20. ....*c'est que Loyola chassait les démons*....
C'est qu'on faisait de gros livres...

8°. Il employait pour chasser le diable un vers qui me semblerait plutôt fait pour l'attirer:

Speluncam Dido, dux et Trojanus eamdem
Deveniunt. . . . . . Æneid. IV, 165.

Les livres sur le salut d'Aristote et de Cicéron, doivent être connus de tout le monde. Les Théologiens de Cologne furent les premiers qui firent d'Aristote un bienheureux. Parut ensuite un ouvrage de Lambert Dumont, professeur en philosophie, ouvrage fort plaisant, dont voici le titre : *Ce qu'on peut avancer de plus probable touchant le salut d'Aristote, tant par des preuves tirées*

IV, 82. « Il m'a toujours semblé qu'en la poésie, Virgile, Lucrèce, Catulle, Horace tiennent de bien loin le premier rang; et signamment Virgile en ses Géorgiques, que j'estime le plus accompli ouvrage de la poésie, etc. »

Ses idées sur la littérature en général n'étaient pas
VIII, 4. moins saines; il ne peut souffrir l'*écrivaillerie :* « Il devrait y avoir quelque coercion des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y a contre les vagabonds et fainéans. »

Cet axiome littéraire mérite aussi l'attention de nos
VII, 406. compilateurs, ils l'ont oublié trop souvent : *Tout abrégé sur un bon livre est un sot abrégé.* On a voulu faire un abrégé des Essais; mais *le sot abrégé* n'a pas vécu.

Excès d'un autre genre.

Pag. 23. ....*quoiqu'il en ait vu* naître *quelques-uns...*

1°. Malgré le témoignage de ses yeux, voici un exemple des ménagemens qu'il emploie, et qu'en effet il était obligé d'employer pour éviter la censure et les fureurs
IX, 9. de ceux qui répétaient à grands cris : *Point de vérité, si elle n'est d'âge compétent.* Præstantius raconte dans
VIII, 253. Saint-Augustin que son père, *assoupi et endormi bien plus lourdement que d'un parfait sommeil, fantasia être jument, et servir de sommier à des soldats : et ce qu'il fantasiait il l'était. Quod ita, ut narravit,* dit le Père de l'Eglise, *factum fuisse compertum est.* Et le Père de l'Eglise assure que c'était le démon, qui, sous la forme d'une jument fantastique, avait porté les soldats pour leur faire illusion. Montaigne dit naïvement qu'il ne peut ajouter foi à un conte de cette force. Quelle audace!
VIII, 254. il faut la justifier. *Je ne serais pas si hardi à parler,* ajoute-il, *s'il m'appartenait d'en être cru... Dieu tient vos courages, et vous fournira le choix.* Suivent l'histoire

de la Boiteuse, autre miracle, et l'examen de l'adage : *Claudus optimè virum agit*. VIII, 255.

Pag. 24. ... *de la Divination*...

2°. Que dis-je? Montaigne lui-même est *pronostiqueur*. Il venait de voir un enfant monstrueux, qui en portait un autre sans tête, collé à son nombril; et il s'écrie avec un ton de prophète : « Ce double corps et ces membres divers, se rapportans à une seule tête, pourraient bien fournir de favorable pronostic au Roi, de maintenir sous l'union de ses lois ces parts et pièces diverses de notre état. » On voit de qui il se moque; mais il ajoute qu'il vaut mieux cependant *deviner à reculons*, c'est-à-dire, après l'événement. L'allusion n'est pas non plus difficile à saisir. VI, 147. Ibid. Ibid.

Pag. 26. *Jamais...... on ne sacrifiera toutes les vertus au fanatisme de l'esprit de parti*....

3°. On le portait si loin que des femmes protestaient sans rougir qu'*elles aimeraient mieux charger leur conscience de dix hommes que d'une messe*. VII, 132.

Ibid. ...*jamais... on ne condamnera un homme au feu*...

4°. « La Diablerie de Loudun. Le 18 août 1634 (remarquez bien la date), sur la déposition d'Astaroth, diable de l'ordre des Séraphins, et le chef des diables possédans; d'Easas, de Celsus, d'Acaos, de Cédron, d'Asmodée, de l'ordre des Trônes; et d'Alex, de Zabulon, de Nepthalim, de Cham, d'Uriel et d'Achas, de l'ordre des Principautés (*ce sont les termes du procès-verbal*); c'est-à-dire, sur la déposition des Religieuses de Loudun, qui se disaient possédées par ces démons : Maître Urbain Grandier, prêtre, curé et chanoine, fut déclaré duement atteint et convaincu de crime de magie, de maléfice et possession, arrivée par son fait ès personnes d'aucunes Religieuses Ursulines de la ville de Loudun, et autres séculières, mentionnées au procès (*ce sont les*

termes du jugement) : pour la réparation duquel crime, il fut condamné à faire amende honorable, et à être brûlé vif, avec un livre manuscrit contre le célibat des prêtres, trouvé parmi ses papiers, et dont on l'accusa faussement d'être l'auteur. Voy. Bayle, au mot *Grandier;* et l'histoire des Diables de Loudun, Amsterd. 1693, in-12. »

Ibid. ...*jamais un monde entier ne sera jonché de ruines*...

5°. Voyez dans Montaigne, Tom. VII, p. 316 et suiv. l'éloge des malheureux Américains. Quelle horreur il témoigne pour leurs lâches bourreaux! Avec quel attendrissement il plaint le triste sort de ce monde simple
VII, 322. et vertueux, *si nouveau et si enfant, qu'on lui apprend encore son A B C.... Tant de nations exterminées pour des perles et du poivre! Méchaniques victoires!* etc. etc. On disait alors que le bon effet du quinquina venait d'un pacte que les Américains avaient fait avec le diable. Rien ne doit plus étonner. L'extermination des amis de Lucifer était *un acte de foi* pour les pélerins de Saint-Jacques. Montaigne raconte avec indignation tant de prodiges de cruauté, et verse à pleines mains l'opprobre et la haine sur les Espagnols et leur or. Mais l'oppression ne peut durer, quand elle est si tyrannique et si étendue : on avait prédit dans le dernier siècle l'affranchissement de l'Amérique, le nôtre en est témoin, les Espagnols eux-mêmes l'ont accéléré. Cette nation, qui s'est déshonorée trop souvent, peut faire de grandes choses; mais il lui faut un grand Roi.

Pag. 27. ...*jamais des brigands, armés de poignards et de chapelets*....

6°. « Sous ce règne (celui de Charles IX) il se passa en Amérique une chose mémorable. L'amiral de Coligny y avait envoyé une colonie, qui s'établit dans la Floride. Les Espagnols ne voulaient point de voisins, s'imaginant avoir des droits exclusifs sur cet immense hémisphère.

Ils surprirent les Français, et les massacrèrent tous, quoiqu'il n'y eût point de guerre entre les deux nations. La cour de Madrid approuva cette injuste cruauté; celle de Paris ne pouvait ou ne voulait pas en tirer vengeance. Un gentilhomme Gascon, nommé Dominique Gourgues, entreprit de le faire sans secours. Il vendit son bien en 1567, équipa quelques navires, attaqua les Espagnols, s'empara de leurs forts, et fit pendre ceux qui tombèrent entre ses mains. On trouva un monument de leur expédition, où ils se vantaient d'avoir exterminé les habitans de l'ancienne colonie, *non comme Français*, *mais comme Luthériens*. Gourgues fit graver de même le récit de sa victoire, en marquant qu'il avait ainsi traité les Espagnols, *non comme Espagnols*, *mais comme traîtres*, *brigands et meurtriers*. Loin d'être récompensé à son retour, il courut risque de perdre la vie. Les Guises, par ménagement pour Philippe II, demandèrent qu'on lui fît son procès. L'injustice ne fut pas poussée si loin. Elisabeth, qui savait mieux employer le mérite, offrit à ce brave capitaine le commandement d'une flotte Anglaise. Il se disposait à partir, lorsqu'il mourut. Peut-on ne pas observer combien ce mot, *mais comme Luthériens*, peint au naturel l'esprit d'un siècle où la religion fut le prétexte des plus monstrueuses horreurs? »

Millot, Hist. de France, T. III, p. 49, 4[e] édition.

Pag. 41. .... *les contradictions de l'usage*....

Le Français a été dans tous les temps l'esclave de la mode; Montaigne lui fait la guerre sur cet article, Liv. I, Ch. 49. Entre plusieurs particularités notables, le passage suivant nous prouve que les révolutions continuelles des modes nous ramènent quelquefois les vieux usages : *Les anciens Gaulois, dit Sidonius Apollinaris*, III, 178. *portaient le poil long par le devant, et le derrière de*

la tête tondu, qui est cette façon qui vient à être renouvellée par l'usage efféminé et lâche de ce siècle. Avis au nôtre.

Pag. 45: ....*Aurat*, *Buchanan*....

Aurat. Montaigne l'appelle ainsi; mais on dit plutôt *Daurat* ou *Dorat*, en latin *Auratus*. Ces formes latines ont mis de la confusion dans les noms propres. Dorat, le poëte léger, descendait de ce poëte érudit, qui avait fait, suivant Joseph Scaliger, plus de cinquante mille vers, français, grecs ou latins.

Buchanan était Ecossais; mais comme il passa une grande partie de sa vie en France, il y fut presque naturalisé.

CHARRON.

Pag. 46. *J'avouerai d'abord que le Traité* de la Sagesse.....

Pierre Charron, Théologal et Chantre de l'Eglise cathédrale de Condom, mort à Paris, sa patrie, le 16 Novembre 1603. Sa devise était : *Paix et peu.* Il y joint celle de son ami. Mais le gentilhomme du château de Montaigne était un autre philosophe que le chantre de la cathédrale de Condom. Il ne dédie pas comme
Edit. 1604. lui son ouvrage à *Monseigneur le duc d'Epernon*, *Pair et Colonel de l'infanterie de France.* Il ne lui dit pas que *justement et très-à-propos ce livre de sagesse lui est dédié et consacré : car au sage la sagesse; que son nom mis ici au front est le vrai titre et sommaire de ce livre; que c'est une belle et douce harmonie, que du modèle oculaire avec le discours verbal, de la practique avec la théorique.* Le duc d'Epernon, *cette idée vive, ce patron animé de la sagesse*, dut être bien étonné de toutes ces belles phrases.

La morale de Charron, toujours pure et judicieuse, comme celle de Montaigne, n'est pas toujours de la plus grande austérité, quoiqu'on pût le croire au premier abord : « La continence, *dit-il,* Chap. 41 du 3e Livre, est une chose très-difficile et de pénible garde; il est bien malaisé de résister du tout à la nature : or c'est ici qu'elle est plus forte et ardente. Aussi est-ce la plus grande recommandation qu'elle ait (la continence) que la difficulté; car au reste elle est sans action et sans fruit, c'est une privation, un non faire, peine sans profit : la stérilité est signifiée par la virginité. Je parle ici de la continence simple et seule en soi, qui est chose du tout stérile et inutile et à grand peine louable, non plus que le non gourmander, ivrogner; et non de la Chrétienne, qui a, pour être vertu, deux choses, propos délibéré de toujours la garder, et que ce soit pour Dieu. *Non hoc in virginibus prædicamus, quòd sint virgines; sed quòd Deo dicatæ.* » Un peu après cette citation de Saint Augustin, vient une réflexion très-comique, dont Charron est, je crois, le seul auteur, et que je ne me souviens pas d'avoir trouvée même dans le Chapitre *des Vers de Virgile* : « .....et l'expérience nous fait voir en plusieurs femmes, combien elles vendent cela cher à leurs maris; car délogeant le diable du lieu, où elles voguent et établissent le point d'honneur comme en son trône, le font monter plus haut, et paraître en la tête, pour faire croire qu'il n'est point ailleurs plus bas. » Il continue sérieusement : « Si toutefois cette flatterie du mot d'honneur sert à les rendre plus soigneuses de leur devoir, je le trouve bon. A quelque chose sert vanité. Aussi l'incontinence simple et seule en soi, n'est pas des grandes fautes, non plus que les autres purement corporelles, et que la nature commet en ses actions par excès ou défaillance sans malice. Ce qui la décrie et rend tant

dangereuse, c'est qu'elle n'est presque jamais seule, mais ordinairement accompagnée et suivie d'autres plus grandes fautes, infectée de méchantes et vilaines circonstances des personnes, lieux, temps prohibés, exercée par mauvais moyens, menteries, impostures, subornations, trahisons, outre la perte du temps, distractions de ses fonctions, d'où il advient après de grands scandales. »

Sans doute cette morale est facile : et remarquez qu'il n'y a point ici d'escobarderie, de direction d'intention, de restriction mentale, enfin de stratagême Jésuitique ; tout est clair, tout annonce la franchise, et, chose rare dans un théologien, l'auteur écrit ce qu'il pense. Mais il cite Saint Augustin.

Nouvelles preuves de l'indépendance de ses idées sur une question plus importante : *Sagesse*, Liv. II, Ch. 2, Partie 1, paragraphe 2. « Le sage jugera de tout ; rien ne lui échappera qu'il ne mette sur le bureau et en la balance : c'est à faire aux profanes et aux bêtes se laisser mener comme des buffles. Je veux bien que l'on vive, l'on parle, l'on fasse comme les autres et le commun ; mais non que l'on juge comme le commun, voire je veux que l'on juge le commun. Qu'aura le sage et sacré par-dessus le profane, s'il faut encore qu'il ait son esprit, sa principale et héroïque pièce, esclave du commun? Le public et commun se doit contenter que l'on se conforme à lui en toutes les apparences : qu'a-t-il affaire de mon dedans, de mes pensées et jugemens? Ils gouverneront tant qu'ils voudront ma main, ma langue, mais non pas mon esprit s'il leur plaît, il a un autre maître. Empêcher la liberté de l'esprit l'on ne saurait ; le vouloir faire, c'est la plus grande tyrannie qui puisse être : le sage s'en gardera bien activement et passivement, se maintiendra en sa liberté et ne troublera celle d'au-

trui. » *Et même Ch.*, paragr. 6, sect. 3 : «...Je dirai ici, que j'ai fait graver sur la porte de ma petite maison que j'ai fait bâtir à Condom, l'an 1600, ce mot : *Je ne sçay*. Mais ils veulent (les Dogmatistes) que l'on se soumette souverainement et en dernier ressort à certains principes, qui est une injuste tyrannie. Je consens bien que l'on les emploie en tout jugement, et que l'on en fasse cas; mais que ce soit sans pouvoir regimber, je m'y oppose fort et ferme. Qui est celui au monde qui ait droit de commander et donner la loi au monde, s'assujétir les esprits, et donner des principes qui ne soient plus examinables, que l'on ne puisse plus nier ou douter, que Dieu seul, le souverain esprit et le vrai principe du monde, qui seul est à croire pour ce qu'il a dit? Tout autre est sujet à l'examen et à opposition, c'est faiblesse de s'y assujétir. Si l'on veut que je m'assujétisse aux principes, je dirai comme le curé à ses paroissiens en matière du temps, et comme un prince des nôtres aux secrétaires de ce siècle en fait de religion : accordez-vous premièrement de ces principes, et puis je m'y soumettrai. Or y a-t-il autant de doute et de dispute aux principes qu'aux conclusions, en la thèse qu'en l'hypothèse, dont y a tant de sectes entre eux. Si je me rends à l'une, j'offense toutes les autres. »

Qu'on ne croie pas qu'il attaque la religion; il démontre finement qu'il n'a pas ce dessein, et il termine par ces mots : *Ibid.* section 5. «...Jamais Académicien ou Pyrrhonien ne sera hérétique, ce sont choses opposites. L'on dira peut-être qu'il ne sera jamais aussi Chrétien ni Catholique, car aussi bien sera-t-il neutre et sursoyant à l'un qu'à l'autre : c'est mal entendre ce qui a été dit, c'est qu'il n'y a point de surséance, ne lieu de juger,

ni liberté, en ce qui est de Dieu. Il le faut laisser mettre et graver ce qu'il lui plaira, et non autre. »

Shaftesbury, Rousseau, Voltaire et consorts, n'ont jamais parlé avec une hardiesse aussi adroite. Mon cher Théologal, vous n'êtes guères théologien. Charron est bien plus hasardeux que Montaigne : sur beaucoup d'autres sujets encore, il a des idées franches qui ne devaient pas plaire aux docteurs de son temps.

Mais il était cependant Théologal et Chantre de l'Eglise cathédrale de Condom. Voici sa réponse, Liv. II, Chap. 2, Part. 3, paragr. 13 : « Il faut bien savoir distinguer et séparer nous mêmes d'avec nos charges publiques; un chacun de nous joue deux rôles et deux personnages, l'un étranger et apparent, l'autre propre et essentiel. Il faut discerner la peau de la chemise. L'habile homme fera bien sa charge, et ne laissera pas de bien juger la sottise, le vice, la fourbe, qui y est. Il l'exercera, car elle est en usage en son pays; elle est utile au public, et peut-être à soi; le monde vit ainsi, il ne faut rien gâter. Il se faut servir et se prévaloir du monde tel qu'on le trouve, cependant le considérer comme chose étrangère de soi, savoir bien de soi jouir à part, et se communiquer à un sien bien confident, au pis aller à soi-même. »

On voit de là pourquoi il répète ce vers, qu'il copie dans Montaigne, Tom. VIII, p. 191, et qui est, je crois, de Plaute, ou des fragmens de Pétrone : *Exercet orbis totus histrioniam*. Il est à présumer que Montaigne était le *sien bien confident*; car il savait discerner *la peau de la chemise*.

RABELAIS.

Pag. 51. *J'ai cru devoir ne pas oublier Rabelais....*

François Rabelais, né en 1483, à Chinon en Touraine; mort en 1553, âgé de 70 ans; d'abord Cordelier, haï et tourmenté de ses confrères parcequ'il savait le grec; puis Bénédictin; puis, après avoir quitté le froc, Docteur en médecine à Montpellier; enfin curé de Meudon. Les curieux lisent encore son *Gargantua* et son *Pantagruel*.

Pag. 51. *....feu maître Alcofribas....*

Maître Alcofribas Nasien, Abstracteur de Quintessence, Architriclin de Pantagruel, nom qu'il s'était supposé par anagramme. Comme il était encore Moine quand il publia ses deux premiers livres, il n'osa pas y mettre son vrai nom.

Considérations sur Rabelais.

Ce n'est que par ignorance ou par prévention que l'on peut mépriser un écrivain, dont les imaginations comiques annoncent souvent le génie de Molière; dont la lecture faisait les délices de La Fontaine (*a*), qui cite son Picrochole, qui lui doit son Raminagrobis (1), son Rodilardus, son Grippeminaud, quelques traits de ses fables, et plusieurs de ses contes; un auteur commenté par des personnages très-sérieux du seizième et du dix-septième siècles, et bien connu de plusieurs phi-

(1) Rabelais en fait un vieux poëte.

losophes du dix-huitième, qui n'y voyaient pas que des sornettes et des bagatelles; un auteur, qui sous le plus gai badinage, cache adroitement la satyre des erreurs et des folies contemporaines, et dont les plaisanteries sont aussi instructives que joyeuses. Il est vrai qu'il faut avoir la patience d'en étudier quelques-unes (*b*); mais je peux dire que l'on regrette rarement sa peine. On aurait tort de s'en tenir au terrible arrêt de La Bruyère, qui l'a sans doute condamné trop légèrement (1). Ne devait-il pas du moins juger avec plus de circonspection cet homme que Montaigne lisait avec plaisir, qu'il n'a pas dédaigné de citer, et que certaines personnes lui opposent? Il est facile de conjecturer que leurs opinions différaient peu; la conduite de Rabelais a prouvé manifestement, quoique avec trop de scandale et d'éclat, quelle était sa philosophie : et le *grand peut-être* (*c*), attribué au curé de Meudon, ne ressemble pas mal au *Que sais-je?* du gentilhomme.

Rabelais n'est pas le rival de Montaigne, mais quelle gloire ne lui reste-t-il pas encore? Il était venu avant lui, et comme lui, il avait aperçu, ce qu'on voyait à peine de son temps, (*d*) les abus de l'ancienne législation, qui de plus en plus obscurcie par le bavardage pédantesque d'Accurse, d'Alciat et de mille autres glossateurs, dont il imite fort bien l'inintelligible jargon, n'était plus, pour ainsi dire, qu'une doctrine occulte; la frivolité de

(1) Caractères, Chap. I; *Des ouvrages de l'esprit.*

la Scholastique, dont les visions du docteur Séraphique, les argumens *pro et contrà* du docteur Irréfragable, et les dix-sept *in-folio* du docteur Subtil avaient épaissi les ténèbres; l'insuffisance et la vanité de l'éducation ridicule qu'on recevait dans tous ces repaires d'ignorance, appelés Collèges, plus faits pour abrutir l'humanité, que pour l'instruire; et surtout, les dangers de la prépondérance excessive qu'on avait laissé prendre au clergé, qui, s'autorisant d'une foule de priviléges qu'on n'osait lui disputer, parcequ'il s'était armé de la puissance la plus redoutable, de celle de l'opinion, secouait insolemment le joug de la subordination et de la morale, et commençait à exercer sur les affaires publiques cette influence effrayante, qui depuis causa tant de malheurs et fit répandre tant de sang. De telles extravagances devaient frapper les yeux de tout homme qui n'avait pas renoncé à la raison; mais il ne fallait pas être un homme ordinaire, pour oser élever la voix au milieu des tortures et des bûchers, qui menaçaient la moindre pensée nouvelle : on sait que plusieurs des ancêtres et des parens de Rabelais avaient été brûlés à Chinon, sa patrie. Luimême il fut sur le point d'être condamné au feu par les Sorbonnistes, qui trouvaient des hérésies dans *Gargantua* : l'aventure de Panurge, à moitié rôti par les Turcs, pourrait du moins nousle faire croire; car il est presque sûr qu'il s'est peint quelquefois sous le nom de ce plaisant

personnage. Heureusement il échappa, et nous pouvons rire de ses contes sans nous indigner de sa mort.

Mais si pour avoir soutenu qu'il avait raison, il vit de si près les saintes flammes, il ne devait peut-être en accuser que lui : le cynisme de sa vie et de ses ouvrages avait soulevé contre sa personne ceux même que ses satyres avaient respectés. Ne pouvait-il pas relever les abus sans attaquer en face le gouvernement et les mœurs, et se moquer à son aise des *matérialités*, des *eccéités*, des *Polycarpéités* et des autres enfans de Jean Scot, sans insulter ouvertement l'ordre le plus puissant du Royaume? Cette conduite audacieuse, ce mépris déplacé de tous les usages, et dans ses écrits, ce libertinage téméraire d'expressions et d'idées, qui doit toujours choquer même dans la meilleure cause, (*e*) ces injures sanglantes, qui n'en sont pas moins atroces pour être dites en riant, cette accumulation étudiée d'obscénités et d'infamies, que *la purée de Septembre* (1) ne peut faire excuser, voilà ce qu'on blâme justement dans Rabelais, et ce que je n'essaierai pas de défendre.

Observez en outre qu'il est bien moins original qu'on le croit, et que ses bouffonneries, ses turlupinades sont presque les seules choses qui soient à lui; qu'il doit la plupart de ses meilleurs contes à Lucien, au Pogge, à l'Arétin, aux vieux Fa-

(1) Le vin : périphrase de *Maître François*.

bliaux, aux vieilles Chroniques, aux *Mystères* et aux *Diableries à personnages*, qu'on jouait *aux Poids pilés* (1) : vous sentirez alors bien mieux qu'il n'y a point de parallèle à faire entre Rabelais et Montaigne.

(1) C'était l'enseigne du théâtre des Diableries et Mystères, à la porte duquel pendait une *pile de poids*.

Considérations sur Rabelais. (Notes.)

(*a*)...*dont la lecture faisait les délices de La Fontaine*...

1°. A La Fontaine, on doit joindre Racine : cette idée de Rabelais, en parlant d'un huissier, Liv. IV, Ch. 16 : *Si en tout le territoire n'étaient que trente coups de bâton à gagner, il en emboursait toujours vingt-huit et demi*.... a été fidèlement imitée dans les Plaideurs, Acte Ier, Scène 5 :

.... Et si dans la province
Il se donnait en tout vingt coups de nerfs de bœuf,
Mon père pour sa part en emboursait dix-neuf.

Voltaire, en écrivant un des plus charmans prologues d'un poëme trop *Pantagruélique*, se ressouvint de cet endroit de Rabelais, Liv. I, Ch. 27 : *Les uns criaient Sainte-Barbe, les autres Saint-George, les autres Sainte-N'y touche*, etc.

(*b*). *Il est vrai qu'il faut avoir la patience d'en étudier quelques-unes*....

2°. « L'habit ne fait pas le moine, *dit-il lui-même dans son Prologue*. C'est pourquoi faut ouvrir le livre, et soigneusement peser ce que y est déduit. Lors connaîtrez que la drogue dedans contenue est bien d'autre valeur, que ne promettait la boîte ».

(*c*)... *et le* grand peut-être, *attribué au Curé*.....

3°. On peut voir les anecdotes vraies ou fausses sur Rabelais, dans les relations assez incertaines qui nous restent de sa vie. L'histoire des *poisons pour faire mourir le Roi*, *pour faire mourir la Reine*, est probablement controuvée; mais ce qu'il y a de remarquable, ce sont les paroles qu'on lui prête à l'heure de sa mort: ...*Je m'en vais chercher un grand peut-être... Tire le rideau, la farce est jouée.* Si ces paroles n'ont pas été imaginées par quelque conteur, comme beaucoup de celles qu'on lui attribue, voilà l'idée la plus juste qu'il ait pu donner de lui-même.

(*d*)...*les abus de l'ancienne législation... la frivolité de la scholastique.... l'insuffisance et la vanité de l'éducation*, etc....

4°. *Voyez*, Liv. III, Ch. 37 et suivans, l'interrogatoire et la défense du juge Bridoye, *lequel sentenciait les procès au sort des dés;* et cela, dit-il, *comme vous autres, messieurs;* ensuite, Liv. V, la description de la Tapinaudière des Chats fourrés (*le Parlement*), où le pauvre Panurge fut obligé de laisser sa bourse; et celle de l'île des Apedeftes aux longs doigts et aux mains crochues (*la chambre des Comptes*) où *Messieurs* sont assemblés dans un pressoir, et ne vivent que de parchemins.

Les Théologiens ne sont pas mieux traités. Frère Jean des Entommeures, le fidèle portrait des moines de ce temps-là, se disculpe ainsi de son ignorance: « Notre feu Abbé disait que c'est chose monstrueuse voir un moine savant. Par Dieu, Monsieur, mon ami, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.* » Mot cité par Mon-
II, 2. taigne, Liv. I, Ch. 24. Souvenez-vous aussi du titre de ce livre imaginaire, que son héros trouve dans la bibliothèque de Saint Victor: « Quæstio subtilissima,

Utrum Chimæra in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones : et fuit debatuta per decem hebdomadas in Concilio Constantiensi. » Je ne doute pas qu'il n'ait trouvé sur la même tablette les Œuvres de Jean Scot, Cordelier anglais, docteur Subtil, ou selon Rabelais, *Jehan d'Ecosse*, *docteur Decretalipotens ;* lesquelles Œuvres sont à la lettre en 17 vol. *in-folio*. On les réimprimait encore en 1659.

Comme il se moque adroitement de tous les ignorans qui se mêlaient d'enseigner avant la renaissance des lettres, et de leurs sottises *cum commento !* La belle harangue de maître Janotus de Bragmardo, pour redemander à Gargantua les cloches de Notre-Dame, qu'il avait mises au cou de sa jument, n'est qu'une critique exacte des harangues et surtout des sermons d'alors. Nous avons ceux du fameux Olivier Maillard, et nous pouvons juger.

L'île des Lanternes est l'image du Concile de Trente, où, comme dans tous les autres, on ne faisait que *lanterner*. La description de l'île Sonnante offre aussi plus d'une allusion ingénieuse ; mais ce qu'on a peut-être jamais dit de plus fort sur la cour de Rome, ce sont les plaisanteries au sujet de ces sacro-saintes Decrétales des Papes, *lesquelles*, dit-il, *tirent par chacun an de France en Rome quatre cent mille ducats et davantage, et rendent le Saint Siége apostolique de tout temps et aujourd'hui tant redoutable à l'univers, qu'il faut ribon ribaine, que tous Rois, Empereurs, Potentats et Seigneurs pendent de lui, tiennent de lui, par lui soient couronnés, confirmés, autorisés, viennent là bouquer et se prosterner à la mirifique pantophle.* Ces vérités étaient fort mal reçues des *Papimanes*, des *Papelards* et des *Papegots ;* mais les Rois de France avaient bien des raisons pour les pardonner.

(*e*)..*ces injures sanglantes.. cette accumulation étudiée..*

6°. Quant aux injures, peut-être l'excuserait-on en disant que c'était l'usage. Il eut des disputes avec Jules Scaliger au sujet de l'Entéléchie; et Scaliger, toujours civil et poli, le traite d'athée et de goinfre dans la CCCVII de ses Exercitations contre Cardan, n°. 15 : « Hæc quidem, *dit-il*, risui sunt atque contemptui novis Lucianis atque Diagoris culinariis. » En effet Rabelais, dans son cinquième Livre, a l'audace de se moquer de Scaliger et de l'Entéléchie : il aborde au royaume de cette grande Reine, dont les sujets, que l'impossible n'effraie pas, savent *par engin mirifique jeter les maisons par les fenêtres*, et qui le nomme lui-même son *Abstracteur de Quinte-essence*. Ch. 19 jusqu'au Ch. 25. Rien de mieux que ces railleries facétieuses. Mais la grossière licence de Rabelais n'est pas excusable. Aussi, dans son voyage de Rome avec le cardinal Jean Dubellay, fut-il obligé de demander l'absolution du Pape pour les péchés de son Pantagruel. Montaigne, qui avait été plus réservé, n'eut pas besoin d'absolution.

Rabelais composait toujours le verre à la main : il faut s'en souvenir quand on le lit. On doit aussi avoir égard au motif. Comme il était médecin de profession, il inventait tant de folies pour guérir ses malades en les égayant. Cette médecine en vaut bien une autre; et ce n'est pas sans raison que les médecins, lorsqu'ils étaient reçus à la Faculté de Montpellier, portaient sa robe verte et sa grande barbe grise le jour de la cérémonie.

SECONDE PARTIE.

Pag. 55. *La vie d'un écrivain....*

Epoques de la vie de Montaigne.

Né en 1533, le 28 février.

Environ 14 ans à la mort de François Ier.

26 ans à celle de Henri II.

27 à celle de François II.

Il perd La Boëtie en 1563, et commence les Essais vers cette époque.

Se marie en 1564 à Françoise de la Chassagne, fille d'un Conseiller au Parlement.

Il traduit la Théologie de Sebon en 1568.

Mort de son père en 1569 : il était né en 1490.

Montaigne fait paraître en 1571 les Œuvres posthumes de son ami.

41 ans à la mort de Charles IX.

Première édition des Essais à Bordeaux, en 1580.

Voyage en Allemagne et en Italie pendant les années 1580-1581. Il avait 48 ans.

Maire de Bordeaux depuis 1581 jusqu'en 1585. En 1582, il va à la cour pour les affaires des Bordelais; il avait reçu de Charles IX, quelques années auparavant, le Collier de Saint-Michel.

Il passe à Blois pendant la tenue des Etats en 1588; il avait 55 ans. (Henri III.)

Même année, nouvelle édition des Essais, à Paris. Il y joint un troisième Livre.

56 ans à l'avénement de Henri IV.

Il meurt en 1592, âgé d'un peu moins de 60 ans.

Montaigne avait eu cinq frères : 1°. Le capitaine Saint-Martin, qui fut tué à 23 ans d'un coup d'éteuf. Essais, Liv. I, Ch. 19. 2°. Le sieur d'Arsac, possesseur d'une terre en Médoc, ensevelie sous les sables de la mer. Liv. I. 3°. Le sieur de la Brousse, indiqué Liv. II, Ch. 5. 4°. Le sieur de Mattecoulon, qui l'ayant accompagné dans son voyage de Rome, y resta pour apprendre l'escrime, et y fut tué en duel. 5°. Le sieur de Beauregard, qui s'était fait protestant, comme nous le savons par la lettre de Montaigne sur la mort d'Etienne de la Boëtie, T. IX, p. 160.

Pag. 56. *...effrayé... de l'agrandissement des Guises...*

Quatrain attribué au Roi Charles IX :

Le roi François ne faillit point,
Quand il prédit que ceux de Guise
Mettraient ses enfans en pourpoint,
Et tous ses sujets en chemise.

Satyre *Ménippée.*

Pag. 58. *...son bon père! On voit que toutes les fois qu'il en parle...*

Il fait son portrait, Tom. III, p. 282. « Il parlait peu et bien, et si mêlait son langage de quelque ornement des livres vulgaires, surtout Espagnols : et entre les Espagnols lui était ordinaire celui qu'ils nomment *Marc-Aurèle.* Le port, il l'avait d'une gravité douce, humble et très-modeste; singulier soin de l'honnêteté et décence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval; monstrueuse foi en ses paroles; et une conscience et religion en général, penchant plutôt vers la superstition que vers l'autre bout. » Il se maria en 1523,
III, 285. à l'âge de 33 ans, *sur le chemin de son retour d'Italie,*

où il avait fait longtems la guerre. L'auteur en parle encore, T. VI, pag. 303, etc.

Pag. 60. ...*l'autre, une traduction de la* Théologie...

Sur la Théologie Naturelle, ou Livre des Créatures.

Le Théologien Sebon ou de Sebonde parle quelquefois le langage de la raison; mais il répète alors ce qu'on avait déjà répété avant lui : « Nous tenons un seul Dieu, et maître de toutes choses. S'ils étaient beaucoup, ou ils seraient discordans et contraires, ou accordans et bons amis. Si discordans, il ne pourrait être un seul ordre de choses, ni le monde ne se maintiendrait ainsi joint et uni comme il est : si bons amis, ou tous ensemble seraient nécessaires, ou un seul suffirait. S'ils étaient nécessaires l'un à l'autre, l'un ne se pourrait passer de son compagnon : et à ce compte, ils ne pourraient donner à aucune chose ni l'être, ni le vivre, ni le sentir, ni l'entendre, ni ne pourraient conserver le monde en son état, parcequ'ils seraient eux-mêmes défectueux et indigens, ne se pouvant passer l'un de l'autre. Et si un seul suffisait, pour néant y serait l'autre sans besoin : et l'ordre des choses ne peut recevoir cela, comme il n'y a pas deux soleils, parcequ'un seul suffit, etc. etc. » Ch. VI, fol. 13. Edit. de Paris, 1581.

Généralement ce qu'il dit de l'existence d'un Dieu est bien pensé, et assez fortement exprimé. Le style de Montaigne s'y fait sentir, parcequ'il a l'intime conviction de ce qu'il écrit. En revanche, Sebon est parfois plaisant. Avant de comparer les trois Personnes au verbe, actif et passif, il les compare à Pierre, Jean et Guillaume : *La nature humaine est réallement en eux, et si est une en espèce.* Ch. LIII, fol. 52. « Le vin, dit-il dans un autre endroit, par sa mutation de son premier état dévient vinaigre : même

proportion qu'il y a entre le vinaigre et le vin, est entre l'homme d'à cette heure, et l'homme en sa pureté originelle, etc. » Ch. CCXXVII, fol. 274. Plus loin : « Le Diable se sert des Anges ses sujets comme de ses propres membres et naturelles parties de son corps; mais eux et lui se servent de l'homme comme d'un faquin et porte-faix, ou pour mieux dire, comme d'un cheval et d'un âne, qu'ils piquent et montent à leur besoin. Car de même que ces bêtes ne connaissent pas le maître qui les chevauche, aussi ne connaît pas notre volonté ces mauvais esprits qu'elle a toujours à dos, et qui, comme sur leur propre monture, vont, viennent et se conduisent sur elle partout où bon leur semble, etc. » Chap. CCXLVII, fol. 315.

C. CCCXIII. Veut-on connaître *la très-artificielle échelle*, ou *les*
fol. 468. *marches par lesquelles on monte des choses inférieures aux suprêmes, et descend-on des choses suprêmes aux inférieures?* « La première marche, c'est la tonsure cléricale; la seconde, c'est le psalmistère;...... en la tierce marche, est le portier; en la quatrième, le lecteur; en la cinquième, l'exorciste; en la sixième, l'acolyte; en la septième, le sous-diacre; en la huitième, le diacre; en la neuvième, le prêtre. Le sacerdotat ou la prêtrise, c'est le dernier but et fin des ordres; mais on leur surajoute par manière d'embellissement et d'accomplissement l'épiscopat, l'archi-épiscopat, le patriarchat, le cardinalat et le papat, par lequel les ordres se dispensent et en viennent. De ceux-ci nous pouvons faire le reste des marches de l'échelle, etc. etc. »

Il accumule ainsi des comparaisons sans nombre, plus ou moins *naturelles*, comme l'annonce son titre. Il les prend partout où il les trouve. Il en est même plusieurs qui respirent encore le cynisme du bon vieux temps, et qu'on n'oserait pas citer dans le nôtre.

Il est souvent naïf : « L'âme de l'homme n'est pas

visible, car elle est sans couleur : n'est pas oüible, car elle n'a pas de son : n'est pas flairable, car elle est sans odeur : n'est pas goûtable, car elle n'a nulle saveur : et n'est pas touchable, comme étant exempte de toute quantité et des qualités qui répondent à l'attouchement : vu qu'elle n'est ni chaude ni froide, ni moite ni sèche, ni âpre ni polie, ni longue ni courte, ni large ni étroite, ni haute ni profonde, ni épaisse ni tenue, ni légère ni pesante, etc. »

Plus souvent encore il est d'une profondeur, ou si l'on veut, d'une hauteur d'idées, qui ne se laisse point *aveindre*. Quand il s'agit d'un ouvrage de cette nature, je crois que les preuves sont inutiles.

Ce qui est plus digne de remarque, c'est que beaucoup d'idées de Sebon, scrupuleusement traduites par son interprète, ont été réfutées dans la suite par l'auteur des Essais. Lorsqu'il intitula un de ses meilleurs chapitres, *Apologie de Raymond Sebon*, il avait sans doute oublié IV, 154.
de le relire; car on sait qu'il manquait de mémoire. Je me borne à un exemple; c'est le Théologien qui parle :

« Le ciel te dit (à l'homme) : Je te fournis de lumière Ch. XCVII,
le jour, afin que tu veilles; d'ombre la nuit, afin que tu fol. 99.
dormes et reposes; pour ta récréation et commodité, je renouvelle les saisons, je te donne la fleurissante douceur du printems, la chaleur de l'été, la fertilité de l'automne, les froidures de l'hiver. Je bigarre mes jours, ores les alongeant, ores les accourcissant, ores je les taille moyens, afin que la variété te rende la course du temps moins ennuyeuse, et que cette diversité te porte à la délectation. L'air : Je te communique la respiration vitale, et offre à ton obéissance tout le genre de mes oiseaux. L'eau : Je te fournis de quoi boire, de quoi te laver; j'arrose et humecte les lieux secs et arides, et si te fais présent pour ton vivre de l'infinie diversité de mes pois-

sons. La terre : Je te soutiens, tu as de moi le pain de quoi se nourrissent tes forces, le vin de quoi tu esjouis tes esprits; tous les fruits que tu manges sont de moi, et si ta table se voit chargée d'un grand nombre de mes animaux, etc. »

Voici Montaigne, qui ne traduit plus l'ouvrage de Sebon, mais qui en fait l'apologie :

IV, 188. « ..... Qui lui a persuadé (à l'homme) que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvemens épouvantables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service? Est-il possible de rien imaginer si ridicule, que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses de toutes choses, se die maîtresse et emperière de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie, s'en faut de la commander? Et ce privilège qu'il s'attribue d'être seul en ce grand bâtiment, qui ait la suffisance d'en reconnaître la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre grâces à l'architecte, et tenir compte de la recette et mise du monde : qui lui a scellé ce privilège? Qu'il nous montre Lettres de cette belle et grande charge, etc.

Ibid. 298. »..... Nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absens, desquels l'humaine capacité ne se peut d'elle-même répondre; ou des biens que nous nous attribuons faussement, par la licence de notre opinion, comme la raison, la science et l'honneur : et à eux (aux animaux), nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la sécurité, l'innocence et la santé : la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche présent que nature nous sache faire.....

» ..... Pourquoi ne dira un oison ainsi : Toutes les pièces de l'univers me regardent, la terre me sert à marcher, le soleil à m'éclairer, les étoiles à m'inspirer leur influence; j'ai telle commodité des vents, telle des eaux; il n'est rien que cette voûte regarde si favorablement que moi; je suis le mignon de nature. Est-ce pas l'homme qui me traite, qui me loge, qui me sert? C'est pour moi qu'il fait et semer et moudre. S'il me mange, aussi fait-il bien l'homme son compagnon; et si fais-je moi les vers qui le tuent et qui le mangent. — Autant en dirait une grue, et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et haute région. V, 30.

» ..... Or donc par ce même train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde, il luit, il tonne pour nous; et le créateur et les créatures, tout est pour nous. C'est le but et le point où vise l'université des choses, etc. »

Ces contradictions assez fréquentes entre l'original et le traducteur doivent peu surprendre : Montaigne et Sebon ne se ressemblaient en rien, ni pour le génie, ni pour les lumières; ils sont maintenant tous les deux à leur place. L'un, malgré le mérite de son traducteur, est profondément oublié; l'autre, mis sans doute par son siècle bien au-dessous de Maître Raymond, a été mis par la postérité au nombre des premiers philosophes Français : et cette place ne lui sera pas contestée, quels que soient les systêmes de ses juges et les préjugés de ses censeurs.

Sur La Boëtie.

Pag. 62. *Les Œuvres posthumes d'Etienne de la Boëtie...*

1°. Montaigne dédia les vers latins de son ami au fameux Chancelier de l'Hôpital, que peu de gens savaient alors estimer, et dont il fut toujours l'admirateur. Il lui témoigne à la fin de l'Epitre combien il respecte

IX, 137. et honore *les qualités singulières qui sont en lui. Car quant aux étrangères et fortuites*, ajoute-t-il, *ce n'est pas de mon goût de les mettre en ligne de compte.* Il connaissait bien ce grand magistrat, qui ne s'était élevé que par son mérite, qui sacrifia tout à la vertu, et dont la disgrâce même fut un triomphe. Cette Epitre dédicatoire est de 1570.

Pag. 63. *...cet ami rare, qui durant quatre années....*

2°. Montaigne, dans sa lettre au lecteur, à la tête
Ibid. 180. des Œuvres posthumes de La Boëtie, 1571, dit *que leur accointance prit commencement environ six ans avant sa mort.* Cette contradiction peut s'expliquer : il y avait à la vérité six ans qu'il le connaissait ; mais il ne jouit que
II, 175. pendant *quatre années de la douce compagnie et société de ce personnage.* Ces expressions des Essais disent plus que celle d'*accointance.*

Ibid. *....c'est dans un extrait de lettre particulière....*

3°. Cette lettre sur la mort de La Boëtie, complément naturel du Chapitre *de l'Amitié*, nous apprend aussi
IX, 160. que Montaigne avait un frère protestant, qu'il n'aimait pas moins que ses autres frères :

.... et ipse
II, 151. Notus in fratres animi paterni.

A la place du sceptique Montaigne, mettons un Zélé de la Sainte-Ligue, bien nourri de *Catholicon* : Beauregard n'aurait pas vécu longtems.

Pag. 65. *...Parceque c'était lui, parceque c'était moi.*

4°. Ces mots sont, je crois, détournés de leur vrai sens dans ces vers d'un grand poëte :

» Riche du fonds d'autrui, mais riche par son fonds,
Montaigne les vaut tous : dans ses brillans chapitres,
Fidèle à son caprice, infidèle à ses titres,
Il laisse errer sans art sa plume et son esprit,
Sait peu ce qu'il va dire, et peint tout ce qu'il dit.

Sa raison, un peu libre et souvent négligée,
N'attaque point le vice en bataille rangée;
Il combat, en courant, sans dissimuler rien;
Il fait notre portrait en nous faisant le sien.
Aimant et haïssant ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Je dis ce que d'un autre il dit si bien lui-même :
C'est lui, c'est moi. Naïf, d'un vain faste ennemi,
Il sait parler en sage, et causer en ami.
Heureux ou malheureux, à la ville, en campagne,
Que son livre charmant toujours vous accompagne. »

Imagination, Chant VI.

Pag. 71. ..... *Si j'avais à revivre, je revivrais comme j'ai vécu.*

Paroles horribles, dit Port-Royal, *et qui marquent* Logique, *une extinction entière de tout sentiment de religion, mais* III, 20. *qui sont dignes de celui* etc. Je sais bien que ces paroles ne doivent pas plaire à un sectateur de Jansénius; mais peut-être seraient-elles du goût des faciles partisans de Molina. Il suffit qu'elles élèvent l'âme de tout homme qui n'est ni l'un ni l'autre. Durs controversistes, voulez-vous donc ôter à l'homme vertueux la seule récompense qui lui reste quelquefois de sa vertu, le témoignage de son cœur?

Pag. 75. *Il se contredit bien à l'aventure; mais la vérité, il ne la contredit point.*

C'est ce qui rend son caractère difficile à saisir : il nous échappera, si nous ne le cherchons pas dans tout son ouvrage. On le jugerait faussement sur quelques traits détachés, et même sur une trentaine de chapitres. Son troisième Livre, par exemple, écrit vers la fin de sa vie, nous donnerait de son auteur une idée fort incomplète. Souvent pour égayer sa vieillesse, il laisse *échapper d'un flux de caquet, flux impétueux parfois et* VII, 282.

nuisible, de longs détails qu'il eût abrégés quelques années plutôt. Il observe lui-même le changement qui
VII, 123. s'était opéré dans son esprit : *Si son compagnon a la colique, il semble qu'il l'ait aussi.* Il reparle éternellement de sa gravelle, de son manger, de son dormir, de ses moindres habitudes : ce n'est pas là tout Montaigne. Aussi Joseph Scaliger, qui n'était pas de bonne foi, reproche-t-il à l'ouvrage entier les défauts de ce Livre, où l'auteur veut qu'on apprenne son goût sur *les sauces*, *les raiforts*, *le blanc*, *le clairet*, etc. Il prête ces mots à M. du Puy : *Que diable a-t-on à faire de savoir ce qu'il*
VII, 6. *aime* (1)? N'eût-il pas dû se souvenir de ces aveux du sceptique? *Je ne puis assurer mon objet : il va trouble et chancelant, d'une ivresse naturelle. Je le prends en ce point, comme il est en l'instant que je m'amuse à lui. Je ne peins pas l'être, je peins le passage, non un passage d'âge en un autre, ou, comme dit le peuple, de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. Il faut accommoder mon histoire à l'heure.*

Une erreur plus grave encore de ceux qui n'embrassent pas à la fois tout son ouvrage, et ne se pénètrent pas de sa manière, c'est de prendre le change sur la forme qu'il donne à ses idées, c'est de convertir des plaisanteries en raisonnemens, des ironies en assertions. N'a-t-on pas été jusqu'à prétendre ridiculement qu'il croyait à l'influence des astres? Pour n'avoir pas compris un petit stratagème de Montaigne, qui est souvent plus fin qu'on ne pense, on s'est formé de lui l'opinion la plus extravagante; les Port-Royalistes, ses ennemis, vont la réfuter en citant le passage même qu'on allègue pour
Logique, l'appuyer : « Une personne intelligente ne soupçonnera
III, 20. jamais Montaigne d'avoir cru toutes les rêveries de l'astrologie judiciaire. Cependant quand il en a besoin

(1) Scaligerana Ia, 1666, p. 131; IIa, 1667, p. 158.

pour rabaisser sottement les hommes, il les emploie comme les bonnes raisons : *A considérer*, dit-il, *la domination et puissance que ces corps-là ont non seulement sur nos vies et conditions de notre fortune, mais sur nos inclinations mêmes, ... qu'ils régissent, poussent et agitent à la merci de leurs influences ; .... pourquoi les privons-nous et d'âme et de vie et de discours?* L. II, C. 12.

Cette apologie, faite par ses détracteurs qui au moins l'entendaient, prouve qu'en tout genre les ennemis sont bons à quelque chose : un de ses admirateurs n'aurait pu mieux répondre.

Mais n'oublions jamais qu'il ne faut prononcer qu'avec la plus grande réserve sur les opinions d'un écrivain, et surtout d'un écrivain qui se joue à tout moment de son sujet, de son lecteur et de lui-même. Ne serait-il pas absurde de prendre au sérieux cette plaisante idée : *Ce serait à l'aventure impiété en Saint Augustin, si d'un côté on lui proposait d'enterrer ses écrits, de quoi notre religion reçoit un si grand fruit, ou d'enterrer ses enfans au cas qu'il en eût, s'il n'aimait mieux enterrer ses enfans.* Cette décision Théologique révolte la nature, et n'est pas dans le caractère du philosophe : il veut rire. Mais trop souvent il a été jugé par des critiques superficiels, qui l'ont pris à la lettre. Supposons que des censeurs de cette force parcourent son troisième Livre ; ils voyent dans la même page : *Les Dieux s'ébattent de nous à la pelote, et nous agitent à toutes mains....* plus bas : *Les astres ont fatalement destiné l'état de Rome, pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre.* Et voilà Montaigne astrologue et polythéiste. IV, 57. VIII, 43.

Pag. 79. ..... *je conviens même qu'il lui échappe quelques saillies d'amour-propre....*

Les réflexions suivantes me semblent la meilleure justification de cet *égoïsme* si fréquent dans Montaigne : « En

ramenant son lecteur chez lui, il a toujours de quoi lui plaire et le réjouir. Ce n'est point un hôte importun. Quand la conversation lui manque, il a des amis qui la soutiennent, jusqu'à ce qu'il ait un peu respiré. On y entend avec plaisir les anciens, et même quelques modernes; et il se fait par ce mélange une variété qui plaît toujours..... Qui est l'auteur qui n'a point eu ses défauts? Celui de parler franchement de soi-même n'est peut-être pas plus grand que celui d'affecter de n'en parler jamais, lors même que la suite du discours y oblige » *Saint Evremont.* Mélanges.

C'est ce dernier défaut que Montaigne blâme dans
VII, 414. Tacite, qui, racontant qu'il avait été préteur sous Domitien, ajoute qu'il ne le dit pas par jactance : *Quod non jactantiâ refero.* Annal. XI, 11. Selon lui, *le n'oser parler rondement de soi accuse quelque faute de cœur.*

Je crains si peu les censeurs qui le taxent de vanité, que je vais ajouter de nouveaux griefs moins connus, à ceux qu'on a rappelés tant de fois. Je les tire du Journal de ses Voyages. Il laissa ses armes à Plombières, et en beaucoup d'autres endroits; à Pise, il les fit *blasonner et dorer avec de belles et vives couleurs.* Ensuite il les encadra, et les cloua au mur de sa chambre, *sous la condition qu'elles y resteraient.* Son hôte, le capitaine *Paulino*, le lui promit *et en fit serment.* Il laissa de même à Lorette son portrait, et ceux de sa femme et de sa fille. C'était alors un grand honneur que de figurer dans *la Santa Casa. A peine est reçu à donner qui veut, au moins c'est faveur d'être accepté.* Jamais il ne néglige d'observer, surtout en Allemagne, qu'on lui envoie le vin d'honneur. A Augsbourg, il cacha son nom et sa qualité, pour qu'on le crût plus grand seigneur qu'il n'était : il fut traité comme baron et chevalier par les bourguemestres.

Il nous a transmis dans ses Essais la copie *d'une Bulle* VIII, 162.
authentique de bourgeoisie Romaine (plaisante alliance de mots), *qui lui fut octroyée en lettres dorées, et octroyée avec toute gracieuse libéralité*. Il ne dissimule pas combien il ambitionnait cette faveur : « Je recherchai Voyages.
pourtant et employai tous mes cinq sens de nature pour obtenir le titre de citoyen Romain, ne fût-ce que pour l'ancien honneur, et religieuse mémoire de son autorité. J'y trouvai de la difficulté. Toutefois je la surmontai, n'y ayant employé nulle faveur, voire ni la science seulement d'un Français. L'autorité du Pape y fut employée, par le moyen de Philippo Musotti, son Maggiordomo, qui m'avait pris ès singulière amitié, et s'y péna fort; et m'en fut dépêché lettres 3°. *Id. Martii*, 1581, qui me furent rendues le 5 d'Avril, très-authentiques, en la même forme et faveur de paroles, que les avait eues le seigneur Jacomo (Giacomo) Buon-compaignon, duc de Sero, fils du Pape. C'est un titre vain; tant y a que j'ai reçu beaucoup de plaisir de l'avoir obtenu. »

On pourrait croire aussi qu'il était engoué de sa noblesse, car il fait sonner bien haut son titre de gentilhomme; et j'ajoute à toutes les accusations de ses ennemis, que dans l'Epitre dédicatoire de la *Ménagerie* de IX, 121.
Xénophon, traduite par La Boëtie, il appelle Xénophon un *Gentilhomme de marque*. Le mot est singulier; cependant, comme cette vanité de gentillâtre serait plus ridicule que toute autre, je vais laisser Montaigne se justifier lui-même : « La noblesse est une belle qualité, VII, 144.
et introduite avec raison; mais d'autant que c'est une qualité dépendant d'autrui, et qui peut tomber en un homme vicieux et de néant, elle est en estimation bien loin au-dessous de la vertu. C'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible, dépendant du temps et de la fortune, diverse en forme selon les contrées, vivante et mortelle,

sans naissance non plus que la rivière du Nil, généalogique et commune, de suite et de similitude, tirée par conséquence, et conséquence bien faible. La science, la force, la beauté, la bonté, la richesse, toutes autres qualités tombent en communication et en commerce : cette-ci se consomme en soi, de nulle emploite au service d'autrui. On proposait à un de nos Rois le choix de deux compétiteurs en une même charge, desquels l'un était gentilhomme, l'autre ne l'était point : il ordonna que sans respect de cette qualité, on choisît celui qui aurait le plus de mérite... » etc. Voyez aussi son chapitre des *Noms*, le 46ᵉ du Iᵉʳ Livre, où il se raille avec finesse
III, 122. de la vanité des nobles : « Qui empêche mon palefrenier de s'appeler Pompée le Grand? Mais après tout, quels moyens, quels ressorts y a-t-il qui attachent à mon palefrenier trépassé, ou à cet autre homme qui eut la tête tranchée en Egypte, et qui joignent à eux, cette voix glorifiée, et ces traits de plume ainsi honorés, afin qu'ils s'en avantagent?...... »

Pag. 79. *Nous dira-t-il par quel rare désintéressement.....*

Il nous reste des preuves certaines que Montaigne aurait pu, s'il en avait eu la volonté, se mêler aux affaires politiques. Ses goûts paraissaient d'abord l'y porter; l'appareil brillant de la cour ne lui déplaisait
VIII, 80. pas; il aimait la capitale : *Je ne me mutine jamais tant contre la France, que je ne regarde Paris de bon œil; elle a mon cœur dès mon enfance*, etc.

Il connaissait l'art des négociations, Liv. III, Ch. 1 :
VI, 379. *En ce peu que j'ai eu à négocier entre nos princes, en ces divisions et subdivisions, qui nous déchirent aujourd'hui, j'ai soigneusement évité.......* etc.

Les occasions même ne lui manquèrent pas : consultons les Mémoires de Jacques-Auguste de Thou, *De vitâ suâ,*

Lib. III, Cap. 9 : « Ante tumultum Parisiensem, et posteà, Autrici et Rotomagi fuerat, in aulâ et tunc Blesis erat Michaël Montanus..... (*On voit qu'il avait suivi la cour*) ...... Quàm verò de causis horum motuum dissereret, sic aiebat, nam se aliquandò inter Navarrum Guisiumque, quum simul in aulâ essent, medium interposuerat : Guisium amicitiam Navarri omni officio et sedulitate ambivisse ; ab eo, quem amicum, quem placatum habere expetiverat, delusum et dissimulatione exclusum ; quum se hostem, eumque infensissimum habere sentiret, ad extremum armorum remedium, ut se decusque familiæ tueretur, confugere necesse habuisse ; hæc alienati animi inter eos initia in hoc belli incendium postremò exarsisse, cujus non alium exitum videat, quàm alterutrius exitium, quùm et Guisius, incolumi Navarro, de vitâ propriâ et suorum salute desperet, et Navarrus, superstite Guisio... ; Navarrum, nisi à suis deseri metueret, ultrò ad sacra majorum paratum redire ; et Guisium, si periculum absit, ab Augustanâ Confessione, cujus gustum aliquem sub Carolo Cardinali patruo quondam habuerit, non abhorrere : ità, quum inter eos communicaret, utrumque sentire animadvertisse. »

Ce morceau précieux, où Montaigne dévoile à de Thou les sentimens secrets du Roi de Navarre et du duc de Guise, fait assez voir qu'il avait obtenu leur confiance. Il était donc sur le chemin de la faveur et de la fortune ; mais il fut sage, et revint à sa *Librairie* faire un chapitre *sur l'incommodité de la grandeur*. Le VIIe du IIIe. Livre.

Voyages de Montaigne.

Pag. 85. *Enfin cent quatre-vingts ans après sa mort...*

1°. L'édition de ce manuscrit, découvert dans le château de Montaigne par M. Prunis, chanoine régulier de

Chancelade en Périgord, fut donnée en 1774 par M. de Querlon. Mais je crois qu'on n'aurait pas dû tout imprimer : des extraits choisis avec goût auraient satisfait davantage. Peut-on lire sans ennui trois volumes, dont le style vieilli, outre le défaut d'exactitude grammaticale, et les gasconismes familiers à l'auteur, est presque toujours traînant, lourd, obscur, et si loin de celui des *Essais*? Le fond des choses dédommage rarement le lecteur. A-t-il besoin de savoir si tel jour, à telle heure, Montaigne, en sortant de ses éternelles eaux minérales, a rendu des pierres ou du sable; si dans telle ville, à telle auberge, il a eu des rideaux à son lit? Mille particularités de ce genre, malgré l'intérêt qu'inspire un nom célèbre, n'ont pas contribué à faire goûter l'ouvrage; et maintenant il est presque oublié, quoique plusieurs pages eussent mérité de ne l'être pas. L'aperçu rapide que j'en donne ici n'est donc pas déplacé.

Pag. 86. *Je me garderai bien, en le suivant dans sa route.....*

VI, 289. 2°. Montaigne devait *à la libéralité des ans* la colique néphrétique et la gravelle : il espérait en être guéri par les eaux minérales. De là ses nombreuses et longues di-
Ibid. 345. gressions sur presque *tous les bains fameux de la Chrétienté*. Il nous apprend au même chapitre (le 27e du
Ibid. 347. IIe Livre), qu'il aimait beaucoup le séjour de ces eaux.

Ibid. ...... *nous sommes de moitié dans son enthousiasme.*

3°. Il porte cet enthousiasme pour tout ce qui est nouveau, jusqu'à regretter de n'avoir pas amené avec lui un cuisinier pour apprendre la cuisine Allemande et Italienne. Cet art, si cultivé jadis chez les Grecs et les Romains, commençait à renaître en Italie. Voy. T. III, pag. 194, le sérieux entretien de Montaigne avec le maître d'hôtel du cardinal *Caraffa*. Et ce qui doit

être remarqué à cause du contraste, c'est que l'art de l'escrime nous vient aussi des Italiens.

Il ne manque pas d'observer à Lanspergs une horloge qui sonne les quarts-d'heure; il parle de celle de Nuremberg, qui sonne les minutes. Les horloges étaient rares, même en Italie. Il décrit la fameuse poterne d'Augsbourg, et à Brixen, un tourne-broche à roues. Florence, qui depuis est devenue beaucoup plus belle et plus riche, lui sembla d'abord peu digne de son surnom (1) : c'était pourtant sous les Médicis; mais il y admira des dévidoirs, avec lesquels une seule femme faisait tourner d'un seul mouvement cinq cents fuseaux à la fois.

L'hydraulique avait fait aussi des progrès rapides : il en remarqua les effets les plus merveilleux à Pratolino, maison du duc de Toscane, et à Tivoli, chez le duc de Ferrare. La faïence venait d'être inventée à Faenza; on la connaissait encore très-peu dans les pays étrangers. Notre voyageur, qui en vit alors pour la première fois, la compare à la porcelaine, et la préfère de beaucoup à la vaisselle de bois, dont on se servait généralement en France, et même à l'étain, qui était fort rare. etc.

Pag. 94. *Quoi de plus intéressant pour l'histoire....*

4°. Grégoire XIII avait été marié. Montaigne le loue dans ses Essais d'avoir enrichi la ville de Rome d'églises, d'hôpitaux, de collèges, etc. *en quoi il lairra sa mémoire recommandable à longtems.* Il s'est immortalisé aussi par la réforme du calendrier, qui prit de lui le nom de *Grégorien.* Montaigne, qui avait alors 48 ans, se crut trop vieux pour renoncer à ses anciennes habitudes : il garda les dix jours de 1582. Les Protestans les gardèrent comme lui, non par habitude, mais parceque cet utile changement venait de Rome; tandis qu'en France on VII, 298.

(1) *La Bella.*

l'établissait par un édit, la diète d'Augsbourg ordonna de respecter le vieux style de Jules-César, *qui était bon*, dit Voltaire, *du temps de Jules-César, mais que le temps avait rendu mauvais*. Annales de l'Empire, an 1582.

Pag. 95. ....*sur le rapport d'un* Frater *français, qui probablement ne l'entendit guère plus.*

5°. Je dis souvent que Montaigne n'était pas compris de son siècle : en voici une preuve entre mille. L'ignorance, qui était alors le partage de nos aïeux, se divisait
III, 210. en *abécédaire* et *doctorale*, la première qui *va devant la science*, la seconde qui vient après la science. Or, suivant
Ibid. 213. lui, les Essais ne peuvent plaire *ni aux esprits communs et vulgaires*, qui croyaient à la magie, à l'astrologie, aux autres chimères occultes; *ni aux singuliers et excellens*, qui les y faisaient croire, et souvent y croyaient eux-mêmes. *Ceux-là n'y entendraient pas assez :* voilà l'ignorance abécédaire. *Ceux-ci y entendraient trop*, c'est-à-dire, encore moins : voilà l'ignorance doctorale,
Ibid. 211. celle de tant d'ineptes raisonneurs, qui, *après avoir pénétré une plus profonde et abstruse lumière ès écritures, et senti le mystérieux et divin secret de la police ecclésiastique*, étaient devenus plus ignorans que les ignorans mêmes, à force de leur inculquer l'ignorance. C'est pour ne pas tomber entre leurs mains que Montaigne déclare
Ibid. 219. hautement qu'il *tient pour absurde et impie*, tout ce qui a pu lui échapper de contraire *aux saintes résolutions et prescriptions de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, en laquelle je meurs*, dit-il, *et en laquelle je suis né. Il soumet ses écrits au jugement de ceux à qui il touche de régler non seulement ses actions et ses écrits, mais encore ses pensées;* et comme il craindrait de penser sans leur aveu, il s'en remet adroitement *à l'autorité de leur censure, qui peut tout sur lui.* Ils n'avaient pas la sottise de le censurer : c'est alors que les *esprits communs et vulgaires* l'auraient entendu.

Quels lecteurs restait-il donc aux Essais? *Ils pourraient vivoter*, dit l'auteur, *en la moyenne région*. Mais il suffit d'ajouter qu'il se compte parmi ces *métis*, pour démontrer qu'il n'était guère entendu que de lui-même.

Pag. 97, Note. *Qui ne voudrait avoir toute la vie de Montaigne.....*

6°. Si j'étais sûr qu'on voulût bien me croire, je ferais le voyage de Périgord, et à mon retour je publierais des *Mémoires de Montaigne*, où l'on trouverait ces fragmens en forme de Journal:

Lundy, 9 Aoust, 1563. Dès que j'eus apprins la maladie de La Boëtie, je coureus à son logis, où je treuvai tout effarez Madamoiselle de la Boëtie, sa femme, et Monsieur de Bouillonnas, son oncle. Il me fasche à me ramentevoir comme ce bon frère estoit changé.

Je le feus reveoir tous les jours suivants jusques au samedy. Nonobstant les félonnes douleurs qui le travailloient, il ne se plaignoit pas; ains il les souffroit quiétement, et il avoit l'air tout escarbillat de me veoir.....

Samedy, 14. J'y allay, et ne le quittay plus. Je dis cela icy bien courtement; les détails sont dans la lettre à Monseigneur de Montaigne, mon père.....

Mercredy, 18. Je restay tout seul dans le monde. Ce coup imprémédité m'estonna l'imagination, et ne sçeus pas y résister. J'écrivis vers ces temps mon chapitre de l'Amitié..... Le 27e du

May, 1564. Je fis porter dans ma Librairie la Ier Liv. Bibliotheque de mon amy Estienne de la Boëtie,

dont il m'avoit laissé la possession. Je dictay en
Le 10e du Liv. II. la rangeant un Chapitre des Livres, qui me faict plaisir à relire, pour ce que je m'y retreuve le mesme.

Avril, 1572. Un mien valet me joua lors un tour bien meslouable. Comme je luy avois veu l'air intelligent, le boutehors aisé, et qu'il avoit un lopin de suffisance livresque, je l'avois prins pour luy dicter mes fantaisies. Il se pourveut de ma débonnaireté. Je luy avois faict écrire des petites réflexions sur la réformation de Luther, et sur la mule du Pape. Le lendemain, après avoir bien ahanné à les chercher, et tourneboulé mes pulpitres, plus ne treuvay mes sornettes. Le frippon les avoit soufflées, et prins la poste. J'approfitay ce malencontre, dont je suys pieça consolé, et me souvins de ne me fier à l'apparence.

Janvier, 1579. Madamoiselle de Montaigne, ma femme, est bien vertueuse et bonne ménagère, mais elle ne veult pas tousjours m'entendre. Elle grondoit tout à l'heure bien aigrement ma petite Léonore: Moy qui veulx plus de douceur en l'éducation, je m'interposay, et fis à l'adventure un peu trop le maistre. Ma bonne femme se mit bien fort en colère, et je ne l'en ayme pas moins. Pourtant n'ay-je peu aussi m'empescher de courir
Ch. XXXI, du Liv. II, VI, 166. à ma Tour, et d'écrire une petite leçon, qui n'est pas méchante, sur l'entestement et la criaillerie. C'est la seule fois qu'elle m'a servi de theme en sujet de telle sorte : car c'est la meilleure ame

du monde, et à quy je suis attaché. Mais le pesché est faict. Dieu me le pardoint.

Détracteurs de Montaigne.

Pag. 102. *L'auteur profond de la* Recherche de la vérité, *le R. P.....*

1°. « Je n'ai pas, dit-il (1), beaucoup d'estime pour tout le Livre de Montaigne..... le plaisir qu'on trouve à le lire naît principalement de la concupiscence..... Il s'est plutôt fait un pédant à la cavalière, et d'une espèce toute singulière, qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux et honnête homme..... Il n'y a que les démons, et ceux qui participent à l'orgueil des démons, qui se plaisent d'être adorés; et c'est vouloir être adoré, non d'une adoration extérieure et apparente, mais d'une adoration intérieure et véritable, que de vouloir que les autres hommes s'occupent de nous; c'est vouloir être adoré comme Dieu veut être adoré, c'est-à-dire, en esprit et en vérité. (*Donc Montaigne est un démon*)... Il ignorait la nature de l'esprit humain, puisqu'il appelle les animaux, nos confrères et nos compagnons... ses idées sont fausses, mais belles (*contradiction*); ses expressions irrégulières ou hardies, mais agréables.... on voit dans tout son Livre un caractère d'original, qui plaît infiniment.... » Mallebranche conclut de tous ces reproches, dont quelques-uns sont des éloges, que ceux qui admireront Montaigne auront été seulement gagnés par la force de son imagination. C'est toujours à l'imagination qu'il en veut; il n'a pas tort : car la sienne, quoiqu'il soit grand raisonneur, le fait quelquefois déraisonner.

(1) *Recherche de la Vérité*, Liv. II, Part. 3.

I, 70; V, 477. On a dit, après lui et après Baudius, que Montaigne assurait faussement qu'il n'avait pas de mémoire. On en donne pour preuve ses nombreuses citations. Mais outre qu'elles ne sont pas toujours exactes, et qu'il lui arrive de se contredire, même en ne citant pas, ceux qui ont écrit savent, comme moi, qu'il ne faut pas beaucoup

IX, 43. de mémoire pour citer, et citer souvent. *A faute de mémoire naturelle*, dit l'oublieux Montaigne, *j'en forge de papier* : voilà tout le secret.

Pag. 103. ...*les Essais ne sont qu'*un tissu d'histoires, de petits contes....

2°. Mallebranche savait trop bien que toutes ces anecdotes signifiaient plus qu'elles ne semblaient dire; et quand il ne s'en serait pas aperçu, le conteur

II, 342. *d'histoires* le lui aurait appris : « Pour en ranger davantage, je n'en entasse que les têtes. Que j'y attache leur suite, je multiplierai plusieurs fois ce volume. Et combien y ai-je épandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui voudra éplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ni elles, ni mes allégations ne servent pas toujours simplement d'exemple, d'autorité, ou d'ornement. Je ne les regarde pas seulement par l'usage que j'en tire. Elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matière plus riche et plus hardie, et souvent à gauche, un ton plus délicat, et pour moi qui n'en veux en ce lieu exprimer davantage, et pour ceux qui rencontreront mon air. »

Huet, qu'on surnomme toujours *le savant*, appelle aussi *Montaniana* le Livre de Montaigne. Sans doute ces messieurs avaient leurs raisons; mais ils n'étaient pas juges compétens. L'Evêque d'Avranches n'a cependant pas l'air si furieux que le Père de l'Oratoire, attaqué dans son honneur par un philosophe qui rit des systêmes.

Pag. 104. ....*donner le nom de* sot projet *à l'ouvrage utile et charmant*....

3°. On paraît convenir aujourd'hui que Pascal était né pour les sciences, et voilà ce qui fait de ses *Provinciales* un ouvrage étonnant. Mais s'il a poli et perfectionné la prose française, il sentait peu la poésie. Comment donc aurait-il goûté un écrivain dont le style est toujours libre, toujours poétique? S'il ne pouvait l'aimer, s'il devait même désapprouver dans son Livre une philosophie qui n'était pas la sienne, devait-il à son tour lui prêter ouvertement *des sentimens horribles et payens*, qu'il n'a pas? Devait-il avancer que Montaigne *inspire la nonchalance du salut*, ou que du moins il en *détourne*? Montaigne n'a jamais rien dit contre *le salut*.

L'erreur de ces hommes de génie, dont la postérité a réformé les jugemens, vient à l'appui d'une vérité, que certains critiques devraient retenir : *La vraie touche des esprits, c'est l'examen d'un nouvel auteur; et celui qui le lit, se met à l'épreuve plus qu'il ne l'y met.*

Préface de Mademoiselle de Gournay.

Admirateurs et imitateurs de Montaigne.

Pag. 105. *Juste-Lipse, qui le connaissait mieux que tout autre....*

1°. Ils entretenaient, à ce qu'il semble, un commerce de lettres. Ce fragment d'une de celles de Juste-Lipse prouve qu'il connaissait à fond le caractère de Thalès : *Turbæ apud vos magnæ; si ingenium tuum novi (ut è scriptis novi, in quibus non fallax tui imago) quiescis.* Il fait assez voir la grande idée qu'il en avait conçue, dans une lettre à Mademoiselle de Gournay : *Adeò satis te nosse videor è pauculis scriptis, atque adeò vel sine scriptis. Ex uno judicio tuo, quod de viro illo magno*

fecisti, non ego te judicem? Et dans une autre à un tiers: *Profectò vir ille magnus est, et factus ad mores judiciumque formandum, sed maximè ad robur animis ingignendum, sine quo quid nisi fluctus hæc vita?* De pareils jugemens ne lui font pas moins d'honneur qu'à Montaigne. Il fut, je crois, le seul des savans d'alors qui comprit tout le mérite des Essais. Les autres étaient plutôt faits pour relever avec des injures une citation inexacte, que pour sentir une idée neuve. On en peut juger par Joseph-Juste Scaliger, moins bon littérateur et pédant encore plus inflexible que son père Jules César : Montaigne lui avait préféré Juste-Lipse; et quand l'amour-propre est blessé, les érudits ne pardonnent rien.

Pag. 110. *L'historien de la nature, Buffon lui-même....*

2°. La ressemblance de ces deux morceaux est frappante : il est curieux de les rapprocher. MONTAIGNE : « Ce n'est pas sans raison qu'on nous fait regarder à notre sommeil même, pour ressemblance qu'il a de la mort. Combien facilement nous passons du veiller au dormir! Avec combien peu d'intérêt nous perdons la connaissance de la lumière et de nous !.... Mais ceux qui sont tombés par quelque violent accident en défaillance de cœur, et qui y ont perdu tous sentimens, ceux-là, à mon avis, ont été bien près de voir son vrai et naturel visage. Car quant à l'instant et au point du visage, il n'est pas à craindre qu'il porte avec soi aucun travail ou déplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir. Nos souffrances ont besoin de temps, qui est si court et si précipité en la mort, qu'il faut nécessairement qu'elle soit insensible. Ce sont les approches que nous avons à craindre, et celles-là peuvent tomber en expérience. Plusieurs choses nous semblent plus grandes

III, 359.

par imagination que par effet. » Lisez plus loin comment il épia la mort dans une chûte terrible de cheval, où il fut près d'expirer : « Il me semblait que ma vie ne III, 365.
me tenait plus qu'au bout des lèvres; je fermais les yeux, pour aider, ce me semblait, à la pousser hors, et prenais plaisir à m'allanguir et à me laisser aller. C'était une imagination qui ne faisait que nager superficiellement en mon âme, aussi tendre et aussi faible que tout le reste, mais à la vérité non seulement exempte de déplaisir, ains mêlé à cette douceur que sentent ceux qui se laissent glisser au sommeil. Je crois que c'est ce même état où se trouvent ceux qu'on voit défaillans de faiblesse, en l'agonie de la mort, et tiens que nous les plaignons sans cause, estimant qu'ils soient agités de griêves douleurs, ou avoir l'âme pressée de cogitations pénibles. C'a été toujours mon avis, contre l'opinion de plusieurs, et même d'Estienne de la Boëtie, que ceux que nous voyons ainsi renversés et assoupis aux approches de leur fin, ou accablés de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caduc... ou blessés en la tête, que nous oyons rommeler et rendre parfois des soupirs tranchans, quoique nous en tirons aucuns signes, par où il semble qu'il leur reste encore de la connaissance, et quelques mouvemens que nous leur voyons faire du corps; j'ai toujours pensé, dis-je, qu'ils avaient l'âme et le corps ensevelis et endormis, et ne pouvais croire qu'à un si grand étonnement de membres et si grande défaillance des sens, l'âme pût maintenir aucune force au dedans pour se reconnaître; que par ainsi, ils n'avaient aucun discours qui les tourmentât, et qui leur pût faire juger et sentir la misère de leur condition, et que par conséquent, ils n'étaient pas fort à plaindre.... Je ne veux Ibid. 374.
pas oublier ceci, que la dernière chose en quoi je me

pus remettre, ce fut la souvenance de cet accident.... Quand ma mémoire vint à s'entr'ouvrir..., il me sembla que c'était un éclair qui me frappait l'âme de secousse, et que je revenais de l'autre monde. »

Buffon. « Qu'on interroge les médecins et les ministres de l'église, accoutumés à observer les actions des mourans, et à recueillir leurs derniers sentimens; ils conviendront qu'à l'exception d'un très-petit nombre de maladies aiguës, où l'agitation, causée par des mouvemens convulsifs, semble indiquer les souffrances du malade, dans toutes les autres on meurt tranquillement, doucement et sans douleurs; et même ces terribles agonies effraient plus les spectateurs qu'elles ne tourmentent le malade: car combien n'en a-t-on pas vu qui, après avoir été à cette dernière extrémité, n'avaient aucun souvenir de ce qui s'était passé, non plus que de ce qu'ils avaient senti! Ils avaient réellement cessé d'être pour eux pendant ce temps, puisqu'ils sont obligés de rayer du nombre de leurs jours tous ceux qu'ils ont passés dans cet état, duquel il ne leur reste aucune idée........ La douleur de l'âme ne peut être produite que par la pensée; celle du corps est toujours proportionnée à sa force et à sa faiblesse: dans l'instant de la mort naturelle, le corps est plus faible que jamais; il ne peut donc éprouver qu'une très-petite douleur, si même il en éprouve aucune.....

» ......Maintenant supposons une mort violente; un homme, par exemple, dont la tête est emporté par un boulet de canon, souffre-t-il plus d'un instant? A-t-il dans l'intervalle de cet instant une succession d'idées assez rapides, pour que cette douleur lui paraisse durer une heure, un jour, un siècle? Une douleur très-vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouissement ou à la mort. Nos organes n'ayant qu'un certain degré de force ne peuvent résister que pendant un certain temps à

un certain degré de douleur; si elle devient excessive, elle cesse, parcequ'elle est plus forte que le corps, qui, ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'âme avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent; ici l'action des organes cesse: le sentiment intérieur qu'ils communiquent à l'âme doit donc cesser aussi. »

Pag. 110. *Les idées vertueuses de Mably sur la politique.....*

3°. *Les entretiens de Phocion* et le traité de *Beccaria* furent couronnés, le premier en 1763, l'autre en 1765, par la société de Berne, comme les ouvrages les plus utiles à l'humanité. Ce choix avait été fait parmi tous les écrits du temps. La République décerna le prix à Beccaria, *comme une marque d'estime due à un bon citoyen, qui ose élever la voix en faveur de l'humanité contre les préjugés les plus affermis.*

Ibid. *Que dis-je? Est-il un homme qui ne l'admire pas s'il connaît.....*

4°. J'aime à voir dans quelques chapitres des Essais le germe de l'Esprit des lois: cette idée ne me paraît pas sans fondement. Combien de fois Montaigne ne s'indigne-t-il pas de l'insuffisance et de la barbarie des lois anciennes? En lisant ces plaintes d'un citoyen sage et fidèle, Montesquieu s'étonne que ces vieux codes gouvernent encore la France et une partie des nations policées; il en rougit pour l'humanité, il veut dessiller enfin les yeux des peuples, il réfléchit, il médite longtems sur les vrais principes de la législation, et il conçoit le plan de cet auguste édifice, qu'il mit trente ans à construire.

Pag. 111. *Mais quel est ce philosophe modeste, entouré d'enfans.....*

5°. Rousseau, à ne considérer d'abord que le style, a beaucoup de ressemblance avec Montaigne qu'il imite.

Dans sa jeunesse, il avait longtems étudié nos vieux écrivains; il prit d'Amyot son harmonie douce et coulante, son élégance continue, et de Montaigne, le naturel, le feu de l'élocution, et ces figures sagement hardies, qui peignent toujours à la pensée. *Toutes les fois*, dit-il quelque part, *qu'à l'aide d'un solécisme*, *je pourrai me faire mieux entendre*, *ne pensez pas que j'hésite*. Il s'est bien fait entendre sans avoir besoin de solécismes, et sa phrase est exagérée; mais elle prouve qu'il était aussi peu esclave du purisme que l'écrivain Gascon.

Une telle sympathie ne nous surprendrait pas moins, si nous examinions leur caractère et leur philosophie. Même amour pour la retraite et la liberté, même goût pour les voyages, même simplicité de mœurs, parfois même (1) bizarrerie; et, ce qu'on ne pardonne pas au citoyen de Genève comme à celui de Rome, même penchant à parler de soi. Leurs opinions, outre les points que j'indique dans l'Eloge, s'accordent sur bien d'autres encore. Ils aiment tous deux à soutenir le pour et le
Ess. V, 492. contre; car Rousseau jette aussi quelquefois *la plume au vent*. Comparez leurs idées sur les lois, le duel, le suicide, les médecins et les miracles. Avant que le Genevois concourût pour l'Académie de Dijon, Montaigne
IV, 339. avait dit: « L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le savoir traînent la malice à leur suite; l'humilité, la crainte, l'obéissance, la débonnaireté, qui sont les pièces principales pour la conservation de la société humaine, demandent une âme vide, docile, et présumant peu de soi. » Voy. aussi
II, 32. Liv. I, Ch. 24: « Les exemples nous apprennent.... que

(1) On raconte de Montaigne qu'il lui prenait la fantaisie de s'habiller tout en blanc: c'est bien là Rousseau avec sa robe et son bonnet d'Arménien.

l'étude des sciences amollit et efféminе les courages, plus qu'il ne les fermit et aguerrit..... Quand notre Roi Charles huitième, quasi sans tirer l'épée du fourreau, se vit maître du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suite attribuèrent cette inespérée facilité de conquêtes, à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusaient plus à se rendre ingénieux et savans, que vigoureux et guerriers. »

Veut-on retrouver Rousseau, et ses éloges des sauvages, qu'on lise le Chap. des *Cannibales* : « Ils sont *sauvages*, de même que nous appelons *sauvages* les fruits que Nature de soi et de son progrès ordinaire a produits : là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et detournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt *sauvages*. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-ci, les accommodant au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve, à notre goût même, excellente à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là, sans culture. » II, 224.

Plus loin il fait l'apologie des Anthropophages, moins barbares que les Chrétiens : « Je pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort ; à déchirer par tourmens et par gênes, un corps encore plein de sentiment, le faire rôtir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement lu, mais vu de fraîche mémoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, sous prétexte de piété et de religion), que de le rôtir et manger après qu'il est trépassé. Chrysippus et Zénon, chefs de la secte Stoïque, ont bien pensé qu'il n'y avait aucun mal de se servir de notre charogne, à quoique ce fût, Ibid. 236.

pour notre besoin......; mais il ne se trouva jamais une opinion si déréglée, qui excusât la trahison, la déloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeler barbares, eu égard aux règles de la raison; mais non pas eu égard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. » Ses contemporains le justifiaient. Il finit ce chapitre, rempli d'exemples de la vertu, de la bravoure et du bon sens des sauvages, par ces mots remarquables et vraiment plai-
II, 251. sans : *Tout cela ne va pas trop mal; mais quoi, ils ne portent point de haut-de-chausse!*

Pag. 114. Voltaire. — *Indigné de la lecture de vos histoires*, etc.

6°. C'est l'histoire du Géant : « Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un Géant haut de soixante et dix pieds; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux, de quelle grandeur est son pouce, quelles dimensions ont ses ongles. On crie, on cabale, on se bat; ceux qui soutiennent que le petit doigt du Géant n'a que quinze lignes de diamètre, font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaisseur. Mais, messieurs, votre Géant existe-t-il? dit modestement un passant. Quel doute horrible, s'écrient tous ces disputans, quel blasphême! quelle absurdité! Alors ils font tous une petite trève pour lapider le passant, et après l'avoir assassiné en cérémonie de la manière la plus édifiante, ils se battent entre eux comme de coutume, au sujet du petit doigt et des ongles. »

Lettres Philosophiques, ou *sur les Anglais*.

Ibid. *J'avoue même que je fus quelquefois songe-creux*......

Titre d'une petite pièce de vers qu'on lui attribue, où il se jette entre les bras du néant, lui et ses ouvrages. C'est ainsi que son imagination versatile lui faisait tour

à tour enfanter mille chimères contradictoires. Celle-ci heureusement ne semble pas lui avoir plu; elle était indigne de lui. Montaigne s'accuse aussi d'être *songe-creux*; mais il ne l'est pas à ce point : le scepticisme devient alors de la folie. I, 162.

Pag. 114. *Pauvres marionettes de l'éternel Demiourgos*.......

Questions sur l'Encyclopédie. — C'est l'ouvrage où Voltaire a le mieux saisi la manière de Montaigne. On y retrouve la gaieté, la finesse et les grâces, qui charment dans les Essais. On désirerait seulement que l'auteur y eût mis, avec plus de raisonnemens, moins de grossièretés, de mauvaises pointes et d'injures. Mais plusieurs articles sont des chefs-d'œuvre : on n'a jamais porté plus loin l'art de la plaisanterie. Les deux fragmens qui suivent complèteront les idées que j'ai citées dans le texte :

« Jouissons de ce que nous avons, et ne croyons pas être la fin et le centre de tout. Voici sur cette maxime quatre petits vers d'un Géomètre; il les calcula un jour en ma présence : ils ne sont pas pompeux.

Homme chétif, la vanité te point;
Tu te fais centre : encor si c'était ligne !
Mais dans l'espace à grand'peine es-tu point.
Va, sois zéro : ta sottise en est digne. »

Articl. *Calebasse*.

Ces quatre vers, si bien *calculés*, sont la substance de certains Chapitres des Essais.

De l'âme l'auteur passe à l'instinct : « Entre ces deux folies, l'une qui ôte le sentiment aux organes du sentiment, l'autre qui loge un pur esprit dans une punaise, on imagina un milieu, c'est l'instinct. Et qu'est-ce que l'instinct? Oh! oh! c'est une forme substantielle, c'est une forme plastique, c'est un je ne sais quoi, c'est de l'instinct. Je serai de votre avis, tant que vous appellerez la

plupart des choses *Je ne sais quoi*, tant que votre philosophie commencera et finira par *Je ne sais;* mais quand vous affirmerez,...... etc. »

— On s'étonnera du rapprochement que j'ai hasardé à la fin de cet éloge entre deux hommes si différens sous tant de faces; mais si l'on veut réfléchir à leur caractère, si l'on observe que je parle seulement de Voltaire philosophe, si l'on se demande enfin ce que l'un aurait fait à la place de l'autre, on me pardonnera peut-être. Il faut convenir cependant que le bon gentilhomme avait une prudence étudiée, dont la fougue de Voltaire le rendait incapable : Montaigne fut à peine censuré par la cour de Rome; Voltaire se serait fait brûler.

FIN.

LA MORT DE ROTROU,

POËME;

LA MORT DE ROTROU,

CHANT LYRIQUE;

BRENNUS,

OU

LES DESTINS DE ROME,

DITHYRAMBE.

Nous avons donné *l'Eloge de Montaigne*, tel qu'il a été remis au Secrétariat de l'Institut. L'auteur, dans les deux pièces sur *la mort de Rotrou*, s'est permis des retranchemens. Voici comme la seconde Classe les avait jugées :

« Le noble et touchant dévouement de l'auteur de Venceslas était bien digne d'exciter la verve de nos jeunes poëtes. La lutte a été aussi heureuse que brillante : de vingt-une pièces admises au concours, cinq ont été distinguées, non par un égal degré de talent, mais par divers genres de mérite dignes d'estime et d'encouragement..... Le N° 6, ayant pour épigraphe : ..... *Cui mens divinior*..... et le N° 9 :

Non ille pro caris amicis,
Aut patriâ, timidus perire .....

ont été jugés dignes d'être mentionnés, comme offrant des détails heureux et des tirades bien écrites. »

Dans le poëme lyrique, je donne à Racine un peu plus de vingt ans : Corneille commençait à vieillir. Si l'on tenait aux dates, on pourrait donc supposer que cette rencontre de Corneille et de Racine n'arriva que plusieurs années après la mort de Rotrou ; mais je serais fâché de la supposition.

Voy. pour le Dithyrambe, l'histoire de Tite-Live, V, 32-50.

LA MORT DE ROTROU,

POËME.

........Cui mens divinior.....
HORAT. Sat. I, 4, v. 42.

QU'IL se taise à jamais le préjugé trompeur,
Qui refuse aux talens le sublime du cœur!
Combien de fois j'ai vu cette auguste harmonie!
Oui, la vertu s'allume au foyer du génie.
J'ai vu, le cœur frappé de ses propres tableaux,
Le poëte égaler, surpasser ses héros:
Avec cette énergie, et cet esprit de flamme,
Qui des Grecs, des Romains célébra la grande âme,
Il cherche les dangers, il voit son dernier jour,
Et mérite en mourant qu'on le chante à son tour.
Souvent il s'est armé du glaive et de la lyre;
L'amour de la patrie échauffe son délire;
Il triomphe: admirez ses vertueux transports,
Entendez retentir ses plus mâles accords!
Tel cet homme inspiré, qui sur l'antique scène
Fit du char de Thespis descendre Melpomène,
Eschyle, défendant son pays insulté,
Aux champs de Marathon vengea la liberté;
Et couronné deux fois des lauriers de la gloire,
Triompha de Xerxès, et chanta sa victoire.

Mais qu'ils sont bien plus grands les citoyens obscurs,
Qui bravent ces périls dans leurs modestes murs!
Ici, point de lauriers; et ta faulx meurtrière,
O mort, tombe souvent sur une ville entière:
Partout les pleurs, le deuil; l'espoir même n'est plus;
Le citoyen est seul, seul avec ses vertus.

O de ton dévoûment généreuse victime,
Auteur de Venceslas, poëte magnanime,
De Corneille envié fidèle défenseur,
Fameux par tes écrits, mais plus grand par ton cœur;
Quoi! ta vertu sublime honora les poëtes,
Et leurs lyres pour toi restaient encor muettes!
Que ton ombre pardonne un téméraire effort:
Je ne te loûrai pas..... Je chanterai ta mort.

Dreux allaît succomber; le ciel, le ciel sévère
Avait sur ses remparts envoyé sa colère.
Un fléau destructeur, qui croît avec le temps,
Lui ravit tous les jours ses pâles habitans;
Et les infortunés qui respirent encore,
En proie à l'air impur dont le feu les dévore,
Tourmentés du poison qui brûle leur cerveau,
Dans un affreux délire attendent le tombeau.
Le trépas en tous lieux suit de près l'épouvante;
L'enfant meurt dans les bras de sa mère expirante;
Le fils, à son vieux père, offre un débile appui....
Il chancelle frappé, tombe et meurt avant lui.
Bientôt contre les cieux l'homme irrité murmure;
L'égoïsme et la rage étouffent la nature;
Il n'est plus de parens : on a tout oublié,
Reconnaissance, amour, tout, jusqu'à l'amitié.
Les malheureux hélas! se craignent et s'abhorrent;
L'art n'ose soulager les mourans qui l'implorent;
Et la Religion, qui des derniers momens
Dissipe la terreur et calme les tourmens,
Sur le seuil quelquefois s'arrête épouvantée;
Leur asyle est désert : la Mort seule est restée.

Misérables, quel Dieu viendra vous secourir?
A vous mêmes livrés, vous allez tous périr!
Non, Rotrou vit encore : envain l'épidémie
Des premiers magistrats avait tranché la vie;
Son devoir, son bonheur est de les remplacer.
Voyez-vous sur ses pas le peuple s'élancer?

Il admire, il bénit ce grand homme qu'il aime;
Famille, amis, parens, ministres de Dieu même,
Lui seul remplace tout. De ces funestes lieux
Sans crime il pouvait fuir le ciel contagieux;
Mais l'humanité parle à son âme attendrie :
Qu'il meure; il veut du moins, quitte envers sa patrie,
Jusqu'au terme fatal, dans les cœurs éperdus,
S'efforcer de nourrir le calme et les vertus.
Il paraît : et soudain les désordres s'appaisent;
Les cris de la douleur, les murmures se taisent.
Que dis-je? du trépas il détourne les coups :
Ceux qu'il rend à la vie embrassent ses genoux,
Et du bien qu'on lui doit il jouit en silence;
Son cœur, Dieu qui voit tout, voilà sa récompense.
Son zèle est trop souvent frustré par le succès;
Il gémit, et ses pleurs sont encor des bienfaits.

L'effroi de ses amis, la tendresse d'un frère
Aux maux qu'il ne craint pas ont voulu le soustraire.
Rotrou cédera-t-il? N'est-il plus citoyen?
Non, la patrie est tout, et ses jours ne sont rien.
De leurs regrets touchans son âme est tourmentée;
Par l'héroïsme enfin sa réponse est dictée :

« Amis, cruels amis, qu'exigez-vous de moi?
Que j'abandonne un poste où m'a placé mon Roi?
Je comprends vos terreurs et votre impatience;
Mais je dois avant tout croire ma conscience.
Vous mêmes, si ces murs, où règne le trépas,
Vous étaient confiés, vous n'en sortiriez pas;
Je vous verrais ici braver la mort présente;
La voix, la tendre voix de l'amitié tremblante
Sur vos cœurs résolus n'aurait aucun pouvoir,
Et vous n'entendriez que celle du devoir.

Tu meurs, me dites-vous, et la gloire t'appelle....
La gloire.... oui, je l'aimai : notre scène nouvelle
S'épura, s'enrichit par mes nombreux travaux;
J'eus même le bonheur d'enfanter des rivaux.

Ah ! j'ai fait plus encore : un poëte, un grand homme
Vint pour nous révéler les grands destins de Rome ;
Alors que tu forçais l'envie à t'admirer,
Quoi ! du nom de ton père osas-tu m'honorer,
Corneille ? L'avenir ne voudra pas le croire :
Moi, ton père ! voilà mon seul titre à la gloire.

Pourquoi me plaignez-vous ? Dans ces murs consternés,
Si Dieu tranche le fil de mes jours condamnés,
J'expire satisfait, mon attente est remplie :
Grand Dieu, tu m'as fait voir le siècle du génie,
Frappe, je puis mourir.... Mais non, suspends ton bras,
De ces lieux dévorans ne me retire pas ;
Laisse-moi, que je veille au salut de mes frères ;
Mes soins, Dieu de bonté, soulagent leurs misères :
Toi-même, fais sur eux descendre ton secours,
Et reprends aussitôt mes inutiles jours.

Je ne vous cache rien, tout espoir m'abandonne,
Cet air brûlant m'épuise, et la mort m'environne.
Mais dès longtems mon cœur la brave sans effort ;
Je la vois tous les jours, je vis avec la mort.
Elle n'est plus pour nous qu'un spectacle ordinaire ;
Et déjà, ce matin, la cloche funéraire
De vingt infortunés, qui sont morts dans mes bras,
O douleur ! a vingt fois annoncé le trépas !
Chacun est occupé de son heure suprême ;
Chacun la voit venir, et je l'attends moi-même.
Dès que le ciel voudra, je ne l'attendrai plus....
Adieu. Vous recevrez les pleurs qui vous sont dus. »

Sans cesse il parcourait sa malheureuse ville :
Un jour il aperçoit l'humble et modeste asyle,
Où, cher à tout le peuple, et respecté longtems,
Un pâtre vertueux meurt avec ses enfans ;
Et tous ses vieux amis, qu'il secourut naguère,
Le plaignent, en fuyant l'homicide chaumière.
Il entre. Quel spectacle ! En ce séjour d'horreur
Le fléau paraissait concentrer sa fureur.

La mort allait saisir le père de famille ;
Et sa femme éplorée, et ses fils, et sa fille,
Un enfant, qui déjà pleurait dans son berceau,
Allaient être engloutis sous le même tombeau.
Consumés par la faim et par la maladie,
Pâles, traînant à peine un reste affreux de vie,
Ensemble ils s'écriaient : Secourez-nous, hélas !
Hélas ! les cœurs glacés ne les entendaient pas.
Rotrou leur apparaît comme un ange propice :
Son courage a fléchi la céleste justice ;
Du poison dans leur sein il arrête le cours,
Il leur donne la vie, en prodiguant ses jours.
Mais quoi ! du bien qu'il fait doit-il être victime ?
La Mort peut-elle ?... Arrête, ô Mort ! quel est son crime ?
Eut-il trop de vertu ?.... Dieu, vois tous ces mortels
Se prosterner en foule au pied de tes autels !
Ils t'invoquent pour lui : la sœur lui doit son frère ;
A l'orphelin tremblant il a rendu sa mère.
Ce fléau, que loin d'eux il osa détourner,
Contre leur bienfaiteur viendrait-il s'acharner ?
Que vois-je ? Entre leurs bras il chancelle, il succombe ;
La Mort, la Mort s'avance en lui montrant sa tombe ;
D'un œil tranquille et ferme il la voit arriver.....
Il meurt en regrettant ceux qu'il n'a pu sauver.

L'espoir meurt avec lui. Longtems la ville entière
En vain chercha des yeux celui qui fut son père,
Et ne s'occupant plus de ses propres douleurs,
Oublia tous ses maux pour lui donner des pleurs.

Corneille, en apprenant ce zèle magnanime,
Reconnut ces héros, qui, d'une âme sublime,
S'immolaient au devoir, et ne préferaient pas
L'opprobre de la vie à l'honneur du trépas.
Comme il fut orgueilleux d'avoir aimé cet homme
Dont le cœur atteignait à la hauteur de Rome !
Racine, à Port-royal, Racine jeune encor,
Qui déjà méditait son glorieux essor,

Et pour qui la vertu brilla de tant de charmes,
Sur un trépas si beau versa de douces larmes.

Et vous, vous qui deviez ne l'oublier jamais,
Vous charger de sa gloire et payer ses bienfaits,
Dignes concitoyens du généreux poëte,
Votre reconnaissance est encore imparfaite :
Hâtez-vous ! D'une tombe il veut être honoré.
Ah ! placez avec moi sur le marbre sacré
Le socle de Thalie et le cothurne antique,
Mais placez-y surtout la couronne civique.
De l'homme bienfaisant la tombe est un autel,
Courez, entourez la d'un feston immortel ;
Célébrez ses vertus, et fiers de sa mémoire,
Sur la pierre fidèle inscrivez son histoire :
« C'est moi qui fus Rotrou.... mais ne me pleurez pas ;
J'ai défendu le Cid, et j'ai fait Venceslas. »
Ajoutez : « Je suis mort pour sauver ma patrie. »

Un jour si de nos cœurs l'espérance est remplie,
O noble citoyen, si de ton dévoûment
S'élève dans tes murs l'auguste monument ;
J'irai, j'embrasserai la tombe où dort ta cendre,
Je redirai ta gloire, et je croirai t'entendre ;
Et quand sous tes lauriers j'aurai pu te bénir,
Je m'en retournerai plein d'un grand souvenir.

Si ton urne jamais ne reçoit ma guirlande,
Reçois du moins, reçois ma poétique offrande :
Oui, du chantre inspiré l'hymne religieux
Touche encor l'homme juste, et monte vers les cieux.

LA MORT DE ROTROU,

CHANT LYRIQUE.

> Non ille pro caris amicis,
> Aut patriâ, timidus perire. HORAT. Carm. IV, 9.

VOYEZ-VOUS ce poëte, au sein de la victoire,
Expirer à cent ans, et passer de la gloire
A l'immortalité?
Il meurt, mais couronné des mains de Melpomène;
Il meurt, mais il triomphe, et les échos d'Athène
Ont au loin répété:

Dieux, au chantre de la patrie
Vous deviez un trépas si beau:
La gloire accompagna sa vie,
Et la gloire ouvre son tombeau.

Entendez, entendez les accens du courage;
L'audacieux Tyrtée au milieu du carnage
Enflamme les héros.
Poëte des combats, il les brave, il les chante,
Sa lyre a triomphé; Sparte reconnaissante
Retentit de ces mots:

Honneur à toi, de notre empire
Sublime et belliqueux appui;
C'est Mars lui même qui t'inspire,
Et tu nous venges comme lui.

Ces cris, ces souvenirs, ces antiques merveilles
De Racine, encor jeune, éveillent les regrets:
« Quoi! ne puis je à ces noms, qui lassent nos oreilles,
Opposer quelque nom Français?

Sophocle honore et charme Athène qui l'admire,
Mais pour Athène il ne meurt pas;
Tyrtée est un grand homme, un héros, mais sa lyre
N'a célébré que les combats.... »

Racine, dans les champs où la Blaise serpente,
Près de l'Eure superbe, errait silencieux;
D'un bois de noirs cyprès l'ombre fraîche et naissante
A soudain attiré ses yeux.

Il voit sous le toit de feuillage
Un peuple entier porter ses pas;
Il y voit l'imposante image
Et tout l'appareil du trépas.
Là, sur une tombe sacrée,
De myrte et de lierre entourée,
Soupire Melpomène en deuil;
La Gloire y gémit avec elle;
La Reconnaissance fidèle
Arrose de pleurs le cercueil.

« C'est lui qui m'a nourri, qui m'a servi de père,
Disait un jeune enfant : de quel digne retour
Honorer sa mémoire et payer son amour?
Ma mère allait périr, il m'a rendu ma mère,
Je lui dois ma mère et le jour. »

« Reçois mes pleurs, disait une épouse sensible,
Toi qui viens de ravir au trépas inflexible
Mon amant, mon époux.....
Il nous a tous sauvés, et lui-même il succombe!
Donnez, donnez des fleurs, que j'en couvre sa tombe,
Il n'est mort que pour nous. »

« Non, non, s'est écrié d'une voix affaiblie
Un vieillard, qui de loin s'avance avec lenteur :
C'est moi seul, de sa mort c'est moi qui suis l'auteur;
Dans mes bras, au moment qu'il me rendait la vie,
J'ai vu périr mon bienfaiteur. »

Racine l'écoutait. Ce concours, ces guirlandes,
Ce tombeau pour autel, et ces pleurs pour offrandes,
L'ont d'un trouble incertain doucement agité.
Dieu ! quel pressentiment dans son cœur vient de naître !
Oh ! qu'il voudrait connaître
Celui qui mérita d'être ainsi regretté !

Un homme en cheveux blancs, modeste et solitaire,
S'éloignait tout pensif du bosquet funéraire :
Il semblait prendre part à ce culte pieux.
Ses yeux, où se peignait son âme pénétrée,
Se détournaient souvent de l'urne révérée
Pour s'élever aux cieux.

« Adieu, s'écriait-il, ô mon ami, mon père,
Adieu !.... mais qu'il est beau de mourir comme toi !
La gloire jusqu'au bout éclaira ta carrière ;
Je t'aimais : ses rayons ont rejailli sur moi.

Oui, je m'enorgueillis de l'honneur de la France ;
Je me plais dans ces lieux où vit ta récompense :
Qui meurt pour son pays renaît, et ne meurt pas.
O mon ami, du haut de la voûte éternelle,
Ta demeure nouvelle,
C'est toi qui me défends de pleurer ton trépas. »

Racine a vu Corneille, et longtems en silence
Il le contemple : enfin le jeune homme éperdu
S'approche, l'interroge, et plein de sa présence,
A sa bouche, à sa voix écoute suspendu :

« O mon fils, que dans ta jeune âme
S'imprime un si grand souvenir ;
Et s'il t'élève, s'il t'enflamme,
Je t'annonce un noble avenir.
Celui qu'on pleure en ce bocage,
Sur notre scène encor sauvage,
Marcha d'un pas plus affermi.
A la vertu toujours fidèle,

En héros il est mort pour elle :
C'est Rotrou ; je fus son ami.

L'art de Sophocle et d'Euripide
Illustrait son docte repos ;
Soudain, le poëte intrépide
A surpassé tous ses rivaux.
Les princes de la scène antique
Sur le cothurne pathétique
Avec gloire ont su s'élever :
Comme eux, honneur de la patrie,
Il charma sa ville attendrie ;
Plus grand, il vient de la sauver.

La dévorante épidémie
En souillait les tristes remparts ;
L'air en feu desséchait la vie,
La Mort errait de toutes parts.
Déjà la fièvre triomphante
A de la cité gémissante
Moissonné les vieux magistrats.
Plus de secours, plus d'espérance ;
Partout la terreur, le silence :
Rotrou lui seul ne tremble pas.

Il paraît : dans ces murs qu'il aime
O quels supplices déchirans !
La Religion elle-même
Pâlit à l'aspect des mourans.
Du désespoir naît la licence ;
Le cœur aigri par la souffrance
De l'honneur n'entend plus la voix ;
On craint, on s'irrite, on murmure :
Rotrou remplace la nature,
La Religion et les lois.

Vous tous, que sa main paternelle
A secourus dans vos tourmens ;

Vous tous, qui devez à son zèle
Le fil renoué de vos ans;
Dites-nous, si de vos misères,
L'ami, le sauveur de ses frères,
Un seul moment fut abattu?
Dites-nous, si la Mort présente,
De sa faulx toujours menaçante,
Jamais étonna sa vertu?

Un jour, de ces maux qu'il soulage
Il sent le poison destructeur;
Mais qui peut vaincre son courage?
Sa patrie est tout pour son cœur.
Malgré le feu qui le dévore,
Il vient la soulager encore....;
La nuit s'écoule.... Il ne vient plus....
Toi qu'il n'a pas abandonnée,
Souviens-toi, ville infortunée,
Des citoyens qu'il t'a rendus.

C'en est fait, le malheur d'une tête si chère
Semble enfin d'un Dieu juste appaiser la colère;
Deux jours après sa mort a cessé le fléau.
Il n'est plus; mais nos cœurs garderont sa mémoire,
Le père à ses enfans contera son histoire;
Les poëtes diront en montrant son tombeau:

Il prouva que l'âme agrandie
Suit le noble essor des talens,
Et qu'à leur puissante énergie
Elle doit ses plus beaux élans.

Et moi, moi son ami, son ami le plus tendre,
Je viendrai tous les ans dans ces funèbres lieux:
Il me verra du haut des cieux
Payer mon tribut à sa cendre.

Marchons vers le bocage; ô mon fils, suis mes pas.
Laisse couler tes pleurs; que ta bouche attendrie

Presse la tombe, où dort l'auteur de Venceslas
Et le sauveur de sa patrie.

Va, la gloire vit peu de jours,
Tôt ou tard l'homme oublie une dette importune;
Mais sois l'ami de l'infortune,
Fais le bien, tu vivras toujours.

Oui, le guerrier lui-même est armé du tonnerre
Pour le bien des peuples vaincus:
Ces héros, héros dans la guerre,
Qui dans la paix ne le sont plus,
Le monde a-t-il besoin de leur gloire éphémère?
Mortels, il n'est de grand, de réel sur la terre
Que l'héroïsme des vertus.»

Il parlait: une auguste vie
Dont l'honneur illustra le cours,
Les dons de l'âme et du génie
Prêtaient leur force à ses discours.
Il éprouve une sainte ivresse,
Son front ridé par la vieillesse
S'embellit d'un éclat nouveau;
Son œil brille d'un feu sublime;
Et du poëte magnanime
Il semble envier le tombeau.

Ces éloquens regards, et cette âme Romaine,
Ont ravi tous les sens du jeune homme enchanté:
Enfin il a pu voir du père de la scène
La grandeur et la majesté!

Cette imposante voix frappe encor son oreille;
Rotrou, sur son tombeau, célébré par Corneille,
L'émeut plus vivement:
Ah! ton cœur généreux, ton cœur naïf et tendre,
O toi qui fus Racine, était fait pour comprendre
Un si beau dévoûment!

Que vois-je? Est-ce Rotrou que la gloire environne?
De l'antique laurier son ami le couronne;
Et Racine en pleurant les admire tous deux.
Des airs j'entends descendre une voix immortelle:
Qui que tu sois, dit-elle,
O Poëte, sois juste et bienfaisant comme eux.

Vertueux citoyen, je dépose ma lyre,
Mais ton grand nom pour moi sera toujours sacré;
Oui, je suivrai toujours les leçons qu'il m'inspire:
Par ton trépas je l'ai juré.

~~~~~~~
~~~~~~~

BRENNUS,

OU

LES DESTINS DE ROME,

POËME DITHYRAMBIQUE.

Hic vir, hic est.... ÆNEID. VI, 792.

COUREZ, Gaulois, courez au chêne prophétique !
Quels cris troublent soudain le silence des bois ?
Le Gui, le Gui sacré ! Les monts de l'Armorique
Ont retenti trois fois.

Rassemblez à l'autel vos phalanges guerrières ;
Le Grand-Druide enfin va se montrer à vous,
Il parle : de vos Dieux écoutez les mystères,
Profanes à genoux !

« Terrible Hésus, Dieu de la guerre,
Brave Ogmi, généreux Hermès,
Taranis, maître du tonnerre,
Et toi, suprême Teutatès,
Vous emparez-vous de mon âme ?
Est-ce votre céleste flamme
Que je ne puis plus contenir ?
Oui, mon œil plonge au sein des âges,
Et je pénètre les nuages
De l'impénétrable avenir.

Par delà les Alpes glacées,
Il est un peuple, un peuple Roi,
Qui dans ses fureurs insensées
A dit : L'univers est à moi !

De sa longue et vaste puissance,
Fils des Gaulois, votre vaillance
Doit être le fatal écueil;
Et des destins de cette Rome
Les destins plus forts d'un grand homme
Un jour terrasseront l'orgueil.

Sous ses lois, avec plus de gloire,
O Tibre, couleront tes flots;
L'amour, autant que la victoire,
Te rendra sujet du héros.
Respecté d'un peuple fidèle,
Des Rois il sera le modèle
Et l'effroi de ses ennemis:
Guerriers, quelle noble espérance!
Peuple, réjouis-toi d'avance
Des beaux jours qui te sont promis!»

Il se taisait: Brennus accepte le présage,
Il se lève, et déjà sa bravoure sauvage
Maudit le nom Romain;
Son œil impatient interroge l'armée,
Il cherche des héros, et sa longue framée
Étincelle en sa main:

«Si la gloire a pour vous des charmes,
Je pars, guerriers, prenez les armes;
Oui, je suis l'homme du destin!»

Le Druide étonné se retire en silence.
Brennus furieux
Agite sa lance,
Et l'éclair brille dans ses yeux.
Sa noble assurance
De ses fiers soldats
Accroît la vaillance:
Bientôt sur ses pas
Leur troupe s'élance,

Ivre d'espérance,
Et chante en cadence
Le Dieu des combats.

Qui pourrait enchaîner leur fougue téméraire?
Des Alpes devant eux s'applanit la barrière :
O peuples, armez-vous ; tremblez, enfans de Mars!
Leur avide fureur semble saisir sa proie,
Et Brennus avec joie
Au loin de Clusium leur montre les remparts.

Mais Rome sur ses murs a détourné l'orage ;
Ses députés, brûlant d'un funeste courage,
Alimentent le trouble et les dissensions.
Le ciel impitoyable, et juste en sa colère,
Venge sur Rome entière
Le droit des nations.

Du peuple et du Sénat le délire s'empare ;
A d'orgueilleux tribuns, que leur jeunesse égare,
Le sort de l'Empire est commis :
A peine ont-ils compté cette horde barbare
Au nombre de ses ennemis.

« Vainqueurs jusqu'à présent des torrens, des montagnes,
Préludons, dit Brennus, à de nouveaux exploits.
Ces villes, ces côteaux, ces fertiles campagnes
Fleuriront sous vos lois.

Tous les Dieux sont pour nous ; les Dieux que Rome adore
Pour elle ne combattent plus :
La perfide les déshonore,
Elle a produit les Fabius.
Je promets au guerrier dont le bras les immole
L'honneur de commencer l'assaut du Capitole,
Et d'y monter avant Brennus. »

O toi qui reçus les victimes,
Fleuve marqué par les destins,
Apprends-nous combien tes abîmes
Ensevelirent de Romains;
Allia, tu vis sur tes rives,
Tu vis les Aigles fugitives
Tromper l'orgueil de ces tyrans :
De nos pères dis-nous la gloire;
Ne gardes-tu pas la mémoire
De tes farouches conquérans ?

Couvert, jonché de morts par ces vainqueurs terribles,
Du sang de tes Romains, jusqu'alors invincibles,
Pour la première fois ton sein fut abreuvé;
Et le Tibre, grossi de ton onde fidèle,
Annonça tout sanglant à la ville éternelle
Que son jour était arrivé.

« Rome! dit le monarque, aveugle d'espérance,
C'est à Rome qu'il faut courir;
Les Dieux, peuple insolent, m'ont promis ta puissance :
Rome, Rome, tu vas périr! »

Animés d'un nouveau courage,
Avec lui volent ses guerriers;
Ils frappent leurs noirs boucliers,
Leur voix appelle le carnage,
Leur voix fait retentir les accords belliqueux
De l'antique *bardit* chanté par leurs aïeux.

Entends-tu, plaintive Italie,
Ces hymnes de vengeance et ces cris redoublés ?
Les monts d'Étrurie
En sont ébranlés.
Les peuples d'Ombrie
Courent effrayés :
De votre patrie,
Latins, vous fuyez!

Falisque tremblante
Ne résiste pas :
Partout l'épouvante
Devance leurs pas.
Tels les vents de l'Ourse,
Les fiers Aquilons,
En noirs tourbillons
Brisent dans leur course
Les riches moissons ;
Tel, ivre de rage,
Le Gaulois sauvage
Embrâse ou ravage
Les champs, les cités,
Et s'ouvre un passage
Sur les débris fumans des murs ensanglantés.
La valeur Romaine
N'oserait encor
Arrêter l'essor
Des fils de la Seine ;
Et leur souverain,
Brennus, à leur tête,
Poursuit sa conquête
La flamme à la main.

Enfin il arrive aux portes,
Rien n'y retarde ses pas ;
Et suivi de ses cohortes,
Il entre avec le trépas.
Mais Rome est abandonnée,
De la ville condamnée
Tous les habitans ont fui ;
Hésus guide un Roi qu'il aime :
Mars, Vesta, Jupiter même
Ont disparu devant lui.

Seuls, dès qu'on entendit les clameurs du Barbare,
Les vieux triomphateurs, les princes du Sénat,

Entourés de leur pompe, aux ombres du Ténare
S'étaient dévoués pour l'État.

Assis, près des autels, sur leurs chaises Curules,
Ils lèvent sans pâlir un front majestueux :
Tremblans à leur aspect, les Barbares crédules
Prenaient ces Romains pour des Dieux.

De leur étonnement timide
Brennus fait rougir ses soldats,
Et de sa francisque homicide
Il renverse un des magistrats.
Les vieillards, l'œil ferme et tranquille,
Le front sous le glaive immobile,
Sont massacrés en un moment;
Pour le salut de la Patrie,
A Pluton ils offraient leur vie :
Pluton reçoit leur dévoûment.

Mais de la flamme vengeresse
Le Gaulois arme sa fureur :
Brennus, environné d'horreur,
Frémit d'orgueil et d'alégresse;
Les temples, les palais croulent de toutes parts :
Il fixe un œil charmé sur les débris épars.

Brennus, achève ta victoire,
Tu n'as pas triomphé partout;
Quoi! tu veux jouir de ta gloire,
Et le Capitole est debout!
Des Romains et de l'Italie
Vois-tu l'invincible Génie,
Qui plane au loin sur ses créneaux?
De sa puissance il les entoure;
A sa voix renaît la bravoure,
Les citoyens sont des héros.

Là, Manlius défend et les Dieux et la ville :
Le vainqueur les poursuit dans leur dernier asyle ;
Mais sur la roche aiguë à peine est-il monté,
Un pouvoir irrésistible
L'arrête, un bras invisible
D'en haut l'a précipité.

Brennus, le fier Brennus a connu l'épouvante ;
Il s'indigne, et trois fois vers la roche sanglante
Conduit, le fer en main, ses farouches soldats.
Vaine rage ! Trois fois leur phalange insensée
Par un bras triomphant retombe repoussée,
Il court, et ses guerriers expirent sous ses pas.

Il veut gravir encore, il retourne..... A sa vue
Le Génie éternel de l'Empire Romain,
Du Capitole altier s'élève dans la nue ;
Brennus tremble : son glaive échappe de sa main.

Tels, du gouffre entr'ouvert des ténébreux royaumes,
On voit ou l'on croit voir s'élever ces fantômes,
Qui vont, seuls et muets, s'asseoir sur des tombeaux ;
Tel le spectre imposant, comme un colosse immense,
Tout pâle, mais terrible, annonçait la vengeance,
Et de sa toge auguste agitait les lambeaux :

« Cruel, l'ambition t'égare,
Rome n'est pas encore à toi..... »
« Elle est à moi, dit le Barbare,
Elle est à vous, guerriers ; vengez-vous, vengez-moi ! »

Le Gaulois se ranime, il remonte, il s'épuise,
Il tombe.... Oui, dit Brennus, Rome nous est promise,
Rome est à nous ! Vainqueurs, reprenez votre essor.
Tantôt, lion superbe, il s'élance à leur tête ;
Tantôt en rugissant, hors d'haleine, il s'arrête
Pour s'élancer encor.

La faim secondait sa furie,
L'Empire allait être accablé :
Parais, sauveur de la patrie,
Camille, grand homme exilé !...
Viens punir ces âmes ingrates :
Quoi donc ! tes braves Ardéates
Envain seraient-ils attendus ?
Souffrent-ils que Rome périsse ?
Elle pleure son injustice,
Elle tremble et n'espère plus.

Rome, vois-tu quels maux funestes,
Non moins terribles que la faim,
Des Gaulois attaquant les restes,
Creusent leur tombe dans ton sein ?
La mort apparaît plus affreuse,
La contagion désastreuse
Enchaîne leur activité :
Dans l'air impur qui les dévore,
La rage nourrit seule encore
Et leur bravoure et leur fierté.

Brennus, toujours plus téméraire,
S'affaiblit, mais ne cède pas.
Que dis-je ? Rome la première
Pour l'implorer lui tend les bras....
O crainte imprudente et frivole !
Rome sait que son Capitole
Doit régir l'univers dompté ;
Et d'un vainqueur, Rome avilie
Achète une coupable vie,
Et marchande sa liberté !

Sur les débris du temple où siégeait la Victoire,
Dont le Romain longtems se dit le nourrisson,
Dans ce forum plein de sa gloire,
On pèse l'or de sa rançon !

Le Gaulois avec insolence
Surcharge de faux poids la honteuse balance ;
Les reproches, les cris ne sont pas entendus.
Brennus même y joint son épée :
« De votre sang, dit-il, la voyez-vous trempée ?
Malheur aux vaincus ! »

Vaincus, il vous restait un citoyen fidèle,
Votre fortune est dans ses mains ;
Il fond sur vos tyrans, le fer brille, on se mêle,
Sa voix fait naître des Romains.

Ils ont cru voir un Dieu ; du Dieu de la patrie
L'exemple les enflamme tous ;
Ils ont cru voir de leur ville chérie
Combattre avec eux le Génie :
Romains, la victoire est à vous !

Dans vos murs dévastés les flots d'un peuple immense
Tout à l'heure étaient répandus.
Camille, un vrai Romain s'avance,
Le destin change, ils ne sont plus.
Rome, tu devais vaincre ; un jour les Gaules même
Devaient plier enfin sous ton pouvoir suprême....
Mais les temps n'étaient pas venus.

Brennus échappe seul à ce sanglant carnage,
Mille fois de la mort son féroce courage
Avait bravé les coups ;
Et pour mieux le punir de tant de barbarie,
Le ciel sauva toujours sa misérable vie
De son propre courroux.

Il revient furieux, vers le Druïde il vole,
Il menace d'Hésus la mensongère idole :
Les prêtres indignés tremblent d'un saint effroi.

« Tu vas tomber, dit-il, tu vas payer mes larmes !
Je suis seul.... mes guerriers, mon espoir et mes armes !
Où sont-ils ? rends-les moi. »

Il brise en frémissant les images divines :
« Dieux, vous m'avez trompé, je foule vos ruines.... »
Et sa fureur insulte au marbre fracassé.
Mais qui résiste aux Dieux ? D'un air morne et sinistre
Leur auguste ministre
Épouvante en ces mots le monarque insensé :

« Jeune orgueilleux, qu'oses-tu faire ?
Envain tu détruis nos autels.
Crois-tu dans l'argile grossière
Anéantir les Immortels ?
Les Dieux survivent à leurs temples ;
Avec joie envain tu contemples
Leurs simulacres outragés :
En éclairant ton ignorance,
Je veux châtier ta démence,
Écoute, et nous serons vengés.

Le Tibre, je l'ai su du grand Dieu qui m'inspire,
Oui, le Tibre est promis aux lois de notre Empire ;
Je ne rétracte point ce que j'ai révélé.
Mais devais-tu, Brennus t'arroger mes oracles ?
C'est pour un temps plus mûr, plus fécond en miracles,
Pour le temps des héros que les Dieux ont parlé.

Les Dieux sont amis de la terre :
Leur justice hélas ! quelquefois,
Comme des démons de la guerre
Du fond de l'Ifurin a suscité des rois ;
Mais les rois que leur bienveillance
A la postérité qui lentement s'avance
De loin se plait à désigner,
Foulent aux pieds la haine et la vengeance :

Ils leur commandent la clémence,
En leur permettant de régner.

Et Brennus, endurci par un cruel délire,
Traîne au loin le ravage et la mort sur ses pas!
Non, les Dieux ne choisiront pas
Un roi qui ne sait que détruire.

O temps, si mes regards percent tes profondeurs,
Si des Dieux que la Gaule honore
Souvent l'esprit sacré daigne éclairer nos cœurs,
Dans vingt siècles je vois éclore
Les jours prédestinés du siècle des grandeurs.

Un guerrier redoutable, heureux époux, bon père,
Envoyé, protégé du ciel,
Qui répand les bienfaits de son règne prospère
De la Seine au Danube, et du Tibre à l'Yssel,
Homme admirable, universel,
Qui peut tout vouloir et tout faire:
Voilà le vrai héros nommé par les destins,
Le vengeur que le monde espère,
Le vengeur promis aux Romains.

Je vois se réjouir de l'amour d'un grand homme
Ces bords, que tu livras au fer de tes guerriers;
Son char triomphateur, dans les remparts de Rome,
Marche ceint d'oliviers.

Je vois, du couchant à l'aurore
Son trône respecté du reste des humains,
Et j'entends les hauts faits de ses contemporains,
Dont vingt siècles suivans retentissent encore.

Hésus, de mes prédictions
Que ton peuple à jamais conserve la mémoire;
Et quand naîtra l'homme de la Victoire,
Qu'on redise en pleurant: Salut, fils de la Gloire,
Salut, l'espoir des nations!

Et vous, vous qui vivrez sous son heureux empire,
O Bardes des grands jours, accordez votre lyre
Pour rendre hommage à ses vertus;
Célébrez la douceur de ses lois salutaires,
Et maudissez le nom des guerriers sanguinaires,
Maudissez le nom de Brennus.

Il dit : le Roi, frappé de sa sublime audace,
S'éloigne, et les échos répètent sa menace;
Mais le prêtre inspiré ne s'épouvante pas :
Et seul, il chante encor les brillantes années,
Par le ciel destinées
Aux nobles descendans du peuple des combats.

FIN.

MONTAIGNE.

DISCOURS

QUI A OBTENU UNE MENTION

DANS LE CONCOURS

PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE.

(*) Ce Discours a concouru sous le N°. 2.

2.

MONTAIGNE.

DISCOURS

QUI A OBTENU UNE MENTION

DANS LE CONCOURS

PROPOSÉ PAR L'ACADÉMIE (*).



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-G. MICHAUD.

M. DCCC. XII.

MONTAIGNE.

> Je reviendrais volontiers de l'aultre monde pour desmentir celui qui me formeroit aultre que je n'estois, feust-ce pour m'honorer.
>
> (*Essais*, liv. III, ch. 9, p. 119, éd. stéréot. (1))

PLUTARQUE raconte qu'un rhéteur s'étant présenté devant le lacédémonien Antalcidas pour lui réciter une harangue qu'il avait composée à la louange d'Hercule, « d'Hercule, dit le Lacédémonien ! Con- » nais-tu quelqu'un qui le méprise? » Il me semblerait que ce mot sonne à mes oreilles, si je venais vous apporter un éloge de Montaigne, de cet Hercule philosophe qui a plus abattu de préjugés que l'autre n'a vaincu de monstres. J'ai osé l'envisager d'une façon plus haute, et, je crois, plus digne de lui. Je ne l'ai pas abordé avec le maintien d'un flatteur, mais en observateur libre et sincère, comme un élève du Portique aurait approché Zénon, et comme lui-même a traité avec les grands hommes de l'antiquité. J'ai voulu examiner son caractère, sa philosophie, sa morale, ses actions même; et si j'ai cherché aussi à reconnaître les beautés de son style,

(1) On a suivi dans cet écrit l'édition stéréotype. Toutes les fois que l'on a cité un passage de Montaigne, on a indiqué en note le livre des *Essais*, le chapitre et la page d'où ce passage est tiré.

je l'ai fait comme un voyageur dessine les sculptures et les ornements d'un monument colossal, dont il a d'abord admiré la majesté, la grandeur et la stabilité. Tout ce que j'ai cru voir dans Montaigne, de bien et de mal, je l'ai dit avec une liberté extrême, et certes l'on devrait éprouver quelque honte à parler autrement d'un homme qui fut si indépendant et si hardi dans ses pensées, dans ses discours. Je vois que par cette témérité, je force toutes les barrières de la coutume qui semble admettre la louange seule dans les concours académiques; mais on apprend, en lisant Montaigne, qu'il faut juger les usages sur ce qu'ils valent, et non sur ce qu'on les fait valoir. La langue française possède un petit nombre d'écrivains, dont l'examen ne peut être que l'éloge. Les études les plus profondes n'y feront jamais découvrir que des défauts rares et légers, couverts par des beautés immortelles. C'est une belle tâche pour le talent, que celle de nous élever jusqu'à ces génies sublimes, et de nous faire participer au mystère de leurs divines inspirations. La justesse de l'esprit, la finesse du goût, la délicatesse du sentiment, ne sauraient avoir d'épreuve plus sûre, ni de triomphe plus flatteur. Aussi l'examen de ces grands modèles a-t-il produit quelques éloges académiques d'un mérite très distingué. Mais la perfection presque idéale que le génie a su atteindre dans les compositions purement littéraires, lui est refusée dans les écrits philosophiques où les passions et les erreurs de l'homme mêlent toujours quelque chose

de terrestre. C'est cette fange qu'il faut reconnaître et séparer. Quelle confiance ou quel intérêt pourrait inspirer un panégyriste qui, dans un examen pareil, voudrait nous dérober la moitié de son personnage? et à quoi nous servira son éloquence, si c'est proprement la ruine du sens et le triomphe des mots? Vouloir peindre un homme sans faiblesses, c'est mettre la fable à la place de l'histoire : laissons ces déclamations aux rhéteurs; il faut aux ames vigoureuses une nourriture plus forte et plus substantielle. On sait assez que Cicéron fut un orateur éloquent, César un grand capitaine, Socrate un vrai philosophe; il ne sert à rien de le répéter. Mais montrez-nous, si vous voulez nous instruire, montrez-nous dans ces grandes images du génie et de la gloire, les causes qui les ont élevées si haut; montrez-nous leurs vertus, pour que nous puissions en nourrir nos ames; leurs erreurs, pour que nous sachions les fuir, et que nous connaissions enfin ce qui leur restait de l'homme. C'est ainsi que Plutarque a écrit la vie des sages et des héros de l'antiquité, et c'est pour cela que Plutarque, d'autant plus goûté qu'on l'étudie davantage, offre à tous les esprits bien faits une instruction toujours nouvelle, un charme sans cesse renaissant.

Que n'a-t-on pas dit sur Montaigne? En combien de façons diverses n'a-t-on pas tourné et retourné les Essais? Depuis M[lle]. de Gournay (1), qui, dans

(1) Préface des *Essais*, par M[lle]. de Gournay.

son enthousiasme, les nomme « la quintescence de » la vraie philosophie, le trône judicial de la rai» son, l'ellébore de la folie, le hors de pagè des » esprits, et la résurrection de la vérité morale et hu» maine, » jusqu'au subtil et sérieux Mallebranche, qui, après une discussion méthodique, déclare que Montaigne a de l'esprit, mais point de jugement, on trouve toutes les nuances d'opinions, de sentiments, de louange, de blâme, que peut amener la diversité des situations, des caractères et des personnages. Quel parti prendre parmi ces disputes? Aucun, je pense. Pourquoi prêter à Montaigne les bizarreries de l'opinion ? il a bien assez de ses caprices pour nous échapper; essayons plutôt si nous pourrons le voir de nos propres yeux, et le juger par nous-mêmes. L'entreprise est encore assez difficile; car, comment juger un philosophe qui n'admet ni ne propose aucun systême, qui n'adopte ni ne rejette aucune des opinions qui ont le plus divisé les hommes, qui s'amuse seulement à les opposer les unes aux autres, à les mettre en quelque sorte aux prises; puis, lorsqu'il leur a fait confesser leur incertitude, se laisse flotter indifférent au milieu d'elles, et s'endort au vain bruit de leurs débats; qui, changeant sans cesse de terrain, de langage et de caractère, se plaît à passer tour à tour des sujets les plus bas aux spéculations les plus relevées, du plaisant au sérieux, de la licence à la sagesse, d'une foi vive et entière à une insouciance absolue, d'un scepticisme éclairé à une crédulité populaire; telle-

ment *ondoyant et divers*, que vous ne pouvez pas même le fixer dans l'incertitude, ni décider s'il raisonne ou s'il rit, s'il croit ou s'il doute; et que lui-même, craignant de s'expliquer, il ne dit pas, *je sais*, ou *je ne sais point;* il dit : *que sais-je?* Voilà cependant le Protée qu'il faut enchaîner pour qu'il nous révèle les vices et les travers des hommes; car négliger le philosophe pour ne contempler que l'écrivain, ce serait leur faire grand tort à tous deux, et je doute fort que Montaigne eût été content du partage. Je voudrais bien le voir ici lui-même, dans la *braverie* de son costume antique, la toque de travers, la cape sur une épaule et l'épée à la ceinture, avec son air méditatif et *douteur*, sa licence gasconne, et la dose de vanité et d'impatience qui ne lui était pas étrangère, paraissant tout à coup au milieu de nous, curieux d'entendre la lecture de son éloge académique; s'écoutant louer sur la hardiesse de ses tours et la vivacité de ses expressions; Dieu sait comme il nous en ferait grand merci. « Je » sçais bien (1), nous dirait-il, quand j'ois quelqu'un » qui s'arreste au langage des Essais, que j'aimerois » mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever » les mots, comme desprimer le sens. Si suis-je » trompé, si guères d'aultres donnent plus à prendre » en la matière; et comment que ce soit, mal ou » bien, si nul escrivain l'a semée ni guères plus ma- » térielle, ni au moins plus drue en son papier. Pour

---

(1) Liv. I, ch. 39, p. 290.

» en renger davantage, je n'en entasse que les » têtes. » Écoutez cet homme du seizième siècle. Du sein de la superstition et de l'ignorance, il va vous apprendre comme on secoue les langes des préjugés au milieu desquels l'homme naît et meurt. Si vous êtes capables de l'entendre, sa pensée vous saisira tellement que vous n'aurez plus souvenance des mots. Chez lui, la pensée commande, la langue ne fait que suivre et obéir : commencez donc par le sentir profondément comme philosophe, ou vous ne sauriez l'apprécier comme écrivain.

Or, pour se former une idée juste de la philosophie de Montaigne, il ne suffit pas de l'étudier en lui-même et isolément, il faut le rapprocher de son siècle, et comparer ses discours et sa conduite, avec les opinions et les moeurs du temps où il a vécu. En le plaçant au milieu des circonstances qui ont agi sur son ame, en calculant l'influence qu'elles ont dû exercer sur la nature propre de son caractère, on le voit, si je l'ose dire, sentir et penser; on saisit tous les fils qui le mènent à la vérité ou à l'erreur, et l'on concilie aisément, ce qui sans cela paraîtrait inexplicable, le scepticisme de ses opinions, la fermeté de sa conduite, l'égoïsme de sa morale, l'équité de ses actions. Pour l'établir ainsi sur le terrain où il a combattu, commençons par tracer le tableau des idées philosophiques de son siècle; nous considérerons après, l'état des moeurs.

A l'époque où vécut Montaigne, une révolution

générale se préparait dans la philosophie ; depuis plusieurs siècles, l'esprit humain avait suspendu ses progrès ; on ne faisait plus que commenter les anciennes idées des philosophes grecs ; on se disputait sur leur prééminence ; on les corrompait en cherchant à les éclaircir, et dans cette nuit de l'ignorance, les sophistes de toutes les sectes associant leurs rêveries aux ouvrages de Platon et d'Aristote, ressemblaient à ces hordes barbares qui ont bâti leurs huttes grossières sur le faîte des grands temples de l'antique Égypte. Enfin, après bien des disputes, vers le commencement du seizième siècle, les opinions s'étaient fixées. La doctrine d'Aristote avait vaincu toutes les autres ; ce philosophe régnait seul dans les écoles, et sa métaphysique s'étant introduite jusque dans l'enseignement de la religion et dans les disputes théologiques, il y avait presque autant de danger à combattre son autorité qu'à mettre en doute les vérités de la foi. Ce fut le temps de la philosophie scolastique, vide de sens et prodigue de mots. Mais ce bruyant empire, élevé sur tant de volumes, défendu par tant de citations, de distinctions, d'arguments et de subtilités de toute espèce, s'évanouit au souffle du ridicule, et l'esprit humain, dégagé des entraves qui l'avaient retenu jusqu'alors, s'élança enfin pour toujours dans la route de la vérité.

Une foule de causes diverses concoururent à ce grand événement. Les disputes théologiques, tout absurdes qu'elles étaient, avaient aiguisé les esprits,

et les préparaient au doute, ou, ce qui est presque la même chose, à la véritable philosophie : il ne fallait plus que secouer cette poussière monacale et civiliser cette barbarie pédantesque ; l'Italie en eut la gloire. L'Italie, ce beau climat, favorisé des lettres autant que de la nature, venait par un rare bonheur de les voir refleurir encore. Les contes si gais de Boccace, les vers enchanteurs de Pétrarque, du Tasse et de l'Arioste, rappelaient aux Européens devenus barbares, que l'esprit peut avoir d'autres plaisirs que ceux de la controverse, ou prétendre à une autre gloire qu'à celle de citer Aristote et S. Augustin. Les beaux-arts ranimés avaient enfanté des chefs-d'œuvre qui faisaient partout renaître le sentiment du vrai et du beau. Des historiens tels que Guichardin, des politiques comme Machiavel, montraient, par leur propre exemple, que pour approfondir les causes des événements, la connaissance des hommes et l'étude de leurs passions servent plus que la forme d'un syllogisme. En même temps, les grandes idées de Pythagore sur le système du monde, dégagées des illusions des sens, et portées par Copernic au plus haut degré d'évidence, découvraient enfin à l'homme ses vrais rapports avec l'univers. Galilée, en les développant dans ses dialogues ingénieux, en les confirmant par l'exemple des nouveaux mondes qu'il trouvait dans les espaces célestes, prouvait, avec plus d'évidence encore, qu'Aristote n'avait pas deviné toute la nature, et faisait assez sentir que l'observation exacte des phénomènes con-

duit à des connaissances plus certaines et plus fécondes que toutes les abstractions métaphysiques. Ce mouvement général des esprits vers les choses nouvelles se trouva encore accéléré par les principes naissants de la réformation, qui apprirent à porter l'examen et le doute sur les objets mêmes où, depuis des siècles, la pensée n'avait osé s'arrêter qu'avec effroi. Enfin, la découverte étonnante d'une autre moitié du monde vint doubler, pour ainsi dire, la sphère des idées; et l'invention récente de l'imprimerie, répandant avec rapidité dans toute l'Europe tant de choses nouvelles, imprévues, extraordinaires, l'ensemble de toutes ces causes excita enfin la fermentation universelle, qui fit du dix-septième siècle l'époque d'une grande révolution dans l'esprit humain.

Trois écrivains, très différents de condition, de mœurs, de style et de caractère concoururent puissamment, dans le seizième siècle, à préparer cet événement, en renversant les barrières de la philosophie scolastique, et ramenant la philosophie morale à son véritable but, que lui avaient assigné Socrate, l'étude de l'homme et la recherche de la vertu. Le premier, célèbre par l'étendue de ses connaissances et les agréments de son esprit, savant sans pédanterie, érudit sans grossièreté, religieux sans intolérance, osa faire badiner la raison en habit de docteur; et par ses écrits pleins d'élégance et de grâce, rendant à la langue latine une politesse qu'elle ne connaissait plus, ranima dans le nord de l'Europe le véritable goût des lettres, qu'il honora

quante ans, il a vu se succéder six rois, dont un est mort misérablement, et deux autres sont morts assassinés. Il a vu ces minorités sanglantes, où, suivant l'expression énergique de Mont-Luc, *on jouait au boute-hors à la cour.* Il a vu les factions des Guises, et ces guerres civiles dites de *religion*, où la religion n'était qu'un vain mot. Je ne veux point retracer ici des malheurs qui n'occupent que trop de place dans notre histoire; mais pour caractériser l'époque qui les vit éclore, puis-je éviter de rappeler des détails de mœurs qui en furent les présages trop certains? Puis-je taire la fureur des duels, et cette rage brutale des armes qui ne s'entretenait que de querelles et d'assassinats; les appartements du Louvre transformés en salles d'escrime, les héritiers du trône devenus des spadassins, les jours employés aux folies les plus téméraires, ou aux superstitions les plus ridicules, et les nuits données à la débauche ou à des expéditions de brigands? Ne dois-je pas signaler comme des causes puissantes du désordre et de la dépravation publique tous ces chefs ambitieux, ne marchant jamais qu'accompagnés d'une escorte nombreuse et à leur solde : cruels dans la guerre, dans la paix insatiables; à la cour, avides et prodigues, rampants et fiers, flatteurs et menaçants? Ces mêmes chefs qui, envoyés dans les provinces du royaume pour calmer ou prévenir les troubles, y devenaient, comme dit Montaigne, autant de tiercelets et de quartelets de rois, se faisaient

accompagner par des bourreaux, et donnaient des ordres de mort, *sans sentence ni écriture* (1)? Puis-je enfin ne pas montrer l'empreinte profonde de ces mœurs corrompues et féroces dans les guerres pleines de barbarie qui déchirèrent bientôt les entrailles de la France, lorsqu'on vit des princes du sang à la tête des armées encourager publiquement le viol, le pillage, et se faire un amusement du ravage de leur patrie; des gentilshommes se réunir par troupes pour surprendre et piller les châteaux de ceux dont ils soupçonnaient l'opinion, ou dont ils convoitaient les richesses; d'autres se faire un patrimoine de leurs dénonciations, et se parer des dépouilles de leurs victimes, en leur présence, au milieu de la cour même; partout la bonne foi et l'honneur violés, les droits de l'amitié et de la parenté méconnus? Il faut rassembler tous ces traits pour se faire une juste idée de cette époque funeste. C'est alors que l'on en découvre avec effroi le véritable caractère. La fureur des richesses était dans tous les cœurs, et le brigandage dans tous les rangs. A qui ne savait manier d'autres armes, la trahison en servait. La Saint-Barthélemy fut pour les gens de cour ce qu'avait été pour les soldats le sac des plus opulentes villes de France (2). « Il fait bon, dit

(1) Mot de Mont-Luc.

(2) Tous ces traits sont fidèlement tirés des Mémoires sur l'Histoire de France. Voyez Brantôme et les Mémoires du temps.

» Montaigne, vivre dans un pareil siècle, on est » estimé vertueux à bon marché : qui n'est que par» ricide en nos jours et sacrilége, il est homme de » bien et d'honneur (1). »

Ah! nous pouvons le nommer aussi homme de bien et d'honneur; mais à de plus justes titres, celui qui sentit et exprima si profondément la perversité de son siècle; celui qui, placé au foyer même de la corruption et des troubles, sut s'y maintenir sans en être atteint, sans en être ému. D'une naissance assez distinguée pour y paraître, s'il l'eût voulu, dans les rangs des chefs, n'étant par sa fortune ni au-dessous de l'envie, ni au-dessus de l'ambition, recherché des partis et pressé par eux, il reste indifférent à leurs caresses comme à leurs menaces; il méprise leurs offres, abhorre leurs fureurs, ne s'assure que dans la vertu, ne veut se sauver que par elle. Sa maison, constamment fermée aux entreprises de la haine et de la vengeance, est un réfuge toujours ouvert au malheur. Le sort changeant de la guerre amène tour à tour dans cet asyle les proscrits des partis opposés; mais dans cette diversité d'ennemis, il ne veut employer pour la défendre que la confiance d'un homme de bien. Là, tandis qu'autour de lui tout est en armes, tandis que la guerre civile soulevant au loin les campagnes, y répand toutes ses fureurs, et va secouant

(1) Liv. II, ch. 17, p. 50.

l'incendie, le meurtre et la trahison; tandis que des frères égorgent des frères, et que des fils rencontrent leurs pères les armes à la main dans des rangs ennemis, lui, cependant menacé, mais calme, s'occupe à régler son ame, à la fortifier contre la fortune. Il examine en quoi consiste la vraie vertu l'honneur, la probité, le désintéressement, la justice et la fidélité. Ne pouvant plus vivre avec ses contemporains, il vit avec les grands hommes de l'antiquité, il s'entoure de ces ombres vénérables; et déjà mort, pour ainsi dire, à son siècle, il se forme autour de lui un élysée. Ses méditations, approfondies par la solitude, reçoivent encore une nouvelle vigueur de la dureté des temps où il a vécu; mais par un excès qu'il faut fuir, autant qu'il faut le plaindre, leur réaction funeste finit par l'endurcir lui-même. On le voit, au milieu des périls qui l'environnent, s'efforçant d'arracher de son cœur tous les sentiments doux et tendres, comme autant de racines profondes qui l'attacheraient trop à la vie, et qui, à l'instant de se rompre, multiplieraient ses douleurs et ses regrets. Ainsi les mêmes circonstances qui, dans une ame tendre et passionnée, n'auraient fait qu'exalter l'expression de la mélancolie et de la tristesse, sans lui rien ôter de ses sentiments affectueux, agissant sur un cœur naturellement froid et peu expansif, le resserrent en lui-même, et le contraignent à n'aimer que soi. Je viens de peindre Montaigne; je n'ai omis ni ses vertus ni ses défauts. Suivons le développement de ce caractère dans l'exa-

men des traits principaux de ses ouvrages, et nous en reconnaîtrons la fidélité.

On ne saurait pas dans quel temps a vécu Montaigne, qu'on le reconnaîtrait à sa haine pour les changements politiques. L'expérience l'avait trop bien instruit de leurs terribles conséquences. Faut-il donc que les leçons de l'histoire soient presque toujours inutiles pour la postérité! Je suis loin d'accuser les philosophes qui, de nos jours, ont voulu fixer les droits naturels de l'homme; ils ne prévirent pas sans doute l'abus criminel que l'on pourrait faire de leurs théories, et ce serait le comble de l'injustice, que de les en rendre responsables; mais comment l'exemple du passé ne leur faisait-il pas sentir le vague et l'inutilité de ces spéculations générales? N'est-ce pas un étrange contraste que de les voir, heureux et paisibles, s'occuper à composer des systêmes pour la réformation des hommes; et d'un autre côté, d'entendre celui-ci, agité toute la vie dans le tumulte des guerres civiles, qui, du fond de sa tombe, leur crie en vain d'arrêter, de ne point toucher au gouvernement, de respecter cette ancre de miséricorde; leur montrant, par les malheurs de la France, que le meilleur de tous les systêmes est toujours celui que l'on trouve paisiblement et anciennement établi? « Telle peincture de » police, dites-vous, seroit de mise en un nouveau » monde; mais nous prenons un monde déjà faict » et formé à certaines coustumes; nous ne l'engen- » drons pas, comme Pyrrha ou comme Cadmus.

» Par quelque moyen que nous ayons loy de le
» rédresser et renger de nouveau, nous ne pouvons
» guères le tordre de son accoustumé ply, que nous
» ne rompions tout (1). » — « Si me semble-il, à
» le dire franchement, qu'il y a grand amour de
» soy et présumption, d'estimer ses opinions jus-
» ques là que pour les establir, il faille renverser
» une paix publicque, et introduire tant de maulx
» inévitables et une si horrible corruption de mœurs
» que les guerres civiles apportent, et les mutations
» d'estat en chose de tel poids, et les introduire en
» son pays propre; est-ce pas mal mesnagé, d'ad-
» vance tant de vices certains et cogneus, pour com-
» battre des erreurs contestées et débattables (2)? »
Voilà le langage de l'expérience. Considérez l'état d'agitation, de malheur et de guerre où se trouve depuis vingt ans l'Europe, et dites si jamais philosophe proclama de plus grandes vérités.

N'allez pas toutefois juger Montaigne sur un seul passage : vous pourriez bien ne pas y voir son véritable caractère, et prendre les caprices de son esprit pour les jugements de sa raison; ici vous venez d'entendre un observateur sage et judicieux; continuons : vous allez être témoins d'un singulier contraste. Ce même homme, que l'exemple de son pays et les malheurs des guerres civiles ont si bien instruit, qui s'est formé des idées si justes de la néces-

(1) Liv. III, ch. 9, p. 81.
(2) Liv. I, ch. 22, p. 122.

sité d'un gouvernement stable, parce qu'il a vu et ressenti tous les maux qu'entraînent les révolutions, savez-vous quelle forme de gouvernement il préfère, laquelle lui semble la plus admirable et la mieux appropriée au bonheur de l'espèce humaine? Je n'oserais jamais le dire sans répéter ses propres paroles, c'est la société des Cannibales; non qu'il s'en fasse une peinture idéale, mais d'après une connaissance exacte de leurs mœurs: « Comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et » ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans » religion quelconque (1). » — « Ce que nous » voyons par expérience en ces nations là, dit-il, » surpasse nonseulement les peinctures de quoy la » poésie a embelly l'age d'or et toutes ses inven- » tions à feindre une heureuse condition d'hommes, » mais encores la conception et le desir mesme de » la philosophie. C'est une nation, diroy-je à Platon, » en laquelle il n'y a aucune espèce de traficque, » nulle cognoissance de lettres, nulle science de » nombres, nul nom de magistrat, ni de supériorité » politique, nul usage de service, de richesse et de » pauvreté, nuls contrats, nulles successions, nuls » partages, nulles occupations qu'oisyves, nul res- » pect de parenté que commun, nuls vestements, » nulle agriculture, nul métal, nul usage de vin ou » de bled (2). » Le tableau serait incomplet, s'il

(1) Liv. II, ch. 12, p. 213.
(2) Liv. I, ch. 30, p. 235.

n'ajoutait aussi, qu'ils tuent leurs prisonniers et qu'ils les mangent.

Mais pourquoi m'arrêterais-je à combattre ces opinions de Montaigne sur le bonheur de la vie sauvage ? Ai-je donc oublié que fort souvent, dans son livre, le pour et le contre semblent avoir également raison tour à tour, et qu'il faut étudier long-temps les jeux de son imagination avant de découvrir le fond de ses sentiments. D'autres s'efforceront peut-être de colorer, d'affaiblir cette singulière opposition; pour moi, je voudrais plutôt la faire ressortir. C'est un exemple entre mille, qui nous apprend à juger Montaigne, non comme un écrivain méthodique qui expose régulièrement des opinions arrêtées, mais comme un esprit vif et inconstant qui s'abandonne librement à tous ses caprices. Il vous dit lui-même qu'il se joue souvent : n'allez pas vous y méprendre. Ravi de montrer en lui seul l'infinie variété des opinions humaines, il vous présentera tour à tour les fantaisies de son imagination, ou le calcul de ses intérêts personnels, ou les résultats de son expérience; et ainsi, selon le vent qui le pousse, vous pouvez trouver en lui un sophiste, un égoïste ou un sage. C'est ce dernier seul qu'il faut croire. Il vous est maintenant facile d'expliquer l'opposition des passages que nous venons d'examiner. L'un est une spéculation abstraite : on peut la contester et la combattre; l'autre est le fruit de l'observation et la leçon de la sagesse. Étudiez Montaigne, vous le verrez toujours balancé entre ces influences diverses :

c'est en cela que consiste l'essence de son pyrrhonisme; il n'a rien de si constant que cette inconstance. Personne n'admire de meilleure foi la simplicité de Philopoemen; mais ailleurs il rapporte curieusement de lui-même, qu'il était chevalier de St.-Michel, et il se plaint que l'on ait prodigué cet ordre militaire, quoiqu'il fût lui-même un exemple de cette prodigalité. Personne n'élève plus haut le courage de Brutus, ou la grandeur d'ame de Caton, mais cela ne l'empêche pas d'avouer que pour lui « il porteroit facilement au besoing une chandelle à » St.-Michel, et l'aultre à son serpent. Je suyvray, » ajoute-t-il, le bon parti jusqu'au feu, mais exclu- » sifvement si je puis (1). » Nul ne vous montrera mieux la nécessité d'être soumis aux lois; mais dans un autre moment il vous apprendra (2), si vous voulez, que les lois n'ont aucun fondement assuré, et qu'il n'y a aucunes lois naturelles, non pas même celles de la conscience. La vivacité de son esprit le jette quelquefois si loin de lui-même, qu'il oublie jusqu'aux sentiments qui lui sont les plus naturels. « De moy, dit-il, je n'ay pas sceu voir seulement, » sans desplaisir, poursuivre et tuer une bête inno- » cente (3). » Fort bien, mais dans un autre chapitre (4) il fait un pompeux éloge des combats de gla-

---

(1) Liv. III, ch. 1, p. 239.
(2) Liv. I, ch. 22, p. 115.
(3) Liv. II, ch. 11, p. 131.
(4) Liv. II, ch. 23, p. 100.

diateurs, et il vante beaucoup l'utilité de ce spectacle pour l'institution du peuple. Partout on peut opposer ainsi Montaigne à lui-même. Mais cette fluctuation continuelle est plutôt en lui l'effet d'une imagination vive, que le résultat d'un systême combiné par la raison. Il a laissé errer sa plume beaucoup plus que sa conduite; et la facilité que son esprit lui offrait pour s'accommoder de tout, ne l'a pas empêché d'être invariablement fidèle à la vertu et à l'honneur.

Rousseau, qui a reproduit la plupart des opinions systématiques de Montaigne avec l'exagération de son caractère et la chaleur de son éloquence, a sans doute puisé l'idée de ses déclamations contre la vie sociale, dans les passages que nous venons d'examiner; mais la différence des conditions et du caractère de ces deux écrivains se fait sentir jusque dans la manière dont ils ont défendu la même cause. Chez Montaigne, ce n'est qu'un systême philosophique qu'il compare à d'autres systêmes : cela ne l'empêche pas de sentir ce qu'il y a de bon dans une société civilisée, et de goûter les jouissances qu'elle procure; mais Rousseau, placé par le sort dans les derniers rangs de cette société, et se sentant digne d'être aux premiers par son génie; long-temps agité par l'infortune, roidi par la pauvreté, la honte et la misère, luttant sans cesse entre l'élévation de ses pensées et la bassesse de ses actions, Rousseau ne pouvait que haïr un état de choses qui pesait de tout son poids sur lui. Quand il déclame contre les

richesses, le luxe, l'industrie et les arts; quand il présente l'égalité absolue comme la base de toute société bien organisée, ce n'est plus un système philosophique, c'est sa propre cause qu'il défend: c'est un esclave indigné qui secoue ses chaînes. Le sentiment profond de l'injustice du sort respire dans toutes ces pages éloquentes où Rousseau montre l'état civilisé comme un état de dégradation, et ce fut cette opposition constante et invincible entre son génie et sa fortune, qui causa sa gloire et ses malheurs.

Les mêmes rapports et les mêmes différences que l'on remarque entre Rousseau et Montaigne, relativement aux systêmes politiques, se rencontrent encore dans un autre sujet également traité par ces deux écrivains; et l'opposition s'y trouve encore plus prononcée, parce que ce sujet dépend beaucoup moins de la spéculation que de l'expérience et d'une véritable connaissance des hommes; je veux parler de l'éducation. Montaigne n'a écrit que deux chapitres sur cet objet, mais ces deux chapitres sont des modèles de raison et de saine philosophie. L'un d'eux est intitulé de l'*Affection des pères aux enfants*: on pourrait l'appeler le guide des pères; car Montaigne y trace avec autant de sagacité que de bonté et de sagesse leurs devoirs les plus importants. Il leur montre d'abord avec quelle sévère douceur il faut gouverner l'enfance pour la dresser à l'honneur, à la liberté, et lui grossir le cœur d'ingénuité et de franchise. De là, portant plus loin ses vues, il apprend aux pères à ne pas éloigner d'eux

leurs enfants par une morgue austère et dédaigneuse. « J'essayerois plutôt, dit-il (1), de nourrir en eux » une vifve amitié et bienveillance non feincte en » mon endroict. » Puis aussitôt, comme s'il craignait de s'être trop abandonné à cet épanchement, regardant son siècle, et se resserrant en lui-même; « mais, » ajoute-t il, si ce sont bestes furieuses comme notre » siècle en produict à foison, il faut les haïr et fuir » pour telles. » Voilà comme on peut saisir Montaigne. Il découvre ainsi plusieurs fois dans ce chapitre les penchants naturels de son ame, et le secret de cette insensibilité philosophique dont il s'efforce de s'envelopper. Avec quelle naïveté il raconte les regrets du vieux Mont-Luc, qui, ayant perdu son fils, jeune homme d'une haute valeur, et de grande espérance, « me faisoit, dit-il, surtout valoir le des» plaisir et crevecœur qu'il sentoit de ne s'être ja» mais communiqué à lui; et sur cette humeur d'une » gravité et grimace paternelle, avoit perdu la com» modité de gouster et bien connoistre son fils, et » aussi de lui déclarer l'éxtrême amitié qu'il lui » portoit, et le digne jugement qu'il faisoit de sa » vertu (2). » Il y a dans ces paroles, et dans tout le reste de ce passage, quelque chose qui part du cœur. Ailleurs, en parlant de l'avarice des pères qui veulent garder tous leurs biens pour eux seuls, afin de se faire honorer de leurs enfants : « Un père, dit-il,

(1) Liv. II, ch. 8, p. 78.

(2) Liv. II, ch. 8, p. 82.

» est bien misérable qui ne tient l'affection de ses » enfants que par le besoing qu'ils ont de son se» cours, si cela se doibt nommer affection. Il faut » se rendre respectable par sa vertu et par sa suffi» sance, et aimable par sa bonté et doulceur de ses » mœurs. Les cendres mêmes d'une riche matière, » elles ont leur prix; et les os et reliques des per» sonnes d'honneur, nous avons accoustumé de les » tenir en respect et révérence. Nulle vieillesse peult » être si caducque et si rance à un personnage qui a » passé en honneur son aage, qu'elle ne soit respec» table et notamment à ses enfants (1). » Ce sont là, sans doute, les paroles d'un bon père. Mais bientôt, quittant ces images consolantes, et oubliant la douceur des sacrifices qu'il a conseillés lui-même, il ne veut plus y voir qu'une dette, une nécessité de la vieillesse qui, incommode aux autres et à soimême, ne peut trouver d'existence supportable que dans un isolement absolu. Alors son imagination attristée lui présente un vieillard soucieux, maladif et chagrin, vivant comme un ennemi au milieu de sa famille, trompé par sa femme, par ses fils, et à leur défaut, par des valets. Il tourne aussitôt les yeux sur lui-même ; il croit voir son propre sort, et cette idée affligeante ramenant sa pensée sur l'ami qu'il a perdu, et qui, sans doute, lui fût resté fidèle.... « O » mon ami! s'écrie-t-il.... » mais ne pouvant ranimer sa cendre, il retire son ame en soi ; il y cherche des

(1) Liv. II, ch. 8, p. 73.

consolations dépendantes de lui seul et qu'on ne puisse lui ôter; il les trouve dans l'étude des lettres et de la philosophie. Saisissant cette dernière espérance de bonheur, il s'y attache, il la fortifie; il veut en quelque sorte lui donner un corps, et, par une illusion qui le satisfait, il se peint ses écrits comme des enfants plus nobles, plus précieux, plus chers même que ceux que nous peut accorder la nature. Pardonnez-lui ces chimères, il est assez à plaindre de n'avoir pas connu les douceurs que pouvait lui donner la réalité.

Le chapitre que nous venons d'examiner nous a montré à découvert le caractère de Montaigne, avec toute la progression de ses sentiments, depuis les premiers mouvements d'une bonté naturelle, jusqu'aux tristes jouissances d'un égoïsme raisonné. Le chapitre de l'Institution des enfants va maintenant nous montrer l'étendue de son esprit et la justesse de son jugement. Montaigne n'y a tracé que des règles générales, et peut-être n'y a-t-il que les principes généraux de l'éducation qui puissent être assujétis à des règles; mais on y trouve tout ce qui peut inspirer la vertu, l'honneur, l'amour de la justice, l'élévation des sentiments; ce qui peut exercer le jugement, développer l'esprit, former le corps; en un mot, tout ce qu'il faut pour composer l'homme civilisé, l'homme destiné à vivre parmi d'autres hommes, non pas chez des sauvages, mais chez des Européens. Montaigne ne veut pas que son élève prenne pour des lois de la nature les coutumes du pays où il est né; mais il veut

qu'il s'y conforme. Il consent qu'il sache que l'on peut avoir une autre religion, d'autres lois, un autre gouvernement; mais il lui apprend que pour son repos et son bonheur, il faut qu'il sache s'accommoder de ceux qu'il trouve établis dans sa patrie. Il ne lui présente pas tous les rois comme des tyrans, ni tous les grands comme des hommes pervertis et dépravés, mais il lui ôte l'ambition d'aller servir les uns et l'envie de se mêler parmi les autres. En un mot, il n'en fait pas un sauvage parmi des esclaves, mais un homme qui saura vivre indépendant et tranquille dans toutes les conditions et dans tous les pays où il aura plu à la fortune de le placer. N'est-ce pas là le chef-d'œuvre de l'éducation?

Au contraire, pourrait-on dire à Rousseau : Vous n'avez pas élevé votre Émile pour la société des hommes, mais pour la vôtre; vous l'avez rendu tel que vous voudriez que les hommes fussent, pour que Rousseau fût heureux. Maître imprudent et passionné! comment pouvez-vous préparer votre élève à vivre dans l'état social, vous qui ne voyez cet état qu'à travers les sombres voiles de votre misantropie? Même quand vous lui dites d'aimer les hommes, on sent au fond de vos discours tout le fiel de vos malheurs, toute l'amertume de vos regrets. Si vous lui recommandez l'honneur et la délicatesse dans le maniement des charges publiques, vous lui peignez en même temps ces vertus comme tellement étrangères au monde, qu'elles y deviennent des motifs certains d'exclusion; si vous voulez lui apprendre la modéra-

tion, vous lui dites que tous les riches sont odieux et méprisables; idée très fausse, puisque les richesses sont un grand moyen de bonheur pour qui sait en user dignement, et qu'elles honorent la vertu même, lorsqu'elle sait les perdre avec courage. Ce ne sont pas tant les richesses qu'il faut craindre que l'ambition de les acquérir. Je l'ai élevé, dites-vous, pour qu'il pût se passer de la société des hommes; je lui ai appris un métier qui lui donnera partout la liberté et du pain. Il est vrai : si vous êtes assuré qu'il vivra dans un désert ou chez des sauvages, vous l'avez bien préparé; mais dans la multitude des chances possibles, combien en comptez-vous qui puissent l'amener dans cette position? Si vous avez pensé qu'il vivrait dans une société civilisée; si, comme votre plan le suppose, vous le mettez au-dessus de la classe du peuple, pensez-vous qu'il sera plus indépendant et plus libre quand il aura pour dernière ressource le métier d'un malheureux artisan? Quel est l'homme vraiment éclairé qui ne trouvera pas en lui-même des moyens plus puissants et non moins sûrs pour combattre la fortune, et se relever de ses atteintes? car, sans doute, vous ne désirez pas qu'il y succombe, et qu'un atelier soit le dernier asyle de sa vie. Si vous l'avez voulu, que le sort de votre Émile est à plaindre! Choisissez-lui à votre gré un gouvernement, une patrie, une religion; donnez-lui le métier le plus obscur; placez-le dans les derniers rangs de la société; cachez-le, perdez-le dans la foule; s'il y reste, ses chaînes n'en seront que plus pesantes; il

vivra, soumis à des lois, à des coutumes, à des préjugés dont rien n'adoucira pour lui l'intolérance et la rudesse; il y trouvera des vices plus bas et des vertus plus pénibles. Ce n'était pas la peine de descendre. O Jean-Jacques, n'en avez-vous pas fait sur vous-même la funeste expérience? La vertu n'est-elle pas plus facile à pratiquer dans l'aisance que dans la misère? Si le hasard eût mis moins de distance entre votre génie et votre fortune, il y aurait eu moins d'opposition entre votre conduite et vos écrits.

La diversité des caractères de Rousseau et de Montaigne est pour ainsi dire empreinte dans leurs systêmes philosophiques; mais elle ne l'est pas moins dans leur style, et l'on ne trouverait peut-être pas un exemple plus frappant de ce mot si juste de Buffon, le style est l'homme même. Doué d'une imagination vive, d'une ame ardente et d'une sensibilité profonde, Rousseau est toujours éloquent, parce qu'il est toujours passionné. Soit qu'il peigne les transports de l'amour ou les rêves de son cœur, ou les méditations de sa pensée, il est toujours le même, il passionne tous les sujets. Alors même qu'il ne fait qu'exposer les idées philosophiques les plus abstraites, sa dialectique est toute en sentiment. Il raisonne moins qu'il ne touche : c'est un être inspiré qui parle; il ne discute pas avec vous, il vous presse, il vous ordonne de vous rendre aux vérités que son cœur lui a révélées. Les mouvements tumultueux de son style rappellent en quelque sorte les agitations de sa vie, et son harmonie touchante

a quelque chose de pénétrant comme les plaintes de l'infortune.

Montaigne, au contraire, est toujours sentencieux et raisonneur comme un homme maître de lui-même et qui ne se passionne jamais. N'ayant pour but unique que de dire son avis sur tout, sans se soucier, au moins en apparence, de le faire adopter aux autres; il ne cherche point à persuader, encore moins à émouvoir. L'indépendance de sa pensée ne peut être comparée qu'à la liberté de son style. Son éloquence « ne touche pas tant comme elle remplit » et ravit, et ravit le plus les plus forts esprits. » Mais pourquoi chercher à le définir? lui-même s'est peint en ce point comme dans tout le reste. « C'est aux paroles, dit-il, à servir et à suivre, et » que le Gascon y arrive, si le Français n'y peult » aller. Le parler que j'aime, c'est un parler simple » et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler » succulent et nerveux, court et serré; non tant » délicat et peigné comme véhément et brusque, » plutost difficile qu'ennuyeux, esloingné d'affec- » tation, desréglé, descousu et hardy : chaque lop- » pin y fasse son corps; non pédantesque, non fra- » tesque, non plaideresque, mais plutost soldates- » que, comme Suétone appelle celuy de Julius » César. J'ay volontiers imité cette desbauche qui » se veoid en notre jeunesse au port de leurs veste- » ments; un manteau en escharpe, la cape sur une » espaule, un bas mal tendu, qui représente une » fierté desdaigneuse de ces parements estrangers

» et nonchalente de l'art. Mais je la trouve encore » mieux employée en la forme du parler (1). » Rien n'est plus juste et plus frappant que ce portrait de Montaigne tracé par lui-même. Personne n'a égalé, personne n'oserait seulement imiter, je ne dis pas ce style, mais ce parler simple et familier qui se hausse ou se baisse selon les sujets, tour à tour enjoué, sérieux, fier, élevé, naïf, abstrait, profond, jamais obscur; point phrasier, ni enseignant, ni traînant; mais plutôt serré, vif, animé, pressant, noble dans sa familiarité même, sachant agrandir l'expression par la pensée, et relever les termes bas et vulgaires en les employant à une œuvre haute et riche. Ce talent original, ce génie tout libre de Montaigne ne semble-t-il pas exprès formé par la nature, pour aller partout secouant de vieilles erreurs et faisant la guerre aux préjugés? Ne craignez pas qu'il se laisse imposer par les unes, ou intimider par les autres; il n'est si vieille coutume et si générale qu'il n'ose la regarder en face, lui faire montrer ses titres, et lui demander pourquoi elle nous gouverne. S'il les trouve faux, il les lui arrache, il la dépouille de tous les affublements dont elle s'était couverte, il l'expose toute nue à nos regards, et se moquant de ce vain épouvantail, il la quitte pour aller faire la même justice ailleurs. En voulez-vous des exemples? regardez-le abattre cette forcenée curiosité de notre nature, qui va toujours se

(1) Liv. I, ch. 25, p. 191.

préoccupant des choses à venir, comme si elle n'avait pas assez à faire, à digérer les présentes. Voyez cet esprit réellement fort, foulant aux pieds les prédictions, les sortiléges, et toutes les chimères de l'astrologie, dans un temps où ces superstitions étaient si communes, que les rois de France même entretenaient des astrologues à leur cour, comme ils avaient des confesseurs et des médecins. Mais aujourd'hui ces préjugés ne sont plus ceux des gens éclairés; passons à d'autres. Vous sentez-vous capable d'un grand courage? Êtes-vous sûr de vous-même? Ne pâlirez-vous point à l'aspect imprévu d'un fantôme qui vous régit, qui vous gouverne depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, qui règle vos actions, vos désirs, votre pensée, qui dispose enfin de votre vie? Suivez-moi: nous allons voir notre philosophe aux prises avec la médecine; non pas avec celle d'aujourd'hui, agréable, parée, parfumée, ne s'occupant qu'à bercer, à consoler le malade, et parfois réussissant à le guérir; mais avec l'ancienne médecine, grave, fourrée, magistrale, entourée d'un lugubre cortége de docteurs, d'apothicaires, de purgations, d'opiats et de drogues de toute espèce. Avec quelle irrévérence il la traite! Avec quelle audace il lui reproche sa vanité, son inanité, son ignorance, et le mensonge de ses promesses! Comme il se rit de son appareil mystérieux; de sa grimace rébarbative et prudente, des préjugés, des superstitions dont elle s'enveloppe; enfin, de tout le prestige de sa puissance, fondée sur notre

C'est alors que, supérieur aux préjugés de son siècle, il apprend à ses contemporains abusés le véritable emploi de la philosophie et des lettres, non pour former un grammairien ou un logicien, mais un homme; non pour exercer la langue, mais la raison. « Nous sçavons dire Cicéron dict ainsi; voilà les » moeurs de Platon, ce sont les mots mesmes d'Aris- » tote; mais nous, que disons-nous nous-mesmes? » que jugeons-nous? que faisons-nous? Nous pre- » nons en garde le jugement et le sçavoir d'autruy, » il les faut faire nostres. Qui suit un aultre, il ne » suit rien, il ne trouve rien, voire il ne cherche » rien. Je ne veux pas que le maitre invente et parle » seul, je veux qu'il escoute son disciple parler à » son tour et qu'il le fasse trotter devant lui pour » juger de son train. Il ne fault pas tant qu'il lui » apprenne la date de la ruyne de Carthage que les » moeurs de Hannibal ou de Scipion, ni tant à rete- » nir les histoires comme à en juger. C'est un vain » estude qui veult, mais qui veult aussi, c'est un » estude d'un prix inestimable. Tant d'humeurs, de » sectes, d'opinions, de loix et de coustumes nous » apprennent à juger sainement des nostres, et ap- » prennent nostre jugement à recognoistre sa natu- » relle foiblesse, qui n'est pas un légier apprentis- » sage; tant de remuéments d'estats, et de change- » ments de fortune publicque, nous instruisent à ne » pas faire grand miracle de la nostre: tant de » noms, tant de victoires et de conquestes ensep- » velies sous l'oubliance rendent ridicule l'espérance

» d'éterniser nostre nom par la prinse de dix ar» goullets et d'un poullier qui n'est cogneu que par » sa chute. L'orgueil et la majesté si enflée de tant » de courts et de grandeurs, nous fermit et asseure » la veue à soustenir l'esclat des nostres, sans ciller » les yeux : tant de milliasses d'hommes enterrés » avant nous, nous encouragent à ne rien craindre » d'aller trouver si bonne compagnie en l'aultre » monde, et ainsy du reste (1). » Où Montaigne avait-il puisé ces idées fortes et profondes? Est-ce donc là le langage du seizième siècle? Qu'a dit Rousseau de plus dans son Émile? Qu'a-t-il fait, que s'emparer de ces pensées, les étendre, les mettre en action, les présenter avec sa chaleur ordinaire, et souvent les rendre impraticables en les exagérant (2)?

Voltaire, dans l'Histoire du siècle de Louis XIV, dit, « que l'on ne pouvait citer encore un passage

---

(1) Liv. I, ch. 24, p. 143 et suiv.

(2) Les personnes passionnées pour Rousseau trouveront peut-être que je suis injuste à son égard; elles diront qu'une tête aussi forte n'emprunte d'idées à personne. Je les prie de relire avec attention le vingt-cinquième chapitre du premier livre des *Essais*, elles verront si le plan de l'Émile ne s'y trouve pas tout entier; les incidents même y sont indiqués; Montaigne veut aussi que le gouverneur cherche une Sophie pour son Émile. Pour moi, j'admire l'éloquence de Rousseau et son prodigieux talent de style; je vois en lui un très grand écrivain, une ame ardente, passionnée, exaltée; mais je trouve en ses écrits plus d'imagination que de profondeur, et plus de hardiesse que de raison.

» noble et sublime de prose française, lorsqu'on savait déjà par cœur le peu de belles stances que laissa Malherbe (1). » Il dit ailleurs (2), « que le » Français acquit de la vigueur sous la plume de » Montaigne, mais qu'il n'eut ni élévation ni harmonie. » Si le simple sentiment peut nous faire reconnaître ce qui est grand et noble, dans les paroles comme dans les actions, j'oserais croire que cette assertion de Voltaire a besoin d'être adoucie, et le passage que je viens de citer me servirait d'exemple, ainsi qu'une foule d'autres que l'on trouve à chaque pas dans les Essais. On éprouve en les lisant quelque chose de cette émotion fière et mâle dont nous saisissent les Romains de Corneille; et puisque j'ai eu cette témérité, j'aurai encore celle de dire qu'à considérer la nature du génie de Voltaire, vif, brillant, impétueux, et les qualités éminentes de son esprit, qui furent la netteté, l'ordre, la clarté, l'élégance, on ne devrait pas s'étonner qu'il eût été rebuté par le désordre naturel ou affecté de Montaigne, par ses citations, tellement multipliées qu'elles rompent souvent le fil de ses discours, par ses perpétuelles discussions d'anciens systêmes philosophiques, qui n'ont plus aucun intérêt pour nous; enfin, par la complaisance exagérée avec laquelle il s'étend sur des riens qui lui sont personnels, et sur des détails domestiques qui descendent jusqu'à

(1) Tom. III, p. 72, édit. stéréotype.

(2) *Dictionnaire philos.*, art. Français.

la grossièreté (1). Les traits dont Montaigne a peint son siècle, et dont il s'est peint lui-même, avec le costume du temps, devaient paraître rudes et sauvages à un esprit délicat et fin, accoutumé aux grâces de la société la plus polie, et qui n'avait jamais vu d'autres guerres civiles que celles du théâtre; au lieu que cette rudesse nous blesse moins, nous qui sommes nés dans un temps où tous les liens de la société ont été rompus; nous qui avons perdu pour long-temps l'élégance des mœurs avec l'élégance des sentiments, et qui retrouvons dans les manières de Montaigne quelque chose d'analogue aux nôtres. Comparez Montaigne et Voltaire,

---

(1) Je n'ignore pas que Voltaire, dans une de ses lettres à M. de Tressan se montre grand admirateur de Montaigne; mais M. de Tressan venait alors d'écrire une dissertation sur Montaigne; il l'avait envoyée à Voltaire, qui l'en remercie; et, dans ce cas, les compliments adressés à l'auteur des *Essais* revenaient naturellement à son panégyriste. J'ai dû chercher l'opinion de Voltaire dans les grands ouvrages qui établissent sa gloire; c'est pour cela que j'ai cité l'*Histoire du Siècle de Louis XIV*. En général, toutes les fois que Voltaire parle de Montaigne, il lui accorde de la *naïveté*, de la *vigueur*, et lui refuse l'*élévation.* C'est ce dernier point que j'ose débattre; et j'ajoute qu'on ne doit pas le décider autrement que par l'examen même de Montaigne, sans faire intervenir le systême communément adopté sur la perfection des langues par la poésie; car sans nier, en général, la vérité de ce systême, il se pourrait qu'il admît des exceptions; et dans la littérature, comme dans tout le reste de nos connaissances, il faut subordonner les systêmes aux faits, et non les faits aux systêmes. On me pardonnera la longueur de cette note: s'il est permis d'expliquer en détail toutes ses raisons, c'est quand on appelle de la décision d'un si bon juge.

lorsqu'ils parlent sur les mêmes sujets : la différence des temps et des mœurs se fait sentir jusque dans leurs moindres expresssions. Si Voltaire veut peindre la perfection de l'art d'écrire, il se sert de comparaisons justes, élégantes, et tirées des usages de la société. Il vous dit : « Le grand art des écri-
» vains français est celui des femmes de cette nation
» qui se mettent mieux que les autres femmes de
» l'Europe, et qui, sans être les plus belles, le pa-
» raissent cependant, par l'art de leur parure, par
» les agréments nobles et simples qu'elles se don-
» nent si naturellement (1). » L'autre, au contraire, est tout en images simples et familières. « Le manie-
» ment et employte des beaux esprits donne prix à
» la langue, non pas l'innovant, tant comme la
» remplissant de plus vigoreux et divers services ;
» l'estirant et ployant. Ils n'y apportent point de
» mots, mais ils enrichissent les leurs ; appesan-
» tissent et enfoncent leur signification et leur
» usage ; lui apprennent des mouvements inaccou-
» tumés, mais prudemment et ingénieusement (2). »
Veut-il vous expliquer les qualités propres à la langue française, il ne se sert point de termes abstraits, mais de figures fortes et énergiques. C'est un cavalier qui manie son cheval de bataille. « Je trouve,
» dit-il, notre langage suffisamment abondant ; mais
» non pas maniant et vigoreux suffisamment. Il suc-

(1) Voltaire, *Dictionn. philos.*, art. LANGUE.
(2) *Essais*, liv. III, ch. 5, p. 353.

» combe ordinairement à une puissante conception ; » si vous allez tendu, vous sentez qu'il languit sous » vous et fleschit, et qu'à son défaut le latin se pré- » sente au secours et le grec à d'autres (1). » Voilà ce que le temps amène de différence dans les langues ; voilà ce que le changement des moeurs leur donne de rudesse ou de grâce, d'énergie ou de mollesse.

La langue française, sous la plume de Montaigne, n'a pas seulement acquis de l'élévation et de la vigueur, elle a reçu de lui toute la perfection dont elle était alors susceptible ; car cette perfection n'est que relative. Les langues étant des instruments propres à exprimer les besoins et les sentiments des peuples, se modifient nécessairement avec eux ; le progrès de la civilisation les change sans cesse ; les grands écrivains peuvent en faire valoir toutes les beautés, en développer même les mouvements par d'heureuses hardiesses ; mais ils ne sauraient, sans témérité, se hasarder beaucoup au-delà de leur siècle ; et ainsi, dans chaque langue, le même génie approchera d'autant plus de la perfection absolue, qu'il sera placé lui-même plus près de l'époque où la langue est devenue éminemment propre aux compositions littéraires. A l'époque où vivait Montaigne, la langue française venait de naître ; commune au peuple et à la noblesse, qui, par ses moeurs, ne s'é-

---

(1) Liv. III, ch. 5, p. 354.

tait pas encore distingué du peuple, elle pouvait allier la naïveté des expressions à l'élévation des sentiments; et par cette facilité de la jeunesse, elle se prêtait avec une grâce infinie à une noble familiarité. A peine séparée de la langue romaine, elle avait gardé quelque chose de sa démarche; elle se pliait encore à quelques-unes de ces inversions hardies qui saisissent l'ame par un détour imprévu. Le tumulte des guerres civiles lui avait appris une foule de mouvements énergiques, qu'il ne fallait que modérer et régler. Plus faible que la langue des maîtres du monde, elle s'aidait déjà dans sa marche d'un cortége de termes auxiliaires; mais elle en était moins surchargée qu'accompagnée; et parfois elle se plaisait encore à s'en dégager pour s'avancer d'un pas plus rapide. Ce mélange de force et de faiblesse, de rudesse et de flexibilité, formait alors son véritable caractère : c'est celui que Montaigne a développé dans les *Essais;* c'est cette langue qu'il a fixée à ses écrits, de telle sorte qu'elle ne pouvait plus rétrograder; quelque supériorité, quelque perfection qu'elle ait reçues depuis, on peut encore regretter quelques tournures naïves qu'elle avait alors, et qu'on n'oserait plus lui donner aujourd'hui; comme dans ce passage où, pour modérer le désespoir d'une jeune fille qui vient d'apprendre la mort de son frère : « Ce ne sont point, lui dit-il, ces » tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur » de cette poictrine que despitée tu bats si cruelle- » ment, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce

» frère bien aimé (1). » Cette phrase est toute latine; cependant combien elle a de naturel et de charme! Montaigne est plein de pareils traits; mais parmi tant de hardiesses qu'il s'est permises, il n'en est pas une seule qui répugne au génie de la langue française, tandis que tous les poètes d'alors en étaient remplis. Une si grande justesse de tact dans un siècle si peu cultivé, montre bien que le goût dans les ouvrages d'esprit est un don de la nature, comme la grâce dans les mouvements du corps. Cependant, pour l'honneur de l'art, je dois avouer qu'il manquait quelque chose à cet habile écrivain : il ignorait l'orthographe.

N'est-il pas étonnant que ce même homme, qui avait si profondément réfléchi sur l'art d'écrire, et qui était tout rempli de la lecture des anciens, ait assez mal jugé la poésie française, pour croire que Dubellay et Ronsard l'avaient portée au plus haut point de perfection qu'elle pût atteindre, lui, surtout, qui se piquait de se connaître en vers? Pascal, si semblable à Montaigne pour l'énergie des pensées, et non moins habile à manier la prose, niait qu'il existât des beautés poétiques. Il serait maintenant difficile de dire, lequel des deux se trompait le plus.

Si le style de Montaigne donne beaucoup de force à ses pensées, l'art avec lequel il les présente ne

---

(1) Liv. I, ch. 4, p. 22.

dans un siècle où l'empire des préjugés et de l'habitude était si puissant.

Mais, je ne crains pas de le dire, Montaigne me semble avoir poussé beaucoup trop loin le scepticisme, en le portant jusque dans les lois de la morale naturelle, dont la source n'est pas tellement cachée qu'on ne puisse la découvrir lorsqu'on la cherche avec ardeur au fond d'un cœur pur et sensible, dont la civilisation a développé tous les mouvements. Montaigne a exagéré le doute, en doutant non seulement des connaissances de son siècle, mais de celles de la postérité; non seulement des découvertes faites par l'homme jusqu'au seizième siècle, (et que sont quelques siècles dans la durée de l'espèce humaine?) mais encore de toutes celles que le progrès continuel de son intelligence lui prépare et lui permet d'espérer. Ici, je n'hésite point à me déclarer contre lui; je n'ai même rien à redouter d'un si rude adversaire. Les progrès de ces connaissances qu'il a niées me fournissent aujourd'hui, pour le combattre, des armes qu'il n'a pas connues. En voyant ce génie indépendant s'élancer dans les hautes régions de la philosophie, d'où son œil perçant examine la nature de l'intelligence humaine, et veut en mesurer l'étendue, on admire sa hardiesse; mais on aperçoit l'erreur qui l'égare, on en devine la cause, on le plaint de s'y laisser entraîner, et l'on pense avec l'illustre Arnauld, que Montaigne a bien vu toutes les faiblesses de l'homme, mais n'en a pas connu toutes les grandeurs.

Le chapitre où il a traité ces importantes questions est celui qui a pour titre : *Apologie de Raimond de Sebonde ;* c'est-là qu'il développe avec autant d'art que d'énergie tout le système de son scepticisme : « C'est-là, comme dit Pascal, qu'il met » toutes choses dans un doute si universel et si gé» néral, que l'homme doutant même s'il doute, son » incertitude roule sur elle-même dans un cercle » perpétuel et sans repos. » D'abord il étend sa pensée dans l'immensité des cieux ; et abaissant un regard sur l'homme, il lui demande quelle est sa vanité de croire que tout cet univers a été fait pour sa commodité et son service. De-là se précipitant sur lui, il le dépouille de ses arts, de son industrie, de ses armes, et le fait rentrer nu parmi les animaux ; que dis-je ? il le menace de le mettre encore au-dessous. Tout lui semble bon, tout lui semble juste pour abaisser cet être superbe ; en vain la raison essaie de lui résister, il l'attaque à son tour, lui conteste ses droits, ses facultés, son existence même ; et après l'avoir privée de son pouvoir, de ses plaisirs, de ses espérances, il la jette au-dessous de l'instinct. Quand on voit Montaigne chercher des armes contre l'homme parmi les préjugés qu'il a lui-même combattus, et jusque dans les rêves d'une antiquité fabuleuse, on sent qu'il avait besoin de se faire illusion à lui-même, et de rabaisser les hommes pour s'en détacher (1).

---

(1) « De toutes les opinions, dit Montaigne, que l'ancienneté a eues

Ce rude assaut livré à l'intelligence humaine par un philosophe, dont les opinions semblent ordinairement si flottantes et indécises, devait paraître un sujet de triomphe pour une religon qui veut tenir tous ses biens de Dieu même, par le prodige de la révélation. « On ne peut voir sans joie, dit Pascal, la » superbe raison si invinciblement froissée par ses » propres armes; et cette révolte sanglante de » l'homme contre l'homme, laquelle, de la société » avec Dieu, où il s'élevait par les lumières de sa » faible raison, le précipite dans la condition des » bêtes; et l'on aimerait de tout son cœur le minis- » tre d'une si grande vengeance, si, en suivant les » règles d'une bonne morale, il portait les hommes » qu'il avait si utilement humiliés, à ne pas irriter, » par de nouveaux crimes, celui qu'il les a convain- » cus de ne pouvoir pas seulement connaître. » Comment l'exagération des idées religieuses et des systêmes philosophiques peut-elle aveugler jusqu'à ce point? Eh quoi! la puissance des facultés morales de l'homme n'est-elle pas attestée de la manière la plus évidente par son existence même, lui, qui est jeté sur la terre nu, sans abri, sans armes, et sans nul secours que de sa raison? Mais qu'avait-il besoin d'autres secours? Avec sa raison il s'est emparé de toutes les forces de la nature, et les a

---

» de l'homme en gros, celles que j'embrasse plus volontiers, et aux- » quelles je m'attache le plus, ce sont celles qui nous méprisent, avi- » lissent, et anéantissent le plus. » (*Essais*, liv. II, ch. 17, p. 32.)

tournées à son service ; il a fait jaillir du sein des pierres le feu qu'elle y avait renfermé, et s'en est servi pour amollir les métaux, les pétrir et les façonner à son gré ; il s'est fait ainsi des outils plus tranchants et plus durables que ceux du castor, des armes plus perçantes et plus redoutables que celles du tigre et de l'éléphant ; il a abattu des forêts, et s'est construit des demeures où il a su se garantir des injures du temps et des vicissitudes des saisons ; il a ouvert et fécondé le sein de la terre ; il a réglé le lit des fleuves, les a arrêtés dans leur course, et les a forcés de travailler pour lui ; les flots mêmes des mers immenses se sont courbés sous le poids de ses vaisseaux ; le courroux des vents impétueux a gonflé ses voiles, et il les a contraints de le porter sur leurs ailes rapides dans toutes les parties du monde. Il a trouvé dans les secrets de la nature l'art de se diriger à travers les déserts de l'Océan, et d'y conserver une direction constante au milieu de l'obscurité des nuits et des agitations des flots. Il a su se créer d'autres yeux plus puissants que les siens ; et sa pensée pénétrant avec eux dans les profondeurs de l'espace, il y a découvert les lois du mouvement des astres ; il s'est servi de la terre elle-même comme d'une mesure pour connaître leurs distances ; il a prévu d'avance leurs mouvements pour des milliers d'années, et désormais instruit de leurs lois éternelles, il les a fait servir de mesure à ses travaux, de signaux dans ses voyages, et a écrit parmi eux les routes des mers. Éclairé par ses grandes découver-

tés, il a pu reconnaître, sans frémir, la petitesse de l'atome sur lequel il est attaché, et cette vue, en l'anéantissant, pour ainsi dire, à ses propres regards, lui a fait sentir que toute sa force est dans sa pensée. Voilà les grandeurs de l'homme : elles sont le fruit de son intelligence développée par la civilisation. Si quelque autre créature terrestre peut lui disputer l'empire, qu'on nous fasse connaître sa dignité par de semblables exemples, qu'on nous la montre à de pareils traits.

Entre un chrétien qui fait profession de tout croire, et un philosophe qui fait profession de tout mettre en doute, l'accord ne saurait être durable. Quand Montaigne et Pascal se réunissent pour exagérer la faiblesse de l'homme, ils agissent par des motifs bien différents. Si la religion veut abaisser l'homme corrompu et mortel, c'est pour le relever par la main d'un Dieu ; si elle lui arrache tous ses titres à l'empire de la terre, c'est pour les lui rendre de la part de Dieu, épurés et ennoblis par cette origine céleste. Mais une fois que Montaigne a reconnu le néant de l'homme et l'incertitude de ses jugements dans les choses même qui lui semblaient les plus certaines, il ne cherche point à le tirer de son abaissement : regardant cet état comme inévitable, il tâche de s'y accommoder, de s'y complaire ; ce principe devient la base de sa morale, la règle de sa conduite, et, conséquent avec lui-même, il passe du scepticisme du discours au scepticisme des actions. C'est dans cet état que Pascal l'a vu et décrit avec

un talent admirable : « Considérant, dit-il, combien
» il y a de temps qu'on cherche le vrai et le bien
» sans grand progrès vers la tranquillité, Montaigne
» conclut qu'on doit laisser ce soin aux autres, de-
» meurer cependant en repos, coulant légèrement
» sur ces sujets, de peur d'y enfoncer en appuyant ;
» prendre le vrai et le bien sur la première appa-
» rence, parce qu'ils sont si peu solides, que quel-
» que peu qu'on serre la main ils échappent entre
» les doigts et la laissent vide. Il suit donc les rap-
» ports des sens et les notions communes, parce
» qu'il faudrait se faire violence pour les démentir,
» et qu'il ne sait s'il y gagnerait, ignorant où est le
» vrai. Il fuit de même la douleur et la mort, parce
» que son instinct l'y pousse ; il suit les mœurs de
» son pays, parce que la coutume l'emporte. Il
» monte son cheval, parce que le cheval le souffre,
» mais sans croire que ce soit de droit ; au contraire,
» il ne sait pas si cet animal n'a pas celui de se servir
» de lui ; il se fait même quelques violences pour
» éviter certains vices, à cause de la peine qui suit
» les désordres : la règle de ses actions étant en tout
» la commodité et la tranquillité. Il rejette donc
» bien loin cette vertu stoïque qu'on peint avec une
» mine sévère, un regard farouche, des cheveux
» hérissés, le front ridé et en sueur, dans une pos-
» ture pénible et tendue, loin des hommes, dans un
» morne silence, et seule sur la pointe d'un rocher :
» fantôme, dit Montaigne, capable d'effrayer les
» enfants, et qui ne fait autre chose, avec un travail

» continuel, que de chercher un repos où elle n'ar» rive jamais. Au lieu que sa science est naïve, fa» milière, plaisante, enjouée, et, pour ainsi dire, » folâtre; elle suit ce qui la charme, et badine né» gligemment des accidents bons et mauvais, cou» chée mollement dans le sein de l'oisiveté tran» quille, d'où elle montre aux hommes qui cher» chent la félicité avec tant de peine, que c'est là » seulement où elle repose, et que l'ignorance et » l'incuriosité sont deux doux oreillers pour une » tête bien faite, comme il le dit lui-même. »

Voilà, sans doute, un tableau charmant et une philosophie douce et attrayante; suivez-la cependant, et, sous le fard qui la déguise, vous reconnaîtrez bientôt l'égoïsme; l'égoïsme qui endurcit le cœur et le ferme à toutes les affections; car qui me refusera ces conséquences? « La vue des angoisses d'autruy » m'angoisse matériellement, pourquoy m'y expose» rois je volontiers? (1) » — « Mes affaires me don» nent déja assez de peine, pourquoy me tourmente» rois-je encore et irois-je me rompre la tête de celle » de mes voisins et amis? La mort me fait déja assez » de peur, pourquoy me chargerois-je encore de celle » de ma femme et de mes enfants? (2) » — « Il faut » ramener nôtre ame et la retirer en soi. (3) » — « Faisons que nôtre contentement despende de nous; » desprenons-nous de toutes les liaisons qui nous

(1) Liv. I, ch. 20, p. 91.
(2) Liv. I, ch. 38, p. 278.
(3) Liv. I, ch. 38, p. 276.

» attachent à autruy. Gaignons sur nous de pouvoir » vivre à bon escient, vivre seuls et y vivre à notre » aise. » (1) — Il faut avoir femme, enfants et biens, » et surtout de la santé qui peut, mais non pas s'y » attacher si universellement que notre bonheur en » despende. (2) » — « Il faut aimer ceci et celà, » mais n'épouser rien que soi. (3) » En est-ce assez?... manque-t-il encore quelque chose à votre conviction? est-ce bien là cette philosophie, si douce, si désirable? Mais on me dira que ces conséquences sont exagérées... A Dieu ne plaise! C'est la pure expression de la nature; ce n'est pas moi qui viens de parler, c'est Montaigne. Je n'ai rien imaginé, je n'ai fait que copier fidèlement.

J'entends ici tout le monde se récrier et m'accuser d'injustice. On m'opposera le fameux chapitre de l'Amitié, et cet attachement célèbre de Montaigne pour La Boëtie. On citera les expressions dont il s'est servi pour peindre ses sentiments à l'égard de son ami; on rappellera les plaintes qu'il a faites de sa perte. On me demandera si l'ame qui a dicté ces discours était celle d'un égoïste; si elle ne se montre pas au contraire capable d'attachements vifs et profonds. Fort bien; mais cette contradiction n'est qu'apparente; elle disparaît, lorsqu'au lieu d'envisager Montaigne d'une manière idéale on veut le voir tel qu'il fut réellement, tel que ses écrits nous

---

(1) Liv. I, ch. 38, p. 277.

(2) *Ibid.*

(3) Liv. I, ch. 38, p. 279.

l'ont déjà fait connaître, comme un homme naturellement peu sensible, mais très susceptible d'être tourmenté par son imagination ; qui, redoutant des émotions de cœur que son siècle lui rendait trop fréquentes, et son caractere trop pénibles, s'efforce d'en tarir la source, et y parvient si bien, qu'il ne lui reste plus d'autres plaisirs que ceux de l'esprit. Lorsque Montaigne rencontra La Boëtie, il n'en était pas encore à cette dernière époque de son caractère. Le feu de la jeunesse animait encore son cœur ; il pouvait donc se sentir entraîné vers un homme comme La Boëtie, qui, à d'aussi grandes qualités morales, joignait peut-être une ame plus tendre et plus sensible. Lorsqu'ensuite Montaigne, refroidi par l'âge, aigri par les malheurs de son temps, tourmenté par les maladies et la crainte de la mort, en vint à se vouloir déprendre de toute affection et à chercher tout son bonheur en lui-même, cet isolement dut l'attacher encore davantage au souvenir de l'ami qu'il avait perdu, de cet ami de sa jeunesse, et qui seul n'avait pas changé pour lui. Il devait vivement regretter cette ancienne liaison qu'il n'était plus en son pouvoir de remplacer. Il devait regretter La Boëtie, plus encore par besoin que par tendresse, comme un appui qui l'aurait soutenu dans ses vieux jours, comme un défenseur qui l'aurait protégé contre le reste des hommes. Ce sentiment tout personnel se montre, à ce qu'il me semble, dans le choix, j'oserais presque dire dans la recherche de ses expressions ; et, soit qu'il y existe en effet, soit que mon éloignement

pour l'égoïsme philosophique de Montaigne me porte à m'en défier, j'avouerai qu'il leur ôte pour moi une grande partie de leur charme. J'ai lu Montaigne dans ma jeunesse, je l'ai relu depuis très fréquemment dans un âge plus mûr; jamais je n'éprouvai d'émotion en lisant le chapitre de l'Amitié. Je suis loin pourtant d'être insensible à ce genre d'affection, et je crois que si la voix de l'amitié eût frappé mon oreille, elle eût retenti jusqu'à mon cœur. Quand Fénélon me dépeint les transports que Télémaque éprouve en retrouvant Mentor dans l'île de Chypre, je sens mon ame s'attendrir; ces plaintes si naïves du jeune homme me touchent; j'adore ce dévouement qu'il montre à son ami; cet attachement, cet oubli de soi-même qui lui fait trouver un extrême bonheur à vivre en esclave, pourvu qu'il ne soit point séparé de Mentor. A ces traits, je reconnais la nature, et les larmes roulent dans mes yeux. Pourquoi Montaigne me laisse-t-il froid et insensible? Est-ce donc ma faute ou la sienne? ou plutôt quel fut jamais celui que Montaigne a fait pleurer?

L'amitié, telle que nous pouvons la sentir dans nos mœurs, est une affection douce, confiante, communicative, mais modeste, retirée, obscure. Celle de Montaigne pour La Boëtie peut avoir eu quelques-unes de ces douceurs; mais, d'après le caractère de Montaigne, il me semblerait qu'elle a dû se rapprocher plutôt de ces amitiés romaines, graves, réservées, austères, fondées sur des rapports d'esprit plutôt que sur des penchants de cœur, et formées

par la raison plus que par le sentiment. A Rome et dans la Grèce, où tous les citoyens prenaient une part active au gouvernement, la grande occupation, l'intérêt suprême était le soin des affaires publiques. Lorsque des hommes auxquels la naissance, les richesses, l'éloquence ou la valeur, ou toutes ces choses ensemble donnaient une grande influence sur la multitude, se trouvaient encore réunis par les convenances d'opinion, les effets de cette alliance, si grands, si importants, si remarqués, devaient donner à leur attachement une force, une gravité extraordinaires. Sans doute, des rapports de ce genre, qui semblent très naturels quand on nomme Épaminondas et Pélopidas, Scipion et Lœlius, ne sauraient se concevoir, au moins de la même manière dans nos états monarchiques, entre deux simples particuliers. Mais cependant, à l'époque où vivait Montaigne, il pouvait encore exister quelque chose de semblable entre deux hommes supérieurs à leur siècle, tous deux brillants de lumières au milieu de l'ignorance, tous deux animés d'un ardent amour de la liberté au milieu d'un peuple servile, tous deux vertueux et pleins d'honneur, dans un temps où les noms mêmes de la vertu et de l'honneur étaient perdus. Dès que deux hommes de cette trempe s'étaient rencontrés, ils devaient se précipiter l'un vers l'autre, et se saisir des nœuds les plus forts. Montaigne vous le dit lui-même: « Nous nous cherchions avant de nous être vus, et » par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre,

nous nous embrassions par nos noms; et à notre » première rencontre, nous nous trouvasmes si prins, » si cogneus, si obligés entre nous que rien deslors » ne nous fut si proche que l'un à l'autre. » La Boëtie était en effet un homme peu ordinaire, et bien digne d'une pareille estime. On n'en saurait douter, quand on lit ce traité de la Servitude volontaire, qu'il composa, dit-on, à l'âge de seize ans (1). C'est, comme le remarque très judicieusement Montaigne, le commentaire de ce mot de Plutarque, « que les habitans » d'Asie servoient à un seul, pour ne savoir prononcer une seule syllabe, qui est — non (2). » Qui voudra le méditer et l'approfondir trouvera que personne n'a jamais mieux mis à nu les racines des gouvernements despotiques, ni plus vivement dépeint ces répercussions de pouvoir, qui toujours, et inévitablement transmises par une multitude de ramifications infinies, rendent l'ame du despote continuellement présente et agissante jusque dans les dernières fibres du corps social. Les mots mêmes vous sonnent, comme dit Montaigne, que cet ouvrage est celui d'une ame forte, et d'un homme qui, s'il avait eu à choisir, aurait mieux aimé être né à Venise qu'à Sarlac ; et certes, ajoute-t-il, c'est avec raison. Au reste, malgré l'indépendance de leurs pensées, ils sont tous deux demeurés inébranlement fidèles

(1) C'est Montaigne lui-même qui nous apprend que La Boëtie avait seize ans lorsqu'il composa le Contre un.

(2) Liv. I, ch. 25, p. 169.

aux lois et au gouvernement de leur patrie, dans un temps où les unes étaient sans force, l'autre sans vertu ; et ils ont du moins donné cet exemple au monde, que les sentiments les plus généreux de la liberté peuvent s'accorder avec la fidélité et l'obéissance politiques. Mais quel que fût sur ces grands objets l'accord de leurs vues et de leurs pensées, cet accord ne doit pas être assimilé au penchant de deux cœurs qui s'aiment ; il est d'une autre nature, et n'a pas le même genre de douceurs. En vain voudrait-on chercher dans Montaigne quelqu'une de ces affections qui partent de l'ame, il vous déclare lui-même qu'il en est exempt. « J'ay le goût, dit il (1), » étrangement mousse à ces propensions qui sont » produites en nous sans l'ordonnance et entremise » de notre jugement. » Et à quel sujet s'exprime-t-il ainsi? c'est en parlant des plus doux sentiments de la nature, en parlant de cette vive tendresse, de cet attachement profond que nous sentons pour nos enfants, dès les premiers instants de leur vie. « Aussi, » ajoute-t-il, ne les ay-je pas souffert volontiers » nourrir près de moi. » Quand on peut pousser si loin l'esprit philosophique, on aurait tort de prétendre à la sensibilité (2).

Mais pourquoi s'efforcer d'ajouter ce trait à son

(1) Liv. II, ch. 8, p. 70.

(2) Après cela il ne faut pas s'étonner si Montaigne dit que l'affection maternelle a des racines bien faibles ; mais on pourrait s'étonner qu'on voulût le donner comme un homme sensible. (Chap. de l'*affection des pères aux enfants*, liv. II, ch. 8, p. 88.)

caractère, quand sa morale, sa doctrine et tous ses écrits respirent l'égoïsme le plus prononcé? Est-ce donc un être idéal que nous peignons ou un homme avec ses qualités et ses faiblesses? Écrivons-nous pour mentir aux autres et à nous-mêmes, ou voulons-nous chercher et montrer de bonne foi la vérité? Si Montaigne est remarquable comme philosophe par la profondeur de ses vues et l'indépendance de ses pensées, comme écrivain par la hardiesse et l'énergie de son style, faut-il encore qu'il le soit par sa sensibilité? S'il a vécu soixante ans en homme de bien et d'honneur, au milieu des discordes et de la dépravation publiques, n'est-ce point assez? et faut-il, pour la gloire de la philosophie, le parer de vertus qu'il n'eut point? Pour moi, je ne saurais m'y résoudre. J'ai peint Montaigne tel que je l'ai vu, sinon tel qu'il est. Je ne cherche plus quel caractère il avait reçu de la nature; je vois celui qu'il s'est fait par sa philosophie. Je ne puis regarder comme un homme sensible, celui qui se félicite des ingratitudes qu'il éprouve, parce qu'elles le soulagent de la fatigue du bienfait (1); celui qui, dans les choix de l'amitié, dans les affections mêmes les plus tendres de la nature, veut que l'on ne regarde jamais que soi, jusque-là de trouver juste et naturel qu'un père aime moins ceux de ses enfants que la nature a le moins favorisés (2). Je ne puis plus voir qu'un cœur sec et

---

(1) Liv. III, ch. 9, p. 95.

(2) Liv. III, ch. 9, p. 96.

glacé dans un philosophe qui place le bonheur dans l'insensibilité absolue, qui dégage son ame de tous les liens les plus chers, l'isole du présent et de l'avenir, et l'ayant ainsi privé d'amour et d'espoir, l'ayant, pour ainsi dire, réduite à se dévorer soi-même, l'anéantit enfin par ces paroles terribles : « Je me » plonge tête baissée stupidement dans la mort, » comme dans une profondeur muette et obscure » qui m'engloutit et m'étouffe en un moment, plein » d'un puissant sommeil, plein d'insipidité et d'in- » dolence. » Quelles affections supposer à celui qui, dans ces moments d'un adieu éternel, redoute la présence de ses amis et de ses proches (1); qui soupçonne même leurs larmes, et pour n'être point obligé de consoler leur douleur ou de soutenir leur faiblesse, souhaite d'aller souffrir et mourir parmi des mercenaires et des inconnus (2)? Enfin, comment pourrais-je aimer celui qui, anticipant sur le froid du tombeau, se félicite d'être arrivé à ce point de philosophie, qu'il puisse désormais mourir sans regret de chose quelconque, non pas même de sa femme et de ses

---

(1) Liv. III, ch. 9, p. 111 et 112.

(2) « On treuve *en payant*, dit Montaigne, on treuve *en payant*, » qui vous tourne la teste, et qui vous frotte les pieds, qui ne vous » presse qu'autant que vous voulez, vous présentant un visage indiffé- » rent, vous laissant vous entretenir et plaindre à vostre mode. » (Liv. III, ch. 9, p. 112.) Remarquez bien toute la force de ce mot, *en payant*, et dites s'il n'est pas inconcevable que l'on veuille faire de Montaigne un homme sensible.

enfants (1) ; et qui, en effet, apprenant la mort de sa fille unique, envoie à sa femme une lettre badine, avec un traité de Plutarque, pour la consoler? Est-ce donc là le seul fruit de l'étude et le dernier effort de la sagesse? Ah! si ce devait l'être, laissez-nous dans l'heureuse simplicité des seules impressions de la nature. En nous inspirant d'aimer ceux qui nous entourent, de les assister, de les consoler, de les secourir, elle nous a donné tous les éléments d'un bonheur facile, et elle a mêlé quelques douceurs jusque dans les regrets que nous éprouvons à les quitter. Ne nous ôtez point ces consolations, ces dédommagements de nos misères. Si, pour être philosophe et sage, il faut ne plus rien aimer au monde, gardez la philosophie et la sagesse, dons funestes! Il vaudrait mieux cent fois mourir que de vous posséder à ce prix.

Mais, non! les sentiments que la nature a placés au fond de nos cœurs pour adoucir et conserver la race des hommes, ne sont point contraires au développement de notre raison. La véritable sagesse consiste à cultiver, à épurer ces sentiments, non pas à les étouffer ni à les enfreindre. Quiconque s'écarte des lois éternelles de la nature au moral comme au physique, ne le fait jamais impunément. Quelle que soit sa religion ou son système, philosophe ou chrétien, superstitieux ou incrédule, il est puni de sa révolte par la perte de son bonheur. Inquiet, tourmenté dans son existence factice, il n'éprouve plus

(1) Liv. I, ch. 19, p. 79.

aucune de ces jouissances que la nature lui avait préparées, et les biens imaginaires qu'il a voulu mettre à leur place ne peuvent contenter son cœur. Tel nous venons de voir Montaigne dans sa vieillesse, sans consolation, sans affection, sans espérance; se détachant de tout, excepté de lui-même et du souvenir de ses maux. En voulez-vous un autre exemple? Regardez Pascal sur la fin de sa vie. Fut-il jamais un être plus misérable (1)? Peu touché des promesses de la religion, mais épouvanté de ses menaces, et désespérant de pouvoir jamais assez la croire, déchiré dans cette vie par de cruelles souffrances, et tourmenté d'avance par la peur de l'enfer, il n'osait plus mêler le service d'un Dieu jaloux avec aucune autre affection. Il défendait à une mère, comme un crime, les caresses de ses enfants; lui-même repoussait les secours de ses parents les plus proches; il était devenu insensible à leurs maux; il se fit même un mérite d'apprendre, avec une sorte de joie, la mort d'une tendre sœur. Ainsi le fanatisme religieux l'avait conduit précisément au même point où le fanatisme philosophique, c'est-à-dire l'adoption exclusive et exagérée d'un système, avait conduit le sceptique Montaigne (2). Ce rapprochement n'a pas besoin de commentaire. Les opinions de ces deux hommes

(1) Voyez la vie de Pascal, par Mme. Perrier sa sœur.

(2) Le système de Pascal, dans ses dernières années, est une dévotion exagérée et mal dirigée; celui de Montaigne est le pyrrhonisme réduit en pratique.

célèbres sont aux deux extrémités des opinions humaines ; le bien qu'elles leur ont fait montre assez celui que l'on peut en espérer.

Ah ! si je pouvais exprimer aussi bien qu'eux les sentiments dont mon cœur est pénétré, comme je peindrais une autre philosophie, plus douce et plus facile que celle de tous les philosophes ! Soit qu'ils prêchent l'austérité, ou la volupté, ou l'indifférence, ils font consister le bonheur dans l'amour de soi-même ; je le placerais dans l'amour des autres. Je concevrais dans un même être l'union noble et touchante d'un esprit éclairé, d'un cœur élevé, d'un ferme courage, et d'une ame tendre, sensible, ouverte aux plus douces affections. Pour lui rendre la vertu plus facile, je ne voudrais le supposer ni dans l'opulence ni dans la misère ; mais dans la médiocrité tranquille, sans besoin, sans ambition ; connaissant les faiblesses des hommes, il saurait aussi connaître et chérir leurs vertus ; il plaindrait leurs erreurs et chercherait à les en guérir, sans haine et sans mépris. Pour combler cet être favorisé des cieux, je le supposerais époux et père ; étendant sa pensée sur tout l'univers, il bornerait les plus chers attachements de son cœur à ces affections de famille que la nature a placées autour de nous pour accompagner notre voyage. Vivant pour ces objets de sa tendresse, il emploierait son esprit à les éclairer, sa sensibilité à les chérir, sa prévoyance à les préserver des soins que l'avenir impose, son courage à les défendre contre les atteintes de la fortune et du

malheur. Même lorsqu'après une carrière honorée et chérie, son ame rentrerait dans le sein des intelligences célestes, elle ne perdrait point ces impressions ineffaçables, elle n'oublierait pas ceux qu'elle avait tant aimés ; elle les suivrait à travers les misères du monde, et par un souvenir doux et triste, parlant encore à leur cœur, elle continuerait à leur inspirer l'amour de l'honneur et de la vertu. Je ne sais si un être pareil à celui que je viens de décrire mériterait le nom de philosophe et de sage; mais s'il existe quelque part sur la terre, à coup sûr, il doit être le plus heureux des mortels.

Plaignons Montaigne de n'avoir pas connu ces jouissances; plaignons-le d'avoir pu penser qu'il fallût faire mourir son cœur pour s'endurcir contre les maux et les chagrins de la vie: que son ombre me pardonne, je ne l'ai point accusé; je n'ai accusé que son siècle et le malheur des temps où il a vécu. Si j'ai montré les funestes conséquences de cette fausse philosophie, qui met le bonheur dans l'égoïsme, et la sagesse dans l'insensibilité, ce n'était pas pour le vain honneur de la combattre : je ne voulais qu'en faire voir le danger, et préserver les autres d'une influence que j'avais été moi-même sur le point de ressentir. Mais en retranchant des opinions de Montaigne tout ce qui tient à ce systême, en séparant ses observations sur l'homme d'avec les tristes conséquences qu'il s'efforce d'en tirer, en un mot, en distinguant ses sentiments naturels de ceux qu'il s'était faits par spéculation, il ne donne

plus que des jouissances sans aucun mélange de danger ni d'amertume. On ne voit plus en lui qu'un observateur habile et hardi, qui pénètre tous les détours du cœur de l'homme, en fait apercevoir les plus secrets mouvements, élève les sentiments généreux, frappe et abat les passions viles, sous quelqu'apparence qu'elles se déguisent, et dans son indépendance, vous offre ainsi en spectacle tous les personnages qui ont joué un grand rôle sur la terre, non pas avec leurs sceptres, leurs couronnes, leurs armes et les ornements qui les couvraient pendant leur vie; mais, comme il le dit lui-même, dans leurs habits de tous les jours, avec toute la honte de leurs vices, ou la seule parure de leurs vertus. Montaigne est réellement l'historien de l'homme; car il a rassemblé dans son ouvrage tous les faits qui pouvaient servir à donner une connaissance exacte et complète du cœur humain ; mais c'est un historien facile et amusant, qui se joue avec son sujet et vous promène par des nuances insensibles des objets les plus simples, aux considérations les plus générales, sans fatigue et sans effort : tellement familier avec l'être qu'il peint, et qui n'est autre que lui-même, qu'il peut à son gré le suivre ou le laisser, le quitter ou le reprendre, sans le perdre jamais de vue. Ouvrez-le où il vous plaît, vous y trouverez toujours à vous amuser et à vous instruire. Il commence partout, et ne finit nulle part. Il vous donnera au besoin des délassements dans l'oisiveté, de la constance dans l'infortune, de la modération dans la prospérité. Il

fortifiera en vous le respect des lois et l'indépendance du caractère ; il vous inspirera l'amour de la vertu, de l'honneur et de la véritable gloire ; d'autant plus persuasif qu'il montre moins l'intention de vous gouverner, et que la naïveté de son style vous ôte le sentiment de son art. Vous pouvez l'aborder sans crainte, il n'a rien de rude ni d'austère. Ce n'est point un pédant qui régente et qui gronde, c'est un homme du monde qui cause familièrement ; mais sa causerie est si piquante et animée, il est si fécond en mots heureux et hardis, en figures fortes et énergiques, en pensées justes et profondes, qu'on n'est jamais las de l'entendre, et qu'après l'avoir quitté, on le retrouve toujours avec un plaisir nouveau. Voilà ce qui fait aimer Montaigne ; voilà pourquoi n'ayant eu de modèle dans aucune langue, il n'aura jamais d'imitateurs.

FIN.

3.

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE,

PAR M. JOSEPH DROZ.

La Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut Impérial, dans sa séance du 23 mars 1812, a décerné une médaille à l'auteur de ce Discours.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT,

ET GRAVEUR DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE,

RUE JACOB, N° 24.

1812.

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE.

« Il desenseigne la sottise. »
Préface de Mlle DE GOURNAY.

OBSERVATEUR sans préjugé, moraliste aimable et franc, écrivain toujours original, Michel Montaigne fait oublier qu'il est auteur; il cause, et l'on est attentif à ses discours, qui réunissent la profondeur et la gaîté, la bonhomie et la finesse; on ne le quitte point sans desirer le revoir, et bientôt on devient son ami. Pour espérer de lui rendre un digne hommage, quels sont mes titres? Je n'en ai qu'un, Messieurs, c'est d'avoir vécu beaucoup avec lui.

L'éclat de ces solennités littéraires, où vous appelez des élèves à couronner les bustes de leurs maîtres, exige sans doute que la pompe des paroles vienne s'allier à la dignité des pensées. Mais je me représente Montaigne esquissant un chapitre sur les Eloges. Dans le sien, il voudrait reconnaître sa physionomie. Il se-

tait moins blessé d'une phrase familière que d'un mot ambitieux, lui qui dut sa force à son abandon, sa grace à sa négligence, et qui se montra toujours simple, piquant et vrai. Docile à ses leçons, je craindrai sur-tout d'être un rhéteur; je n'essaierai point d'éblouir par des couleurs brillantes; et vous serez indulgens, si mes tableaux sont fidèles.

Je rejette les divisions qui s'offrent à mon esprit : un plan méthodique pourrait-il convenir à l'éloge d'un écrivain qui dédaigna la méthode? Je retracerai presque à-la-fois sa vie, son caractère et ses opinions. Il y aura cependant de l'ordre dans ce discours : ne ressemblant pas à Montaigne par ses heureuses qualités, je veux du moins éviter ses défauts.

La plus douce éducation forma son caractère et sa raison. Modèle de bonté, son père, en l'élevant, éloignait la contrainte, et le garantissait avec soin de la tristesse et des ennuis. Seul enfant à qui le latin n'ait point coûté de larmes, Montaigne parlait cette langue avant de savoir comment il l'avait apprise. Quand ses études interrompaient les amusemens de son âge, on voulait qu'il crût changer de jeux et de plaisirs. Un fait suffit pour montrer quelle ingénieuse tendresse dirigeait son éducation : dans la crainte d'altérer, par un brusque ré-

veil, ses facultés naissantes, on l'éveillait au son des instrumens.

Je ne puis méconnaître l'influence de ses premières années sur sa philosophie. Tant de soins et d'amour le disposent à fuir la dépendance, à suivre sa raison plus que l'opinion, à se plaire au sein du repos et de l'insouciance. Je vois même une éducation, quelquefois singulière, préparer la teinte originale et le charme piquant des Essais.

Quel contraste frappa Montaigne aussitôt que la société s'offrit à ses regards! Ce philosophe a vécu sous six rois (A). L'aurore des lettres que François Ier fit briller pour nos pères, éclaira son berceau; avant sa mort, la valeur et la clémence de Henri promirent à la patrie un heureux avenir. Mais des temps de calamités, de superstition et de honte, remplissent l'intervalle qui sépare ces deux époques. Montaigne sortait à peine de l'enfance, lors de l'extermination des Vaudois; et, durant sa vie presque entière, la France désolée vit, avec épouvante, disputer de fureurs et de crimes, les soldats, les assassins et les bourreaux. Ah! combien il dut sentir le besoin de se replier sur lui-même! Combien les tempêtes du monde lui rendirent plus chère cette philosophie qui, loin des routes de l'ambition,

tient école de plaisirs vrais ; et, dédaignant les rôles fastueux que briguent l'orgueil et l'imprudence, réserve à ses disciples celui d'observateur !

L'amour du repos et de l'indépendance est le sentiment qui dominait le nonchalant Montaigne. Il est deux sortes de nonchalance. L'une engourdit, attriste de petites ames, et les fait végéter sous le poids d'un ennui perpétuel. L'autre se nourrit dans quelques ames privilégiées, dont les pensées, les desirs, sont étrangers aux intérêts vulgaires. Evitant la contrainte importune des travaux commandés, elles sont ingénieuses à se créer des occupations libres, sereines, élevées comme elles ; et, s'y livrant, ou les interrompant chaque jour à leur choix, elles allient, avec délices, les charmes d'une utile insouciance aux plaisirs d'une riante et douce activité.

Craignant les ennuis d'une existence oisive et les chagrins d'une vie dépendante, desirant une occupation qui ne vînt jamais l'assujétir, et qui fût toujours à ses ordres, Montaigne, au sein de la retraite (B), imagina de composer un livre dont il serait lui-même le sujet. Son but, en écrivant ses pensées, est de rendre plus doux son loisir ; il ne fatigue point son esprit à méditer un plan : Montaigne philo-

sophe est encore cet heureux enfant dont les travaux se changeaient en plaisirs.

Le hasard semble avoir décidé l'ordre de ses chapitres ; ils sont incomplets, les idées qu'ils renferment sont dépourvues de liaison entre elles ; mais ces idées, justes, neuves, spirituelles et profondes, excitent plus à la réflexion qu'un traité méthodique. Du mélange, quelquefois bizarre, de tant de pensées, de faits et de citations, de tant de phrases pittoresques, naïves, énergiques, résulte un livre singulier, qui plaît aux gens du monde, et qu'étudient les sages. Sa forme permet de le parcourir, comme un de ces recueils destinés à d'oisifs lecteurs ; et c'est un des plus attachans ouvrages que la philosophie ait offerts à la méditation des hommes. La négligence même, en ajoutant au naturel de cet ouvrage unique, lui donne souvent un charme nouveau. Que dis-je? le livre disparaît, Montaigne est près de vous. Quand je le lis, je le vois! La candeur et l'assurance se peignent sur son front, son œil est à-la-fois doux et vif; j'entends son accent animé ; je vois jusqu'à son costume, dans lequel on l'accusait d'affecter un peu de singularité. Souvent nous contestons ; je lui reproche quelques sophismes, quelques opinions fausses, dangereuses en morale ; mais, si je

veux le condamner, sa bonne foi est son excuse. Me semble-t-il un peu long et diffus? je lui prête encore toute mon attention, certain que bientôt une idée juste, vivement exprimée, me fera reconnaître le Montaigne que j'aime. Il me dit une foule de ces secrets du cœur que l'on sait vaguement, et qu'on a seulement assez aperçus pour sentir le mérite de l'observateur ingénieux et vrai qui les met au grand jour. Il m'enseigne une aimable et douce philosophie, il devient mon guide : je lui dois les sages réflexions que je puise dans ses discours; et celles que je fais lorsque, après l'entretien, je pense à mes erreurs, ou je rêve aux bizarreries du monde!

Pour le vulgaire des lecteurs, il n'existe dans Montaigne que des idées éparses. Mais je suppose qu'on voie chaque jour un poëte qui se plaît à parler des charmes et des secrets de son art. Dans la liberté de la conversation, il traite, il effleure le premier sujet qui s'offre à son esprit; il l'abandonne pour un autre, qu'une circonstance peut-être légère lui présente. Toutefois, après de nombreux entretiens, on peut donner de l'ordre aux idées qu'on a recueillies; et, pour ainsi dire, se former une poétique. De même, si l'on a conversé fréquemment avec l'auteur des Essais, il

est facile de réunir ses idées principales, et de juger son système de philosophie.

Mon mestier et mon art, dit-il, *c'est vivre* (1). Cette pensée, qu'il répète souvent en termes différens, indique le but de sa philosophie. S'il est un principe usé, une vérité triviale, c'est que nous devons consacrer des soins assidus aux fonctions qui nous sont confiées. Les hommes proclament et négligent ce principe. Mais ce qu'ils semblent ignorer, c'est que notre première et constante fonction sur la terre est de vivre : faute de le savoir, chacun d'eux est dupe de soi-même plus encore que de tout autre. Montaigne connut ces vérités; elles réglèrent ses opinions et sa vie. Parmi les arts, il veut que d'abord on choisisse celui qui nous fait libres (2). Les seuls ouvrages qui lui plaisent sont ceux qui peuvent nous amuser ou nous instruire à bien vivre (3). Ne demandez point d'autre science à cet apôtre de l'ignorance, à cet homme qui se vante d'être *extresmement oysif, extresmement libre, et par nature et par art* (4); il se complaît dans sa

---

(1) Essais, livre II, chapitre VI,
(2) *Ibid.*, liv. I, ch. XXV.
(3) *Ibid.* liv. II, ch. X,
(4) *Ibid.* ch. XVII,

philosophie; il vous dira que *c'est un doux et mol chevet, et sain, que l'ignorance et l'incuriosité, à reposer une teste bien faite* (1). Sa profession en cette vie est de la vivre mollement (2). *Je la jouis*, dit-il, *du double des autres; j'arreste la promptitude de sa fuite par la promptitude de ma saisie* (3). *Le glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre à propos. Toutes autres choses, regner, thesauriser, bastir ne sont qu'appendicules et adminicules pour le plus* (4).

Oh! que j'aime ce philosophe dénigrant la tristesse, blâmant le monde d'avoir entrepris d'en habiller, comme à prix fait, la sagesse (5). *Qui me l'a masquée*, s'écrie-t-il, *de ce faux visage pasle et hideux? Il n'est rien plus gay, plus enjoué, à peu que je die folastre..... Elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dit l'escole, plantée à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible. Qui sçait son addresse y peut arriver par des routes ombrageuses, gazonnées et douxfleurantes* (6).

---

(1) Essais, liv. III, ch. XIII.
(2) *Ibid.* ch. IX.
(3) *Ibid.* ch. XIII.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.* liv. I, ch. II.
(6) *Ibid.* ch. XXV.

La sagesse qui plaît à Montaigne, et qu'il regarde comme *la mère nourrice des plaisirs humains* (1), sait être riche et puissante; elle aime la vie, la beauté, la gloire et la santé; mais son office particulier est d'user de tous les biens réglément, et d'en supporter la perte avec constance (2). Toujours il part de ces principes que *la raison se moque ou ne doit viser qu'à notre contentement*, qu'en la vertu même notre but est la volupté : *il me plaist*, ajoute-t-il, *de battre leurs oreilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur* (3). Gémissant de ce qu'on s'étudie à multiplier nos misères, célébrant la modération, non l'austérité, il fait plus que s'éloigner des principes des moralistes rigides; il refuse à leurs actions le prix de la difficulté (4).

Montaigne rit de ces prétendus sages qui *veulent disjoindre les deux pièces de notre être*, les uns pour ne soigner que le corps, les autres pour ne songer qu'à l'ame (5). S'il éprouve une sensation agréable, il ne la laisse

(1) Essais, liv. I, ch. XXV.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.* ch. XIX.
(4) *Ibid.* liv. II, ch. XXXIII.
(5) *Ibid.* liv. III, ch. XIII.

point *friponer aux sens*, il s'y repose; il appelle l'ame pour en jouir, il *l'emploie à se mirer en ce prospere estat, à en estimer le bonheur et l'amplifier* (1). Si le corps souffre, il cherche à garantir l'ame de la contagion; il la distrait, l'élève, essaie d'échapper à la douleur, et de lui faire perdre sa trace (2).

Que d'autres anticipent sur les accidens de la vie, et se privent des biens dont ils pourraient jouir; il lui suffit, sous la faveur de la fortune, de se préparer aux revers qu'elle peut lui garder (3). Embrassant curieusement les plaisirs, sans se dissimuler leur inanité (4), ce philosophe dédaigne les faux biens qui tourmentent les hommes. Dégoûté de maîtrise active et passive (5), par ambition il refuse l'ambition (6), et ne la permet qu'à ceux qui n'ont rien à perdre (7).

Souvent la sagesse même l'inspire; quelquefois, cependant, il cède avec tant de mollesse au charme des maximes épicuriennes, ou se

---

(1) Essais, liv. III, ch. XIII.
(2) *Ibid.* ch. IV.
(3) *Ibid.* liv. I, ch. XXXVIII.
(4) *Ibid.* liv. III, ch. XIII.
(5) *Ibid.* ch. VII.
(6) *Ibid.* ch. X.
(7) *Ibid.* liv. II, ch. XVII.

livre avec tant de hardiesse à son dédain pour l'opinion, que de jeunes lecteurs abuseraient peut-être de quelques-unes de ses pensées. Je placerais la première lecture des Essais à cet âge, qui n'est plus la jeunesse, et qui n'est pas encore l'âge mûr; à cette époque où l'ame conserve assez de chaleur pour adopter les résolutions généreuses, où l'esprit est assez exercé pour discerner les erreurs. Il est possible que Montaigne ne soit pas un excellent instituteur, mais c'est un bon ami.

Quand un philosophe nous plaît, en donnant les leçons d'une indulgente sagesse, nous souhaitons qu'à l'abri des revers, il puisse toujours goûter le bonheur dont il trace l'image.... Des souffrances aiguës atteignirent Montaigne, éprouvèrent la constance de cet homme qui, long-temps heureux, semblait formé pour ne connaître sur la terre que la rêverie, l'insouciance et la gaîté. Il est une philosophie théâtrale et verbeuse, qui se tait dans le danger; les coups du sort brisent ses échasses. Il en est une qui nous reste fidèle; modeste dans ses promesses, elle sait les réaliser toujours. Montaigne en fit l'épreuve : elle avait modéré les plaisirs de son jeune âge, elle vint tempérer les douleurs de sa vieillesse. Quel touchant intérêt il inspire dans cette situation! Non, je ne pense

goûts, de leurs persécuteurs par ses principes. Ennemi de la superstition et des troubles, il fut le sage de ces temps déplorables. Laissant aux défenseurs des préjugés l'humeur sombre et l'argumentation scolastique, c'était en se jouant qu'il répandait la lumière. Il faisait sentir le besoin d'obtenir et d'offrir l'indulgence, lorsqu'il peignait la diversité de nos opinions, l'incertitude de nos jugemens, l'inconstance de nos desirs. Le pédantisme redoutait sa franchise; l'erreur était déconcertée par ses questions modestes ou piquantes; la crédulité cédait aux leçons d'un homme habile à faire disparaître la sécheresse de la raison sous les formes d'une aimable insouciance et d'un ingénieux pyrrhonisme.

Des critiques admirent, dans l'auteur des Essais, l'esprit de doute qu'ils jugent convenable à notre faiblesse; d'autres l'accusent de ne laisser à ses disciples, pour résultat de ses discours, qu'une affligeante perplexité. Je l'avouerai, Messieurs, je suis sceptique sur le scepticisme de Montaigne; j'incline même à penser que souvent ce philosophe emprunta le manteau des Pyrrhoniens, sans adopter leur doctrine. Mon opinion doit obtenir l'indulgence, car elle est vraie, si Montaigne ne doutait point; et, s'il doutait, fais-je autre

chose que me montrer fidèle à suivre ses leçons ?

Deux motifs ont pu le déterminer à prendre les couleurs du pyrrhonisme. Il haïssait les dogmatistes et les scolastiques. Leur ton arrogant blessait son indépendance; leur humeur querelleuse était en contraste avec son humeur pacifique; leur obstination affligeait son amour pour la vérité, et leurs subtilités excitaient son mépris. Dans son antipathie pour eux, desirant leur déplaire, il choisit les formes qu'il jugeait les plus propres à faire ressortir le ridicule et les erreurs de l'espèce de philosophie dont il s'éloignait par caractère, par goût, et par principes (C).

Un autre motif dût exercer plus d'influence encore sur le choix des formes qu'il lui convenait d'adopter. De stupides folies, d'odieux préjugés avaient alors de puissans défenseurs. L'écrivain qui rendait justice au talent d'un poète hérétique, était lui-même accusé d'hérésie. A peine osait-on soutenir que les victimes d'une crédulité barbare, livrées aux flammes pour de vains sortiléges, eussent mieux mérité les secours, les soins de la pitié (1). Montaigne, voulant concilier, avec le desir d'éclairer

(1) V. les Essais, liv. III, ch. XI.

les hommes, celui de couler des jours paisibles, donnait les découvertes de sa raison pour les jeux de son imagination; et, dès que le sujet d'un chapitre peut porter ombrage à l'autorité qu'il redoute, on le voit, usant de prudence, chercher à prévenir les accusations téméraires. Son scepticisme, apparent ou réel, ne fut pas la seule cause de son repos. Il est des hommes dont le caractère fait excuser les opinions. Disposé toujours à l'insouciance, Montaigne, écrivant sans ordre et sans prétention, vécut tranquille; et Charron, moins hardi, mais sérieux et méthodique, encourut des censures.

Quand l'auteur des Essais fut sceptique, il suivit une philosophie qui souvent est nécessaire dans la recherche du vrai, et qui s'allie avec l'amour du repos, de la tolérance et de la liberté. Vainement tenterait-on de le calomnier, en abusant de quelques-unes de ses pensées; il n'éprouva jamais cet affreux pyrrhonisme qui s'étend sur nos devoirs, et les met en problême. Je suis frappé d'un long étonnement, lorsque j'entends Rousseau accuser de scepticisme en morale un philosophe dont il connaissait si bien les écrits. On cite la véhémente apostrophe dont il veut l'accabler, en lui demandant *s'il est quelque pays sur la terre où ce*

soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux; où l'homme de bien soit méprisable et le perfide honoré (1). Question étrange! On la répète et l'on oublie la réponse. Un sage a dit : *Il ne se trouva jamais d'opinion si desreglée qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté;* et ce sage est Montaigne (2).

Dans tous les siècles, l'auteur des Essais eût honoré la France; mais combien les ténèbres dont il était environné le rendent plus étonnant et plus digne d'hommages! Il ferait de nos jours un chef-d'œuvre; dans son siècle, il a fait un prodige. Des temps encore barbares ont vu produire ce livre original, qu'au milieu de nos richesses littéraires nous retrouvons toujours avec un sentiment de prédilection. Premier ouvrage réellement instructif écrit dans notre langue, les Essais ont été les rudimens de la raison. Montaigne ressemble à ces peintres célèbres qui voient sortir de leurs écoles une foule d'élèves qu'animent leurs préceptes et leur exemple, et dont les succès ajoutent à l'éclat de leur gloire. Les pages empreintes de son génie ont exercé les méditations

(1) Emile, liv. V.
(2) Essais, liv. I, ch. XXX.

de tous les auteurs qui lui ont succédé. Ses principes ont été mille fois commentés, modifiés, reproduits : nos écrivains les plus opposés par leur caractère et le genre de leurs ouvrages ont profité de ses pensées. Mais, parmi les hommes qui ont abondamment puisé dans les Essais, sans tarir cette source féconde, celui qui doit le plus à Michel de Montaigne, c'est Jean-Jacques Rousseau.

Il faudrait examiner les principes du philosophe de Genève sur l'éducation, les conseils qu'il adresse aux femmes, son discours sur les lettres, ses réflexions sur la mort, sur le suicide, sur beaucoup d'autres sujets, pour montrer tous les secours qu'il doit aux Essais. Il reçut de son talent l'heureux privilége de s'approprier les idées qu'il trouvait conformes aux siennes; génie puissant et fait pour dominer, lorsqu'il emprunte, il semble encore créer. Mais quelle immense gloire reste à Montaigne! quelle influence il exerce! Dans le seizième siècle, ses pensées firent balbutier aux Français le langage de la raison; et, dans le dix-huitième, elles enflammèrent l'écrivain qui, par son éloquence, étonna l'Europe.

On admire la profonde raison de l'auteur des Essais, on aime sa franchise; on n'a pas assez observé la variété de son génie. Examinez

dans quelle classe de moralistes, de philosophes, doit être placé Montaigne.

Par la direction qu'il donne à ses études, et par son dédain pour les nôtres, il appartient à cette école de Socrate qui, négligeant les sciences vulgaires, cultivait celle dont le but est d'élever notre ame et de rendre nos jours sereins.

Mais la morale du plus sage des Grecs n'eut point la mollesse de cette philosophie qu'on nomme épicurienne, et dont le chantre de Tibur a donné de si douces leçons. Montaigne fut encore le disciple fervent de cet amant heureux de la sagesse et des muses; épris de toutes les voluptés, il vécut entre Horace et Platon.

Notre insouciant philosophe, que le plaisir paraît toujours guider, compâtit cependant aux maux de ses semblables. Armant le ridicule contre les préjugés, attaquant le fanatisme avec adresse, avec courage, il est au rang des bienfaiteurs de l'humanité.

Il faudrait aussi le placer parmi les moralistes habiles à saisir nos mœurs et nos travers. Molière, le Sage, la Bruyère, Montaigne, ont ce rapport entre eux, qu'ils sont des observateurs de l'homme et des peintres du monde.

Enfin, si l'on considère l'originalité des Essais, ce mélange de force, de grace et de

gaîté qui vient y servir la raison; ce style incorrect, qu'on n'oserait corriger, on voit l'auteur occuper une place qui n'appartient qu'à lui seul. Son génie, son influence la lui donnent. Il s'élève entre les siècles anciens et les siècles modernes; il répand sur ceux-ci les lumières recueillies dans les autres: il sort des écoles d'Athènes, il en ouvre une où les Français s'instruisent.

Les reproches adressés à Montaigne ont souvent excité ma surprise. S'ils étaient justes, Messieurs, je le reconnaîtrais avec la franchise que ce philosophe eut toujours en parlant de lui-même (D).

On voit à regret pour chefs de ses plus ardens détracteurs ces pieux solitaires qui, du fond de leur retraite, donnant aux sciences une impulsion nouvelle, semblaient n'avoir quitté le monde que pour mieux apprendre à l'instruire. Leur inimitié peut s'expliquer sans qu'on discute ni l'orthodoxie de Montaigne, ni celle de Port-Royal. Doué d'une imagination vive et d'une raison indulgente, le philosophe dont j'esquisse l'éloge se plaisait à voir folâtrer la sagesse, et la voulait escortée du plaisir et des graces. Il effraya les austères partisans du sombre jansénisme. Leur esprit n'était pas aussi conciliant que leurs mœurs étaient pures; et,

s'ils se montraient heureux à donner de l'attrait aux sciences, ils étaient moins habiles à rendre aimable la sagesse. Je ne décide pas s'il faudrait demander un peu plus de gravité dans la morale qu'ils réprouvent, un peu moins de sévérité dans celle qu'ils professent. Pardonnons à d'illustres écrivains leur partialité à l'égard de Montaigne, ainsi que nous excuserions la sienne envers eux, si, contemporain de leurs antagonistes, il eût malignement attaqué leurs principes dans un chapitre intitulé *du jansénisme;* et qu'il eût voulu nous faire apercevoir quelque orgueil sous le cilice des doctes solitaires.

Des censeurs ont accusé Montaigne d'enseigner une morale qui ramène trop souvent nos affections à nous-mêmes. Il n'était point de ces étranges raisonneurs qui prétendent anéantir le moi; il voulait des conseils praticables, et riait de ces graves leçons que ne pensent à suivre ni ceux qui les écoutent, ni celui qui les donne. Mais, dans son dernier livre, je trouve encore des idées sages sur nos devoirs envers les hommes; et ce livre, il l'écrivit à l'époque où la vieillesse, l'expérience et les douleurs pouvaient, en modifiant son caractère, le rendre moins sensible et moins juste (E). Qu'on ne l'accuse point d'égoïsme, j'en appel-

lerais à ses principes, j'en appellerais à sa vie.

Deux des plus nobles sentimens du cœur humain, la piété filiale et l'amitié, ont été des passions pour Montaigne. Avec quel soin et quel amour il s'attache à rendre vénérable la mémoire de son père! On sent qu'il la recommande à l'affection du lecteur. Ce qu'il peut avoir d'estimable, il ne l'attribue qu'au bonheur de sa naissance, aux exemples domestiques, à la sage institution de ses jeunes années. On le voit religieusement occupé de conserver les souvenirs chers à son cœur. Ce n'est point un plaisir pour lui que d'ordonner des constructions ou d'embellir un jardin; mais il achève les travaux commencés par son père, il exécute les projets qu'il lui a connus; il veut le rendre encore présent dans le château de Montaigne.

Ces amitiés célèbres qui, dans les siècles antiques, ont honoré la terre, n'offrirent pas de plus parfait modèle que la tendre union de Montaigne et de la Boëtie. Entraînés l'un vers l'autre par toute la puissance d'une aveugle sympathie et d'une estime éclairée, leurs volontés se confondirent; une seule ame semblait inspirer.... Je m'arrête, Messieurs; cette union si pure, un autre que Montaigne doit-il essayer de la peindre? Il faut vous lire les pages dans

lesquelles revit son amitié. Mais elles sont présentes à votre mémoire, et j'entends autour de moi répéter ces mots attendrissans : *Si on me presse de dire pourquoy je l'aimois, je sens que cela ne se peut exprimer qu'en respondant : parceque cestoit luy, parceque cestoit moy.... Les plaisirs mesmes au lieu de me consoler me redoublent le regret de sa perte. Nous estions à moitié de tout, il me semble que je luy desrobe sa part* (1)! Privé du confident de ses pensées, du frère de son choix, Montaigne se trouva solitaire; et la place que nul autre ne pouvait occuper dans son cœur fut à jamais remplie par un tendre et douloureux souvenir.

Ami fidèle, excellent père; mari sans amour, mais soigneux du bonheur de sa femme; indulgent, désintéressé, confiant, Montaigne fut un homme de bien.

On lui reproche d'avoir beaucoup parlé de lui-même. Il est assez bizarre qu'on lui reproche d'avoir écrit les Essais!

Il n'avoue, dit-on, que de légers défauts. S'il n'en avait pas d'autres, fallait-il qu'il en imaginât? Pour moi, je lui reprocherais plutôt de n'avoir pas dit tout le bien qu'il devait savoir de lui-même. Il ne parle point de l'élé-

(1) Essais, liv. I, ch. XXVII.

vation de son ame; et cependant quel noble caractère il déploya dans les troubles civils! Environné de fanatiques persécuteurs ou persécutés, n'entendant que des cris de haine et de proscription, il ouvrit sa retraite à tous les partis; et, pour éloigner les dangers, il se montra sans alarmes. Soldats ou villageois, étrangers ou Français, huguenots ou papistes, tous les hommes étaient pour lui des voyageurs à secourir. Donnant l'hospitalité même à ses ennemis, il s'endormait avec eux sous le toit qu'il leur avait offert. Long-temps il jouit en paix de l'estime publique, long-temps il fut gardé par le respect et la reconnaissance. Mais, quelles vertus trouvent grace dans les discordes civiles? Montaigne vit enfin ses propriétés ravagées : les horreurs de la peste se mêlèrent aux horreurs de la guerre. Contraint de fuir, guidant une troupe éplorée, ne sachant lui-même où reposer sa vieillesse, il fut encore, durant l'orage, le consolateur et l'appui de ceux qui l'entouraient.

Sa philosophie n'était pas seulement dans ses discours. Ses talens, sa naissance, l'appelaient sur la scène du monde; et les troubles civils multipliaient les routes de l'ambition. Il fut décoré du premier ordre de l'Etat. Deux fois ses concitoyens l'élevèrent aux fonctions

de maire de Bordeaux. Son caractère lui fit obtenir, dans tous les partis, l'estime des hommes distingués (F). Souvent les Essais offrent des vues profondes sur des sujets politiques (G). Avec moins de philosophie, Montaigne eut brillé dans la carrière du pouvoir et des honneurs : mais il vécut indépendant, sans augmenter ni diminuer la fortune de ses pères; et s'acquitta de sa dette, en nous léguant son exemple et son ouvrage (H).

L'auteur des Essais appartient à l'histoire des lettres, ainsi qu'à l'histoire de la philosophie; et je dois, Messieurs, en considérant son style, offrir encore à vos regards une partie de sa gloire.

Son langage se compose de français, d'imitations du latin, et de locutions usitées dans le Périgord et dans la Gascogne. C'est avec ces élémens informes et bizarres que Montaigne sut produire des pages que nous étudions encore, pour y découvrir le secret de féconder notre langue, et pour apprendre l'art de soumettre les mots à la pensée.

Cet écrivain doit à sa manière originale de sentir et de concevoir, un style riche d'images hardies, de tours poétiques, d'expressions colorées, vives et pittoresques. Heureux dans ses tons variés, jamais la monotonie n'appe-

santit sa plume. Veut-il rendre un sentiment avec force? des mots inattendus obéissent au mouvement de son ame. Veut-il peindre des idées aimables? il les présente mollement, et leur donne une grace naïve; mais, ce qui répand un charme inimitable sur le plus singulier de nos ouvrages, c'est ce je ne sais quoi de simple et de piquant qui fait douter si Montaigne écrit ou s'il parle.

Peut-être des mots et des tours vieillis, dont la valeur est moins déterminée pour nous que celle des mots et des tours usuels, nous font-ils trouver, dans quelques phrases, des beautés que l'auteur ne leur a point données; mais il serait absurde de généraliser cette observation. Si notre imagination seule nous fait trouver de la grace dans les Essais, pourquoi n'en donne-t-elle qu'à si peu de passages du Traité de Charron?

De grands prosateurs ont évidemment étudié le style de Montaigne. Ses couleurs se reproduisent quelquefois sous les pinceaux de La Bruyère, de Montesquieu et de Jean-Jacques. Étrange singularité! l'auteur, objet de si précieuses études, fut bien moins utile à notre langue qu'on n'aurait dû le supposer; elle est formée, pour ainsi dire, d'après un autre système que la sienne.

Le partisan du vieux langage exhale encore ses regrets. Quel écrivain, dit-il, quel écrivain doué d'une ame forte, d'une imagination vive; après avoir lu Montaigne avec enthousiasme, ne gémit pas d'être privé des richesses et de la liberté de nos pères? Que sont devenues tant d'expressions harmonieuses, dont l'énergie ou la grâce nous plaît dans les Essais? Quel caprice les a proscrites? Vous rougiriez de les ignorer, et vous n'osez en faire usage! Des formes elliptiques, tantôt naïves et gracieuses, tantôt hardies et véhémentes, sont remplacées par une foule d'articles, de mots sans force et sans couleur, qui ralentissent la phrase et la pensée. Une construction directe, monotone, languissante, succède aux inversions variées et rapides. Chaque jour nos expressions s'affaiblissent, s'usent par l'habitude de les lire et de les employer; nous ne pouvons rajeunir la langue; et Montaigne, maître d'un idiôme encore neuf, l'enrichissait par ses conquêtes. Plus de créations ni d'indépendance! le langage donnait des ailes à la pensée; surchargée par lui maintenant, elle l'entraîne avec effort!

N'accusons pas légèrement de faiblesse et de stérilité la langue de nos chefs-d'œuvre (I). Celle de nos pères, en s'épurant, a perdu

du plus violent fanatisme, il fit entendre la voix de la tolérance. Enfin, il sut ce que la plupart des hommes ignorent dans tous les siècles, il sut vivre; et sa philosophie, tempérante au sein des voluptés, soutint l'épreuve de la douleur et des revers. . . . .

. O Montaigne! pardonne si je n'ai su mieux louer ton caractère que j'admire, et tes discours que, tant de fois, je t'ai fait répéter. Tu ne m'enseignas point à me parer d'une pompe élégante. Je ne songeais qu'à te peindre avec fidélité; et je présente mon esquisse à des juges qui t'aiment, persuadé que, dans le portrait d'un ami, on veut la ressemblance, plus qu'on ne cherche l'habileté du pinceau. Conduit par le zèle, je suis venu m'acquitter d'un tribut qui m'est cher; et je retourne à nos entretiens. Je vois la retraite où tu m'attends, où tes discours me paraîtront nouveaux, où nous deviserons sur la sagesse et la folie. Que d'autres louent tes principes avec plus d'éloquence, moi, j'aspire à les mettre en pratique. Redis-moi tous les charmes de l'insouciance et de la liberté, endors pour moi les vains desirs; que j'apprenne de toi le secret de former la douce alliance de la modération et du plaisir! Guide-moi, philosophe aimable!

Heureux celui de tes disciples qui, satisfait de son indépendance, cultive en paix tes leçons, et pourra dire un jour comme toi : *Si j'avois à revivre, je revivrois ainsi que j'ai vescu* (1)!

(1) Essais, liv. III, ch. II.

NOTES.

(A) MICHEL EYQUEM DE MONTAIGNE naquit, en 1533, au château de Montaigne, dans le Périgord : il mourut en 1592.

(B) Son père lui acheta une charge de conseiller à la Cour des Aydes, qui fut ensuite réunie au parlement de Bordeaux. Montaigne, aussitôt que les circonstances le lui permirent, prit le parti de la retraite. Un travail assujétissant et régulier était peu conforme à ses goûts, et souvent il devait être fatigué par des fonctions qui l'obligeaient à s'occuper de chicanes et de tristes débats. Les Essais nous apprennent qu'il n'eut jamais de procès.

(C) Le passage suivant est un de ceux qui prouvent le mieux combien Montaigne était loin d'embrasser les exagérations du pyrrhonisme. « Clitomachus disoit anciennement que Carneades « avoit surmonté les labeurs d'Hercules, pour avoir « arraché des hommes le consentement, c'est-à- « dire, l'opinion et la témérité de juger. Cette « fantaisie de Carneades si vigoureuse nasquit à « mon advis de l'impudence de ceux qui font « profession de scavoir et de leur outrecuidance « desmesurée..... La fierté de ceux qui attribuoient « à l'esprit humain la capacité de toutes choses,

« causa en d'autres par despit et par esmulation,
« cette opinion qu'il n'est capable d'aucune chose.
« Les uns tiennent en l'ignorance cette mesme
« extrémité que les autres tiennent en la science. »
(Essais, liv. III, ch. 11).

(D) On a contesté sa bonne-foi. Il prétend, a-t-on dit, n'avoir pas de mémoire; et ses nombreuses citations donnent, à chaque page, la preuve du contraire. Pour éclaircir cette difficulté, il suffit de jeter un coup-d'œil sur la première édition des Essais (1580). Les citations y sont très-rares. La plupart de celles dont l'ouvrage est maintenant rempli, ont été, par conséquent, ajoutées à mesure que l'auteur trouvait dans ses lectures quelques passages analogues à ses opinions.

(E) En général, les contradictions que présentent les Essais sont moins réelles qu'apparentes; et l'on peut le prouver par une observation très-simple. Lorsqu'un écrivain compose, il voit en même temps les différentes parties de son ouvrage; il veut que le commencement, le milieu, la fin soient un tout formé d'idées qui s'enchaînent. Les Essais, livre original, unique, devaient être composés d'une autre manière. L'auteur a pour but de se faire connaître au lecteur. Il lui suffit que la sensation qu'il peint soit réellement celle qu'il éprouve à l'instant où il tient la plume. La bonne-foi lui défend même

(I) On affecte trop de regretter les expressions que nous avons perdues. Celles qui peignaient à l'esprit, qui flattaient l'oreille, et qui n'ont pas été remplacées, sont moins nombreuses qu'on ne veut nous le persuader. Aussi long-temps qu'une langue est vivante, l'usage lui fait perdre des mots, ainsi qu'il lui en fait adopter. Les contemporains de Montaigne formaient déja des plaintes toutes semblables aux nôtres. Dans les *Dialogues du nouveau langage françois italianizé*, imprimés en 1583, un des interlocuteurs dit : « Je « vois bien à regret un grand nombre de beaux « mots que nous avons perdus, les uns simples, « les autres composez ; n'estans aucunement « rudes, ains ayans un son fort doux, quant à « la plus grand' part ; et le pis est que d'iceux il « y en a qui nous sont fort nécessaires, pource « qu'à faute d'eux nous demeurons cours quel- « quefois, aucuns n'ayans été mis en leur place. » (page 135).

(J) Nous reprochons à Montaigne d'avoir surchargé de citations son ouvrage, écoutons-le : « J'ay donné à l'opinion publique que ces pare- « mens empruntez m'accompagnent ; et si je m'en « fusse creu, à tout hazard, j'eusse parlé tout fin « seul... Il ne faut que l'épistre liminaire d'un » Allemand pour me farcir d'allégations. » (Essais, liv. III, ch. 11).

FIN.

On trouve à la Librairie de FIRMIN DIDOT, *rue Jacob, n° 24, à Paris, les Ouvrages suivants.*

DISCOURS prononcés par M. de LACRETELLE le jeune, et M. le Comte de Ségur, dans la séance tenue, le 7 novembre 1811, par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut Impérial, pour la réception de M. de Lacretelle le jeune, brochure in-4°. 1 fr. 50 c.

DISCOURS prononcés par M. ÉTIENNE et M. le Comte DE FONTANES, dans la même séance, pour la réception de M. Etienne, brochure in-4°. 1 fr. 50 c.

ÉLOGE DE MONTAIGNE. Discours qui a remporté le prix d'éloquence décerné par la même classe, dans sa séance du 23 mars 1812 : par M. VILLEMAIN, agrégé professeur de rhétorique au Lycée Charlemagne. Brochure in-4°. 1 fr. 50 c.
Et in-8°. 1 fr. 25 c.

—— Par M. Joseph DROZ, Discours pour lequel la même classe a décerné une médaille à l'auteur. Brochure in-4°. 1 fr. 50 c.
Et in-8°. 1 fr. 25 c.

ESSAIS DE MICHEL DE MONTAIGNE, *édition stéréotype*, 4 vol. in-12. Prix broché, 10 fr. — Le même in-8°, pap. fin. 18 fr. papier vélin. 32 fr. 50 c.

« L'exemplaire, un des plus précieux monuments de notre littérature, qui a » servi de copie pour cette nouvelle édition des Essais, appartient à la biblio- » thèque centrale de Bordeaux. Il est chargé en tout sens de corrections et » d'additions toutes écrites de la main de Montaigne. Les notes jointes à » cette édition, par-tout où elles ont paru nécessaires, font assez connaître » l'importance de cette espèce de manuscrit. » (Extrait de l'avertissement).

DISCOURS qui a remporté le prix de l'académie de la Rochelle, en l'année 1811, sur ces questions proposées par la même académie : Quel est le genre d'éducation le plus propre à former un administrateur? A quel degré les lettres et les sciences lui sont-elles nécessaires? Quels secours l'administrateur et l'homme de lettres peuvent-ils et doivent-ils réciproquement se prêter? Par F. M. A. J. HINCANT. Paris, 1812, brochure in-4°. 2 fr. 50 c.

Poésies diverses de MILLEVOYE, 1 vol. in-18, grand raisin. Prix, broché.

Charlemagne, poëme en dix chants, par le même, 1 vol. in-18, grand raisin. Prix, broché.

Le DEMI-JOUR, poëme en deux chants, suivi de poésies diverses, un vol. in-8°. Prix, broché.

SALM. (mad. la comtesse de) Choix de poésies. Paris, 1811, 1 vol. in-8°. Prix, br. 4 fr. 50 c.

Gudin. L'Astronomie, poëme en quatre chants, nouvelle édit. Paris, 1811, 1 vol. in-8°. Prix, br. 4 fr.

Firmin Didot. Les Bucoliques de Virgile, précédées de plusieurs Idylles de Théocrite, de Bion et de Moschus, suivies de tous les passages de Théocrite que Virgile a imités, traduites en vers français, 1 vol. in-12, br. 2 fr.

L'édition in-8° est épuisée.

Dec. Jun. Juvenalis Satiræ, ad codices parisinos recensitæ, lectionum varietate, et commentario perpetuo illustratæ à N. L. Achaintre. Accedunt *Hadr. et C. Valesiorum* notæ adhuc ineditæ, 2 vol. in-8°, 1810, avec une fig., br. 18 fr.

Le même, 2 vol. in-8°, gr. raisin vélin. 36 fr.

A. Persii Flacci Satiræ ad codices parisinos recensitæ, lectionum varietate, et commentario perpetuo illustratæ à N. L. Achaintre. Accedunt C. Lucilii suessani Auruncani *Eq. Rom.* Satirarum fragmenta, nec non Sulpiciae Caleni uxoris satira. 1 vol. in-8°, broché. 8 fr.

Le même, in-8°, gr. raisin vélin 16 fr.

Ces deux ouvrages avec l'Horace donné, en 1806, par le même éditeur, et qui se trouve aussi chez Firmin Didot, forment la collection complete des satyriques latins, avec les notes variorum.

Prix de l'Horace, in-8°, carré fin, avec 1 fig. 7 fr. 50 c.

Grand raisin. 12 fr.

Grand raisin vélin. 24 fr.

Jullien. Essai sur l'Emploi du Temps, seconde édition, 1810, 1 vol. in-8°, br. 5 fr.

Le même. Essai général d'Education physique, morale et intellectuelle, 1 vol. in-4°, br. 13 fr. 50 c.

Helvétius. OEuvres completes, 14 vol. in-18, br. 28 fr.

Les mêmes, 14 vol. pap. vélin. 48 fr.

Très-jolie édition, imprimée par Didot aîné.

Thurot. Apologie de Socrate, d'après Platon et Xénophon, avec des remarques sur le texte grec, et la traduction, in-8°, br. 4 fr.

Le même ouvrage ne contenant que le grec et le petit vocabulaire, à l'usage des lycées, in-8°, br. 1 fr. 25 c.

4.

ÉLOGE

DE

MONTAIGNE,

DISCOURS

Qui a remporté le prix d'Éloquence, décerné par la Classe de la Langue et de la Littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 23 Mars 1812.

PAR M. VILLEMAIN,

AGRÉGÉ-PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU LYCÉE CHARLEMAGNE.

Quidquid agunt homines, nostri est farrago libelli.

JUVENAL.

A PARIS,

CHEZ FIRMIN DIDOT, IMPRIMEUR DE L'INSTITUT,

ET GRAVEUR DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE,

RUE JACOB, N° 24.

1812.

ÉLOGE
DE
MONTAIGNE.

Dans tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, on voit naître des hommes supérieurs, qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place, de lui-même, à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les temps les plus polis : tel est Montaigne. Penseur profond, sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens : son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation; et lorsque, après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes, qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût

et du talent, cet ouvrage, long-temps unique, demeure toujours original; et la France, enrichie tout à coup de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son admiration pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être, plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage : cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne. On l'entend mieux, on l'imite plus hardiment; il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser; il inspire nos plus illustres écrivains; et ce philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le dix-huitième siècle.

Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, aux changemens des mœurs? c'est le naturel et la vérité : voilà le charme qui ne peut vieillir. La grandeur des idées, l'artifice du style ne suffisent pas pour qu'un écrivain plaise toujours : et ce n'est pas seulement de siècle en siècle, et à de longs intervalles, que le goût change, et que les ouvrages éprouvent des fortunes diverses : dans la vie même de l'homme, il est un période où, détrompés de ce monde idéal que les passions formaient autour de nous,

ne sachant plus excuser des illusions qui ne se retrouvent plus dans nos cœurs, perdant l'enthousiasme avec la jeunesse, et réduits à ne plus aimer que la raison, nous devenons moins sensibles aux plus éclatantes beautés de l'éloquence et de la poésie. Mais qui pourrait se lasser d'un livre *de bonne foy* (1) écrit par un homme de génie? Ces épanchemens familiers de l'auteur, ces révélations inattendues sur de grands objets et sur des bagatelles, en donnant à ses écrits la forme d'une longue confidence, font disparaître la peine légère que l'on éprouve à lire un ouvrage de morale. On croit converser; et comme la conversation est piquante et variée, que souvent nous y venons à notre tour, que celui qui nous instruit a soin de nous répéter, *ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon étude,* nous avoue ses faiblesses, pour nous convaincre des nôtres, et nous corrige sans nous humilier, jamais on ne se lasse de l'entretien.

---

(1) Expression de Montaigne.

PREMIERE PARTIE.

L'homme, dès qu'il sut réfléchir, s'étonna de lui-même, et sentit le besoin de se connaître. Les premiers sages furent ceux qui s'occupèrent de cette importante étude. Ils voulurent d'abord pénétrer trop avant; de-là tous les rêves de l'antiquité, quand elle espéra lever le voile mystérieux qui cache l'origine et les destinées de l'homme. Ses efforts furent plus heureux dans des recherches moins ambitieuses. Socrate, dit-on, ramena le premier la philosophie sur la terre. Il en fit une science usuelle qui s'appliquait à nos besoins et à nos faiblesses; science d'observation et de raisonnement qui nous prenait tels que nous sommes, pour nous rendre tels que nous devons être, et nous étudiait pour nous corriger. Considérée sous ce point de vue, la morale ne peut se trouver que chez les peuples civilisés; elle suppose des esprits développés par l'exercice de la réflexion, et des caractères mis en jeu par les rapports de la vie sociale. Aussi la voyons-nous passer de la Grèce dans Rome,

lorsque Rome victorieuse fut devenue savante et polie. Mais, depuis la chûte de l'Empire Romain, cette science, il faut l'avouer, resta long-temps ignorée des peuples de l'Europe. Le pédantisme et la superstition ne sont guères favorables à l'étude réfléchie que l'esprit humain fait sur lui-même; et la scholastique est bien loin de la morale.

En Italie même, où le génie des arts fut si précoce, la saine raison tarda long-temps à paraître; et pour la trouver en France, il faudrait aller jusqu'aux belles années de Louis-le-Grand, si Montaigne n'avait paru dès le seizième siècle.

Né d'un père qui chérissait la science, sans la juger ni la connaître, et voulait donner à son fils un bien dont il était privé lui-même, il eut, dès le berceau, un précepteur à côté de sa nourrice, et apprit, pour ainsi dire, à bégayer dans la langue latine. Cette première facilité détermina son goût pour la lecture, et le jeta naturellement dans l'étude de l'antiquité, qui présentait à son esprit, avide de connaître, des plaisirs toujours nouveaux, sans le fatiguer par les efforts qu'exige l'intelligence d'un idiôme étranger.

Poètes, orateurs, historiens, philosophes, il dévore tout avec une égale ardeur. Il va de

Rome dans la Grèce, qu'il ne connut jamais aussi bien, parce qu'il ne la connut pas dès l'enfance; mais il trouve dans Amyot un interprète agréable, un guide auquel il aime à se confier. Bientôt il sent que pour connaître les hommes, il ne suffit pas de les étudier dans l'histoire : il voyage; et, quoique les peuples modernes fussent encore bien peu avancés, il ne les compare point, sans utilité ni sans intérêt, avec ces Grecs et ces Romains qui leur étaient si supérieurs, et qui lui étaient si familiers. Une imagination vive et curieuse lui fait parcourir mille objets; une disposition particulière de son esprit lui fait observer tout ce qui se rapporte à l'homme, ses lois, ses mœurs, ses coutumes, et l'intéresse non seulement à l'histoire générale, mais, pour ainsi dire, aux anecdotes de l'espèce humaine. Enfin, parvenu à l'âge mûr, il s'amuse à se rappeler tout ce qu'il a vu, senti, pensé, découvert en soi-même ou dans les autres. Il jette ses idées dans l'ordre, ou plutôt dans le désordre où elles se présentent, tantôt s'élevant aux plus sublimes spéculations de l'ancienne philosophie, tantôt descendant aux plus simples détails de la vie commune, parlant de tout, se mêlant toujours lui-même à ses discours, et faisant de cette espèce d'égoïsme,

si insupportable dans les livres ordinaires, le plus grand charme du sien.

L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs, et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct, son caprice même lui fournissent à tout moment des pensées nouvelles. Sur chaque sujet, il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire ce qu'il croit. Cet homme qui, dans la discussion, cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsqu'enfin il vient à décider, ne consulte plus que lui seul, et donne son avis, non *comme bon, mais comme sien.* Une telle marche est longue, mais elle est agréable, elle est instructive, elle apprend à douter; et ce commencement de la sagesse, en est quelquefois le dernier terme. Peut-être aussi, cette manière de composer convenait mieux au caractère de Montaigne, ennemi d'un long travail et d'une application soutenue. Il parle beaucoup de morale, de politique, de littérature; il agite, à la fois, mille questions; mais il ne propose jamais un système. Sa réserve tient à sa paresse autant qu'à son jugement. Il lui en coûterait de poser des prin-

cipes, de tirer des conséquences, et d'établir, à force de raisonnemens, la vérité, ou ce que l'on prend pour elle. Cette entreprise lui paraîtrait trop laborieuse, et la justesse de son esprit l'avertit que souvent elle ne serait pas moins inutile que téméraire. Il aime mieux se borner à ce qu'il voit au moment où il parle, et semble vouloir n'affirmer qu'une chose à la fois. Ce n'est pas le moyen de faire secte; aussi, jamais philosophe n'en fut plus éloigné que Montaigne. Il dit trop naïvement et le pour et le contre. Au moment où vous croyez tenir sa pensée, vous êtes déconcerté par un changement soudain, qu'au reste il ne prévoyait pas lui-même plus que vous. Une pareille incertitude, qui prouve plus de franchise que de faiblesse, n'aurait pas dû, ce semble, exciter la sévère indignation de Pascal. Cet inexorable moraliste, si grand par son génie encore au-dessus de ses ouvrages, ne craint pas d'affirmer que Montaigne *met toutes choses dans un doute si universel et si général, que l'homme, doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos.*

Pascal n'abuse-t-il pas ici de la puissance de son imagination, pour imposer à notre faiblesse par l'énergie de la parole? Quel est ce

fantôme d'incrédulité qu'il prend plaisir à élever lui-même, pour l'écraser aisément sous le poids de son invincible éloquence? Où peut-il donc trouver dans les aveux d'un philosophe si ingénieux et si modeste, cet incorrigible pyrrhonien, poursuivi par le doute jusque dans son doute même, et changeant de folie, sans pouvoir en guérir? Montaigne n'a jamais douté ni de Dieu ni de la vertu. L'apologie de Raymond de Sébonde renferme la plus éloquente profession de foi sur l'existence de la divinité; et les orateurs sacrés n'ont jamais peint avec plus de force les tourments du vice, et la joie de la bonne conscience. Du reste, Montaigne trouve dans la nature de l'homme de terribles difficultés, et d'inconcevables mystères; il regarde en pitié les erreurs de notre raison, la faiblesse et l'incertitude de notre entendement, il affecte un moment de nous ravaler jusqu'aux bêtes; et Pascal l'approuve alors. Ce sublime contempteur des misères de l'homme, triomphe de voir (1) *la superbe raison froissée par ses propres armes. Il aimerait*, dit-il, *de tout son cœur le ministre d'une si grande vengeance.* Pourquoi donc, ô Pascal,

(1) Pensées de Pascal, ch. XI.

défendiez-vous tout-à-l'heure à un sage de se défier de cette raison que vous-même reconnaissez si faible et si trompeuse? Voulez-vous maintenant le conduire par l'impuissance de penser à la nécessité de croire, et vous semble-t-il qu'il soit besoin de lui arracher le flambeau de la raison pour le précipiter dans la foi?

La métaphysique de Montaigne se réduit donc à un petit nombre de vérités essentielles, qui demandent peu d'efforts pour êtres saisies. Sur tout le reste il est dans l'ignorance, et il ne s'en fâche pas. Peut-être seulement a-t-il le tort de rapporter avec trop de complaisance les opinions de ceux qui n'ont pas craint d'expliquer tant de choses qu'ils n'entendaient pas mieux que lui. Mais son incertitude, son *incuriosité* (1) se fait-elle sentir dans les principes de sa morale? A-t-il les mêmes doutes lorsqu'il s'agit de nos devoirs? Comme il siérait mal d'employer l'art des rhéteurs avec un écrivain qui s'en est tant moqué, nous avouerons que si l'on peut disculper sa philosophie d'un pyrrhonisme absolu, sa morale tient beaucoup de l'école d'Épicure. Sans doute il voulait qu'elle fût plus d'usage. Cette philosophie

(1) Expression de Montaigne.

sublime, qui veut changer l'homme au lieu de le régler, en lui présentant pour modèle la perfection désespérante d'une vertu idéale, le dispense trop souvent de la réaliser : la leçon ne paraît pas faite pour nous ; l'exemple est pris dans une autre nature ; on peut l'admirer, mais chacun trouve en soi le droit de ne pas l'imiter. Si vous voulez qu'on tâche d'atteindre au but, ne le mettez pas hors de la portée commune. Le sage, pour faire monter la foule jusqu'à lui, doit se pencher vers elle. C'est le mouvement naturel de Montaigne. Il vient à nous le premier, en nous montrant les imperfections de son esprit, ses erreurs, ses torts, ses petitesses ; mais jamais il n'a rien de bas ni de criminel à nous révéler ; et ce bonheur, ou cette discrétion me paraît plus utile pour le lecteur que la franchise trop peu mesurée de Rousseau. J'apprends dans les aveux du premier quelles peuvent être les fautes d'un honnête homme ; et si j'apprends à les excuser, en revanche, je m'habitue à ne pas en concevoir d'autres : mais je craindrais, en lisant Rousseau, d'arrêter trop long-temps mes regards sur de coupables faiblesses qu'il faut toujours tenir loin de soi, et dont la peinture trop fidèle est plus dangereuse pour le cœur, qu'elle n'est instructive pour la raison.

Montaigne, je l'avoue, ne connaît pas l'art d'anéantir les passions; il réclamerait volontiers, avec La Fontaine, contre cette philosophie rigide qui *fait cesser de vivre avant que l'on soit mort.* Il aime à vivre, c'est-à-dire, à goûter les plaisirs que permet la nature bien ordonnée. Pour moi, dit-il, *j'aime la vie et la cultive, telle qu'il a plu à Dieu nous l'octroyer.* Il croit que c'est le parti de la sagesse, et qu'on serait coupable autant que malheureux de se refuser l'usage des biens que nous avons reçus en partage. *On fait tort à ce grand et tout-puissant donneur de refuser son don, l'annuller et desfigurer. Tout bon, il a fait tout bon.* Ces maximes peuvent être rejetées par quelques esprits austères, qui ne conçoivent pas de vertu sans combat, et jugent du mérite par l'effort. Elles pourraient être dangereuses pour quelques âmes ardentes et passionnées, que leurs desirs emporteraient trop loin, et qui doivent être retenues, parce qu'elles ne savent pas s'arrêter. Mais Montaigne s'adresse à ceux qui, comme lui, éprouvent plutôt les faiblesses que les fureurs des passions; et c'est le grand nombre. Il est le conseiller qui leur convient. Il ne les effraie pas sur leurs fautes qui lui paraissent une conséquence de leur nature. Il ne s'indigne

pas de cette alternative de bien et de mal, qu'il regarde comme une faiblesse dont il trouve l'explication en lui-même. Il ne désespère personne, il n'est mécontent ni de lui, ni des autres. Ses principes ne sont jamais sévères : s'ils pouvaient l'être, ses exemples seraient là pour nous défendre et nous rassurer. Il ne cherche donc pas à nous faire peur du vice ; peut-être ne croit-il pas en avoir le droit ; mais il s'efforce de nous séduire à la vertu, qu'il appelle *qualité plaisante et gaye*. Pour dernier terme, il nous propose le plaisir ; et c'est au bien qu'il nous conduit.

La morale de Montaigne n'est pas sans doute assez parfaite pour des Chrétiens : il serait à souhaiter qu'elle servît de guide à tous ceux qui n'ont pas le bonheur de l'être. Elle formera toujours un bon citoyen et un honnête homme. Elle n'est pas fondée sur l'abnégation de soi-même, mais elle a pour premier principe la bienveillance envers les autres, sans distinction de pays, de mœurs, de croyance religieuse. Elle nous instruit à chérir le gouvernement sous lequel nous vivons, à respecter les lois auxquelles nous sommes soumis, sans mépriser le gouvernement et les lois des autres nations, nous avertissant de ne pas croire que nous ayons seuls le dépôt de la

justice et de la vérité. Elle n'est pas héroïque, mais elle n'a rien de faible : souvent même elle agrandit, elle transporte notre ame par la peinture des fortes vertus de l'antiquité, par le mépris des choses mortelles, et l'enthousiasme des grandes vérités. Mais bientôt elle nous ramène à la simplicité de la vie commune, nous y fixe par un nouvel attrait, et semble ne nous avoir élevés si haut dans ses théories sublimes, que pour nous réduire avec plus d'avantage à la facile pratique des devoirs habituels et des vertus ordinaires.

Ces divers principes de conduite ne sont jamais, chez Montaigne, énoncés en leçons : il a trop de haine pour le ton doctoral ; mais c'est le résumé des confidences qu'il laisse échapper en mille endroits. Il nous dit ce qu'il fait, ce qu'il voudrait faire. Il nous peint ce qu'il appelle sa vertu, confessant que c'est bien peu de chose, et que tout l'honneur en appartient à la nature plutôt qu'à lui. On a trouvé de l'orgueil dans cette méthode d'un homme qui rappelle tout à soi, et se fait centre de tout : elle n'est que raisonnable, et porte sur une vérité ; tous les hommes se ressemblent au fond. Malgré les différences que met entre eux l'inégalité des talens, des caractères et des conditions, il est, si je puis

parler ainsi, un air de famille commun à tous. A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve, dit Pascal, qu'il y a plus d'hommes originaux. N'est-il pas également vrai de dire qu'avec plus d'esprit encore, on découvrirait l'homme original, dont tous les hommes ne sont que des nuances et des variétés qui le reproduisent avec diverses altérations, mais ne le dénaturent jamais? Voilà ce que Montaigne a voulu trouver, et ce qu'il ne pouvait chercher qu'en lui-même. C'est ainsi qu'il nous jugeait en s'appréciant, et qu'il faisait notre histoire, en nous racontant la sienne. Mais en même temps qu'il étudie dans lui-même le caractère de l'homme, il étudie dans tous les hommes les modifications sans nombre dont ce caractère est susceptible. De là tant de récits sur tous les peuples du monde, sur leurs religions, leurs lois, leurs usages, leurs préjugés; de là cette immense collection d'anecdotes antiques et modernes sur tous sujets et en tous genres; entreprises hardies, sages conseils, exemples de vices ou de vertus, fautes, erreurs, faiblesses, pensées ou paroles remarquables. De là cette foule sans nombre de figures différentes qui passent tour à tour devant nos yeux, depuis les philosophes d'Athènes jusqu'aux sauvages du Canada. Placé au milieu

de ce tableau mouvant, Montaigne voit et entend tous les personnages, les confrontant avec lui-même, et se persuadant de plus en plus que la coutume décide presque de tout; qu'il n'y a du reste qu'un petit nombre de choses assurées qu'il faut croire, quelques choses probables qu'il faut discuter, beaucoup de choses convenues qu'il faut respecter pour le bien général.

Mais si le scepticisme de Montaigne, plus modéré que celui de tant d'autres philosophes, ne touche jamais aux principes conservateurs de l'ordre social, sa raison en a d'autant plus de force pour attaquer les préjugés ridicules ou funestes, dont ses contemporains étaient infatués; et d'abord n'oublions pas que le siècle de Montaigne était encore le temps de l'astrologie, des sorciers, des faux miracles, et de ces guerres de religion, les plus cruelles de toutes; n'oublions pas que les hommes les plus respectables partageaient les erreurs et la crédulité du vulgaire; et qu'enfin, écrivant plusieurs années après l'auteur des *Essais*, le judicieux de Thou rapportait, et croyait peut-être, toutes les absurdités merveilleuses qui font rire de pitié dans un siècle éclairé. Combien aimerons-nous alors que Montaigne sache trouver la cause

de tant d'erreurs dans notre curiosité et dans notre vanité ! S'agit-il d'un fait incroyable ? Nous disons : (1) *comment est-ce que cela se fait ?* Et nous découvrons une raison ; mais *se fait-il ? eût été mieux dit.* Une fois persuadés, nous croyons que (2) *c'est ouvrage de charité de persuader les autres, et, pour ce faire, chacun ne craint pas d'ajouter de son invention autant qu'il en voit être nécessaire à son conte, pour suppléer à la résistance et au défaut qu'il pense être en la conception d'autruy.* Et c'est ainsi que les sottises s'accréditent et se perpétuent. Il est des sottises qui ne sont que ridicules, il en est d'affreuses. Montaigne se moque des unes, et combat les autres avec les armes de la raison et de l'humanité. Il plaint ces malheureuses victimes de la superstition de leurs juges et de la leur, qui s'attribuaient un pouvoir sacrilége sur toute la nature, et ne pouvaient échapper aux flammes du bûcher.

On a beaucoup parlé des paradoxes de Montaigne. Quelques-uns sur-tout ont reçu de la plume d'un écrivain éloquent une célébrité nouvelle, qui nous oblige d'en rendre à leur

(1) Montaigne.

(2) *Ibid.*

véritable auteur ou la gloire ou le blâme. Personne n'ignore que, dans la fameuse question proposée par l'Académie de Dijon, le philosophe genevois, en se déclarant avec une sorte d'animosité le détracteur des sciences et des arts, en affectant de les accuser en son nom, ne fait cependant que répéter les reproches que l'auteur des *Essais* avait allégués deux siècles avant lui. J'ajouterai qu'en les répétant, il les exagère, et que, voulant faire un systême de ce qui n'est chez son modèle qu'une opinion légèrement hasardée, comme tant d'autres, il s'éloigne beaucoup plus de la vérité, et tombe dans une plus choquante erreur. Il est permis d'être sévère avec Rousseau, la plus rigoureuse censure n'atteindra jamais jusqu'à sa gloire; ses admirateurs même peuvent lui reprocher en général d'outrer les idées qu'il emprunte. Si Montaigne nous dit avec autant de vérité que de bonhommie : *Nous avons abandonné nature, et lui voulons apprendre sa leçon, elle qui nous menait si heureusement et si sûrement;* Rousseau ne craint pas de nous redire : *Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme.* C'est ainsi que l'Emile peut souvent paraître une exagération des idées de Montaigne, sur l'édu-

cation de l'enfance, et l'art de former les hommes.

Ce n'est pas que, sur plusieurs points de cet intéressant sujet, Rousseau ne mérite notre reconnaissance, pour avoir renouvelé, avec toutes les séductions de son talent, des vérités utiles et trop négligées. La nécessité de diriger avec soin les premières années de l'enfance, de prendre ses inclinations dès le berceau, et de les conduire, ou plutôt de les laisser aller au bien, sans gêne et sans effort, la grande importance de l'éducation physique, les exercices du corps tournant au profit de l'ame, l'art de former la raison, en l'accoutumant à se faire des idées plutôt que d'en recevoir, l'inutilité des études qui n'occupent que la mémoire, le secret de faire trouver les choses au lieu de les montrer : tant d'autres idées qui n'en sont pas moins vraies pour être peu suivies, ont heureusement passé des écrits de Montaigne dans l'ouvrage de Rousseau.

Montaigne haïssait le pédantisme, mais il aimait la science. Quoiqu'il en ait médit quelquefois, il convient que *c'est un grand ornement et un outil de merveilleux service*. Cependant ce qu'il exige avant tout dans un gouverneur, c'est le jugement. *Je veux*, dit-il, *qu'il ait plutôt la tête bien faite que bien*

pleine. Quand le gouverneur aura formé le jugement de son élève, il peut lui permettre l'étude de toutes les sciences. *Notre ame s'élargit, d'autant plus qu'elle se remplit.* Ce langage n'est pas celui d'un ennemi des lettres. Et comment Montaigne aurait-il pu se défendre de les aimer ! Elles firent l'occupation et le charme de sa vie; elles élevèrent sa raison au-dessus de celle de ses contemporains, qui les étudiaient aussi, mais qui ne savaient pas s'en servir. Elles firent de lui un sage, et, ce qu'il estimait peut-être bien plus, un homme heureux.

Telle est l'idée que je me forme de Montaigne, considéré comme philosophe et comme moraliste; jamais d'exagération, jamais de systême orgueilleusement chimérique, quelquefois des idées incertaines, parce qu'il y a beaucoup d'incertitude dans l'esprit humain; toujours une candeur et une bonne-foi qui feraient pardonner l'erreur même.

Quand je me représente ces divers caractères, trop faiblement crayonnés dans un éloge imparfait, et que j'essaie d'embrasser d'une seule vue un talent si varié, et de faire sentir par un dernier trait un mérite si difficile à définir, je suis frappé de plusieurs ressemblances sensibles que j'aperçois entre Mon-

taigne et l'un de nos plus célèbres écrivains, le seul que l'on ne puisse comparer à personne. Je ne sais si je m'abuse : je crains qu'un parallèle ne semble toujours un lieu commun, et qu'un rapprochement de Voltaire et de Montaigne ne soit au moins un paradoxe. Mais en écartant les plus brillantes productions de Voltaire, en me bornant à une seule partie de sa gloire, ses mélanges de métaphysique et de morale, ne puis-je en effet établir plusieurs rapports remarquables entre deux hommes si différents ? Des deux côtés, je vois une vaste lecture, une immense variété de souvenirs, et cette même mobilité d'imagination qui passe rapidement sur chaque objet, dans l'impatience de les parcourir tous à-la-fois. Des deux côtés, je suis étonné de tout le chemin que je fais en quelques instans, et du grand nombre d'idées que je trouve en quelques pages. Tous deux se montrent doués d'une raison supérieure. Montaigne, aussi vif, et cependant plus verbeux, plus diffus ; c'est le tort de son siècle : Voltaire, quelquefois moins profond, a toujours plus de justesse et de netteté ; c'est le mérite du sien. Tous deux ont connu les faiblesses et les inconséquences du cœur humain ; tous deux en rient. Le rire de Voltaire est plus amer, et ses railleries plus

cruelles. Tous deux respirent l'amour de l'humanité. Celui de Voltaire est plus ardent, plus courageux, plus infatigable. On connaît assez la haine de l'un et de l'autre pour le charlatanisme et l'hypocrisie. Montaigne a mieux su s'arrêter. Voltaire paraît quelquefois confondre les objets les plus saints de la vénération publique, avec de vaines superstitions, que l'on doit détruire par le ridicule. Tous deux ont pensé hardiment, et ont exprimé franchement leurs pensées. La franchise de Voltaire est plus maligne; et celle de Montaigne plus naïve; mais tous deux ont oublié trop souvent la décence dans les idées et même dans l'expression; et nous devons leur en faire un reproche : car le plus grand tort du génie, c'est de faire rougir la pudeur, et d'offenser la vertu.

SECONDE PARTIE.

Si Montaigne n'avait que le mérite assez rare de dire souvent la vérité, il aurait, on peut le croire, comme Charron son imitateur, obtenu plus d'estime que de succès, et plus d'éloges que de lecteurs. Ceux mêmes qui préfèrent la raison à tout veulent encore qu'elle soit assez ornée pour être agréable; et l'on ne cherche pas l'instruction dans un livre où l'on craint de trouver l'ennui. Montaigne plaît, amuse, intéresse par la naïveté, l'énergie, la richesse de son style et les vives images dont il colore sa pensée. Ce charme se fait sentir aux hommes qui n'ont jamais réfléchi sur les secrets de l'art d'écrire; mais il mérite d'être particulièrement analysé par tous ceux qui font leur étude de cet art si difficile, même pour le génie.

Je sais que l'on pourrait attribuer une partie du plaisir que donne le style de Montaigne à l'ancienneté de son langage. L'élégant Fénélon lui-même regrettait quelquefois l'idiôme de nos pères. Il y trouvait je ne sais quoi de

court, de *naïf*, de *hardi*, de *vif* et de *passionné*. On doit avouer en effet que les priviléges, ou plutôt les licences du vieux français, le retranchement des articles, l'usage des inversions, la hardiesse habituelle des tours, le grand nombre d'expressions proverbiales que les livres empruntaient à la conversation, l'abondance des termes et la facilité de les employer tous sans blesser la bienséance, tant d'autres libertés que nous avons remplacées par des entraves, favorisaient l'écrivain, et donnaient au style un air d'aisance et d'enjouement qui charme dans les sujets badins, et pourrait offrir un piquant contraste dans les sujets sérieux. Cependant la langue française n'avait encore réussi que dans les *joyeusetés folâtres*. Ronsard égarait son talent par une imitation mal-adroite des langues anciennes; et Amyot n'avait pu rendre que par une heureuse naïveté la précision énergique et l'élégance audacieuse de Plutarque. Il nous est donc permis de dire avec Voltaire, *ce n'est pas le langage de Montaigne, c'est son imagination qu'il faut regretter*. Je ne dissimulerai pas cependant que ces expressions d'un autre siècle, ces formes antiques et, pour ainsi dire, ce premier débrouillement d'une langue, aujourd'hui perfectionnée peut-être jusqu'au

point d'être affaiblie, présentent un intérêt de curiosité qui peut inviter à la lecture. Mais l'emploi si naturel, les alliances si hardies, les effets si pittoresques de ces termes surannés; ces coupes savantes, ces mots pleins d'idées, ces phrases où, par la force du sens, l'auteur a trouvé l'expression qui ne peut vieillir, et deviné la langue de nos jours, voilà ce que l'on admire dans Montaigne, voilà ce qu'il n'a pas reçu de son idiôme encore rude et grossier, mais ce qu'il lui a donné par son génie.

L'imagination est la qualité dominante du style de Montaigne. Cet homme n'a point de supérieur dans l'art de peindre par la parole. Ce qu'il pense, il le voit; et par la vivacité de ses expressions, il le fait briller à tous les yeux. Telle était la prompte sensibilité de ses organes et l'activité de son ame. Il rendait les impressions aussi fortement qu'il les recevait.

Le philosophe Mallebranche, tout ennemi qu'il était de l'imagination, admire celle de Montaigne, et l'admire trop peut-être; il veut qu'elle fasse seule le mérite des *Essais*, et qu'elle y domine au préjudice de la raison. Nous n'accepterons pas un pareil éloge. Montaigne se sert de l'imagination pour produire au-dehors ses sentimens tels qu'ils sont empreints dans son ame. Sa chaleur vient de sa

conviction; et ses paroles animées sont nécessaires pour conserver toute sa pensée, et pour exprimer tous les mouvemens de son esprit. Quand je vois *ces braves formes de s'expliquer si visves et si profondes, je ne dis pas que c'est bien dire, je dis que c'est bien penser* (1).

Il est vrai que lorsqu'il s'agit simplement de décrire et de montrer les objets, l'imagination n'a pas besoin du raisonnement; mais elle est toujours dans la dépendance du goût qui lui défend d'outrer la nature, et souvent ne lui permet pas de la peindre tout entière. Dirons-nous que, dans cette partie de l'art d'écrire, l'auteur des *Essais* soit toujours irréprochable? Non, sans doute; et l'on peut, dans quelques traits échappés à son pinceau trop libre et trop hardi, découvrir quelquefois la marque d'un siècle grossier, dont la barbarie perce jusque dans la sagesse du grand homme qui devait le réformer. Mais que de beautés inimitables couvrent et font disparaître ce petit nombre de fautes! Quelle abondance d'images, quelle vivacité de couleurs, quel cachet d'originalité! Combien l'expression est toujours à lui, lors même qu'il emprunte

---

(1) Montaigne.

l'idée! *Les abeilles pillotent de çà et de là les fleurs, mais elles en font après le miel qui est tout leur, ce n'est plus thym ni marjolaine.* Voilà tout Montaigne. C'est ainsi que les pensées et les images des auteurs anciens, fondues sans cesse dans ses écrits, sans perdre rien de leur force et de leur élévation, y prennent un caractère qui n'appartient qu'à sa plume.

Montaigne, si je puis m'exprimer ainsi, décrit la pensée comme il décrit les objets, par des détails animés qui la rendent sensible aux yeux. Son style est une allégorie toujours vraie, où toutes les abstractions de l'esprit revêtent une forme matérielle, prennent un corps, un visage, et se laissent, en quelque sorte, toucher et manier. S'il veut nous donner une idée de la vertu, il la placera dans *une plaine fertile et fleurissante, où, qui en sait l'adresse, peut arriver par des routes gazonnées, ombrageuses et doux fleurantes.* Il prolongera cette peinture avec la plus étonnante facilité d'expression, et quand il l'aura terminée, pour en augmenter l'effet par le contraste, il nous montrera dans le lointain la chimérique vertu des philosophes *sur un rocher à l'écart, parmi des ronces, fantosme à effrayer les gens.*

Je céderais au plaisir facile de citer beau-

coup un écrivain qu'on aimera toujours mieux entendre que son panégyriste; mais à quels traits dois-je m'arrêter de préférence, dans un ouvrage où tous les chapitres présentent des beautés diversement originales? C'est la manière de Montaigne qu'il faudrait citer. Je choisis une phrase énergique, ou spirituelle, ou gracieuse. Je lis encore, et je rencontre bientôt une nouvelle surprise non moins piquante que la première. Rien n'est semblable, et l'impression est la même. En effet, l'auteur des *Essais*, dans un travail libre et sans suite, n'écrivant que lorsqu'il se sent animé par sa pensée, son expression ne peut jamais faiblir; et dès qu'il conçoit une idée, son style se prête à toutes les métamorphoses, pour la rendre plus heureusement. Ainsi, toujours renvoyé d'une page à l'autre, incertain où fixer mon admiration, chaque fois que j'ouvre le livre je découvre quelque chose de plus dans l'auteur, et je désespère de pouvoir jamais saisir ni peindre un écrivain qui, non moins varié que fécond, se renouvelle même en se répétant, et ne peut ajouter un trait à ses écrits, sans ajouter une nuance à son talent. Cependant ces différences sans nombre peuvent être ramenées à un principe, l'imitation des grands écrivains de l'ancienne Rome, et

je ne crains pas d'assurer que l'on retrouverait dans le génie commun de leur langue et dans l'usage divers qu'ils en ont fait, tous les secrets de l'idiôme de Montaigne. On sait avec quelle constance il avait étudié ces grands génies, combien il avait vécu dans leur commerce et dans leur intimité. Doit-on s'étonner que son ouvrage porte, pour ainsi dire, leur marque, et paraisse, du moins pour le style, écrit sous leur dictée? Souvent il change, modifie, corrige leurs idées. Son esprit, impatient du joug, avait besoin de penser par lui-même; mais il conserve les richesses de leur langage et les graces de leur diction. L'heureux instinct qui le guidait lui faisait sentir que pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop imparfaite pour être déja fixée, il fallait y transporter, y naturaliser en quelque sorte les beautés d'une autre langue, qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle; ou plutôt l'habitude d'étudier les chefs-d'œuvre de la langue latine le conduisait à les imiter. Il en prenait à son insu toutes les formes, et se faisait Romain sans le vouloir. Quelquefois, réglant sa marche irrégulière, il semble imiter Cicéron même. Sa phrase se développe lentement, et se remplit de mots choisis qui se fortifient et se sou-

tiennent l'un l'autre dans un enchaînement harmonieux. Plus souvent, comme Tacite, il *enfonce* (1) profondément la *signification* des mots, met une idée neuve sous un terme familier, et, dans une diction fortement travaillée, laisse quelque chose d'inculte et de sauvage; il a le trait énergique, les sons heurtés, les tournures vives et hasardées de Salluste, l'expression rapide et profonde, la force et l'éclat de Pline l'ancien. Souvent aussi, donnant à sa prose toutes les richesses de la poésie, il s'épanche, il s'abandonne avec l'inépuisable facilité d'Ovide, ou respire la verve et l'âpreté de Lucrèce. Voilà les diverses couleurs qu'il emprunte de toutes parts, pour tracer des tableaux qui ne sont qu'à lui.

Souvent on se forme une idée générale sur la manière d'un écrivain, d'après une qualité particulière qui se fait remarquer dans son style. On cite toujours le naturel et la bonhommie de Montaigne; et sans doute, l'auteur des *Essais* se montrait bonhomme lorsqu'il parlait de lui, et qu'il nous disait quel vin il aimait le mieux. Il se servait d'un *parler* simple et naïf, *tel sur le papier qu'à la bou-*

---

(1) Expression de Montaigne.

che (1); mais il ne se servait pas moins naturellement du langage le plus fort, le plus précis, et quelquefois même le plus magnifique, lorsqu'il était emporté par le souvenir d'un grand sentiment, d'une action noble et généreuse. N'est-ce pas dans Montaigne que je trouve la peinture de l'homme de cœur qui *tombe obstiné en son courage; qui, pour quelque danger de la mort voisine, ne relasche aucun point de son asseurance; qui regarde encore, en rendant l'ame, son ennemi d'une vue ferme et dédaigneuse; est battu, non pas de nous, mais de la fortune, est tué sans être vaincu.*

Et cette phrase, aurait-elle paru faible à Démosthènes? *Il y a des pertes triomphantes à l'envi des Victoires, et ces quatres Victoires sœurs, de Salamine, de Platée, de Mycale, de Sicile, n'osèrent opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens au pas des Thermopyles.*

Quelquefois chez Montaigne cette grandeur est portée trop loin, et se rapproche un peu de la grandeur souvent outrée de Sénèque et de Lucain. Il aimait ces deux auteurs. Il ne

(1) Expression de Montaigne.

haïssait pas les images hardies jusqu'à l'exagération, les expressions éblouissantes, les coups de pinceau plus énergiques que réguliers. On doit le pardonner à l'extrême vivacité de son imagination. Malgré ce penchant naturel dans ses jugemens littéraires, il donne toujours la préférence aux auteurs de l'antiquité qui ont réuni la pureté du goût à l'éclat du talent : Virgile est pour lui le premier des poètes ; et si la philosophie de Cicéron lui paraît trop chargée de *longueries d'apprêts*, il trouve son éloquence incomparable. Quand il emprunte quelque idée brillante à Lucain ou à Sénèque, jamais il ne l'affaiblit, mais il sait presque toujours la rendre plus naturelle. Le bon sens tempérait en lui l'imagination, et retenait sa pensée dans de justes bornes, lors même que ses paroles trop vives et trop impétueuses s'élançaient avec une sorte d'irrégularité.

Ce bon sens qui dirige tous ses raisonnemens, qui se fait remarquer au milieu de ses saillies, et ne l'abandonne pas même dans ses caprices et dans ses écarts, devait lui présenter en foule ces pensées heureuses et précises, que l'on aime à retenir parce qu'elles trouvent sans cesse leur application, et que l'on peut appeler les proverbes des sages. Dans

te genre, j'oserai dire qu'il a donné les plus heureux modèles d'un style dont La Rochefoucauld passe ordinairement pour le premier inventeur. Nulle part vous ne trouverez un plus grand nombre de sentences d'une brièveté énergique, où les mots suffisent à peine à l'idée qui se montre d'elle-même. Je n'essayerai pas de multiplier les citations. On y verrait avec étonnement cette diction si riche en termes pittoresques, si chargée de circonlocutions ingénieuses, d'expressions redoublées, d'épithètes accumulées, si féconde en développemens oratoires et poétiques, se resserrer tout-à-coup dans les bornes du plus rigoureux laconisme, et ne plus employer les paroles que pour le besoin de l'intelligence. Cet art d'être court, sans ôter rien à la justesse et à la clarté, semble une des perfections du langage humain : c'est au moins un des avantages que les langues obtiennent avec le plus de peine et le plus tard, après avoir été long-temps travaillées en tous sens par d'habiles écrivains.

Il est encore un autre mérite qui semblerait au premier coup-d'œil tenir à l'écrivain beaucoup plus qu'à l'idiôme, et cependant ne se montre guères que dans les langues épurées et polies, dont il devient en quelque sorte le

dernier raffinement; c'est l'esprit. Quel sens faut-il attacher à ce mot, ou plutôt en combien de sens divers est-il permis de l'entendre? Qu'est-ce que l'esprit? Voltaire lui-même, après en avoir prodigué les exemples, désespère de le définir et d'en indiquer toutes les sources. Toutefois, il est permis d'avancer que l'esprit, quel qu'il soit, se réduisant presque toujours à une manière de parler délicate, fine, détournée, se produit avec plus d'avantage à mesure que les ressources d'une langue sont plus variées et mieux connues. Au commencement du siècle de Louis XIV, quelques hommes écrivaient avec génie; le reste ne couvrait le manque de génie par aucun agrément; et la sentence de Boileau se trouvait de la plus rigoureuse exactitude:

Il n'est pas de degré du médiocre au pire.

Dans le siècle suivant, la littérature se rendit plus accessible: il fut permis d'être médiocre sans être méprisable, et la faiblesse ornée avec art put mériter quelque estime. Ceux qui ne pouvaient atteindre aux grandes beautés composèrent ingénieusement de petites choses. Ceux qui ne trouvaient point de pensées neuves cherchèrent des expressions heureuses. Au défaut de vastes conceptions, il fallut soi-

gner de jolis détails. On mit de l'esprit dans le style : les écrivains du second ordre en firent leur principal ornement, et les grands écrivains n'en dédaignèrent pas l'usage. Champfort ne brille que par l'esprit qu'il montre dans son style ; Montesquieu en laisse beaucoup apercevoir dans le sien.

Mais ce mérite qui, bien éloigné d'être le premier de tous, exige du moins beaucoup d'art et d'étude ; il est assez extraordinaire de le trouver au plus haut degré dans Montaigne, placé à une époque presque barbare, et maniant une langue dépourvue de grace et de souplesse.

Comment cet écrivain si naturel et si négligé connaît-il déja tout le jeu des paroles, ces nuances fines et subtiles, ces rapprochemens délicats, ces oppositions piquantes, ces artifices de l'art d'écrire, et, pour ainsi dire, ces ruses de style, auxquelles on a recours lorsque le siècle de l'invention est passé ? En les employant sans cesse avec la délicatesse de Fontenelle, ou la malice de Duclos, il ne perd jamais la naïveté qui forme le trait le plus marqué de son caractère et de son talent, et, par un mélange difficile à concevoir, mais très-réel, on trouve souvent en lui la simplicité de l'antique bonne-foi et la finesse de

êtes entré ; le même passage que vous avez fait de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaites-le de la vie à la mort. Votre mort est une des pièces de l'ordre de l'univers, une pièce de la vie du monde. Cette élévation se soutient dans tous le discours de la Nature. Il s'y mêle quelques-unes de ces pensées profondes qui forcent l'ame à se replier sur elle-même. *Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé.*

Une pareille éloquence semble appartenir à cette philosophie austère qui ne ménage point l'homme, et le poursuit sans cesse avec l'image de la dure vérité. Ce ton ne peut être habituel chez Montaigne, il devait porter son caractère dans ses écrits, et ce caractère qu'il a pris tant de plaisir à nous dépeindre, se compose de faiblesse pour lui-même et d'indulgence pour les autres. Il nous excuse trop aisément pour nous reprocher avec amertume nos fautes et nos erreurs; et il s'aime trop lui-même pour s'irriter contre les siennes. Il s'aime trop lui-même ! je n'ai pas craint de faire cet aveu : on ne peut en abuser. L'ami de la Boëtie ne sera jamais exposé à l'accusation d'égoïsme. Non; l'égoïsme, ce sentiment stérile, cette passion avilissante n'a jamais trouvé place là où régnait la pure amitié. Il n'est pas épuisé

par l'habitude de s'aimer seul, ce cœur qui conserve une si grande force d'aimer, et l'épanche avec une intarissable abondance sur l'ami qu'il s'est choisi. O la Boëtie ! que votre nom toujours répété serve à la gloire de votre ami ; que toujours on pense avec délices à cette union de deux ames vertueuses qui, s'étant une fois rencontrées, se mêlent, se confondent pour toujours ! Mais la mort vient briser des liens si forts et si doux : le plus à plaindre des deux, celui qui survit, demeure frappé d'une incurable blessure ; il ne fait plus que *traîner languissant :* il n'a plus de goût aux plaisirs. *Ils me redoublent,* dit-il, *le regret de sa perte. Nous étions à moitié de tout, il me semble que je lui dérobe sa part.* Deuil sacré de l'amitié, sainte et inviolable fidélité, qui n'a plus pour objet qu'un souvenir ! Quelle est l'ame détachée d'elle-même qui se plaît à prolonger son affliction pour honorer la mémoire de l'ami qu'elle a perdu ? c'est celle de Montaigne ; c'est Montaigne qui se fait une religion de sa douleur, et craint d'être troublé dans ses regrets par un bonheur où son ami ne peut plus être. On aime à rencontrer dans l'éloge d'un homme supérieur ces marques d'un caractère sensible et tendre. Elles nous donnent le droit de chérir celui

GODIN. L'Astronomie, poëme en quatre chants, nouvelle édit. Paris, 1811, 1 vol. in-8°. Prix, br. 4 fr.

FIRMIN DIDOT. Les Bucoliques de Virgile, précédées de plusieurs Idylles de Théocrite, de Bion et de Moschus, suivies de tous les passages de Théocrite que Virgile a imités, traduites en vers français, 1 vol. in-12, br. 2 fr.

L'édition in-8° est épuisée.

Dec. Jun. JUVENALIS Satiræ, ad codices parisinos recensitæ, lectionum varietate, et commentario perpetuo illustratæ à N. L. ACHAINTRE. Accedunt *Hadr. et C. Valesiorum* notæ adhuc ineditæ, 2 vol. in-8°, 1810, avec une fig., br. 18 fr.

Le même, 2 vol. in-8°, gr. raisin vélin. 36 fr.

A. PERSII FLACCI Satiræ ad codices parisinos recensitæ, lectionum varietate, et commentario perpetuo illustratæ à N. L. ACHAINTRE. Accedunt C. LUCILII SUESSANI AURUNCANI *Eq. Rom.* Satirarum fragmenta, nec non SULPICIAE CALENI uxoris satira. 1 vol. in-8°, broché. 8 fr.

Le même, in-8°, gr. raisin vélin 16 fr.

Ces deux ouvrages avec l'Horace donné, en 1806, par le même éditeur, et qui se trouve aussi chez Firmin Didot; forment la collection complete des satyriques latins, avec les notes variorum.

Prix de l'Horace, in-8°, carré fin, avec 1 fig. 7 fr. 50 c.
Grand raisin. 12 fr.
Grand raisin vélin. 24 fr.

JULLIEN. Essai sur l'Emploi du Temps, seconde édition, 1810, 1 vol. in-8°, br. 5 fr.

Le même. Essai général d'Education physique, morale et intellectuelle, 1 vol. in-4°, br. 13 fr. 50 c.

HELVÉTIUS. OEuvres completes, 14 vol. in-18, br. 28 fr.

Les mêmes, 14 vol. pap. vélin. 48 fr.

Très-jolie édition, imprimée par Didot aîné.

THUROT. Apologie de Socrate, d'après Platon et Xénophon, avec des remarques sur le texte grec, et la traduction, in-8°, br. 4 fr.

Le même ouvrage ne contenant que le grec et le petit vocabulaire, à l'usage des lycées, in-8°, br. 1 fr. 25 c.

ÉLOGE

DE MONTAIGNE.

On trouve chez le même Libraire :

ÉLOGE

DE MONTAIGNE,

DISCOURS

QUI A OBTENU L'ACCESSIT AU JUGEMENT DE LA CLASSE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES DE L'INSTITUT, DANS SA SÉANCE DU 9 AVRIL 1812;

PAR M. Antoine JAY.

Dans la plupart des auteurs je vois l'homme qui écrit; dans Montaigne, l'homme qui pense.

MONTESQUIEU.

PARIS,

DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL, N°. 243.

1812.

ÉLOGE

DE

MICHEL DE MONTAIGNE.

> Dans la plupart des auteurs je vois l'homme qui écrit; dans Montaigne, l'homme qui pense.
>
> MONTESQUIEU.

MESSIEURS,

DANS ces temps malheureux où de funestes révolutions agitent et tourmentent les peuples, on voit presque toujours sortir du sein de l'anarchie quelques-uns de ces hommes grands par eux-mêmes, guides et modèles de leurs contemporains. Ainsi sous les règnes orageux des derniers Valois,

d'illustres personnages déployèrent un caractère fier, de rares talens et des vertus dignes des beaux jours de l'antiquité[1]. Alors parut l'éloquent moraliste dont vous demandez l'éloge : alors commença cette glorieuse succession d'écrivains français qui depuis cette époque n'ont cessé d'éclairer l'Europe et d'exercer le pouvoir du génie. Grâces à leurs nobles travaux, les sciences, la morale, la langue, le goût se sont perfectionnés. Au milieu de ces progrès rapides; tandis que des renommées imposantes * soutenues quelque temps par un aveugle enthousiasme tombaient l'une après l'autre et disparaissaient sans retour; tandis que de nouvelles renommées s'élevaient sur des fondemens plus solides, la réputation de Montaigne restait inébranlable; ou plutôt elle s'étendait avec les lumières et grandissait avec l'esprit humain.

---

* Tel fut en effet le sort de Ronsard, de Chapelain, et de quelques autres écrivains loués outre mesure pendant quelques années, et peut-être trop méprisés après leur mort.

Placé dans une époque où le peuple français, instrument d'anarchie entre les mains de quelques chefs ambitieux, confondait la religion avec le fanatisme, et la liberté avec la licence, Montaigne, calme au milieu de l'agitation générale, forme avec tout son siècle un contraste frappant. Les scènes de violence, les actes de rébellion dont il est témoin raffermissent dans son cœur ces sentimens de justice et de loyauté dont l'oubli funeste est la honte et le fléau des peuples. Tandis que la France, tenant d'une part à la barbarie par des habitudes séculaires, de l'autre à la civilisation par des idées nouvelles, hésite entre ces deux forces opposées, il devance son siècle, observe tout sans prévention, juge tout sans partialité ; et doué d'une raison supérieure affranchit sa pensée de la vieille tyrannie de l'école, et de la fureur aveugle des innovations. Cependant l'intolérance des sectes, l'orgueil du faux savoir se réunissent pour protéger les anciennes erreurs ; l'esprit humain se consume en efforts stériles ; plus on s'écarte du vrai, plus on croit avancer vers la vé-

rité : Montaigne *seul se sépare de la foule* et pénètre dans les routes abandonnées de la sagesse ; il y pénètre à l'aide du doute, non de ce pyrrhonisme insensé qui se détruit lui-même en voulant tout détruire, mais du doute de la raison qui naît de la lumière et la produit à son tour. Montaigne consulte les livres ; il y trouve quelques vérités mortes ensevelies sous un amas d'erreurs ; il interroge ses contemporains ; la voix du préjugé lui répond : alors, se repliant sur lui-même, il observe la marche des passions, en étudie les mouvemens dans son propre cœur, cherche à démêler en lui, et autour de lui, ce qui est l'ouvrage de l'art et ce qui appartient à la nature. Il soumet tout à l'examen, les temps, les hommes et les choses. Enfin, éclairé par l'expérience et la méditation, désabusé des chimères qui nous font oublier la vie, il commence avec lui-même cet entretien sublime où le génie est simple et sans art comme la vérité ; où le cœur de l'homme est mis pour la première fois à découvert ; où se trouvent les germes des grandes conceptions dont le développement doit honorer plusieurs siècles.

Voilà comment s'était formé ce génie sage et hardi, qui, dans un siècle esclave de l'erreur, pensa d'après lui-même, et le premier nous apprit à penser. Voilà d'où lui venait cette force de raison qui va droit à la vérité, l'environne de lumière et la rend visible à tous les yeux. A ces traits seuls vous reconnaissez cette philosophie mâle et utile qui s'applique à tous les détails de la vie, et n'éclaire les hommes que pour les rendre meilleurs. Aussi lorsque, cherchant à considérer Montaigne sous divers aspects, je veux séparer l'écrivain du moraliste, et le moraliste de l'homme, j'aperçois un trait dominant qui les réunit; partout l'esprit philosophique anime son langage, fortifie son talent, et règle ses mœurs comme ses opinions. Toutefois, sans me soumettre rigoureusement à la méthode des divisions, j'essaierai de le caractériser sous ces différens rapports.

Pour apprécier le mérite de Montaigne comme écrivain, il faut d'abord jeter un coup d'œil sur l'état de la langue et de la littérature françaises à l'épo-

que où il parut. L'imprimerie, destinée à changer le sort du monde, élevait par degrés un tribunal suprême en faveur de l'humanité, et faisait cesser l'action dévorante du temps et de la barbarie sur les nobles monumens du génie antique. L'Italie au milieu des discordes civiles avait recueilli cette grande succession et reconquis la gloire des arts. Attirés par l'amour des conquêtes sur cette terre deux fois classique, les Français y reçurent des idées nouvelles; et, après un demi-siècle d'efforts glorieux, ils ne recueillirent d'autre fruit de leurs victoires que le goût des lettres et le besoin naissant des lumières. François 1er., éprouvé par la fortune et sensible à la vraie gloire, se déclara le protecteur des sciences et des arts. La toile fut animée par le génie de la peinture, et le marbre respira sous le ciseau créateur; mais les progrès de l'esprit humain furent d'abord peu sensibles. Cependant Rabelais, qui connaissait son siècle, introduisit la raison dans le monde sous les enseignes de la folie. La langue acquit dans les vers de Marot de la finesse et de la grâce : c'était beaucoup sans doute; mais que de

oins, que de travaux étaient encore nécessaires pour la rendre digne de servir d'instrument à l'éloquence et d'interprète à la philosophie! Elle n'avait pas même la vigueur sauvage d'une langue naissante; et sa vieille enfance offrait tous les signes de la faiblesse et de la corruption. Les érudits de cette époque, adorateurs intolérans de l'antiquité, dédaignaient l'idiome vulgaire. Plus occupés de disputer sur les mots que d'approfondir les choses, ils ressemblaient pour la plupart à ces terres arides qui reçoivent toutes sortes de semences sans jamais rien produire. Lorsqu'au milieu de ce peuple stérile et contentieux, Montaigne voulut faire entendre des vérités utiles, il sentit que la langue impuissante fléchissait sous le poids de sa pensée. Il avait besoin d'un langage ferme, il osa le créer. Il s'empare de cette langue inanimée, l'enflamme et lui donne la vie. Il lui imprime un caractère antique de hardiesse et d'indépendance; *lui apprend des mouvemens inaccoutumés;* découvre de nouveaux rapports d'expressions à mesure qu'il aperçoit de nouveaux rapports d'idées; et trouve

dans la nature entière les images sensibles et les couleurs de ses pensées. Alors toutes les difficultés s'évanouissent. Il s'est fait une langue, courageuse comme son génie, brillante comme son imagination. Il exerce sur ce nouvel idiome une autorité absolue, en varie les formes à son gré, change de ton avec une souplesse admirable, et prend naturellement celui qui convient le mieux au sujet qu'il traite. Tour à tour enjoué, véhément, ingénieux, sublime, il ouvre à la raison toutes les issues de l'esprit humain. Souvent au milieu de ses réflexions il jette une pensée féconde et s'en éloigne, laissant à d'autres le soin de l'examiner et de découvrir tout ce qu'elle renferme. Jamais il ne tourne autour de son sujet, il aime mieux l'abandonner; mais, lorsque vous croyez qu'il l'a perdu de vue, il y revient inopinément, l'embrasse de nouveau, le creuse, le pénètre et en fait jaillir de grandes pensées et d'importantes vérités. A quelque hauteur qu'il s'élève, il voit encore au-delà. Il a toujours, pour me servir de ses propres termes, « une idée dans l'âme qui lui présente une meilleure

forme que celle qu'il a mise en besoigne; mais il ne peut ni la saisir, ni l'exploicter.» Ainsi tandis que le vulgaire des écrivains trouve partout des limites et les prend pour celles du génie, celui-ci soutenu par la méditation s'élance, franchit toutes les bornes communes; et lorsqu'enfin il est forcé de s'arrêter, il s'indigne, s'accuse de faiblesse, et conçoit encore confusément une plus haute idée de perfection.

Le style et les pensées de Montaigne prouvent « qu'il avait son esprit moulé au patron d'autres siècles que ceux-ci», et l'analyse de sa phrase rappelle plus souvent l'énergique fierté des langues anciennes que l'élégance et la clarté qui caractérisent aujourd'hui le français. Indépendant des règles et même de l'usage, Montaigne exprime « tout ce qu'il veut comme il veut ». Il n'a pas fixé la langue; mais en travaillant sur elle, en la forçant d'obéir à son génie, en lui enlevant une partie de sa roideur primitive, il a rendu plus facile la tâche de ceux qui l'ont perfectionnée. Ils ont puisé dans

ses écrits une foule d'expressions vives et pittoresques, et même quelques tournures hardies qui rompent heureusement l'uniformité de la construction directe, et s'appliquent aux mouvemens de la haute éloquence. Ils lisaient Montaigne comme ils étudiaient les chefs-d'œuvres de l'antiquité, et ils en retiraient le même fruit; car ce n'est pas seulement par la franchise du langage que Montaigne est comparable aux anciens; ce qui le rapproche le plus de ces grands maîtres, ce qui lui donne une physionomie imposante parmi les modernes, c'est que son livre, comme il nous l'apprend lui-même, « est un livre de bonne foi ». Je m'arrête sur cette idée, qui demande quelques développemens.

Vous le savez : tout est vrai, tout est naturel dans les productions des écrivains illustres de l'antiquité; leur âme n'était enveloppée d'aucun voile, et cette noble franchise est la source principale des beautés immortelles qui brillent dans leurs chefs-d'œuvres, et qui surpassent autant les com-

binaisons de l'art, que les grands effets de la nature surpassent les tableaux produits par le pinceau le plus habile, et la poésie la plus élevée. De là cette vigueur de conception, cette touche brûlante, cette vérité de coloris qui rend, pour ainsi dire, la pensée palpable, et dans l'écrivain vous montre l'homme tout entier. Leur pensée marche librement, se développe avec aisance, et communique à la parole son énergie et sa majesté; cette *bonne foi* dominante, cette élevation d'un esprit indépendant les a placés à une telle hauteur, que c'est déjà pour nous un grand mérite de les bien connaître et de savoir les admirer. Depuis le seizième siècle, des génies éminens ont illustré l'Europe, et dans les arts d'imagination, ils ont même, en certains genres, surpassé les modèles qu'ils imitaient; mais, soumis plus ou moins au joug de l'opinion, ils ont perdu cette empreinte originale qui donne un caractère individuel aux écrivains de Rome et d'Athènes. L'esprit d'imitation, devenu général à la renaissance des lettres, jetait une couleur monotone sur les travaux littéraires; tandis que l'into-

lérance religieuse rendait la pensée timide, et affaiblissait l'essor du talent. Comme philosophes, quelques modernes ont mérité une grande estime; encore, dans leurs plus beaux ouvrages, est-il aisé de reconnaître l'influence des sectes, aussi funeste aux littératures qu'aux religions. Faut-il donc être surpris, si cette force virile, cet accent de l'âme, ce pouvoir suprême de la raison, qui distinguent les anciens, ne se retrouvent pleinement que dans les pages de Montaigne, élève et non imitateur de l'antiquité? Il y a toujours dans le cœur de l'homme une partie secrète, des sentimens cachés qui ne se produisent jamais au dehors. Montaigne ne connaît point cette réserve; il ose dire tout ce qu'il ose penser. Un tel caractère nous est devenu tellement étranger, que nous avons même quelque peine à le reconnaître, et nous en affaiblissons l'idée en nommant naïveté cette courageuse franchise de pensée et d'expression. Elle règne partout dans les écrits de Montaigne. Dès son début vous en êtes frappé. C'est moins un livre qui s'offre à vos regards que l'âme même de l'écrivain devenue en quelque sorte

transparente. Au milieu des discussions les plus familières et des saillies les plus piquantes, vous le verrez se passionner pour l'héroïsme et pour la vertu. Jamais il n'affecte le ton grave et solennel de l'orateur; mais il se livre quelquefois aux mouvemens d'une éloquence vive et toujours naturelle. L'indignation que le spectacle de l'injustice et du crime excite dans son âme est souvent exprimée par une froide ironie supérieure à tout l'artifice des développemens oratoires. Veut-il faire sentir l'influence déplorable que les discordes civiles exercent sur la morale des peuples; il dédaigne ce faste d'énumérations qu'un rhéteur eût été si heureux d'employer; mais il s'écrie : « Il fait bon naître en un siècle fort dépravé; car, par comparaison d'autrui, vous êtes estimé vertueux à bon marché; qui n'est que parricide en nos jours et sacrilége, il est homme de bien et d'honneur! » Heureux celui qui ne serait point frappé de l'énergie et de la profondeur de ces pensées! on pourrait supposer qu'il n'a jamais entendu la voix du crime, et la logique des factions.

Si Montaigne, indigné de la barbarie de son siècle, retrouve quelquefois la mordante hyperbole de Juvénal, il revient bientôt à cet enjouement philosophique dont la muse d'Horace nous a laissé les plus parfaits modèles. Cette souplesse de style, cette variété de tons répand sur la lecture des Essais un charme toujours nouveau. Tantôt Montaigne serre sa pensée, comme Sénèque, pour lui donner plus de force; tantôt il l'étend, la développe comme Plutarque, et l'environne de preuves qui commandent la conviction. Chez lui, l'alliance d'une imagination poétique avec une raison ferme et sévère donne de la grâce aux plus simples détails, et produit souvent de grandes images, des mouvemens dramatiques et des tableaux pleins de vie et d'intérêt. Malgré la rapidité de ses conceptions, il sait ménager des contrastes, et rapprocher heureusement les objets afin de les éclairer les uns par les autres. Il aimait à considérer la nature humaine sous un point de vue général, et dans ses principes les plus essentiels. S'il s'occupe des individus, deux ou trois coups de pinceau lui suffisent pour

détacher une figure de la foule, et la placer sous vos yeux. Ainsi lorsqu'il veut prouver que dans le monde, « la gravité, la robe, et les richesses donnent souvent crédit à des propos vains et ineptes, » il met en scène un personnage considérable par son rang et par ses emplois, d'une grande fortune, et d'un mérite très-mince. « Il n'est pas à présumer, dit-il, qu'un monsieur si suivi, si redouté, n'aie au dedans qu'une suffisance autre que populaire; et qu'un homme à qui on donne tant de commissions et de charges, si dédaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet autre qui le salue de si loin, et que personne n'emploie. » Voilà, si je ne me trompe, le genre de La Bruyère. N'y reconnaissez-vous pas le talent de voiler le trait satirique d'une apparence de naïveté pour le rendre plus vif et plus piquant? Ce ne sont point des travers passagers que Montaigne livre au ridicule; ils tiennent à l'essence même des sociétés, et méritent par là le regard du moraliste. Il s'est écoulé plus de deux siècles depuis l'apparition des Essais; et cependant, qui de nous dans le cours de sa vie

n'a pas rencontré ce monsieur dédaigneux, morguant et inepte?

Peu d'écrivains ont manié l'arme du ridicule avec plus de succès que Montaigne. « En général, ce ne sont pas nos folies qui le font rire, ce sont nos sapiences. » Cependant il honorait le vrai savoir comme une des plus nobles conquêtes de l'esprit humain; mais il aurait voulu qu'il servît à rendre les hommes « non plus doctes, mais plus habiles; » il ne s'enquérait pas qui était le plus savant mais le mieux savant; et pensait même, « que toute science est dommageable à celui qui n'a la science de bonté. » Ses réflexions sur ce point se trouvent concentrées dans une maxime remarquable par sa justesse et sa précision. « En certaines mains la science est un sceptre, en d'autres une marotte. » Ces vérités générales qui forment le code de la sagesse ne peuvent être saisies que par l'esprit philosophique; mais il faut que l'imagination les anime et les mette à la portée de tous les hommes. Ces deux qualités se réunissent dans Mon-

taigne; et l'exercice de son jugement ne ralentit jamais l'essor de son imagination. Qu'on ne croie pas cependant que le talent de peindre la pensée, et de revêtir la vérité des formes de l'éloquence, soit seulement le fruit d'un heureux instinct; il suppose un discernement exquis, un goût sûr dont le germe, présent de la nature, ne peut être développé que par l'étude et la méditation. Montaigne avait formé son goût sur celui des anciens. Les philosophes, les orateurs, les historiens, les poëtes passaient tour à tour sous ses yeux: nul trait frappant, nulle vérité ne lui échappait; mais il les confiait à son jugement plutôt qu'à sa mémoire; elles recevaient les couleurs de son imagination, et s'assimilaient à ses propres pensées. Ses citations mêmes, seul tribut qu'il ait payé aux habitudes scolastiques de son siècle, se combinent avec ses idées, et en font naître de nouvelles. Lorsqu'il juge les anciens, non d'après l'idolâtrie des commentateurs, mais d'après ce sentiment éclairé des beautés et des défauts qui constitue le goût; lorsqu'il reproche aux poëtes dramatiques de son temps

de manquer à la première des règles, à l'unité d'intérêt; et qu'il les renvoie à l'école du bon Térence, « les grâces et la mignardise du langage latin ; » je ne doute plus qu'il n'eût médité sur les principes des arts d'imagination, et j'admire à la fois dans son livre les vues du philosophe et la sagacité du littérateur. Sans doute Montaigne se trompe quelquefois; mais il ne cherche jamais à tromper ses lecteurs. Nul sophisme, nulle subtilité réfléchie ne déguise ses vrais sentimens. Son livre n'est que la narration fidèle des impressions que la scène mobile du monde et l'étude du cœur humain font tour à tour sur son esprit. Il raconte ses pensées comme l'historien impartial expose une série de faits. Il se laisse aller aux sentimens qu'il éprouve, aux idées qui le frappent; et s'abandonne sans réserve à l'affection du moment. Cette disposition habituelle de l'écrivain vous révèle le secret des beautés originales que nous admirons dans ses écrits, et des imperfections qu'on peut y découvrir. De là vient non-seulement cette gaîté franche et communicative, cette heureuse soudaineté de

pensée et d'expression, cette verve étonnante qui toujours s'épanche sans jamais s'épuiser; mais aussi ces écarts fréquens et inattendus, ces modifications de la même idée qui ne se présente pas toujours à son esprit sous le même aspect. A mesure qu'il avançait vers le terme de la vie, sa morale devenait moins sévère; les faiblesses de l'humanité lui inspiraient plus d'indulgence; et ses principes, toujours essentiellement les mêmes, subissaient quelque changement dans la forme et dans l'application. S'il n'a point d'opinion arrêtée sur certains sujets métaphysiques dont l'utilité est douteuse, et qui lui paraissaient placés hors du domaine de la raison; on reconnaîtra du moins qu'il ne s'est jamais écarté des vérités éternelles de la morale, et que sa philosophie renferme tout ce qui peut assurer le repos des hommes et contribuer à leur bonheur.

Quelques sages de la Grèce, considérant l'homme d'une manière absolue, lui proposaient pour modèle un être également abstrait dans lequel ils se

plaisaient à réunir toutes les vertus au plus haut degré. Cette grande idée a produit, sur quelques individus, des effets qui tiennent du prodige; mais les prodiges ne peuvent être offerts comme modèles. La morale stoïcienne se trouvait hors de la portée du commun des hommes, et ses admirateurs mêmes n'osaient espérer d'y atteindre. On confondait avec elle cette autre morale populaire qui établit entre les hommes des rapports intimes, coordonne leurs affections avec leurs devoirs, et embrasse tout le détail des mœurs. Telle était la morale que les disciples de Socrate recueillaient dans ses entretiens sublimes, et qu'enseignait cet autre philosophe trop long-temps méconnu, qui ne sépara jamais la volupté de la tempérance et le bonheur de la sagesse. Montaigne adopta les principes de ces deux sages, parce qu'il les trouva fondés sur la nature. Le but de sa morale est de régler les passions et non de les anéantir; il veut que l'homme soit essentiellement homme; et, sans s'égarer dans de vaines abstractions, il attache le bonheur à l'exercice modéré de nos

facultés naturelles, au témoignage d'une conscience pure, et à la pratique des vertus publiques et privées. Comme Socrate, il élève sa pensée vers la divinité, source inépuisable de vie, éternel type de perfection. Frappé d'un sentiment religieux, à l'aspect de cet ordre et de ces lois immuables qui régissent les mondes semés dans l'espace, il s'adresse aux hommes, et leur dit : « La divinité » est connue par ses ouvrages visibles; Dieu a » laissé en ces hauts ouvrages le caractère de sa » toute-puissance. Ce monde est un temple très-» saint où vous êtes introduits pour contempler » des statues, non ouvrées de mortelle main; mais » celles que la divine pensée a fait sensibles, le » soleil, les étoiles, les eaux et la terre, qui nous re-» présentent les intelligibles. Cette volonté unique » et suprême est le principe de toutes choses; » c'est elle qui, mettant les passions dans votre » cœur, vous a donné la raison pour contre-poids » et pour régulateur. Que faut-il pour être heu-» reux ? se rapprocher de la nature, vivre en paix » avec soi-même et avec les autres. Sachez de

» plus, que la vraie vertu est la mère nourrice des
» plaisirs humains; en les rendant justes, elle les
» rend sûrs et purs : elle aime la vie; elle aime la
» beauté, la gloire, la santé; mais son office
» propre et particulier, c'est de savoir user de ces
» biens-là modérément, et de les savoir perdre
» avec constance. Elle n'est pas, comme dit
» l'école, plantée à la tête d'un mont coupé, ra-
» boteux, inaccessible; ceux qui l'ont approchée
» savent, au contraire, qu'elle est logée dans une
» belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle voit
» bien sous soi toutes choses; mais celui qui en
» sait l'adresse y peut arriver par des routes om-
» brageuses, gazonnées, semées de fleurs, et
» d'une pente facile et polie comme celle des
» voûtes célestes. »

C'est à ces premiers principes de toute bonne morale que Montaigne s'efforce de rappeler les hommes. Les diverses conditions de la vie humaine se présentent successivement à son esprit; et partout il voit avec douleur que l'homme « se

» fuit et s'évite sans cesse. Nous ne sommes jamais » chez nous, nous sommes toujours au-delà. Le » glorieux chef-d'œuvre de l'homme, c'est vivre » pour lui et à propos. Avez-vous su composer vos » mœurs, vous avez plus fait que celui qui a com- » posé des livres; avez-vous su prendre du repos, » vous êtes plus sage que l'ambitieux accablé » d'honneurs et d'ennui. » Ces pensées conduisent Montaigne à une autre vérité dans laquelle il trouve la règle de nos actions et la source de nos devoirs. Il pense qu'il suffit au sage « de retirer au dedans son âme de la presse; » et qu'au dehors il est tenu de respecter les coutumes généralement adoptées, et d'obéir aux lois protectrices des sociétés. Témoin des calamités inséparables de l'anarchie, il cherche ainsi les moyens de prévenir ces crises politiques dont l'influence terrible s'étend quelquefois sur plusieurs générations; et ne s'affaiblit, comme le mouvement d'une mer irritée, qu'après une longue et sourde agitation qui rappelle encore l'image des tempêtes et le souvenir des naufrages.

Montaigne ne confondait point les abus dont l'existence amène par degrés les secousses funestes aux états, avec leurs lois fondamentales auxquelles il est difficile de toucher impunément. Il savait que la réforme des abus est souvent l'unique moyen de prévenir le choc des intérêts, et le soulèvement des factions. C'est en homme supérieur qu'il traite de toutes les matières relatives à l'ordre social. Il a combattu le premier une foule de préjugés nuisibles, de coutumes barbares dont nous sommes heureusement délivrés. Il s'élève contre l'imperfection des lois criminelles de son temps; condamne la torture; demande raison aux magistrats de cette épreuve de patience plutôt que de vérité; reproche à ses contemporains de verser le sang des hommes avec trop d'indifférence; et prépare ainsi la voie aux éloquentes réclamations des Montesquieu et des Beccaria. S'il considère les calamités produites par les disputes de mots, il prononce, « que la plupart de nos troubles sont grammairiens. » S'il jette un regard sur l'organisation des sociétés modernes, il s'étonne « qu'il y ait doubles

lois; celles de l'honneur, et celles de l'équité; que certains hommes aient la parole, d'autres l'action; les uns la raison, les autres la force; ceux-là le savoir, ceux-ci la vertu. » Combien des contradictions si bizarres devaient affliger le philosophe admirateur de ces temps héroïques, où les citoyens institués pour la patrie passaient de la tribune au Champ de Mars, et du Prétoire volaient aux combats; où les vertus et les talens siégeaient réunis sur le char de triomphe qui, dans le même homme, offrait à la vénération publique l'interprète de la justice, l'appui de l'innocence, le ministre de la religion, et le héros vainqueur des rois.

Si Montaigne revient souvent sur ces hautes considérations politiques trop négligées par les moralistes de profession, c'est qu'il se place par la pensée au centre même de l'ordre social, et aperçoit les rapports qu'ont entre elles les diverses parties qui viennent s'y réunir. Il a voulu non-seulement connaître l'homme de la nature, mais encore l'homme envisagé comme membre d'une grande

famille, agissant sur ses semblables par ses opinions et ses mœurs, et recevant à son tour l'action de tout ce qui l'environne. Il sonde toutes les plaies de l'humanité. C'est dans l'orgueil insensé des hommes, c'est dans les prestiges de leur imagination qu'il découvre les sources principales de leurs misères. Lisez ce qu'il a écrit sur la vanité « de cette fragile et calamiteuse créature qui ne sait rien que pleurer sans apprentissage. » Méditez surtout ses pensées sur la mort! Il emploie toutes les ressources de la parole, toute l'autorité du génie pour affranchir notre imagination des terreurs qui l'assiégent « dans ce jour solennel, juge des autres jours. » Il accuse notre faiblesse, il accuse nos institutions qui entourent la mort d'un appareil plus lugubre que la mort même. Tantôt il parle au nom de la raison, tantôt il fait parler la nature; il veut même que la mort puisse être voluptueuse, et croit que Socrate et Caton, sur le point de quitter la vie, ont dû rendre grâces aux dieux d'avoir mis leur vertu à une si belle épreuve. Ailleurs, il nous invite à détourner nos regards de

ces personnages « dont les âmes sont eslancées hors de notre sphère, » pour les fixer sur l'homme rustique soutenu par le seul instinct de la nature, recevant la mort comme une condition de l'existence, sans frayeur et sans murmure, « avec plus de philosophie et de meilleure grâce qu'Aristote. » C'est ainsi que Montaigne appelle les faits à l'appui de ses opinions, et qu'il nous conduit à la sagesse par les routes de l'expérience et de la vérité. Ce qui m'étonne surtout en lui, c'est cette hauteur de vue qui plane sur toutes les erreurs et les folies des hommes; c'est cette vertueuse audace d'un génie libre et sage, qui, dans un siècle agité par l'intolérance et le fanatisme, ne s'écarta jamais des vrais principes de la morale et des lois sacrées de l'humanité.

Il respire partout dans son livre, ce noble sentiment d'humanité, premier bienfait de la philosophie; mais il ne se montre nulle part plus énergique et plus éloquent que lorsque Montaigne, dans sa revue générale des hommes et des choses, porte

ses regards sur le Nouveau-Monde, et n'aperçoit de tous côtés que des bourreaux et des victimes. A l'aspect des scènes de rapine et de violence qui désolaient ces malheureuses contrées, il frémit, il s'indigne, il condamne cet esprit insatiable de cupidité qui déshonore le commerce et l'a rendu trop souvent le fléau de l'humanité. Il gémit sur le sort de ces peuples inexpérimentés dont l'avare et cruel Espagnol dévorait le sang et les trésors. Il aurait voulu qu'une si importante conquête fût tombée « en des mains qui eussent doucement poli ce qu'on pouvait y trouver de sauvage, et développé les bonnes semences que la nature y avait produites. » Vœux impuissans! la hache européenne n'a cessé de poursuivre l'homme des forêts; et bientôt il ne restera de ces nations proscrites que les souvenirs conservés par leurs oppresseurs.

L'humanité, la modération, la justice, voilà donc le fondement sur lequel repose toute la philosophie de Montaigne; « philosophie pratique et non ostentatrice et parlière »; car il ne veut point

qu'on fasse une science de la morale, un art de la sagesse; et qu'il soit nécessaire d'apprendre en forme de syllogisme ce qui tient à l'essence même de la nature humaine. Il désire que la sagesse règne dans les mœurs; qu'elle se change en habitude, et soit plutôt en sentimens ou même en sensations qu'en paroles. Il conseille d'enseigner la sagesse aux enfans comme on leur enseigne à se servir de leurs facultés physiques; d'en teindre leur âme et non de l'en arroser; de leur apprendre à être plutôt qu'à paraître. Tout ce que la raison perfectionnée peut conseiller de plus utile pour former des hommes et des citoyens; tout ce que l'expérience nous a révélé sur ce sujet important, vous le trouvez dans Montaigne. Il ne fut point écouté de ses contemporains; il les avait devancés de trop loin pour qu'ils pussent l'entendre: mais il parlait pour tous les âges; le jour devait arriver où il serait compris, et quelques-unes des productions philosophiques les plus estimées du dernier siècle ne sont que le commentaire de ses pensées.

C'est en effet dans ce siècle, époque de goût et de justice littéraire, que le mérite de Montaigne a été généralement reconnu. Les vérités qu'il avait déposées dans son livre furent recueillies par des écrivains du premier ordre, et reparurent avec de nouveaux développemens et une force nouvelle. Tous les genres de littérature s'enrichirent de ce précieux héritage, et, jusques dans la poésie, vous retrouvez l'influence de cé génie vigoureux et indépendant. Toutefois, j'ose le dire avec assurance, c'est à nous qu'il appartient d'apprécier Montaigne et de le mettre à son rang; une terrible expérience nous a donné des lumières qui manquaient à nos devanciers; nous avons vu l'homme aux prises avec toutes les passions; nous avons vu cet être *léger, ondoyant et divers bâtir aussi bien sur le vuide que sur le plein, et de l'inanité que de matière,* et nous pouvons assurer que nul ne l'a mieux connu et ne l'a peint avec des couleurs plus vraies que le philosophe du seizième siècle; nous avons vu comme lui *qu'il ne se peut imaginer un pire état de choses qu'où la méchanceté*

vient à être légitime et prendre avec le congé du magistrat le manteau de la vertu. Voilà de ces traits dont jusqu'à nous on n'a pu sentir toute la vérité. Plus on fera de progrès dans la science de l'homme, plus les philosophes seront étonnés de la supériorité de Montaigne; et l'on sera forcé d'avouer que ses Essais sont le livre des sages et de ceux qui veulent le devenir.

Est-ce là, dira-t-on, ce penseur téméraire que tant de voix ont accusé de pyrrhonisme? quel fut donc le scepticisme de Montaigne? Faut-il vous le dire! Il pensait que l'autorité de la coutume n'est pas toujours celle de la raison; « et que les choses inconnues sont le vrai champ de l'imposture; » il attaquait le dieu même de la science scolastique, « cet Aristote dont la doctrine servait alors de loi magistrale, quoiqu'à l'aventure elle fût aussi fausse qu'une autre. » Doué d'une imagination sage et vigoureuse, il dévoilait les erreurs de cette autre imagination qui trouble le repos des hommes, et remplit le monde de cré-

dulités et de vaines terreurs ; enfin il donnait à la morale l'autorité de la raison, à une époque où la raison était muette et la morale sans pouvoir. C'est ainsi que Montaigne était sceptique. Il employait le doute comme le seul instrument dont la philosophie pût se servir pour séparer la vérité du mensonge. Il porta dans les sciences morales le même esprit, que Bacon, le plus illustre de ses contemporains, introduisit dans les sciences physiques. En soumettant les anciennes erreurs à l'examen de la raison, ils ont contribué l'un et l'autre à répandre en Europe cet amour du vrai, ce besoin de connaissances positives qui dirigent vers un but noble et utile les forces réunies de l'esprit humain. L'union de la philosophie avec les sciences et la morale, fut l'ouvrage de ces deux hommes qui, négligés de leurs contemporains, n'ont été jugés avec équité que plus d'un siècle après leur mort; et, par une étonnante conformité dans leur destinée, la gloire de Montaigne a trouvé ses premiers défenseurs dans la patrie de Bacon ; et la renommée de celui-ci n'est arrivée à toute sa hau-

teur qu'après avoir été appuyée du suffrage des philosophes français.

Depuis deux siècles des hommes d'un rare mérite ont écrit sur la morale avec force et avec génie. Pascal, écrivain sublime, ne s'arrête qu'en tremblant dans les régions supérieures de la pensée. Il refuse même le secours de la raison, semblable à un voyageur qui, se trouvant suspendu sur le bord d'un abîme, ferme les yeux devant les profondeurs dont la vue trouble ses sens et enchaîne son courage. Pascal n'échappe au désespoir qu'en se réfugiant dans le sein de la religion qui ne fit jamais une plus illustre conquête. Là même il ne peut se rassurer qu'en s'attachant aux doctrines ascétiques dans leur plus rigoureuse abstraction; et revient ainsi par une route détournée à la brillante chimère du stoïcisme *. Philosophe au milieu des

* Lisez les Pensées de Pascal, *Chap. I, contre l'indifférence des Athées*. Lisez aussi sa Vie, par madame Périer. En voyant les efforts incroyables que fit Pascal pour arri-

cours, observateur au sein des plaisirs, la Rochefoucault a voulu rapporter toutes les actions humaines à un seul principe, sans s'apercevoir ou sans avouer que ce principe toujours le même en apparence se modifie au fond par les passions mêmes qu'il met en mouvement, et devient noble ou vil suivant les effets qu'il produit. La Bruyère traduisit Théophraste; mais ce fut de Montaigne qu'il emprunta l'idée piquante de mettre en action les ridicules et les folies humaines. Il n'envisagea dans la morale que son influence sur la vie extérieure des hommes; mais il traita cette partie en maître; et il serait peut-être hors de tout parallèle s'il eût été aussi profond dans les vues générales qu'habile à manier sa langue, et supérieur dans les détails. Rousseau est celui de nos écrivains qui pour le fond des choses se rapproche le plus de

ver à cet état d'impassibilité qu'il regardait comme un état de perfection, on ne peut s'empêcher de plaindre son erreur, et de gémir sur la faiblesse humaine et sur le sort d'un si beau génie.

Montaigne; et cependant quelle différence de l'un à l'autre! Il est vrai que leur morale est fondée sur la même base; sur la nature de l'homme, et sur les rapports qui l'unissent à ses semblables. Il est encore vrai qu'ils ont exercé tous les deux une grande autorité sur les esprits; mais l'effet dans Rousseau tient plus au sentiment, et dans Montaigne à la pensée; aussi l'un a-t-il excité plus d'enthousiasme et l'autre plus d'estime. Montaigne remonte aux principes avec plus de sagacité; l'autre excelle dans l'art de développer ces mêmes principes, et d'en faire sortir toutes les vérités qu'ils renferment. La philosophie du premier est plus ferme, plus inaccessible aux préjugés; celle du second plus séduisante, lors même qu'elle penche vers l'erreur. Leur imagination fut également forte et brillante; mais cette faculté domine dans Rousseau, tandis que dans Montaigne elle est toujours docile et soumise à la raison. Ce dernier laisse des traces lumineuses sur tous les sentiers qu'il parcourt; comme les anciens, il porte en lui-même cette lumière philosophique qui se réfléchit

si vivement dans ses écrits. Rousseau semble produire la lumière qu'il emprunte; cependant elle l'abandonne quelquefois ; alors il s'égare et se perd dans l'exagération. On admirera toujours dans ses ouvrages la perfection du style, le talent de fortifier la raison par l'éloquence ; on y cherchera ces traits passionnés, ce langage du cœur où tous ses mystères sont révélés. Mais on lira Montaigne pour s'instruire; pour exercer sa pensée au travail de la méditation; pour apprendre à supporter avec courage les revers de la fortune et les accidens de la vie. Considérés comme peintres du cœur humain, Rousseau a représenté la passion de l'amour avec une force et une chaleur inconnues aux anciens; Montaigne a peint l'amitié avec les traits simples, touchans et sublimes de l'éloquence antique. La manière dont ils ont parlé d'eux-mêmes explique la différence de leur caractère et de leurs vues. En lisant les aveux de l'un, vous êtes toujours occupé de l'auteur; l'autre en se dévoilant à vos yeux vous ramène toujours à vous-même. Vous écoutez Rousseau avec l'intérêt

qu'inspirent le malheur et le génie; mais vous êtes le confident intime et l'ami de Montaigne. Ces deux grands moralistes ont acquis des droits incontestables à la reconnaissance des hommes; toutefois puisque l'un n'a pas été, comme l'autre, privé de modèles dans sa langue et supérieur à son siècle, je pencherais à croire que si le premier est plus parfait comme écrivain, le second est plus estimable comme philosophe; et je concevrais plus aisément Montaigne à la place de Rousseau que celui-ci à la place de Montaigne *.

Plus heureux que Rousseau, parce qu'il dépendait moins de l'opinion des autres, et qu'il conserva toujours plus d'empire sur lui-même, Montaigne ne fut exposé ni aux attaques de la haine ouvertement déclarée, ni à ces délations ténébreuses, arme éternelle de la bassesse et de l'hypocrisie. Mais après sa mort il a eu la gloire,

* On reconnaîtra dans cette dernière phrase une tournure imitée de Montaigne.

comme tant d'autres philosophes, d'avoir pour ennemis tous les hommes attachés à l'erreur par ignorance, par intérêt ou par orgueil. Si dans sa retraite, lorsqu'il cherchait à éclairer son siècle, la calomnie eût élevé sa voix contre lui; sans doute il aurait répondu comme Socrate son maître et son modèle : « qu'on examine ma vie entière, voilà mon apologie! » C'est aussi la seule réponse que nous ferons à ses ennemis. Voyons donc si la conduite de l'homme a démenti les principes du moraliste. Tout ce qui peut servir à le faire connaître, se trouve renfermé dans le seul livre qui, suivant ses propres expressions, « soit consubstantiel à son auteur. » S'il est difficile de le peindre, il est aisé de le montrer.

Les premiers mouvemens du cœur, les premiers essais de l'intelligence laissent dans l'âme une impression ineffaçable; et le seul moyen de former des hommes vertueux serait peut-être de ne leur préparer dès l'enfance que des souvenirs purs en ne leur offrant que des exemples de vertu. L'éduca-

cation de Montaigne confirme cette idée. Sa raison naissante fut soustraite à l'influence des préjugés qui régnaient autour de lui. Son père le sépara, pour ainsi dire, de sa nation et de son siècle, et le rendit contemporain des héros et des sages de l'antiquité. Rome libre et vertueuse devint sa patrie; la langue de Virgile et de Cicéron lui fournit les signes de ses premières idées; et ce fut ainsi qu'il contracta l'habitude de penser avec justesse, de s'exprimer avec énergie, et d'agir avec rectitude. On était peut-être loin de prévoir tous les effets qu'un tel plan d'éducation devait produire. Montaigne entra dans le monde comme dans un pays étranger dont il fut obligé d'étudier la langue, les habitudes et les mœurs. On essaya de l'y fixer; mais il reconnut bientôt que nulle place ne convenait à son caractère formé pour l'indépendance. Il ne se jeta point dans la solitude; mais il se fit une retraite intérieure où il pouvait en quelque sorte retirer son âme au milieu des plaisirs du monde, et même de l'agitation des cours. Des passions vives troublèrent son repos; l'amour, « ce mal qui peut-

être est un bien *, » lui fit souffrir, dit-il, « toutes les rages que les poëtes disent advenir à ceux qui s'y laissent aller sans ordre et sans mesure. » Mais il avait une âme trop forte pour céder lâchement à la tyrannie des passions. Il ne chercha point, il est vrai, à étouffer cette flamme céleste qui donne tant d'empire à la beauté, et tant de charme aux heures les plus douces de la vie : elle échauffa son cœur sans éblouir sa raison. Ce fut toujours pour lui un commerce plein d'attraits que celui des belles et honnêtes femmes ; mais il savait que c'est un commerce, « où il faut se tenir un peu sur ses gardes. Au demeurant il faisait grand compte de l'esprit, pourvu que le corps n'en fût pas à dire ; car, à répondre en conscience, si l'une ou l'autre des deux beautés devait nécessairement y faillir, il eût choisi de quitter plutôt la spirituelle. » Ces pensées plus vraies que sentimentales offenseront peut-être la délicatesse de notre siècle ; mais, dans la vie comme dans les écrits de Mon-

* La Fontaine.

taigne, on trouve l'histoire et non le roman du cœur humain.

Si les discours familiers de Socrate nous étaient parvenus tels que ses disciples ont dû les entendre, lorsqu'il fécondait par la puissance de sa raison les germes intellectuels qui restent inactifs au fond des âmes; nous y trouverions sans doute une analogie frappante avec les Essais, qui sont aussi des conversations d'un ordre supérieur. C'est d'après cet ouvrage qu'on peut juger quel charme et quel intérêt devait offrir le commerce intime de ce vrai philosophe, lorsque « se mettant au dehors et en évidence », il se livrait tout entier à l'amitié. L'orgueil, qui tend à isoler les hommes, et cette espèce de réserve dédaigneuse qui sert trop souvent de voile à la médiocrité n'étaient point à son usage. Mais dans les conférences même les plus sérieuses qu'il nommait « l'exercice des âmes», il désirait que le plaisir se joignît à l'instruction. Son esprit vif, éclairé, « prime-sautier, » se tournait sans effort vers la vérité, comme certaines

plantes se tournent vers le soleil. Il n'oubliait jamais la dignité qui convient à l'homme que ses lumières et ses talens séparent du vulgaire; et il trouvait « que de servir de spectacle aux grands, et faire à l'envi parade de son esprit et de son caquet, c'est un métier très-messéant à un homme d'honneur. » Le vrai moyen de connaître son caractère est d'examiner la conduite qu'il a tenue dans les circonstances difficiles où il fut placé. On le verra toujours sensible, élevé, généreux. Il avait jugé la gloire; et, s'il la désire, c'est pour associer à son immortalité le meilleur des pères et le plus vertueux des amis. Si contre son inclination particulière, il obéit à la coutume, et qu'on lui choisisse une femme, il regarde l'accomplissement des devoirs domestiques comme le but principal de la vie. S'il est employé comme médiateur entre les chefs des partis contraires, il ne connaît d'autre politique que la bonne foi. « Il marche partout la tête haute, le visage et le cœur ouvert. » Tandis que le crime triomphe, et que les lois se taisent, il ne cherche d'autre garantie pour sa sûreté personnelle que sa confiance

même et le noble abandon de la vertu. Appelé deux fois, par les suffrages libres de ses concitoyens, à la première magistrature d'une ville illustrée depuis long-temps par des hommes de mérite dans tous les genres, il remplit avec courage et avec honneur des fonctions que les circonstances rendaient si pénibles. Il calma l'agitation des esprits, sut maintenir la tranquillité publique, et rentra dans la vie privée avec des souvenirs exempts de remords. Ses plus ardens ennemis n'ont osé démentir le témoignage qu'il s'est rendu à lui-même après une épreuve aussi décisive. « Ce n'est pas un léger plaisir, s'écrie-t-» il, de se sentir préservé de la contagion d'un » siècle gâté, et de dire en soi : qui me verrait jus-» ques dans l'âme, encore ne me trouverait-il cou-» pable ni de l'affliction et ruine de personne, ni » de vengeance ou d'envie, ni d'offense publique » des lois, ni de faute à ma parole. Ces témoi-» gnages de la conscience plaisent, et nous est » grand bénéfice que cette esjouissance naturelle, » seul paiement qui jamais ne nous manque. » Je le demande avec confiance; n'est-ce pas là l'effu-

sion d'une âme pure; n'y reconnaissez-vous pas l'accent modeste de la vérité? Cette franchise n'est plus dans nos mœurs. On parle rarement de son propre mérite, et plus rarement encore du mérite des autres, à moins d'un intérêt bien positif; mais cette réserve, qui maintient la paix entre toutes les prétentions, n'est peut-être qu'un rafinement de l'amour-propre, et que le voile transparent de l'orgueil.

Ce ne fut donc qu'après avoir payé sa dette de citoyen que Montaigne chercha la solitude et le repos. Dans sa retraite ouverte à tous les partis, et, comme il s'exprime lui-même, « vierge de sang », il s'offre à mon imagination, tel qu'un homme placé sur une tour élevée, qui contemple l'Océan battu de la tempête, présente des feux salutaires aux navigateurs errans dans les ténèbres, et plaint le sort des malheureux qu'il ne peut secourir, et que les vagues soulevées brisent sur les écueils. On ne saurait trop admirer cette philantropie naturelle qui me paraît le trait le plus frappant de son ca-

ractère et de ses écrits. Ah! sans doute, cette pieuse humanité a son origine dans le cœur; mais elle s'accroît et devient plus active par la culture des lettres et de la philosophie. Oui, l'étude bien dirigée adoucit les mœurs, modère les passions et nous familiarise avec tous les sentimens vertueux. C'est à l'étude que Montaigne avait recours pour charmer sa solitude et consoler sa vieillesse. « Les livres étaient la meilleure munition qu'il eût trouvée en cet humain voyage. » C'est dans ce commerce intime avec les grands hommes de l'antiquité qu'il reposait son âme fatiguée du spectacle des malheurs publics, apprenait à soutenir le poids de la mauvaise fortune; et se donnait à lui-même « rendez-vous à sa dernière heure pour juger ses opinions et sa vie entière. » J'aime à me le représenter tel qu'il se peint lui-même « feuilletant à cette heure un livre, à cette heure un autre; sans ordre et sans dessein, à pièces décousues; tantôt rêvant, tantôt enrégistrant ses songes. » Je cite ses propres paroles; elles rappellent à l'esprit ces songes que

les anciens respectaient comme les révélations d'une intelligence supérieure.

On reproche à Montaigne de revenir trop souvent sur lui-même, et l'on oublie « qu'il s'était fait la matière de son livre. » Pour moi, je voudrais qu'il eût écrit l'histoire de sa vie comme celle de ses pensées. Avec quel intérêt ne le suivrions-nous pas dans une cour élégante et corrompue, dévote et licencieuse, où régnait cette Médicis qui confondit l'intrigue avec la politique, et la cruauté avec la force! Que ne puis-je retrouver les détails de ses entrevues avec ce duc de Guise, personnage d'une stature héroïque, à qui peut-être il n'a manqué qu'une volonté plus ferme pour fonder une dynastie royale; avec cet immortel Henri, auquel rien ne manqua pour faire le bonheur de son peuple! J'aimerais à savoir en quelles circonstances les vapeurs de l'ambition ont pu fermenter dans une tête aussi forte que celle de Montaigne; en quelle occasion il fut décoré de l'ordre du Prince; à une époque où il était encore honorable de le re-

voyoit. Combien je me plairais à le suivre lorsque, sorti pur du séjour de la corruption, il parcourt différentes contrées, « ôtant partout le masque des hommes et des choses. » Ses voyages, qu'une ardente curiosité a tirés de l'oubli, ne sont qu'un simple itinéraire. Toutefois, je retrouve Montaigne lorsqu'arrivé dans l'ancienne patrie des maîtres du monde, il reçoit le titre de citoyen romain qui n'avait plus rien d'illustre, mais qu'il préférait à tous les autres : tant le nom seul de Rome charmait son imagination remplie des grands souvenirs de l'antiquité ! A peine a-t-il touché cette terre des héros, que son génie s'enflamme et que son cœur s'émeut. On le prendrait pour un voyageur long-temps éloigné de sa patrie, qui ne retrouverait à son retour, ni les amis qu'il y avait laissés, ni les chefs-d'œuvre des arts qui la décoraient ; il erre parmi ces débris comme l'ombre de quelque vieux Romain, cherchant de tous côtés, et ce sénat arbitre des rois, où les talens firent une si longue alliance avec la vertu ; et ce Forum où la parole exerçait une autorité sans limites ; et ce

Capitole dominateur où tous les dieux de l'univers étaient convoqués par le génie de Rome. Tout avait disparu, jusqu'aux ruines de ses augustes monumens. Montaigne doute s'il voit le tombeau de l'antique souveraine des nations, et craint que sa sépulture même ne soit ensevelie. Il en contemple les moindres vestiges avec un enthousiasme mêlé de regrets. Ce fut avec peine qu'il abandonna cet ancien théâtre de l'héroïsme et de la gloire, et il s'arracha de Rome comme un exilé de sa patrie.

Quelque temps après son retour en France, le fanatisme religieux, se ranimant avec une nouvelle fureur, ébranla l'état jusques dans ses fondemens. Deux cultes rivaux, aveugles dans leurs haines, cruels dans leurs vengeances, se disputaient les lambeaux ensanglantés de la monarchie; et les torches de la révolte allumées à Rome et à Madrid répandaient au loin l'incendie et la mort. Un autre fléau se joignit à celui des guerres civiles. La peste ravagea ce que le glaive avait épargné. Les champs

incultes se dépeuplèrent, et la famine vint mettre le comble aux malheurs publics *. Ce fut alors que la retraite du sage fut violée pour la première fois. Atteint d'une infirmité douloureuse, Montaigne erra quelque temps avec sa famille, n'ayant d'autre appui que la philosophie qui ne l'abandonna jamais, et ne sachant où trouver un asile contre tant de calamités réunies. Enfin la France respira de nouveau sous l'administration paternelle du meilleur des rois. Montaigne revit ses foyers, et ne songea plus qu'à jouir du repos, et de cette paix de l'âme, douce récompense de la vertu. Tout se réparait autour de lui; mais il avait fait une de ces pertes qui ne peuvent se réparer, et dont le souvenir, adouci par le temps, est encore un des charmes de l'existence. Il avait survécu à son ami; mais si la Boëtie ne vivait plus pour lui, il vivait

* Montaigne fait une peinture effrayante de ces temps malheureux. Il ne fut alors respecté par aucun parti. « Je fus, dit-il, pelaudé à toutes mains. J'étais Gibelin aux Guelfes, et Guelfe aux Gibelins. »

pour la Boëtie, et le soin de sauver de l'oubli la mémoire d'un ami si vivement regretté, était la plus douce occupation de ses loisirs. C'est à ce soin religieux que nous devons le beau chapitre de l'Amitié où Montaigne s'élève au-dessus de toute comparaison. Aussi méthodique que l'orateur romain, Montaigne l'emporte sur lui par la chaleur et la vérité des sentimens. Ses pensées, ses paroles même ont quelque chose de sacré. Ces mouvemens passionnés; ces retours fréquens sur lui-même et sur son ami; cet abandon d'une âme fortement émue; tout s'imprime dans le cœur, tout saisit l'imagination. Jamais l'éloquence du sentiment n'a produit tant d'effet; jamais le langage de l'amitié ne fut plus sublime. Heureux qui peut le comprendre; plus heureux qui peut l'inspirer!

L'amitié, telle que Montaigne et la Boëtie l'ont éprouvée, cette union intime de deux esprits éclairés, de deux âmes vertueuses étonne aujourd'hui notre faiblesse et notre stérile égoïsme. Ce fut au fond de leur cœur qu'ils retrouvèrent cette passion

héroïque que nous avons perdue, et dont l'antiquité nous a transmis quelques touchans souvenirs. Montaigne était digne de renouveler cette noble alliance du génie et de la vertu. Nul n'a rendu des services plus éminens à la raison humaine: envisagé comme moraliste, il a fondé la vraie philosophie en France; considéré comme écrivain, il a contribué aux progrès de la langue; ami de l'ordre et des lois, il fut sage sans affecter la sagesse, et passa au travers d'une génération barbare et fanatique sans participer à ses excès et à sa corruption. Enfin, après avoir élevé un monument utile aux hommes et glorieux pour sa mémoire, il vit arriver la mort avec la tranquillité d'un philosophe qui, pendant toute sa vie, avait appris à mourir. Fidèle à ses principes, il finit comme Socrate, « en se conformant *aux façons et formes reçues autour de lui* », et sa dernière pensée fut un dernier hommage à la religion de ses pères.

Après avoir rassemblé les traits principaux qui m'ont paru caractériser Montaigne, j'oserai dire

comme lui : « C'est ici un ouvrage de bonne foi. » Tel il s'est montré à mes regards ; tel je l'ai représenté aux vôtres sans chercher à exagérer, par le faste des paroles, le mérite d'un homme ennemi de toute espèce d'exagération. Comment aurais-je pu outrager, par la flatterie, les mânes de ce philosophe qui, dans son livre, a condamné d'avance les flatteurs par ces expressions remarquables : « Je reviendrais volontiers de l'autre monde pour » démentir celui qui me présenterait sous une » autre forme que la mienne, fût-ce pour m'ho- » norer. » Pourquoi ce vœu d'une âme élevée ne peut-il s'accomplir ? Que n'est-il en mon pouvoir de ranimer sa cendre ? Vous le verriez paraître rayonnant de gloire au milieu de vous ; et, s'il m'était permis de lui adresser quelques mots, je lui dirais au nom de tous les amis de la vérité : « Jouis de » la reconnaissance des hommes de bien. Entends » la voix des siècles qui te place au premier rang » des écrivains philosophes ! Comme ces anciens » génies dont tu fus l'admirateur et le rival, tu » as survécu à ta langue, et tes pensées sont de-

» venues la propriété commune des nations. La » lumière que tu répandais autour de toi est arri- » vée jusqu'à nous; elle a éclairé plusieurs géné- » rations, et brille encore d'un nouvel éclat. Sans » doute, le faible hommage que nous te rendons » aujourd'hui ne peut rien ajouter à ta renommée; » mais nous l'avons appris par ton exemple : il » est toujours utile de rappeler la mémoire des » hommes illustres par leurs talens et leurs vertus. » L'art de la parole s'épure et s'ennoblit en célé- » brant les bienfaiteurs de l'humanité, et l'éloge » d'un sage est un triomphe pour la raison. »

FIN.

NOTES

NOTES.

PAGES 1 et 2.

[1] Sous *les règnes orageux des derniers Valois, d'illustres personnages déployèrent un caractère fier, de rares talens, et des vertus dignes des beaux jours de l'antiquité.* C'est une vérité dont il est aisé de se convaincre en parcourant l'histoire du seizième siècle. Les grands événemens qui avaient précédé cette époque, tels que l'invention de l'Imprimerie, la découverte du Nouveau Monde, les navigations audacieuses des Portugais, annoncèrent avec éclat le réveil de l'esprit humain. Les trônes de l'Europe étaient occupés par des hommes aussi élevés au-dessus de leurs sujets par le génie que par le pouvoir. « C'est, à Constan-
» tinople, un Sélim qui met sous la domination ottomane
» la Syrie et l'Égypte, dont les mahométans mamelucs
» avaient été en possession depuis le treizième siècle. C'est,
» après lui, son fils, le grand Soliman, qui, le premier
» des empereurs turcs, marche jusqu'à Vienne, et se fait
» couronner roi de Perse dans Bagdad, prise par ses armes,
» faisant trembler à la fois l'Europe et l'Asie.

» On voit en même temps, vers le nord, Gustave Vasa
» brisant dans la Suède le joug étranger, élu roi du pays
» dont il est le libérateur.

» En Moscovie, les deux Basilides délivrent leur patrie
» du joug des Tartares dont elle était tributaire; princes
» à la vérité barbares, et chefs d'une nation plus barbare
» encore; mais les vengeurs de leur pays méritent d'être
» comptés parmi les grands princes.

» En Espagne, en Allemagne, en Italie, on voit Charles-
» Quint, maître de tous ces états sous des titres différens,
» soutenant le fardeau de l'Europe, toujours en action et
» en négociation, heureux long-temps en politique et en
» guerre, le seul empereur puissant depuis Charlemagne,
» et le premier roi de toute l'Espagne depuis la conquête
» des Maures; opposant des barrières à l'empire ottoman;
» faisant des rois et une multitude de princes; et se dé-
» pouillant enfin de toutes les couronnes dont il est char-
» gé, pour aller mourir en solitaire, après avoir troublé
» l'Europe.

» Son rival de gloire et de politique, François Ier, roi
» de France, moins heureux, mais plus brave et plus ai-

» mable, partagé entre Charles-Quint et lui les vœux et
» l'estime des nations. Vaincu, et plein de gloire, il rend
» son royaume florissant, malgré ses malheurs; il trans-
» plante en France les beaux arts qui étaient en Italie au
» plus haut point de perfection.

» Le roi d'Angleterre, Henri VIII, trop cruel, trop
» capricieux pour être mis au rang des héros, a pourtant
» sa place entre ces rois, et par la révolution qu'il fit dans
» l'esprit de ses peuples, et par la balance que l'Angleterre
» apprit, sous lui, à tenir entre les souverains. Il prit pour
» devise un guerrier tendant son arc, avec ces mots : *Qui*
» *je défends est maître*. Devise que sa nation a rendue
» quelquefois véritable *.

---

* Dès le seizième siècle, le gouvernement Britannique avait la prétention de tenir la balance de l'Europe; mais il n'était fort que par la faiblesse et les divisions des autres gouvernemens. Il n'avait dominé en France qu'à l'aide des grands vassaux de la couronne, révoltés contre leur souverain légitime. Les journées de Créci, d'Azincourt, de Poitiers, dont les Anglais parlent encore aujourd'hui avec tant d'insolence et d'orgueil, ne se terminèrent en leur faveur que parce que des Français rebelles combattaient dans leurs rangs. Il a

» Le pape Léon x est célèbre par son esprit, par ses » mœurs aimables, par les grands hommes dans les arts » qui éternisent son siècle, et par le grand changement » qui, sous lui, divisa l'église.

» Au commencement du même siècle, la religion et le » prétexte d'épurer la loi reçue, ces deux grands instru- » mens de l'ambition, font le même effet sur les bords de » l'Afrique qu'en Allemagne, et chez les mahométans que » chez les chrétiens. Un nouveau gouvernement, une race » nouvelle de rois s'établissent dans le vaste empire de Ma- » roc et de Fez, qui s'étend jusqu'aux déserts de la Nigritie. » Ainsi l'Asie, l'Afrique et l'Europe éprouvent à la fois une » révolution dans les mœurs et dans les religions.

---

toujours été dans le caractère de ce peuple de s'attribuer tous les succès, et de rejeter ses revers sur ses alliés. L'Angleterre ennemie naturelle de l'Europe, fonde sa prospérité sur la ruine générale, et s'est placée par sa politique incendiaire, par son avidité et son brigandage, hors de la loi commune des nations. Elle ne doit son pouvoir maritime qu'à l'imprévoyance des gouvernemens européens. L'heure de sa chute ne sonnera jamais assez tôt pour le bien de l'humanité.

» L'Ancien-Monde est ébranlé ; le Nouveau-Monde est » découvert et conquis pour Charles-Quint. Le commerce » s'établit entre les Indes orientales et l'Europe, par les » vaisseaux et les armes du Portugal.

» La nature produit alors des hommes extraordinaires » presqu'en tous les genres, surtout en Italie. »

Je n'ai pu résister à l'envie de mettre ce tableau frappant sous les yeux du lecteur. C'est Voltaire qui l'a tracé avec cette supériorité de vue qui caractérise le génie de l'histoire.

La fin du seizième siècle ne répondit pas à de si beaux commencemens. Le fanatisme égara tous les esprits, et inspira des crimes qui font frémir l'humanité. Cependant, au milieu de ces horreurs, on vit éclater des vertus et des traits de magnanimité dont l'histoire a gardé le souvenir.

Dans cette foule de grands hommes dont s'honore le seizième siècle, on distinguera toujours François Ier., Bayard et Henri IV, les derniers chevaliers français; les deux Guises, dont l'ambition et le caractère furent également

élevés; le chancelier de l'Hôpital, le premier de nos législateurs; Sully, le modèle des ministres; le président de Thou, historien véridique et magistrat irréprochable dans un temps d'anarchie; Montaigne enfin, le premier de nos philosophes, et l'un de nos plus grands écrivains.

PAGE 14.

* *Chez lui, l'alliance d'une imagination poétique avec une raison ferme et sévère, donne de la grâce aux plus simples détails!* Les deux grands philosophes du seizième siècle, Montaigne et le chancelier Bacon, emploient tous deux un langage hardi et figuré qui blesse rarement le goût, et donne plus de force à la pensée ou au sentiment qu'ils expriment. Ils aiment à se servir de comparaisons; et souvent dans une image ils trouvent un raisonnement. Il est aisé d'expliquer ce rapport de style par la différence même des langues dans lesquelles ils écrivaient. Bacon se servait de la langue latine, qu'il possédait à un degré éminent. Son génie était à l'aise dans cette langue abondante et nombreuse, qui ne se refuse à aucun détail, et se plie à tous les mouvemens de l'éloquence. Montaigne écrivait dans une langue pauvre et timide; et pour rendre ses idées telles qu'il les concevait, il fut obligé de s'abandonner à

son imagination et de chercher partout des secours. Bacon avait trouvé un langage élevé comme sa pensée ; Montaigne éleva le sien à la hauteur de son génie. L'habitude qu'il avait contractée d'exprimer ses pensées en latin, lui rendit cette tâche moins pénible. Il ne rejeta pas même le secours de l'inversion qui est si opposée à la marche régulière de la langue française. S'il eût eu moins de goût, son langage serait, en quelques endroits, inintelligible pour la plupart des lecteurs ; mais, guidé par un instinct sûr, il s'arrête presque toujours à propos ; il coupe fréquemment ses périodes ; et d'ailleurs la lucidité de ses idées se répand sur ses expressions. Cette même habitude de la langue latine est, je pense, la cause de cette liberté, ou, si l'on veut, de cette licence de langage qu'on lui a reprochée avec tant d'amertume. Il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'il ait voulu outrager les mœurs. Il se sert, comme Molière et comme nos anciens auteurs, de mots que notre délicatesse réprouve ; mais il n'a point d'images licencieuses ; il ne cherche point à émouvoir les passions, et se tient toujours du côté de la vertu. Il croyait, peut-être à tort, que les paroles sont indifférentes quand le cœur n'est point corrompu. On était moins sévère, à cet égard, du temps de Montaigne que dans le siècle où nous vivons. Les femmes, même les plus distinguées, se ser-

vaient alors de termes énergiques, que le bon ton et le bon goût ont justement proscrits. Nos mœurs sont-elles plus pures? Elles en ont du moins l'apparence; et cela même est un bien dont il faut nous contenter faute de mieux.

PAGE 18.

[3] *Sans doute Montaigne se trompe quelquefois; mais il ne cherche jamais à tromper ses lecteurs.* Dans le petit nombre d'erreurs qu'on peut reprocher à Montaigne, j'ai remarqué le jugement qu'il porte sur Cicéron. Il nomme bien son éloquence incomparable; mais il croit « que, hors la science, il n'y avait pas beaucoup d'excellence en son âme. » Cet arrêt trop sévère n'a pas été confirmé par la postérité. Cicéron ne fut pas sans doute exempt de défauts, non plus que Montaigne lui-même et que tant d'illustres personnages dont le souvenir sera immortel. Mais avait-il une âme commune, cet orateur que l'or, les intrigues, la violence des factions ne purent ni corrompre, ni intimider; qui déconcerta, par l'autorité de son langage et la fierté de ses regards, l'audace même de Catilina; qui, sur ses vieux jours, abandonnant les doux loisirs de Tusculum, reparut avec son génie sur le théâtre

sanglant où les dépouilles du monde et de la liberté romaine étaient le prix offert aux triomphes de l'ambition; poursuivit de son courroux éloquent le plus implacable des triumvirs, et périt avec gloire victime de son amour pour la patrie? Comment Montaigne a-t-il pu se ranger parmi les détracteurs de Cicéron, lui qui, défendant contre la calomnie Plutarque et Sénèque, déclare: « que, loin de chercher des motifs pour rabaisser le mérite des grands hommes, il travaillerait volontiers à le rehausser! » C'est peut-être, dans ses jugemens, la seule erreur grave qu'il ait commise, et j'ai cru nécessaire de l'indiquer. Il est plus équitable envers l'empereur Julien, que, dans un siècle d'intolérance, il a osé venger des accusations mensongères et des injures atroces que des écrivains, même respectables, avaient attachées à sa mémoire et à son nom *avec un zèle qui n'est pas selon la charité.* Il ne dissimule point les défauts de ce prince qui eut le malheur de n'être point frappé des preuves alléguées de son temps en faveur du christianisme; mais je reconnais Montaigne, c'est-à-dire, l'ami de la vérité, lorsqu'il rend justice aux qualités éminentes de ce héros. « Il avait, dit-il, l'âme teinte des préceptes de la sagesse dont il fit la règle de ses actions. Il étonna le monde de ses vertus, et mourut comme Épaminondas. »

PAGE 19.

4 *A mesure qu'il avançait vers le terme de sa vie, sa morale devenait moins sévère.* « La vieillesse, dit Montaigne, apporte plus de rides en l'esprit qu'au visage. » Aussi cherchait-il à dérider son esprit; à chasser les sentimens d'égoïsme, les germes de mauvaise humeur, les craintes, les regrets, qui sont les rides de l'âme, et qui accompagnent communément la dernière saison de la vie. Plus il s'éloignait de la jeunesse, plus il devenait libre dans ses opinions, enjoué dans ses propos. Les deux premiers livres des Essais, composés dans un temps où il jouissait d'une santé ferme; où les incommodités et le malheur ne s'étaient point approchés de lui, sont d'une philosophie plus forte et plus sérieuse que ceux qu'il écrivit lorsqu'une maladie incurable le tourmentait fréquemment, et que la peste, et la guerre civile, plus terrible encore, le forçaient de fuir la retraite où il avait si longtemps trouvé le bonheur.

« Les ans m'entraînent s'ils veulent, mais à reculons », dit-il dans son langage original. Ainsi, détournant sa pensée des maux qui affligent la vieillesse et des inquiétudes qu'inspire l'avenir aux hommes affaiblis par l'âge,

il se livrait sans réserve à sa gaîté naturelle; jouissait du présent, et rappelait à son souvenir tout ce qui, dans le passé, pouvait encore plaire à son esprit, ou flatter son imagination. Il aimait de préférence les plaisirs qui ne coûtent point de peine, et ne laissent point de regrets. « Je courrais d'un bout du monde à l'autre, dit-il encore, chercher un bon an de tranquillité plaisante et enjouée, moi qui n'ai autre fin que vivre et me réjouir. La tranquillité sombre et stupide se trouve assez pour moi; mais elle m'endort et m'enteste; je ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compagnie aux champs, en la ville, en France, ou ailleurs, rességante ou voyagère, à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que de siffler en paume, je leur irai fournir des Essais, en chair et en os. »

Une telle philosophie n'est pas à l'usage de tous les hommes. C'est la récompense d'une vie pure et d'une conscience que le remords du crime n'a point agitée. Il ne m'en faut pas davantage pour savoir que Montaigne n'avait jamais été l'esclave des passions. Il n'appartient qu'à l'homme vertueux de se plaire dans ses souvenirs.

PAGES 21 et 22.

[5] *Sachez de plus que la vraie vertu est la mère nourrice des plaisirs* humains. Ce sont ces maximes d'une philosophie aimable et populaire qui attirèrent sur Montaigne les anathèmes de Port-Royal. Les écrivains de cette école étaient des hommes de génie; mais il est plus facile d'admirer leurs talens que d'aimer leur caractère. Ils ne voyaient partout que des ennemis de Dieu et de Port-Royal. Épris d'une perfection imaginaire, ils ne savaient pas que l'excès de la vertu même est condamnable; parce qu'elle cesse alors d'être utile, qu'elle ne peut exister sans tolérance. Ils voulaient dominer sur les consciences comme ils dominaient sur les esprits. La philosophie de Montaigne était à leurs yeux un crime irrémissible, et ils le condamnaient comme ils auraient condamné Socrate, Caton et Marc-Aurèle, tous hommes vertueux, mais d'une vertu mondaine et réprouvée.

Mallebranche accuse Montaigne d'effronterie, d'ignorance et de vanité. Pascal s'écrie : « Le *sot* projet que Montaigne a eu de se peindre! » C'est avec cette urbanité que les écrivains de Port-Royal parlaient des hommes qu'ils n'aimaient pas. Ils voulurent même lutter contre le philosophe dont ils avaient attaqué la réputa-

tion; et ils engagèrent un de leurs chefs, athlète éprouvé dans la controverse, à publier des essais de morale. Le livre de Nicole fut reçu avec transport, il fut loué, prôné avec enthousiasme; et bientôt après négligé. Il y a cependant du mérite dans son ouvrage; il est écrit correctement, la morale en est pure; mais il est froid, il ne parle ni au cœur ni à l'imagination. On l'estime encore; mais on ne le lit plus. Ces mêmes hommes, qui traitaient avec si peu de ménagement l'auteur des Essais, ne dédaignaient pas d'emprunter ses pensées, souvent même ses expressions, et le regardaient sans doute comme un ennemi vaincu, dont il est permis de s'approprier les dépouilles. Tout cela n'empêche pas que les solitaires de Port-Royal n'aient été des hommes supérieurs. Personne plus que moi n'admire leurs travaux; et je les regarde comme les fondateurs de la saine littérature en France.

C'est une chose assez curieuse de voir de quelle manière Mallebranche parle du *pédantisme* de Montaigne; et quel formidable appareil de raisonnement il emploie pour établir cette opinion.

« Il n'est pas seulement dangereux de lire Montaigne » pour se divertir, à cause que le plaisir qu'on y prend

» engage par degrés dans ses sentimens, mais encore par-
» ce que ce plaisir *est plus criminel* qu'on ne pense. Car
» il est certain que ce plaisir naît principalement *de la*
» *concupiscence*, et qu'il ne fait qu'entretenir et que for-
» tifier les passions; la manière d'écrire de cet auteur
» n'étant agréable que parce qu'elle nous touche, et
» qu'elle réveille nos passions d'une manière impercep-
» tible.

» Il me semble que ses plus grands admirateurs le
» louent d'un certain caractère d'auteur judicieux et éloi-
» gné du pédantisme, et d'avoir parfaitement connu la
» nature et les faiblesses de l'esprit humain. Si je montre
» donc que Montaigne, *tout cavalier* qu'il est, ne laisse
» pas d'être aussi pédant que beaucoup d'autres, et qu'il
» n'a eu qu'une connaissance très-médiocre de l'esprit,
» j'aurai fait voir que ceux qui l'admirent le plus, n'au-
» ront point été persuadés par des raisons évidentes;
» mais qu'ils auront été seulement gagnés par la force de
» son imagination.

» Ce terme *pédant* est fort équivoque; mais l'usage, ce
» me semble, et même la raison veulent que l'on appelle
» pédans ceux qui, pour faire parade de leur fausse

» science, citent, *à tort et à travers*, toutes sortes d'au-
» teurs; qui parlent simplement pour parler; et pour se
» faire admirer des sots; qui amassent sans jugement et
» sans discernement des apophtegmes et des traits d'his-
» toire, pour prouver, ou pour faire semblant de prouver
» des choses qui ne se peuvent prouver que par des rai-
» sons.

» Pédant est opposé à raisonnable; et ce qui rend les
» pédans odieux aux personnes d'esprit, c'est que les pé-
» dans ne sont pas raisonnables; car les personnes d'es-
» prit aiment naturellement à raisonner; ils ne peuvent
» souffrir la conversation de ceux qui ne raisonnent
» point.

» Il ne sera pas maintenant fort difficile de prouver
» que Montaigne était aussi pédant que plusieurs autres,
» selon cette notion du mot pédant, qui semble la plus
» conforme à la raison et à l'usage; car je ne parle pas ici
» de pédant à longue robe; la robe ne peut pas faire le
» pédant. Montaigne, qui a tant d'aversion pour la pé-
» danterie, pouvait bien ne porter jamais la robe longue;
» mais il ne pouvait pas de même se défaire de ses pro-
» pres défauts. Il a bien travaillé à se faire *l'air cavalier*,

» mais il n'a pas travaillé à se faire l'esprit juste; ou, pour » le moins, il n'y a pas réussi. Ainsi il s'est plutôt fait un » *pédant à la cavalière*, et d'une espèce toute singulière, » qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux *et honnête* » *homme*, etc ».

C'est avec peine qu'on voit un homme tel que Mallebranche descendre à des injures; mais il semble que ce soit là un privilége exclusif des savans. Balzac, qui n'était pas un *pédant à longue robe*, s'est aussi permis quelques personnalités contre Montaigne; mais il les a couvertes de ce vernis de politesse qui convenait *à un cavalier* comme lui. Au reste, La Bruyère, qui voyait dans Montaigne ce que Balzac et Mallebranche n'avaient pu apercevoir, a fait justice de leurs critiques dans le passage suivant:

» Deux écrivains, dans leurs ouvrages, ont blâmé Mon- » taigne, et il paraît que tous deux ne l'ont estimé en » nulle manière. Balzac ne pensait pas assez pour goûter » un auteur qui pense beaucoup. Le père Mallebranche » pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées » qui sont naturelles ».

Caractères de La Bruyère.

PAGE 37.

[6] *Montaigne ne fut exposé ni aux attaques de la haine ouvertement déclarée, ni à ces délations ténébreuses, arme éternelle de la bassesse et de l'hypocrisie.* Montaigne jouissait du premier des biens après la philosophie, d'une fortune indépendante; il vivait dans la retraite, après avoir exercé, pendant plusieurs années, une magistrature honorable. Les circonstances politiques le favorisèrent. Tous les esprits étaient occupés des dissensions civiles qui menaçaient la fortune et la vie des citoyens. La guerre la plus cruelle était déclarée entre les protestans qui formaient un parti considérable, et les catholiques attachés à la cour de Rome. Des intérêts d'une haute importance se mêlaient à ces querelles. Les grands cherchaient, en attisant le feu des guerres civiles, à regagner l'indépendance et les priviléges des grands vassaux de la couronne, qui s'étaient graduellement affaiblis depuis le règne de Louis XI. Ils combattaient moins le pouvoir de l'église que celui du souverain. Quelques idées républicaines flottaient même au travers de ce chaos d'opinions opposées. Ainsi chacun s'occupait de ses intérêts personnels, en paraissant s'occuper de l'intérêt général; et la religion servait de prétexte à la révolte et aux factions po-

litiques. Montaigne n'avait point été dupe des apparences, et, ne partageant ni les fureurs ni les crimes d'aucun parti, il se bornait à mettre en pratique la philosophie qu'il avait puisée dans les écrits des anciens sages, et à éclairer les hommes sur leurs devoirs et leurs vrais intérêts.

Montaigne profita donc des circonstances. Il avait encore un grand avantage. L'esprit de parti qui divisait alors les savans ou plutôt les érudits, ne s'était point introduit dans la littérature, et n'en avait point banni la franchise et la vérité. Il n'était pas nécessaire, pour réussir, de se ranger sous une bannière, d'appartenir à une école, de se faire l'apôtre de certains principes; il suffisait de plaire et d'instruire. Il n'existait point de cotteries littéraires, de critiques de profession, toujours prêts à distribuer le blâme ou l'éloge, non suivant le mérite de l'ouvrage, mais suivant les opinions de l'auteur. On n'achetait point les succès, on se contentait de les mériter.

PAGE 39.

[7] *Rome libre et vertueuse devint sa patrie.* Il n'y a point d'exagération dans cette pensée. C'est Montaigne lui-

même qui rend témoignage de son attachement et de sa tendresse presque filiale pour cette grande cité dont un poëte célèbre a dit :

« Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde. »

Il faut l'entendre s'exprimer lui-même sur ce sujet. « J'ai vu ailleurs des maisons ruinées et des statues, et du ciel et de la terre ; ce sont toujours des hommes. Tout cela est vrai ; et si pourtant ne saurais revoir si souvent le tombeau de cette ville si grande et si puissante que je ne l'admire et révère. Le soin des morts nous est en recommandation. Or, j'ai été nourri dès mon enfance avec ceux-ci. J'ai eu connaissance des affaires de Rome long-temps avant que je l'aie eue de celles de ma maison. Je savais le Capitole et son plan avant que je sçeusse le Louvre ; et le Tibre avant la Seine. J'ai eu plus en teste les conditions et fortunes de Lucullus, Metellus et Scipion que je n'ai d'aucuns hommes des nostres.

» J'ai soutenu cent querelles pour la défense de Pompeius et pour la cause de Brutus. Cette accointance dure encore entre nous. Les choses présentes mesmes, nous ne les tenons que par fantaisie. Me trouvant inutile à ce

siècle, je me rejette à cet autre, et en suis si embabouiné, que l'estat de cette vieille Rome libre, juste et florissante (car je n'en aime ni la naissance, ni la vieillesse), m'intéresse et me passionne. Parquoy je ne saurois revoir si souvent l'assiette de leurs rues et de leurs maisons, et ses ruines profondes jusqu'aux antipodes, que je ne m'y amuse. Est-ce par nature ou par erreur de fantaisie que la vue des places que nous savons avoir été hantées et habitées par personnes, desquelles la mémoire est en recommandation, nous esmeut aucunement plus, qu'ouïr le récit de leurs faits ou lire leurs écrits. Il me plaît de considérer leur visage, leur port et leurs vêtemens. Je remasche ces grands noms entre les dents, et les fais retentir à mes oreilles.

» Et puis cette mesme Rome que nous voyons mérite qu'on l'aime. Seule ville commune et universelle. Il n'est lieu ça-bas que le ciel ait embrassé avec telle influence de faveurs, et telle constance. Sa ruine mesme est glorieuse et enflée, et retient-elle au tombeau des marques et images d'empire. *Ut palam sit uno in loco gaudentis opus esse naturæ.*

PAGE 46.

[1] *Avec quel intérêt ne le suivrions-nous pas dans une cour élégante et corrompue, dévote et licencieuse, où régnait cette Médicis qui confondit l'intrigue avec la politique, et la cruauté avec la force.*

On ignore assez généralement que Montaigne fut quelque temps placé en qualité de secrétaire dans le cabinet de la reine Catherine de Médicis. C'est sans doute à cette époque qu'il fut décoré du cordon de l'ordre de Saint-Michel, faveur très-recherchée avant l'institution de l'ordre du Saint-Esprit par Henri III.

Il nous reste un monument authentique de l'emploi que Montaigne exerçait à la cour : ce sont des avis donnés par Catherine de Médicis à Charles IX, peu de temps après sa majorité, et qui furent écrits par Montaigne lui-même. Cette pièce est un peu longue; mais, comme elle sert à faire connaître les mœurs du temps, j'ai cru devoir la conserver dans son entier.

Avis donnés par Catherine de Médicis à Charles IX.

» Monsieur mon fils. Vous ayant déjà envoyé ce que j'ai pensé vous satisfaire à ce que me dîtes avant que d'aller à *Gaillon* *, il m'a semblé qu'il restoit encore ce que j'estime aussi nécessaire pour vous faire obéir à tout votre royaume, et reconnoître combien désirez le revoir en l'estat auquel il a été par le passé durant les règnes des rois, mes seigneurs vos père et grand-père. Pour y parvenir, j'ai pensé qu'il n'y a rien qui vous y serve tant que de voir qu'aimiez les choses réglées et ordonnées, et tellement policées que l'on connoisse les désordres qui ont été jusques ici par la minorité du roi votre frère, qui empêchoit que l'on ne pouvoit faire ce que l'on désiroit. Cela vous a tant déplu que, incontinent qu'avez eu le moyen d'y remédier, et le tout régler par la paix que Dieu vous a donnée, que n'avez perdu une seule heure de temps à rétablir toutes choses selon leur ordre et la raison; surtout aux choses de l'église et qui concernent notre religion; laquelle pour conserver, et par bonne vie et exemple, tâcher de remettre tout à icelle,

---

* Maison de campagne près de Rouen.

comme par la justice conserver les bons, et nettoyer le royaume des mauvais, et recouvrer par là votre autorité et obéissance entière.

» Encore que tout cela serve, et soit le principal pilier et fondement de toutes choses; si est-ce que je cuide, que vous voyant réglé en votre personne et façon de vivre, et votre cour remise avec l'honneur et police que j'y ai vus autrefois; que cela sera un exemple par tout votre royaume, et une connoissance à un chacun du désir et volonté qu'avez de remettre toutes choses selon Dieu et la raison. Et afin qu'en effet cela soit connu d'un chacun, je désirerois *que prissiez une heure certaine de vous lever;* et pour contenter votre noblesse, faire comme faisoit le feu roi votre père; car, *quand il prenoit sa chemise* et que les habillemens entroient, tous les princes, seigneurs, capitaines, chevaliers de l'ordre, gentilshommes de la chambre, maîtres-d'hôtel, gentilshommes servans, entroient lors, et il parloit à eux et le voyoient, ce qui les contentoit beaucoup.

» Cela fait, s'en alloit à ses affaires; et tous sortoient, hormis ceux qui en étoient, et les quatre secrétaires. Si faisiez de même, cela les contenteroit fort, pour être

nes ordonnances et les vostres mesmes, en faisant faire punition bien exemplaire afin que chacun s'en abstienne. Aussi les Suisses se promenoient à la cour; et le prévôt de l'hôtel avec ses archers dans la basse cour et parmi les cabarets et lieux publics, pour voir ce qui s'y fait et empêcher les choses mauvaises; et pour punir ceux qui avoient délinqué. Les portiers ne laissoient entrer personne dans la cour du château, si ce n'étoit *les enfans du roi, les frères et sœurs, en coche, à cheval, en litière.* Les princes et princesses descendoient dessous la porte; les autres hors la porte. Tous les soirs, depuis que la nuit venoit, le grand maître avoit commandé au maître d'hôtel de faire allumer des flambeaux par toutes les salles et passages; et aux quatre coins de la cour et degrés des fallots; et jamais la porte du château n'étoit ouverte que le roi ne fût éveillé, et n'y entroit ni sortoit personne quel qu'il fût. Comme aussi au soir, dès que le roi étoit couché, on fermoit les portes, *et on mettoit les clefs sous le chevet de son lit.* Au matin quand on alloit couvrir pour son dîner, le gentilhomme qui tranchoit devant lui alloit querir le couvert, et portoit en sa main la nef et les couteaux avec lesquels il devoit trancher; devant lui, l'huissier de salle; et après les officiers pour couvrir: comme aussi, quand on alloit

à la viande, le maître-d'hôtel y alloit en personne et le panetier, et après eux, c'étoient enfans d'honneur et pages sans valetaille, ni autre que l'ecuyer de cuisine; et cela étoit plus sûr et plus honorable.

» L'après-dînée et l'après-soupée quand le roi demandoit sa collation, un gentilhomme de la chambre l'alloit querir; et, s'il n'y en avoit point, un gentilhomme servant qui portoit en sa main la coupe; et après lui venoient les officiers de la paneterie et échansonnerie. Aussi en la chambre n'entroit jamais personne quand on faisoit son lit; et si le grand chambellan ou premier gentilhomme de la chambre n'étoit à le voir faire, y assistoit un des principaux gentilshommes de ladite chambre; et au soir le roi se déshabilloit en la présence de ceux qui au matin étoient entrés lorsqu'on portoit les habillemens.

» Je vous ai bien voulu mettre tout ceci de la façon que je l'ai vu tenir aux rois vos père et grand-père, pour les avoir vus tous aimés et honorés de leurs sujets; et en étoient si contens que, pour le désir que j'ai de vous voir de mesme, j'ai pensé que je ne vous pouvois donner meilleur conseil que de vous régler comme eux.

» Monsieur mon fils, après vous avoir parlé de la police de la cour, et de ce qu'il faut faire pour rétablir tous vos ordres en votre royaume, il me semble qu'une des choses la plus nécessaire pour vous faire aimer de vos sujets, c'est qu'ils connoissent qu'en toutes choses avez soin d'eux, autant de ceux qui sont près de votre personne que de ceux qui en sont loin. Je dis ceci, parce que vous avez vu comme les malins, avec leur méchanceté, ont fait entendre partout que vous ne souciez de leur considération, aussi que n'aviez agréable de les voir; et cela est procédé des mauvais offices et menteries dont se sont aidés ceux qui, pour vous faire haïr, ont pensé s'établir et s'accroître; et que pour la multitude des affaires et négligence de ceux à qui faisiez les commandemens, bien souvent les dépêches nécessaires, au lieu d'être diligemment répondues, ne l'ont pas été; au contraire ont demeuré quelquefois un mois ou six semaines, qui étoit cause que voyant telle négligence on pensoit être vrai ce que disoient ces malins. Voilà ce qui me fait vous supplier que dorénavant vous n'omettiez un seul jour, prenant l'heure à votre commodité, que ne voyez toutes les dépêches de quelque part qu'elles viennent, et que preniez la peine d'ouïr celles qui vous sont envoyées. Si ce sont choses

de quoi le conseil puisse vous soulager, les y envoyer, et faire un commandement au chancelier pour jamais, que toutes les choses qui concernent les affaires de votre état, qu'avant que les maîtres des requêtes entrent au conseil, qu'il aie à donner une heure pour les dépêches; et après faire entrer les maîtres des requêtes et faire suivre le conseil pour les parties.

» C'est la forme que, durant les rois mes seigneurs vos père et grand-père, tenoit M. le connétable et ceux qui assistoient audit conseil. Les autres choses qui ne dépendent que de votre volonté, après, comme dessus est dit, les avoir entendues, commander les dépêches et réponses selon votre volonté, aux secrétaires. Le lendemain, avant que rien voir de nouveau, vous les faire lire, et commander qu'elles soient envoyées sans délai. Ce faisant, n'en viendra point d'inconvénient à vos affaires. Vos sujets connoîtront le soin qu'avez d'eux; cela les fera plus diligens et soigneux; et connoîtront davantage combien vous voulez conserver votre état et le soin que prenez de vos affaires. Quand il viendra soit de ceux qui ont charge de vous ou d'autres des provinces, pour vous voir, il faut que vous preniez la peine de parler à eux; leur demander de leurs charges; et, s'ils n'en ont point, du lieu d'où ils

viennent. Qu'ils connoissent que vous voulez savoir ce qui se fait parmi votre royaume; *et leur faire bonne chère*, et non pas parler une fois à eux; mais, quand les trouverez en votre chambre ou ailleurs, leur dire toujours quelque mot.

» C'est comme j'ai vu faire aux rois vos père et grand-père, « jusqu'à leur demander, quand ils ne savaient dequoi les entretenir, de leur ménage, afin de parler à eux, et de leur faire connoître qu'il avoit bien agréable de les voir. » En ce faisant, les menteuses inventions qu'on a trouvées pour vous déguiser à vos sujets seront connues de tous; en serez mieux aimé et honoré d'eux; car, retournant à leur pays, feront entendre la vérité, si bien que ceux qui vous ont cuidé nuire, seront connus pour méchans, comme il sont. Aussi je vous dirai que, du temps du roi Louis douzième votre aïeul, qu'il avoit une façon que je désirerois infiniment que vous voulussiez prendre pour vous ôter toutes les importunités et presses de la cour, et pour faire connoître à tous qu'il n'y a que vous qui donne les biens et honneurs; vous en serez mieux servi et avec plus de faveur. Il avoit ordinairement en sa poche le nom de ceux qui avoient charge de lui, fût-ce près ou loin, grands et petits comme de

toutes qualités; comme aussi il avoit un autre rôle où étoient écrits tous les offices, bénéfices, et autres choses qu'il pouvoit donner. Il avoit fait commandement à un ou deux des principaux officiers en chaque province que, quelque chose qui vaquât ou avînt de confiscations, aubaines, amendes et autres choses pareilles, nul ne fût averti que premièrement ceux à qui il en avoit donné la charge, ne l'en avertissent par lettres expresses qui ne tombassent ès mains des secrétaires ni autres que de lui-même. Lors, il prenoit son rôle et regardoit selon la valeur qu'il voyoit par icelui, ou qu'on lui demandoit; et selon le rôle qu'il avoit dans sa poche, il donnoit à celui que bon lui sembloit, et lui en faisoit faire la dépêche lui-même sans qu'il en sût rien; il l'envoyoit à celui à qui il le donnoit. « Et si de fortune, quelqu'un en » étant averti, le lui venoit demander, il le refusoit; car » jamais à ceux qui demandoient il ne donnoit; afin de » leur ôter la façon de l'importuner. Ceux qui le ser- » voient sans laisser leurs charges, sans le venir presser » à la cour, et dépenser plus que ne vaut le don bien » souvent; il les récompensoit des services qu'ils lui » faisoient. »

» Aussi, étoit-il le roi le mieux servi, à ce que j'ai ouï

dire, qui fût jamais; car ils ne reconnoissoient que lui; et ne faisoit-on la cour à personne, étant le plus aimé qui fût jamais, et prie Dieu qu'en fassiez de même; car tant qu'en ferez autrement aux places ou autres inventions, croyez qu'on ne tiendra pas le don de vous seul, car j'en ai ouï parler où je suis.

» Je ne veux pas oublier à vous dire une chose que faisoit le roi votre grand-père, et qui lui conservoit toutes les provinces à sa dévotion. Il avoit le nom de tous ceux qui étoient de maison dans les provinces, et autres qui avoient autorité parmi la noblesse, et du clergé des villes et du peuple. Pour les contenter, et qu'ils tinssent la main à ce que tout fût à sa dévotion; et pour être averti de tout ce qui se remuoit dedans lesdites provinces, soit en général ou en particulier, parmi les maisons privées, ou villes, parmi le clergé, il mettoit peine d'en contenter parmi toutes les provinces une douzaine, ou plus ou moins de ceux qui ont plus de moyen dans le pays, ainsi que j'ai dit ci-dessus. Aux uns, il donnoit des compagnies de gendarmes; aux autres, quand il vaquoit quelque bénéfice dans le même pays, il leur en donnoit; comme aussi des capitaines des places de la province, et des officiers de judicature, selon et à chacun sa qualité.

Cela les contentoit de telle façon qu'il ne s'y remuoit rien, fût-ce au clergé ou au reste de la province, tant de la noblesse que des villes et du peuple, qu'il ne le sût. En étant averti il y remédioit, selon que son service le portoit, et de si bonne heure qu'il empêchoit qu'il n'avînt jamais rien contre son autorité ni obéissance qu'on lui devoit porter. Je pense que c'est le remède dont vous pourrez user pour vous faire aisément et promptement bien obéir; et ôter et rompre toutes autres ligues, accointances et menées; et remèttre toutes choses sous votre autorité et puissance seule.

» J'ai oublié un autre point qui est bien nécessaire, et cela se fera aisément si vous le trouvez bon. C'est qu'en toutes les principales villes de votre royaume vous y gagniez trois ou quatre des principaux bourgeois, et qui ont le plus de pouvoir en la ville, et autant de principaux marchands qui aient bon crédit parmi leurs concitoyens. Les favorisant par bienfaits et autres moyens sans que le reste s'en aperçoive, et puisse dire que vous rompiez leurs priviléges, tellement qu'il ne se fasse et dise rien au corps de ville, ni par les maisons particulières dont ne soyez averti; et que, quand ils viendront à faire leurs élections pour leurs magistrats particuliers, selon

leurs priviléges, que ceux-ci par leurs amis et pratiques fassent toujours élire ceux qui seront à vous entièrement; qui sera cause que jamais ville n'aura autre volonté, et n'aurez point de peine à vous y faire obéir; car, en un seul mot, vous le serez toujours en ce faisant.

» Monsieur mon fils, vous en prendrez la franchise de quoi je le vous envoie, et le bon chemin; *ne trouverez mauvais que je l'aie fait écrire à Montaigne*, car c'est afin que le puissiez mieux lire. C'est comment vos prédécesseurs faisoient.

» CATHERINE. »

Ceux qui ont étudié dans l'histoire le caractère et les mœurs de Catherine de Médicis, et qui ont lu avec quelque attention les réflexions que Montaigne a répandues dans son livre sur les devoirs des souverains, reconnaîtront sans peine que les avis qu'ils viennent de lire, sont l'ouvrage de Montaigne lui-même. Charles IX ne sut point en profiter. Les désordres de toute espèce augmentèrent sous son règne, et furent portés au comble sous celui de son successeur. De toutes les qualités distinctives des Valois, Henri III ne conserva que le courage personnel, la clémence et la libéralité. Fils d'une mère supersti-

tieuse et livrée à la galanterie, il joignit la débauche à la superstition, et se rendit odieux à ses sujets. On connaît sa fureur pour les déguisemens et les processions religieuses, toujours suivies d'excès en tout genre. Il avait institué des confréries de pénitens dont les assemblées finissaient toujours par des orgies scandaleuses. Poncet, fameux prédicateur, leur en faisait en chaire de sanglans reproches: « J'ai été averti de bon lieu, disait-il, qu'hier » au soir, qui était le vendredi de leur procession, la » broche tournait pour le souper de ces gros pénitens; et » qu'après avoir mangé le gras chapon, ils eurent pour » collation de nuit le petit tendron qu'on leur tenait tout » prêt. Ah! malheureux hypocrites, vous vous moquez » donc de Dieu, sous le masque; et portez par contenance un fouet à votre ceinture? Ce n'est pas là, de par » Dieu, où il faudrait le porter; c'est sur votre dos et sur » vos épaules, et vous en étriller très-bien; il n'y a pas un » de vous qui ne l'ait bien gagné. »

Telle était l'éloquence du seizième siècle; et cette audace du prédicateur annonçait assez la faiblesse du gouvernement et les révolutions qui devaient en résulter. Ces orateurs séditieux étaient, pour la plupart, vendus aux Guises. Poncet ne reçut d'autre punition que l'ordre de se

retirer en son abbaye de Melun. Le duc d'Épernon voulut le voir lorsqu'il sortit de l'appartement du roi. « Monsieur notre maître, on dit que vous faites rire les gens à » votre sermon, cela n'est guère beau ; un prédicateur » comme vous doit prêcher pour édifier et non pour faire » rire. » « Monsieur, répondit Poncet avec fermeté, je » veux bien que vous sachiez que je ne prêche que la parole de Dieu, et qu'il ne vient point de gens à mon sermon pour rire, s'ils ne sont méchans ou athées ; et aussi » n'en ai jamais fait tant rire que vous en avez fait pleu- » rer ». Cette réponse hardie ferma la bouche au courtisan.

J'espère qu'on me pardonnera cette petite digression, qui sert à faire connaître le siècle où vivait Montaigne, et combien il était supérieur à ses contemporains.

PAGE 46.

9 *Il fut décoré de l'ordre du prince à une époque où il était encore honorable de le recevoir.* « L'ordre Saint-Michel, dit Montaigne, qui a été si long-temps en crédit parmi nous, n'avait point de plus grande commodité que celle-là de n'avoir communication d'aucune autre

commodité. Cela faisait qu'autrefois il n'y avait ni charge, ni état, quel qu'il fût, auquel la noblesse prétendît avec tant de désir et d'affection qu'elle faisait à l'ordre; ni qualité qui apportât plus de respect et de grandeur; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une récompense purement sienne, plutôt glorieuse qu'utile ».

» Il est bien certain que la récompense de l'ordre ne touchait pas au temps passé seulement la vaillance; elle regardait plus loing. Ce n'a jamais été le paiement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux. La science d'obéir ne méritait pas un loyer si honorable. On y requérait anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassât la plupart et plus grandes parties d'un homme militaire (*neque enim eædem militares et imperatoriæ artes sunt*), qui fût encore, outre cela, de condition accommodable à une telle dignité. »

Montaigne parle ensuite d'un nouvel ordre qu'il s'agissait d'établir, et il ajoute. « Les reigles de la dispensation de ce nouvel ordre auraient besoing d'être extrêmement tendues et contrainctes pour lui donner autorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reiglée. Outre ce, qu'avant qu'on lui puisse

donner crédit, il est besoing qu'on ait perdu la mémoire du premier, et du mépris auquel il est chu. »

PAGE 47.

10 *A peine a-t-il touché cette terre des héros que son génie s'enflamme.* La seule partie du voyage de Montaigne qui me paraisse digne de son talent, c'est celle où il parle de Rome; et je crois faire plaisir aux lecteurs d'en extraire ce qui s'y trouve de plus frappant.

« Il disait qu'on ne voyait rien de Rome que le ciel
» sous lequel elle avait été assise et le plan de son
» gîte; que cette science qu'il en avait, était une science
» abstraite et contemplative de laquelle il n'y avait rien
» qui tombât sous les sens. Ceux qui disaient qu'on y
» voyait au moins les ruines de Rome en disaient trop;
» car les ruines d'une si épouvantable machine rapporteraient plus d'honneur et de révérence à sa mé-
» moire; ce n'était rien que son sépulchre. Le monde
» ennemi de sa longue domination avait premièrement
» brisé et fracassé toutes les pièces de ce corps admi-
» rable; et parce qu'encore tout mort, renversé et dé-

» figuré, il lui faisait horreur, il en avait enseveli les » ruines mêmes.

» Ces petites montres de sa ruine qui paraissent encore » au-dessus de la bière, c'était la fortune qui les avait » conservées pour le témoignage de cette grandeur infi- » nie que tant de siècles, tant d'incendies, la conjuration » du monde réitérée tant de fois à sa ruine n'avaient pu » universellement esteindre. Mais était vraisemblable que » ces membres défigurés qui en restaient, c'étaient les » moins dignes; et que la furie des ennemis de cette » gloire immortelle les avait portés, premièrement, à » ruiner ce qu'il y avait de plus beau et de plus digne. » Les bâtimens de cette Rome bâtarde qu'on allait à cette » heure attachant à ces mâsures, quoiqu'ils eussent de » quoi ravir en admiration nos siècles présens, lui fai- » saient ressouvenir proprement des nids que les moi- » neaux et les corneilles vont suspendant en France aux » voûtes et parois des églises que les huguenots viennent » d'y démolir. Encore craignait-il, à voir l'espace qu'oc- » cupe ce tombeau, qu'on ne le reconnût pas tout, et que » la sépulture ne fût elle-même pour la plupart ense- » velie.

» Que cela de voir une si chétive décharge comme de » monceaux de tuiles et pots cassés être anciennement » arrivée à un monceau de grandeur si excessive, qu'il » égale en hauteur et largeur plusieurs naturelles mon- » tagnes *; c'était une expresse ordonnance des desti- » nées, pour faire sentir au monde leur conspiration à » la gloire et prééminence de cette ville par un si nou- » veau et extraordinaire témoignage de sa grandeur. Il » disait ne pouvoir aisément faire convenir, vu le peu » d'espace et de lieu que tiennent aucuns de ces monts, et » notamment les plus fameux comme le Capitolin et le » Palatin, qu'il y rangeât un si grand nombre d'édifices. » A voir seulement ce qui reste du temple de la Paix, le » long du *Forum romanum*, duquel on voit encore la » chute toute vive comme d'une grande montagne dis- » sipée en plusieurs horribles rochers; il ne semble que » deux tels bâtimens pussent tenir en tout l'espace du » mont du Capitole, où il y avait bien vingt-cinq ou » trente temples, outre plusieurs maisons privées. Mais, à » la vérité, plusieurs conjectures qu'on prend de la pein- » ture de cette ville ancienne n'ont guères de vérisimi-

---

* Il forme ce qu'on nomme aujourd'hui le Mont-Testacé, *Monte-Testaceo*.

» litude; son plan même étant infiniment changé de » forme; aucuns de ces vallons étant comblés, voire dans » les lieux les plus bas qui y fussent; comme pour exem» ple au lieu du *Velabrum* qui, pour sa bassesse, rece» vait l'égout de la ville, et avait un lac; il s'est tant éle» vé des monts de la hauteur des autres monts naturels, » qui sont autour de là, ce qui se faisait par le tas et mon» ceaux des ruines de ces grands bâtimens; et le *monte* » *Savello* n'est autre chose que la ruine d'une partie du » théâtre de Marcellus. Il croyait qu'un ancien Romain » ne saurait reconnaître l'assiette de sa ville quand il la » verrait. »

PAGE 49.

11 *Mais si la Boëtie ne vivait plus pour lui, il vivait pour la Boëtie.* Je ne rapporte point ici ce que Montaigne dit de la Boëtie; le chapitre de l'Amitié est du petit nombre de ces ouvrages que tout le monde connaît, et doit savoir par cœur. Je me contenterai de citer un passage de l'histoire du président de Thou qui montre l'idée qu'il s'était faite des deux amis.

« Etienne de la Boëtie, à peine âgé de trente trois ans, » conseiller au parlement de Bordeaux, mourut à Sarlat

» en Périgord, lieu de sa naissance. Il avait un esprit » admirable, une érudition vaste et profonde, et une » facilité merveilleuse de parler et d'écrire; il s'appliqua » surtout à la morale et à la politique. Doué d'une pru- » dence rare et au-dessus de son âge, il aurait été ca- » pable des plus grandes affaires s'il n'eût pas vécu » éloigné de la cour, et si une mort prématurée n'eût » pas empêché le public de recueillir les fruits d'un si » sublime génie. Nous sommes redevables à Michel de » Montaigne, son estimable ami, de ce qu'il n'est pas en- » tièrement mort; il a recueilli et publié plusieurs de » ses ouvrages qui font voir la délicatesse, l'élégance et » l'étonnante sublimité de ce jeune auteur. Je ne puis » omettre son *Anthénoticon* (la servitude volontaire) » dont j'ai déjà fait l'éloge, qui fut pris par ceux qui le » publièrent en un sens tout-à-fait contraire à celui que » son sage et savant auteur avait eu en le composant. » *Hist. univ. de J.-A. de Thou, liv.* xxxv.

Montaigne était fait pour l'amitié; la célèbre Marie de Gournay, qui s'intitulait sa fille d'alliance, lui fut sincèrement attachée; et quelque temps après la mort de son père adoptif elle donna une nouvelle édition de ses œuvres. Cette édition, dédiée au cardinal de Ri-

chelieu, contient une préface de l'éditeur qui mérite d'être lue.

Montaigne, né en 1533, a vécu sous les règnes de François Ier., Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV. Il avait été gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il succéda, dans la mairie de Bordeaux, au maréchal de Matignon; et, après quatre années d'exercice, il y fut remplacé par le maréchal de Biron. Le château de Montaigne est situé à deux lieues de la ville de Sainte-Foi, arrondissement de Libourne. Il existe encore; ou du moins il existait il y a quelques années. On y voyait cette tour dont parle Montaigne, où il avait placé sa *librairie*. Cette pièce était couverte d'inscriptions grecques, latines et italiennes; elle communiquait au corps du bâtiment par une galerie d'où il voyait tout ce qui se passait dans les cours, et dans une partie des champs qui environnaient sa demeure. C'est là, qu'un livre à la main, il conversait avec les anciens philosophes, pesait leurs opinions dans la balance du doute, et promenait son imagination féconde sur tous les objets qui peuvent intéresser l'humanité. Quelques personnes ont imaginé qu'il penchait vers le stoïcisme. C'est une erreur. Les règles de conduite qu'il a constamment suivies, prouvent qu'il avait adopté

la morale de Socrate et celle d'Épicure, en rejetant ce qu'il y avait d'exagéré dans les doctrines du premier, et d'absurde dans le système physique du second. Il admirait les stoïciens; mais il aimait Socrate qu'il nomme son maître, et qu'il propose pour modèle aux hommes qui veulent se perfectionner par l'étude de la sagesse, et par la pratique de la vertu.

FIN DES NOTES.

LIVRES NOUVEAUX

QUI SE TROUVENT CHEZ DELAUNAY.

CHEVALIERS (les) de la Table ronde, poëme en vingt chants, tiré des vieux Romanciers : par M. Creuzé Delesser. 1 gros vol. in-18 avec une fig. 3 fr.

Les Bucoliques de Virgile : par P. F. Tissot; troisième édition. 1 vol. grand in-18, avec le portrait de Virgile. 3 fr. 50 c.

Botanique (la) de la jeunesse, contenant les principes de la botanique et cent deux plantes : 1 vol. in-18 avec trente planches, bien imprimé, beau papier fin, figures noires. 3 fr.

La même avec figures coloriées avec soin. 5 fr.

Beautés historiques de la maison d'Autriche, ou Traits de courage, de grandeur d'âme, de bienfaisance; réponses sublimes, réparties ingénieuses des souverains qui ont régné sur les États héréditaires, depuis Rodolphe de Hapsbourg jusqu'à ce jour; accompagnées de notices et anecdotes sur les plus grands capitaines qui ont été placés à la tête des armées impériales; à l'usage de la jeunesse : par Réné Perrin. 2 vol. in-12, ornés de huit gravures représentant seize sujets, beau papier, bien imprimés. 6 fr.

